LE PONT-NEUF

SA NAISSANCE

Un pont ne s'érige pas tout seul et sans motif, en vertu d'un beau caprice, ainsi qu'on le voit, dans les contes de fées, enjamber un torrent ou surgir en une minute de l'onde à l'énoncé d'un mot cabalistique, ou au coup de baguette d'un génie. Il y faut de fortes raisons, accrues et grossies par le temps, pressantes d'évidence et de nécessité, qui en soient en quelque sorte les piliers d'origine et les assises morales, et qui l'établissent d'abord en principe et en esprit durant une période préparatoire avant d'en arriver au moment réel de la construction.

C'est dans le cerveau du civilisateur et de l'architecte qu'il doit en premier lieu se chercher et se trouver, se bâtir la veille.

Ces raisons, qu'est-ce qui les indique et puis les impose à l'heure qu'il faut? la nature du terrain, le cours du fleuve, le rapprochement des rives, l'agglomération et les besoins de leurs habitants, les incommodités de passage et d'approvisionnement, les exigences des affaires, des courses quotidiennes... Tel est l'ensemble impérieux des causes qui, se massant, se faisant vis-à-vis de chaque côté de l'eau et s'y répondant au même endroit, commence à créer le pont et à le lancer au point précis qu'il n'occupera souvent que beaucoup plus tard.

Pour bien comprendre le Pont-Neuf et par la suite le posséder mieux, il n'est pas inutile de rappeler ce qu'étaient, au milieu du seizième siècle, les régions bordant la Seine dans

cette partie de l'ancien Paris et encadrant la Cité. Cette dernière d'abord ne se présentait pas telle qu'aujourd'hui sous l'aspect d'un seul tenant : elle était composée de trois îles, dont une, la plus grande, portait son nom, et de deux petites qui, à sa pointe, ont été longtemps séparées d'elle avant d'y être raccrochées pour former les terrains devenus ceux de la Place Dauphine et du Vert-Galant.

Sur toute la rive droite ce n'était, du Louvre à l'Arche Marion et aux Ponts Notre-Dame et au Change, qu'une suite de berges, désolées, plates, sans arbres ni maisons, sans vie apparente, sans même de vagues troupeaux, à tel point l'herbe rare y était mauvaise et corrompue. Des landes semées seulement çà et là d'échoppes, de masures, de débris et d'immondices, d'incultes étendues jamais fermes, toujours détrempées par les pluies, les crues de la Seine et les ruisseaux des nombreuses tanneries, venant y dégorger de loin leurs purées pestilentielles, vraie *Vallée de Misère*, ainsi qu'on l'appelait dès la fin du quinzième siècle, espèce de dépotoir, sinistre et limoneux, aux verdâtres écaillures, troué de mares croupissantes et où cavaliers et véhicules n'osaient s'aventurer, en cas de force majeure, qu'aux risques de s'y embourber aussitôt et peut-être d'y périr. Le piéton lui-même était sûr d'y enfoncer, et jusqu'aux chausses.

Les cloaques de la nature attirent la lie humaine. Les seules rencontres qu'on pût faire, fût-ce en plein jour, dans ces affreux parages, étaient celles des tondeurs de bourses et des coupeurs de gorge embusqués là du matin au soir, ou y cuvant leur ivresse et leurs crimes dans un sommeil qu'il fallait bien se garder de troubler. Aucun secours, en cas d'attaque, à attendre de personne. On n'avait à compter que sur soi et son épée, et le fleuve était là, tout près, pour qu'on vous y jetât si vous étiez blessé, et pour vous servir de tombe si vous étiez mort.

Faire des signaux, pousser des cris n'avançait à rien. Seuls pouvaient distinguer les premiers et entendre les seconds, les rares passeurs dont les barques se découvraient mal, amarrées à de grandes distances sur l'une et l'autre rive, et d'ailleurs leur intervention n'était presque jamais souhaitable, car la plupart, complices des assasins, ne se dérangeaient que pour leur prêter main forte, et se partager avec eux les dépouilles de leurs victimes. Échappiez-vous aux coupe-jarrets, ces bate-

liers-assommeurs vous achevaient sans merci ; autant que sous le poignard, on tombait sous la rame.

S'il en était ainsi dans le jour, que dire de la nuit où tous les dangers se trouvaient décuplés par l'épaisseur des ténèbres ? Aussi, défense était-elle faite aux passeurs de prendre personne après le coucher du soleil. D'ailleurs, dès le treizième siècle, la grosse chaine aussitôt tendue sur le fleuve, de la Tour de Nesle à la tourelle du Louvre, arrêtait toute batellerie, et il en fut ainsi jusqu'au dix-septième siècle où deux chaînes de barrage existaient encore sur la Seine, l'une à l'Arsenal, l'autre à l'île Notre-Dame. Ces sinistres régions, plongées dans une obscurité encore plus complète que celle déjà si grande des rues du vieux Paris, devenaient alors le bouge de tous les malandrins qui savaient y être « chez eux » hors d'atteinte, assurés de l'impunité. Dans le profond et lugubre silence on n'eût jamais soupçonné, si on ne l'avait su, qu'ils pullulaient et rampaient là, en quête de vol, de meurtre, ou d'enlèvement. Quelques petites lumières apparaissant et disparaissant dans le lointain, malgré le couvre-feu sonné, la chute d'une pierre, — ou d'un corps, — trouant l'eau noire, un cri de douleur, ou d'adieu, déchirant l'air tout à coup, un rire atroce étouffant un sanglot, l'aboiement des chiens perdus se disputant des os aux pieds de la Tour de Nesle, le murmure de l'onde invisible et la plainte du vent, et puis de rauques voix d'hommes, des défis, des cliquetis de lames, voilà ce qui, par intervalles, se révélait seulement sur ces berges, la nuit. Aucun tapage de joie. Même quand tout semblait endormi et plongé dans la paix, on entendait, soudain, apportés par la brise avec une odeur de fauves, des rugissements et des beuglements qui glaçaient le cœur, ceux des lions, des ours et des taureaux enfermés dans les cages du Louvre où ils attendaient, pour le plaisir du roi, d'être tirés en lice à coups d'arquebusades ou de combattre avec des molosses devant les dames.

Telle était encore, à l'époque des Valois, la physionomie désolée de la rive droite de la Seine, tandis que, très différente, la rive gauche présentait depuis longtemps une ordonnance et un aspect à la fois riants et solennels, dont le contraste avec les tristes régions d'en face, accroissait la beauté.

*
* *

Au début du quatorzième siècle, en effet, les terrains en pente bordant la rivière dans cette partie qui forme aujourd'hui le quai des Augustins, n'étant protégés alors par aucun mur, se désagrégeaient tellement sous la fréquence des inondations, que le roi Philippe le Bel avait donné en 1312 ordre d'y bâtir un quai de pierres de taille. Achevé deux ans après, ce quai, aligné dans son milieu à une suite de maisons déjà rangées là, le dos tourné à la Seine, offrait sur une longue étendue un superbe embellissement. Sans doute les près fleuris et les saulaies bleues, qui faisaient, l'été, de cet endroit, un lieu champêtre plein de fraîcheur, où venait s'ébattre le populaire, avaient dû être sacrifiés, mais en revanche, les gens de qualité y trouvaient l'avantage inattendu de vastes terrasses d'où leurs hôtels étaient assurés d'une vue magnifique sur le fleuve et tout le vieux Paris s'étalant au delà, dressant ses clochers, ses flèches, ses châtelets, ses tours d'église, la masse échiquetée de ses remparts, et celle plus haute de ses jardins, si importants, et d'une si sombre épaisseur qu'ils semblaient, çà et là, les derniers morceaux des forêts de Gaule enclavés et prisonniers pour toujours dans leur enceinte de murailles ; et là aussi avaient été ménagées, devant ces somptueuses demeures, les larges voies à gros pavés pour le tapage et la fatigue des voitures, et les parapets profonds pour faciliter à la fois les accoudements du promeneur et résister à la poussée des foules, et les escaliers descendant à pic dans l'eau pour que l'on pût s'y embarquer, s'y baigner ou y pêcher le poisson blanc.

Tout ce côté de la Seine, avec la suite en décor des majestueux hôtels panachés d'ombrages, constituait donc le riche et vrai Paris, le tout neuf, le bien habité, celui de la cour où ne logeaient au seizième siècle que les nobles hommes, les grandes et honnêtes dames de Brantôme, les financiers et les bourgeois aussi cossus que vaniteux. Là, Dieu merci, on était loin de la sordide rive d'en face qui déshonorait le paysage et les pensées, et où l'on n'eût, sauf nécessité, jamais abordé s'il n'y avait eu, un peu plus loin, pour vous y aspirer à tout moment de force ou de gré, le palais souverain des intrigues et des désirs, ce centre magique des ambitions, cette autre et indispensable

Cité, berceau de toutes les nouvelles, domaine héréditaire et foyer mystérieux du roi, des reines, des princes, des princesses... le Louvre. Heureusement, de cette partie privilégiée de la rive gauche, c'était lui surtout que l'on voyait. Il prenait, il remplissait presque tout l'horizon, et grâce aux bouquets d'osiers de l'île de la Cité comme aux feuillées de ses îlots, la vallée de Misère se dérobait, pour les gens des Augustins, sous une cape de verdure. Or, ce Louvre impérieux, combien devaient, coûte que coûte, qu'il plût ou qu'il neigeât, s'y rendre en hâte et fréquemment?... Certains, chaque jour, et même plusieurs fois par jour.

On y allait.

Mais quel voyage! et quel temps perdu! A moins que l'on eût à toute heure un bac à son service, il fallait, par un fameux détour, en voiture ou à pied, traverser le pont Saint-Michel, la Cité, le Pont-au-Change et prendre la longue rue Saint-Honoré pour aboutir enfin au Palais. En plein jour et en belle saison l'on s'en tirait. Mais le soir venu, en hiver, et même le restant de l'année, il était plus difficile encore, au sortir du Louvre, de retourner au quai des Grands-Augustins, que d'en venir pour atteindre la rive droite. A la nuit, rappelez-vous le, on ne passait plus en bateau et la route des ponts, prise sans danger le matin et l'après-midi, n'offrait, plus tard, en sens inverse, qu'une demi-sécurité; aussi les habitants des quais, gens de cour ou autres, que leurs affaires retenaient en face, s'abstenaient-ils le plus souvent de rentrer chez eux, quand ils en avaient été empêchés en temps voulu. Ils préféraient coucher au domicile d'un ami, ou chez quelque logeur de la rive droite.

Rédigées en bonne forme, toutes ces raisons, qui démontraient si puissamment l'indispensabilité, dans ces parages, d'un nouveau pont, furent exposées en 1556 au roi, un Henri, déjà! car la Destinée voulait que le grand projet fût conçu, entrepris et achevé par les trois Henri de nos rois, Henri II, Henri III et Henri IV. Les habitants du faubourg Saint-Germain et de l'Université, qui avaient pris l'initiative de la demande, reçurent du roi le meilleur accueil et la promesse de tout son appui auprès du prévôt des marchands, dont la consultation dans ce cas spécial était obligatoire. L'emplacement du pont « entre le Louvre et l'Hôtel de Nesle » était déterminé, il semblait donc qu'aucun obstacle ne dût s'opposer au désir général. Mais la

question d'argent, comme elle a coutume, vint tout gâter. Le roi voulait que les travaux fussent exécutés aux frais de la ville. Le prévôt s'émut, déclara la chose absolument impossible, étant donné le manque de ressources, et le projet discuté, ajourné, traîna..., et tomba dans l'eau.

Il devait y rester vingt ans.

Après que le coup de lance de Montgomery eut désarçonné et jeté en bière Henri II, que d'événements de toute sorte, au cours de ces vingt années, étaient survenus, dont la Seine, à cet endroit précis qui nous occupe, avait été maintes fois le théâtre, ou du moins auxquels elle s'était trouvée, par la force des circonstances, étroitement mêlée !

Que ce fût pour une entrée royale ou une pompe mortuaire, une réjouissance ou un deuil public, massacres dans les rues, tueries de religion... le vieux fleuve y prenait part, en subissait le contre-coup, en reflétait les feux d'incendie ou de joie, en charriait les clameurs, les « Noël ! » les cris de fête ou de mort. Ces impressions, ces échos, ces souffles puissants, ces brasiers de la terre et du ciel, il les transportait tour à tour d'une rive à l'autre, il s'en faisait le passeur, il ramenait ainsi à sa surface, en ces jours déchaînés, la vieille idée du pont, et il en pénétrait continuellement l'esprit des Parisiens des deux bords, plus que jamais coupés et séparés par la barrière de ses eaux.

Quand toutes les cloches, soudain, cassaient l'air à grandes volées sur la rive droite, qui se mettait à s'animer, à pousser des grondements inexpliqués, affreux..., et que les gens d'en face, étagés sur les quais, debout sur les parapets, voyaient, sans savoir ce qui arrivait, des soldats se ruer, des armes briller, des chevaux galoper, des fuyards tomber..., tous ceux qui auraient voulu courir là, mais que la distance et les difficultés d'accès, évidemment accrues, rebutaient aussitôt, pensaient : « Ah ! le pont ! Voilà ! Si on avait le pont ! » Que de fois, ces mots, ne les avaient-ils pas proférés, les habitants de ces deux Paris opposés, se regardant de si près par dessus le flot infranchissable et pourtant à leurs pieds ! Ils les avaient tous dits, à droite comme à gauche, et selon que le grand bruit de l'événement venait d'ici ou de là. Ils les avaient dits pour les convois de Henri II, pour la bienvenue et le départ de Marie Stuart, pour les cavalcades de Charles IX, pour les défilés et les processions, les Pâques et les mascarades. Quand, la nuit de

la Saint-Barthélemy, vers Saint-Germain l'Auxerrois, secoué par le tocsin, et tout autour dans un large rayon, l'air avait retenti de hurlements de sabbat, de cliquetis, de chocs de fer, et que par endroits le ciel était tout rouge, et qu'il pleuvait des mèches de résine en flamme arrachées des torches par le vent, et que tous ceux des Grands-Augustins, du peuple et des hôtels, de Sorbonne et du Mont de Sainte-Geneviève, descendus en trombe et s'écrasant à hauteur de la tour de Nesle jusqu'en face du Louvre, entendaient, la main en cornet aux oreilles, les *Tue!* et les *A mort!* les cris aigus des femmes, des enfants, et qu'eux-mêmes, quoique loin du danger, vociféraient d'horreur..., tous, par minutes tentés de voler à cette mêlée dont ils devinaient la cause, et empêchés de le faire directement, ils s'étaient écriés alors : « Ah! le pont! le pont! S'il y avait un pont! » Ceux qui ne l'avaient pas dit, l'avaient au moins pensé. Et d'ailleurs, en dehors des grandes rafales d'épouvante ou d'allégresse qui leur imposaient, dans un élan, ce regret et ce désir du pont, du *leur*, n'en avaient-ils pas aussi quotidiennement, dans le paisible train des choses, éprouvé sur chaque rive le besoin de plus en plus formel? Le marchand, pour aller plus vite à ses affaires, le galant à ses rendez-vous, le moine quêteur à ses tournées, le soldat à sa taverne, et le courtisan au lever royal, tous ils le réclamaient, et cependant, durant ces années où à chaque saison il leur manquait davantage, et semblait à jamais leur avoir échappé, ils le gagnaient sans le savoir, ils le construisaient d'avance, ils en hâtaient la venue par la force de leurs souhaits, de leurs soupirs et mieux encore de leurs plaintes.

Aucun n'était plus capable que Henri III de les comprendre et de les exaucer.

Outre que ce Prince avait, comme l'eurent presque tous les grands souverains, la passion du magnifique et le goût de bâtir, il possédait le sentiment, instinctif ou raisonné, que, pour un roi, la création d'un pont, et dans Paris, dans sa grand-ville, était peut-être la plus superbe et la plus utile des choses, la plus propre à le bien servir, et à l'honorer. Sans doute, l'édification d'une église pouvait paraître supérieure et de plus haute portée, mais une église, c'était pour Dieu... ou ses saints, tandis qu'un pont c'était pour les hommes, sans compter que, d'ailleurs, celui-ci devenait presque toujours,

pour se rendre à celle-là, le plus court et le plus large et le plus noble des chemins.

Mieux que n'importe quel ouvrage, il forçait la postérité; il proclamait immortel celui qui l'avait commandé, plus sûrement qu'un portique où on l'eût appelé César. Ses piliers, robustes et bas, mais nombreux et plantés au cœur du fleuve ancestral, étaient plus forts, plus éloquents, plus commémoratifs que la plus orgueilleuse colonne dressée au milieu de la plus belle place. Il rabaissait tous les arcs de triomphe. Est-ce qu'avec la suite de ses arches il ne figurait pas, là, à la fois, trois, quatre arcs triomphants, sur lesquels on marchait, et d'où on dominait plus altièrement qu'en passant dessous? Oui, le bienfait d'un pont glorifiait plus un bon roi de France que le gain d'une bataille ou d'une paix trop tardive et toujours éphémère; il perpétuait son nom plus dignement que l'érection d'une Bastille ou les tours d'un château décidé une nuit pour une favorite. Rien ne figurait mieux que lui la gentillesse et l'amour d'un père pour ses sujets, rien ne reliait plus solidement que lui, par ses anneaux de pierre, son règne à la chaîne de ceux qui l'avaient précédé et de ceux qui le suivraient. Et puis, un pont était durable et tenait plus longtemps que tout. Une fois posé, il conservait indéfiniment sa fonction, sa raison d'être. On n'y renonçait jamais. Les révolutions elles-mêmes, qui s'attaquaient aux palais, le respectaient et le gardaient intact.

En plus de ces songeries, Henri III ne pouvait s'empêcher aussi de considérer tous les avantages personnels que de son vivant il retirerait, à cause de sa proximité, de ce pont mirifique. A la perspective des étonnants départs de processions qu'il pourrait s'offrir en Sainte Semaine et le jour des Trépassés, à la tête de ses amis, tous en toile de Pénitents, il était pris d'une espèce d'émoi convulsif et sacré; il lui semblait que le pont de ses désirs et de sa vanité se revêtait soudain d'un caractère religieux. Il mettait alors à le vouloir d'autres intentions cessant d'être profanes. C'était maintenant comme l'accomplissement d'un vœu secret, où entraient beaucoup de remords et l'idée de racheter par là ses péchés favoris. Tous ces sentiments divers, y compris ceux qui touchent au mysticisme, on peut hardiment les prêter sans folie, en cette circonstance, au prince imaginatif, étrange et fier, fastueux, aussi

dévot que corrompu, mais grand seigneur et royal en tout, que nous a laissé son portrait. Il était dans sa nature et son rôle de les avoir, et sûrement il les eut, tant ils étaient inséparables de son personnage. Point de doute qu'il n'eût été possédé jusqu'au trouble par la hantise de ce pont, car il ne pouvait concevoir un projet, un simple caprice qui d'abord ne le mît en transes. Pour mieux agir ensuite et avec résolution il avait besoin, avant, d'être tourmenté. Dans le futile comme dans le grave, dans les plaisirs ou dans les travaux de l'État, rien de grand ni de petit ne se faisait chez lui, sans affres ni passion. Il aimait l'angoisse. Ainsi soyons assurés qu'en se voyant, par avance, et désespérément brave entre Quélus, Maugiron, Schomberg et tous ses autres grands mignons, bien frisés et fraisés, inaugurant ce pont d'amour dont il pensait être et demeurer pour des siècles le parrain dans la reconnaissance des hommes, il n'avait plus qu'une maîtresse idée, le voir sortir de l'eau, en poser la première pierre, « en grande pompe et accoutrements ».

Le temps en approchait.

La construction du pont une fois décidée pour le soulagement de ceux de Notre-Dame et au Change, à la longue ébranlés à menacer ruine, les difficultés de tout genre, ayant autrefois entravé les desseins de Henri II, avaient pu être aplanies. Les points d'où partirait le tablier sur la rive, étaient enfin fixés. Dès le début d'avril de cette année 1578, les travaux avaient commencé du côté des Augustins, dans le petit bras de la Seine. Le 24, on y fouillait déjà les fondements pour une pile. Henri III, tout fébrile et amusé, s'en faisait à chaque instant conter les nouvelles..., il voulait savoir si les eaux, pour la commodité, demeuraient bien basses, si la chose allait vite et affleurerait dans le temps convenu pour la pose solennelle de la première pierre, environ la fin du mois de mai. On le lui avait garanti. Tout mordait. Le roi ne se tenait pas d'aise. Il se promettait à cette occasion une cérémonie, comme on n'en aurait jamais vu, en superbe appareil, avec danses, tournois, joutes et mascarades, et mille écus au moins donnés à Ronsard et à Baïf chacun, pour que là-dessus ils fissent des poèmes. Il allait, courait aux concerts, aux collations, chantait, pavanait, enfin tout en jarret, cambrure et convoitise..., quand le plus fâcheux accident, que nul n'aurait pu prévoir, le vint consterner.

***

Ce fut le dimanche 27 avril, un peu avant la messe, qu'il l'apprit. Ce même matin, à cinq heures, au marché aux chevaux, près de la Bastille Saint-Anthoine, trois de ses grands mignons, Quélus, Maugiron et Schomberg, pour vider une querelle, et de rien, avaient croisé le fer avec Antragues, Riberac, Livarot, favoris de la maison de Guise, et si furieusement que Maugiron et Schomberg étaient restés sur la place, et Quélus vivant encore, mais bien en peine et percé de dix-neufs coups... Ses mignons, ses trois plus chers, qu'il appelait ses perles! ses enfants! Le Roi en reçut un choc qui le jeta en rage et désespoir. Le pont! Ah! il n'en était plus pour lui question, jamais! Seule le rattachait au monde à présent la santé de Quélus, qu'il avait fait porter du champ du combat à l'hôtel de Boissy où constamment, il venait le soigner et caresser, ne pouvant plus, une fois là, sortir de son chevet.

Cependant le jour quand même arriva, qui, avant tous ces malheurs, avait été marqué, le dernier samedi de mai, pour la pose solennelle de la première pierre. Bien que la mort de Schomberg et de Maugiron fût le 27 avril et qu'il y eût de cela plus de trois semaines, il faut croire que l'inhumation solennelle des deux défunts n'avait pas encore été faite, puisque, si nous nous en référons aux textes formels de Du Breul et de l'Estoile, c'est seulement ce dernier samedi de mai qu'eurent lieu, presque ensemble, à quelques heures de distance à peine, la cérémonie des funérailles et celle du pont. Fatale et affreuse coïncidence, qui ne pouvait manquer d'ajouter à l'émotion de l'impressionnable qu'était le Roi. Journée maudite! Car elle était loin de ce que naguère il l'avait rêvée! Pourtant, dès la minute où lui était tombée la foudroyante nouvelle, il y avait vu la marque du châtiment. Dieu le punissait, le frappait, et à dessein dans l'objet même des amitiés qui faisaient ses délices. Après la révolte, il l'avait compris et accepté. Il ne se rebellait plus. Et c'est pourquoi, après s'en être un instant étonné, il trouva beau et de juste conséquence que les deux solennités, celle de l'église et celle de la Seine, tombassent le même jour et si près l'une de l'autre, afin qu'ainsi fussent rendues plus sensibles à la seconde la perte et l'absence de ceux qui en auraient été, vifs et debout, le plus rare orne-

ment et auxquels, las! la mort ne permettait plus d'assister, froids et couchés, qu'à la première.

Il sut faire, aux deux, fière contenance.

Écoutant une voix intérieure, plus forte que sa peine, il ne suivit pas, comme il y avait pensé d'abord, le funèbre convoi. Un sentiment de dignité autant que le désir de s'abandonner en liberté à la douleur, lui conseillèrent de rester au Louvre. Mais, du moins, vit-il serpenter de ses fenêtres le sombre et long cortège, avec tous les honneurs; les archers de la garde écossaise et les piques pointe en bas, les tambours sonnant, voilés, les prêtres, les croix, les porteurs de cire et sous des housses de velours aux armes de leurs maisons, les étroits cercueils des pauvres enfants, portés à bras chacun, en l'église Saint-Paul, où il avait commandé qu'ils fussent inhumés pour y reposer éternellement. Le reste de la journée, il le passa enfermé en son cabinet, sans recevoir personne, abîmé dans la prière et versant des torrents de larmes. Mais le soir quand on le vit, redevenu brave, apparaître au plein air avec mâle visage, à la sortie du Louvre, entouré des deux reines, Catherine de Médicis et Louise de Vaudémont, suivi des seigneurs et princes, évêques et cardinaux, on ne put s'empêcher, même ceux qui n'avaient pour lui que médiocre amitié, de l'admirer et de le plaindre.

Bien que le programme de la cérémonie, à cause du deuil où il était, fût réduit de beaucoup et qu'on en eût supprimé la danse et les mascarades, elle n'en gardait pas moins forcément un éclat nécessaire avec lequel contrastait la gravité du maître et de ceux qui autour de lui, par sincérité ou par politique, s'y conformaient.

Imaginons la scène, Henri III, vert de chagrin, pincé comme une guêpe en ses habits de toile d'or rayée de noir, avec au flanc une épée d'émail noir aussi et gros bleu, à sa ceinture son chapelet à têtes de mort d'ivoire et de cristal, et aux oreilles deux énormes perles couleur de plomb. Tassées sur les deux rives, quinze à vingt mille personnes. Tous, tendus, de loin ou de près, cherchent à voir le Roi. Lui, comme absent, ne les voit pas. Le regard perdu mais la mine haute et le pied mince et ferme, il va, glacial, droit comme une baguette, de la toque aux souliers. Avec son cortège il monte dans la barque drapée et parée d'un dais à plumails qui le doit porter au quai des

Augustins. Il s'y asseoit, à l'arrière, et sur un carreau élevé, où il semble être demeuré debout. Pendant la courte traversée, mais qu'il trouve longue, il contemple l'eau où flottent des chapeaux de fleurs jetés sur son passage, et il écoute avec mélancolie des musiques qu'il a voulues sans allégresse et lentes. Et puis, on aborde, et c'est le dur moment plus redouté qu'une bataille, celui où il lui faut oublier, sortir de ses tombeaux, pour faire figure. Il monte sur la plate-forme échafaudée près du pilier qui émerge à fleur d'eau. Le flot en lèche doucement les bords et parfois les recouvre. A côté, tout est prêt. On lui présente à genoux la truelle d'argent. Sans trembler, de sa main gantée de velours il l'empoigne à plein, comme une dague, et la plante au gras du mortier, dont il plaque ensuite une parcelle à l'endroit voulu où l'on jette en même temps des monnaies à son effigie. Enfin la lourde pierre est hissée et assise, et chacun peut voir que sont gravées dessus les armes du roi, de sa mère et de la Ville. Alors claquent les couleuvrines, les trompettes sonnent.... Cloches, lâchers d'oiseaux, le peuple acclame, crie : *Largesse!* Au bout des bras les bonnets volent comme des papillons, et Henri III, pour un instant déchagriné, sourit, aussi joyeux qu'il était à Jarnac. Mais ce n'est qu'un masque. Au dedans les pleurs lui coulent dans la gorge, et quand il plonge par moments ses doigts sous son pourpoint, peut-être est-ce pour y toucher les cheveux de Schomberg et de Maugiron qu'il a fait couper sur leurs têtes et qu'il porte en un sachet, à même la peau, entre sa chemise de Chartres et le collier de ses médailles.

Ainsi vint au monde et fut baptisé le Pont-Neuf.

Mais existait-il au vrai?

Pas encore.

***

Si activement que fussent poussés les travaux, les quatre premières piles ne commençaient, à la fin de l'année, que de surgir de l'eau. Six mois plus tard elles atteignaient l'imposte. A présent restaient à faire les arches et le tablier, sinon dans toute la largeur du fleuve, du moins, d'abord, depuis les Augustins jusqu'à l'île. Henri III ne pouvait attendre davantage. Malgré les tristes pensées lui remontant de ce pont que la voix du peuple avait autrefois nommé le Pont des Pleurs, ou plutôt

à cause d'elles qui le lui rendaient plus cher, il était possédé du désir, comme s'il avait pressenti que le temps lui ferait défaut, d'en voir l'achèvement. La lenteur des travaux l'effrayait et l'irritait. Il n'y tint plus. En plein hiver, quoique le fleuve à moitié gelé roulât des glaçons, un pont volant en bois, qui devait aller d'une rive à l'autre, fut, par son ordre, jeté hardiment sur les piles.

La raison de cette mesure n'était pas seulement l'enfantine envie qu'il avait de se procurer par avance l'illusion de l'ouvrage tel qu'il serait, une fois terminé; c'était surtout la grande fête qu'il projetait de donner en l'honneur du nouvel Ordre du Saint-Esprit, et pour la complète ordonnance de laquelle il lui sautait aux yeux que, du Louvre aux Augustins, un beau chemin sur la Seine était indispensable.

En effet, ce fut là, sur ce pont improvisé, que le jour dit, au 1er janvier 1580, toute la cour, précédée du roi, passa pour se rendre en magnificence à l'église; et les deux jours suivants, dura encore l'assemblée où le Roi dîna et tint conseil avec ses nouveaux chevaliers. « *Ils étaient vêtus d'une barrette de velours noir, chausses et pourpoint de toile d'argent, souliers et fourreau d'épée de velours blanc, le grand manteau de velours noir bordé à l'entour de fleurs de lis d'or et langues de feu, et des chiffres du roy de fil d'argent, tout doublé de satin orange..., et le grand collier, auquel pendait une grande colombe dénotant le Saint-Esprit.* »

Au cours des divertissements, pendant les goûters, même aux offices, Henri III ne put s'empêcher, comme à la pose des fondations, de resonger à ses amis défunts dont tout lui rappelait alors le souvenir.

En premier, il était persécuté par la blême image de Maugiron qui de son œil unique et couleur de safran (ayant perdu vaillamment l'autre au siège d'Issoire) semblait le rechercher et lui faire reproche, et en dernier, c'était le fantôme d'un autre de ses beaux enfants, de Saint-Mesgrin, égorgé, lui aussi, peu après, par trente inconnus, qui lui apparaissait tout habillé de sang. Il tâchait alors de se consoler en caressant des yeux, autour de soi, ceux qui lui restaient, D'Argues, d'O, La Valette et la Guiche, et les gentils nouveaux, bons gentilhommes bien choisis, tous à lui de dévotion; il n'arrivait pourtant pas à chasser les soucis qui le hantaient. Il se sentait menacé dans son règne. Il se remémorait qu'à Reims,

déjà, quand il fut sacré, la couronne lui avait blessé la tête, et par deux fois qu'elle en avait glissé, comme pour s'échapper; et plus tard, cette comète qui, en 1577, parut pendant quarante jours, lui avait laissé au cœur une étrange appréhension. Il y voyait un présage de mort ou de calamités devant lui venir de ses ennemis dont Mgr de Guise, le principal, était toujours là, devers lui, le narguant, gonflé d'insolence.

Et puis, les lits de justice et séances du Parlement, les voyages, Vincennes, Fontainebleau, Chartres, Cléry, les bains à Olinville, et la comédie, la danse, les *Gelosi*, Carême et Pâques, les jeux, les tournois, publier des édits, lever des impôts, s'ébattre, festoyer, recevoir des ambassadeurs, marier Joyeuse, Épernon, enterrer Alençon et Bussi, se flageller, paillarder la nuit dans les rues, se coucher le jour, dormir, ne pas dormir, suer, prier, trembler, tout craindre et tout oser, tout vouloir en grandeur et en concupiscence, enfin régner... la vie emportait Henri III, plus vite encore que le flot entre les piliers de son pont en suspens, aux arches toujours béantes.

Celui-ci avançait pourtant avec les années. En 88, toutes les piles étaient hors de l'eau, du quai des Augustins à la Mégisserie. Avril s'achevait. Mais, déjà le Duc de Guise, revenu, disait-on, secrètement de Rome, se promenait à cheval dans Paris pour s'y faire acclamer. Partout s'élevaient bientôt ces autres ponts des rues, sous lesquels coule le sang, et qui s'appellent barricades, et la Ligue éclatait. Le Roi devait fuir. Guise et son frère le cardinal tombaient à Blois sous les poignards, leurs corps brûlés ensuite et mis en cendres. Puis c'était la Reine-Mère qui, à son tour, s'en allait de ce monde, alors qu'à Paris le peuple abattait dans Saint-Paul les figures de marbre que son fils avait fait ériger, auprès du grand autel, de Saint-Mesgrin, Quélus et Maugiron; et quand, après maints combats et orages, le roi, ayant fait accord avec Henri de Navarre et Condé à Saint-Cloud, s'apprêtait à rentrer vainqueur dans la capitale où flottaient déjà les soies blanches de Châtillon, le couteau de Jacques Clément « lui trouait le petit ventre » et ce au même lieu, dans la même chambre et à la même heure de ce matin d'août, nous enseigne l'Estoile, où, à dix-sept ans en arrière, il attendait à son déjeuner le succès de la Saint-Barthélemy devant trois broches de perdreaux.

LE ROI DE SON CŒUR

Or, pendant la Ligue et après le départ du Roi et son assassinat, même jusqu'en 90, que devient le pont?

Il est abandonné.

« Quand les travaux reprendront-ils? » pensent en hochant le chef ceux qui y sont le plus intéressés, les Parisiens des deux rives. « Pas avant longtemps, se répondent-ils, et qui sait? peut-être jamais. » En effet, l'élan est rompu, l'argent manque, et le sculpteur Germain Pilon, qui avait déjà taillé dans ses ateliers une partie des masques destinés à orner les cintres, vient de mourir à son tour... Allons! le pauvre pont, dans toutes ces vicissitudes, semble bien condamné. On le croit tellement que Montaigne, au IIIe livre de ses *Essais*, s'en désole et dit son grand ennui : « que lui soit ôté l'espoir, avant de mourir, d'en voir en train le service. »

Un notable changement modifiait néanmoins à cet endroit, et de la façon la plus heureuse, l'aspect du fleuve en son milieu. L'îlot des Juifs et la grande île du Palais avaient été nouvellement reliés, aussi exerçaient-ils depuis sur les gens du quai un tel attrait que ceux-ci n'avaient plus qu'une idée, s'y précipiter et en jouir, sans compter que les piles du pont, qui s'avançaient dans cette direction ainsi qu'une amorce, hélas agaçante et vaine, étaient bien faites pour augmenter à la fois la tentation et le dépit. Afin de répondre au désir public, on jeta donc sur les maçonneries un tablier volant en bois qui permettrait aux riverains, dotés déjà, au bas des Augustins, d'une grève sablée et ombragée de saules, de se rendre en plus, autant qu'ils le voudraient, dans l'île enchantée et de s'y promener parmi ses boqueteaux. Branlant et grossièrement cloué, ce passage provisoire avec son plancher mal rejoint et vite pourri n'offrait que bien peu de solidité. Aux dangers encourus même en plein jour par les imprudents qui n'hésitaient pas à s'y aventurer, s'ajoutait, pendant la nuit, la présence en ces parages d'une malicieuse colonie de mendiants irlandais, ces Bélitres (ainsi les nommait-on), ayant eu l'idée de se gîter et de s'incruster là, dans l'enchevêtrement des matériaux et les excavations des piliers où tout travail, depuis des années, était demeuré en suspens. Retranchés au fond de ces trous, comme

en un sûr repaire, ils s'y conduisaient en vrais bandits, mais la crainte de leurs méfaits n'empêchait pourtant pas les Parisiens de passer le pont en y jouant leur vie, autant pour le péril que pour le plaisir. Combien étaient allés à l'île, aussi bien seuls qu'en compagnie, et n'en étaient pas revenus, souvent même sans avoir eu l'avantage d'y arriver, agrippés avant par le pied, sur la passerelle, et jetés à l'eau après assommade. On avait si peur de ces malandrins que, pendant quatre ans, on n'osa point les déranger. Les travaux avaient repris et pourtant, quoique délogés et tracassés de jour en jour, ils étaient toujours là. Ce fut seulement en 1606, et alors qu'ils avaient dû depuis quelque temps vider leurs anciens abris, qu'ils furent mis hors la ville « *en des bateaux conduits par des archers, pour les renvoyer par delà la mer d'où ils étaient venus* ».

Voici à présent le pont nettoyé que l'on pourra désormais franchir sans être obligé de recommander son âme, comme hier, à Dieu!

Il touchait d'ailleurs à son achèvement. Depuis 1598, aussitôt conclue la paix de Vervins, on s'y était remis, quoique avec la lenteur ordinaire et beaucoup d'interruptions, jusqu'à ce que, un beau matin, Henri IV, lassé du bac qu'il lui fallait toujours prendre et justement en vue de ce maudit pont qui n'en finissait pas, montrât une bonne fois son entraînante volonté.

Aussi en 1603, il traversait la Seine dans toute sa largeur.

Le passage n'était pas, à vrai dire, encore absolument au point, puisque la chronique nous apprend « que quelques-uns, pour en faire l'essai, « s'étaient rompu le col et étaient tombés dans la rivière » et que la hardiesse du roi émerveilla les siens. Mais quoi qu'il en fût, le Béarnais avait passé! Chose faite! acquise!... Il avait passé, le premier..., sans se douter qu'à la place même, où, sur ce plancher branlant, sa botte s'était posée sans qu'elle y glissât, il se tiendrait onze ans plus tard, glorieux, pour toujours, monté sur un cheval de bronze.

A partir de ce moment, le roi est pris de la fièvre d'embellir sa ville, et sa pensée s'applique surtout au Pont-Neuf ainsi qu'à son entourage. L'île du Palais est bouleversée de fond en comble pour de grands desseins, élévation de nouveaux quais et création d'une vaste place qui, en l'honneur du jeune Dauphin, doit s'appeler Dauphine. Henri IV en dresse les plans, trouve

l'argent nécessaire, entreprend le percement d'une voie nouvelle à la porte Bussy, ouvre deux autres rues, qui auront les noms de son second fils le Duc d'Anjou, et de sa fille Christine, il pense à tout, et non seulement de loin, dans les conseils, mais sur le terrain même où il tombe à l'improviste, à chaque instant, pour surprendre les ouvriers et presser les travaux. On le rencontre ainsi à la Samaritaine, au Pont-Marchand, dans l'île, au clos de son « arboriste » et sur tous les chantiers. Rien n'échappe à son œil de maître, à la verdeur de son bon sens. C'est bien là, sur ce pont et ses alentours, au cœur de la Cité, qu'il pose en même temps le mieux, lui aussi, les fondements de sa popularité, les piles de sa renommée, et Henri IV, en retour, par la magie de sa personne, crée l'atmosphère et l'esprit particulier de ce lieu nécessaire, en établit à jamais la caractéristique. Inséparables l'un de l'autre, ils forment à eux deux le monument peut-être le plus complet et le plus beau de notre Histoire.

***

Il faut, pour saisir, comme on le doit, l'emprise exercée sur tous par ce loyal et rusé séducteur, se représenter les souvenirs laissés avant lui par les précédents rois dans la France provinciale (où on les avait si peu vus) et à Paris où, en les voyant, on avait appris à trop bien les connaître.

A cette époque, la vraie moyenne de l'existence était plus courte qu'aujourd'hui. Les vieux Parisiens qui avaient dix ans en 1545 étaient donc alors, vers 1600, plus que sexagénaires. Évidemment François Ier leur avait légué un splendide portrait. De la somptuosité de sa carrure il dominait tous les Valois. Enfin, c'était le prince magnifique et protecteur des Arts, l'Hercule de Chambord, le vainqueur de Marignan. Mais sa descendance n'avait montré qu'une suite, étrange, — ou dégénérée, — de personnages distants, n'ayant pas pu, ou pas su, gagner l'amour du peuple, adorateur pourtant si prompt des têtes à couronne. Sans doute on les avait, l'un après l'autre, acclamés dans le cours du temps. Que ce fût Henri II, ce grand destrier de tournoi, robuste et morose, à l'œil terne, ou le petit François II, pauvre abcès d'enfant, ou Charles IX incertain, enfoncé dans ses livres et ses médailles, errant de sa mère à ses lévriers, ou l'accommodé Henri III, lacé, corseté, tout en nerfs,

sensible et brave, mais de si provocante effronterie dans la débauche..., ils avaient tous eu, çà et là, leur moment et leur part de sincère faveur. N'était-ce pas, quand même et chaque fois, le Roi ? Cependant aucun d'eux n'était allé aux entrailles de l'homme de France. Et puis, voilà que précédé, — à la façon d'un conte gaulois fait à la veillée, — du récit de ses exploits et de sa gaillardise, arrive devant Paris, qu'il assiège avec belle humeur comme si c'était pour rire, un Gascon qui par dessus remparts lance, entre des boulets, des pains et des jambons, et force ainsi la ville en retour « à se rendre à lui » personnellement, dans une poussée d'amitié aussi noble, aussi franche. Un donnant-donnant : « Tu me veux? Je te plais? Tope! Je suis à toi, et tu me plais aussi! »

C'est le coup de foudre. Un tout autre roi s'annonce à son peuple et vient à lui, s'en laisse voir, approcher, comprendre. Il est tellement l'opposé des personnages troublants et lointains dont la France avait dû prendre jusqu'ici la respectueuse habitude ! Avec lui, la royauté s'offre toute simple et plus chère, et plus forte, et plus solide aussi. Elle semble promettre un long avenir, car, après tant de malades, voici de la santé. Oh! les derniers Valois! ces pâleurs, ces maigreurs, ces ossements, ces teints de cire, ces funèbres figures! Celui-ci, le Béarnais, en les remplaçant, les efface tous, et les rejette encore au delà de leur récent passé. Roi-soldat et paysan, il dit les camps et les champs, le gave et la montagne. Plus de renfermé. Du plein air. Un rubicond succède aux blêmes. Les pourpres du sang et du vin affluent dans ses veines gonflées, sur sa lèvre en flamme, à fleur de sa peau brune, et du haut en bas de son nez splendide en coup de soleil. Point de *De profundis*! Il vit, il rit. On sait ses mots, brillants et drus comme ses actes. Il ne se flagelle pas, ne fait pas pénitence. Il ne joue pas au chapelet mais il entend pourtant la messe, et la meilleure, ventre Saint-Gris! celle « que vaut Paris ». A sa tête, au lieu de la toque étroite, il plante un feutre à larges bords. Mais n'y cherchez pas la sèche aigrette d'hier et les frisottis de petites plumes; il inaugure à son front le panache, auquel il a donné, dans le vent d'Ivry, tout le prestige et l'envol d'un emblème, et le reste, au physique, au moral, en tout, continue de présenter, grâce à lui, dans l'ensemble et le détail, une heureuse métamorphose. On ne lui sait point de bijoux, de

bagues, de boucles d'oreilles. Pas assez riche pour l'or, les broderies, les velours, trop viril pour les dentelles, trop rude et trop sain pour les miévreries de la toilette et les parures honteuses du corps, il méprise les onguents, les pâtes, les odeurs. Pour tout parfum il n'a que son fumet, qu'il est seul à avoir. Il sent l'ail et la poudre. La peau de daim, le buffle et le cuir de cerf l'accoutrent mieux que les crevés de soie et les pourpoints polichinelle, et à sa hanche, s'il pend quelque chose, c'est, au lieu d'un bilboquet, une lourde épée, dont la coquille en fer sonne comme un timbre. Aussi, dès qu'aux abords du Pont-Neuf où la Seine l'attire, on le voit poindre, quel sursaut! quelle émotion! Rien que la joie. Aucun embarras. Il a beau, vêtu de bourgeoise laine, n'être accompagné que d'un ou deux écuyers, n'avoir ni gardes, ni escorte, on le reconnait tout de suite. Son cheval est aimé. L'eau du fleuve le fait hennir; quand il fend la foule du poitrail, les mains se tendent pour le caresser.

Mais le plus souvent c'est à pied que le Béarnais, laissant sur le quai son courtaud, arrive pour inspecter les chantiers, et prendre aussi le plaisir de se frotter au populaire. Il a la passion de la rue, des marchés autour des fontaines, des humbles, du petit monde à la grande âme, au verbe haut, aux yeux et aux crocs de chien, et plus encore des hardies gaîtés où se trahit, par la bouche de ses sujets, le bon sens, utile aux rois. Henri IV est là chez lui, dans son élément naturel. Il y baigne et il y règne autant et mieux qu'en face sur le trône. Le Pont-Neuf, voilà son Louvre. Sous le dais du grand chapeau qui l'ombrage et l'auréole, son visage à mille plis rayonne et frissonne d'aise; au coin de chacun de ses yeux malins la patte d'oie en arbalète décoche ses trois traits; moustache et sourcils de bataille, barbe bien troussée, prunelles en feu, il marche, à grands pas, s'arrête, se penche, examine, interroge, approuve et quelquefois rabroue, mais sans aigreur, toujours en bonne voix; et quand il a bien tout vu et approfondi, sans rien oublier, il poursuit encore, et rentre, par le plus long, mais lentement; il parle à Jacques et rit aux filles; il tapote une joue, pince un corset, mâche une fleur, mord une pomme, alerte et jeune au milieu des sacs de plâtre et des madriers, ou des tas de radis ou de choux qu'il enjambe... et puis s'en va, une feuille de salade accrochée à son éperon, tandis que, du bras levé une dernière

fois, il répond aux cocoricos des coqs et aux cris de la foule, ameutée d'amour, qui l'entrave.

A-t-il par malheur, dès qu'il s'éloigne d'eux, perdu de sa séduction, de son empire sur ses grands enfants? Pas le moins du monde. Son ascendant se maintient, aussi vif, aussi sûr, et même il grandit de loin. L'absence lui profite encore. A peine est-il hors de vue qu'on aspire à le revoir. On n'est jamais rassasié de son appétissante mine. Henri IV, une fois pour toutes, possède la confiance et l'adoration des Parisiens, de tous ses sujets. Il la gardera, pendant sa vie, après sa mort, jusque dans sa postérité. Pour avoir voulu et créé un nouveau type de roi, haut en noblesse et en couleur, galant et paternel, économe et généreux, bel estomac, beau gobelet, gentilhomme et brave homme, ardent à l'attaque, à la riposte, et juste, et pitoyable, autant qu'esprit des plus fins, et de jugement profond, il tient, au livre de notre histoire, une place à part : la première *dans l'amour*, étant celui de nos maîtres qui aura le plus aimé son peuple et en aura été, le plus aussi, payé « de même monnoie ».

C'est tout cela qui l'a situé, entre tous nos autres souverains, au beau milieu de l'impérissable Pont-Neuf, d'où, au-dessus de l'eau qui coule et sous le temps qui passe, il continue de régner dans la légende et l'âme populaire.

SON DEUIL. SON IMPUR BAPTÊME DU SANG

En effet, à présent le pont est terminé. Le roi n'y est pas encore, mais on sait qu'il y sera. Dès 1604, il a été décidé qu'une statue équestre, en bronze, y serait dressée à sa gloire, et sur la désignation de Franqueville, son premier sculpteur, c'est l'illustre Jean de Bologne qui, d'après le modèle à Florence, a été choisi pour l'exécuter, en grand, dans le métal.

Il s'en occupe en Italie.

Chez nous, on s'en réjouit déjà, en venant voir l'emplacement où cela doit s'élever, où cela fera si bien! Et, en attendant, tous ceux qui maintenant se rassemblent là chaque jour, ne peuvent résister au plaisir d'y stationner ou de s'y promener émerveillés, pendant des heures. Depuis ce mois de juin de 1603 où le Béarnais, pour la première fois, traversa le pont

dans sa longueur, — encore, vous rappelez-vous? « qu'il ne fut pas trop assuré », — que de changements et de tous les côtés! Que de gigantesques travaux entrepris et menés au bout! D'abord les deux îles soudées. Puis, partant de celle du Palais, deux quais nouveaux, l'un allant du Pont-Neuf au Pont-aux-Meuniers, l'autre du Pont-Neuf au Pont-Saint-Michel. Toujours en cette même île la place Dauphine achevée, et bornée en plus, au midi et au nord, par deux autres quais neufs, le premier, dit des Orfèvres, avec ses vingt-sept corps de logis déjà bâtis et toiturés, le second, vis-à-vis la vallée de Misère et dit des Morfondus à cause du diable de froid dont on y claque des dents. Au delà du fleuve, le quai du Louvre, commencé par François Ier, au bas du palais même, y offre seul, — il est malheureusement vrai, — un terrain propre et aplani, tandis que celui de l'École, qui y fait suite et demeure en très mauvais état, n'est qu'un grand chantier de bois, boueux, dans lequel on patauge. Mais le roi a promis de le nettoyer bientôt et de le rendre aussi accessible et plaisant que son voisin du Louvre. « Ayons patience. Il tiendra parole; il en a l'habitude. » Sur la rive gauche, la vieille et spectrale tour de Nesle, vide et rongée comme un chicot, et en train de tomber, offre bien aussi, avec tout ce qui l'avoisine encore de sinistre, un vilain tableau de gibet. Mais là, de même, Henri, avisé, a conçu le projet des plus sérieux embellissements, à commencer par l'ouverture d'une large rue qui joindra le Pont-Neuf à la porte Bussy.

Est-ce tout? — Mais non! Sur le Pont même, à son extrémité touchant la rive droite, un mécanicien de génie, le flamand Lintlaër, n'a-t-il pas eu la mirifique idée d'une machine à envoyer l'eau aux Tuileries et au Louvre qui n'en étaient que peu fournis? et, pour ce faire, il a bâti, — aux deniers du roi toujours, — une fontaine admirable et tenant du prodige, en forme de château, qu'on appelle *Samaritaine* à cause qu'on y voit sur la façade, Notre Seigneur Jésus-Christ au puits de Jacob, avec la Samaritaine qui lui verse de l'eau, et au-dessus on a encore la surprise d'une industrieuse horloge astronomique; et, par derrière elle, d'un carillon composé de clochettes, lesquelles représentent, tantôt une chanson, tantôt une autre qui s'entend de très loin et est fort récréative.

Ainsi éblouis et charmés par tant d'agréments, de bienfaits,

les Parisiens, dans quelque direction qu'ils tournent leurs regards, en aval, en amont, partout, n'ont que des sujets de contentement et d'intarissable fierté. Ils oublient leur fièvre et leurs reproches de jadis, tout le temps dépensé qui leur a paru si long. Celui-ci leur semble au contraire aujourd'hui, avoir fondu, rapide et léger comme un rêve. Oui, que tant de magnificences soient sorties par miracle, de terre et des eaux, que tout cela ait pu être réalisé, en trente-deux ans seulement. — « Ce qui est peu!... ce qui n'est rien! » — ils ont de la peine à le croire et c'est toujours, en rendant l'hommage final à leur ami le roi, qu'ils se détachent des parapets du pont aux derniers moments de la journée pour en parler encore jusque chez eux. On touche à la fin de 1609. Les cœurs sont à la joie. La belle année qui sera la nouvelle, 1610! Longue vie à notre Henri! Dieu lui rende sa poule au pot!

...Et puis c'est Ravaillac.

* * *

Instantanément le pont est en deuil. Nous trompons-nous en supposant que nulle part peut-être n'éclata, plus sensible qu'en cet endroit, et ne se manifesta davantage l'affliction du peuple? On s'y achemine, ainsi qu'on le ferait vers la maison mortuaire. C'est là qu'il est le mieux béni et regretté. La place où doit s'élever l'effigie royale a beau être nue, on cherche à s'y représenter, comme si elle y était depuis toujours, la statue du souverain-martyr, et, plutôt qu'à cheval, la plupart même le préféreraient maintenant couché les paumes à plat et la face au ciel. Quel dommage qu'on ne puisse pas l'ensevelir là! Où donc, même à Saint-Denis, aurait-il plus noble tombeau et lui convenant mieux? Les simples lames de pierre qui entourent le carré du socle futur ont l'air d'être les dalles de sa crypte et de posséder sa dépouille. On se presse contre, on s'y met à genoux, les enfants y prient, des femmes y gémissent, des vielleux y chantent des complaintes. On y jette du feuillage, on y vend des médailles, des cires et des parchemins où cligne de l'œil la narquoise figure, et tandis que, pendant les jours qui précèdent l'inhumation, les cloches sonnent matin et soir le glas, la Samaritaine éparpille sur le fleuve et jusqu'au Louvre ses carillons dont la gaîté arrache aux Parisiens un redoublement de larmes. « Ah! pensent-ils, en se souvenant,

c'est aujourd'hui, plus encore qu'à sa naissance sous Henri le Troisième, que notre Pont-Neuf mérite bien le nom de Pont-des-Pleurs ! Serait-il maudit ?... » Mais l'heure passe. Le glas cesse. Le Vert-Galant repose en paix, les deux joues dans la fraise de sa barbe blanche et le Ravaillac est écartelé... Ventre-Saint-Gris ! Vive le petit roi, notre Dauphin de la place Dauphine ! Il est — quoique un Louis — du sang et du bon sang d'Henri notre père et le sien !

Et le Pont, désattristé, reprend sa belle humeur.

Pour que celle-ci cependant soit bien complète et ronde, il faut qu'il ait sa statue. Bien plus qu'hier, elle lui manque. Il est vide sans elle. Avant même d'y avoir été mise, elle a l'air d'en avoir été retirée. C'est elle seule qui le ranimera et le peuplera en marquant la fin de son deuil. Aussi l'attend-on avec une impatience où perce plus d'un reproche à la Reine-Mère, injustement d'ailleurs, car elle fait tout ce qu'elle peut, écrivant lettre sur lettre au grand-duc en Italie pour y presser l'envoi du monument si désiré. Mais les choses humaines sont toujours loin de s'accomplir au gré des vœux. On ne sait jamais lequel est là-bas, le plus en retard, du cheval ou du cavalier, et de qui c'est la faute. Tantôt c'est du premier, tantôt du second... quand ce n'est pas, pour tous les deux, le bronze qui a tort ! Pour comble d'ennui, en 1608, encore du vivant du roi, Jean de Bologne était défunt, laissant l'œuvre inachevée. Son meilleur élève, Tacca, l'avait bien reprise aussitôt, mettant tout de côté pour s'y consacrer en entier. Cependant, quelque diligence qu'il y apportât, ce n'était sans doute jamais qu'une diligence... italienne, autant dire un peu molle et capricieuse, ainsi que le voulaient l'époque et le climat en ces jours indulgents où la paresse artistique avait un divin caractère et s'imposait comme la condition d'un travail pensé, réfléchi, et mûri au soleil. Le temps alors ne comptait pas et justement parce qu'on en connaissait par expérience, surtout en art, la fécondité, le besoin vital et le prix. Plutôt que de faire vite, la lenteur pour faire bien, — ce qui seul importait, — devenait une règle et une volupté. Et puis, plus que tout autre, ce monument colossal du roi de France, et quel ! Henri le Grand ! chargeait l'artiste qui en avait l'honneur et le poids, d'une responsabilité presque paralysante. Avoir accepté de continuer l'œuvre d'un génie tel que Bologne et

ne pas s'y montrer trop indigne du Maître excusaient chez Tacca la longueur de sa mise au point.

Enfin la statue fut achevée.

Mais, tout chemin, — si de Paris, ou d'ailleurs, il mène à Rome, — ne mène pas de Rome, et encore moins de Florence à Paris.

Mille vicissitudes continuèrent d'énerver les Parisiens. Ce n'est que vers janvier 1614, — quatre ans après la mort du roi, — qu'on entrevit, pour la belle saison, l'arrivée possible du cheval-fantôme et de son cavalier, lesquels semblaient, en vérité, venus exprès, à l'amble, du bout du monde. En mai, Louis XIII en personne posait la première pierre du socle. Une vraie fièvre alors enflamme le peuple. « Un mois au plus, le dernier, assurent les renseignés, et il sera là ! » On ne l'espérait plus. Cependant, comme on se doutait bien qu'il n'arriverait pas par terre mais par eau, et que, d'ailleurs, on savait déjà qu'il avait touché au Havre, on se passionnait chaque jour à suivre sur le pont le travail des échafauds entrepris à ses abords, pour l'y recevoir. Et le 13 juin, — date mémorable, — on le vit... lui-même, s'avancer, bien tranquillement, glisser sur un gros bateau plat, et remonter la Seine. Il avait beau, sous le volumineux emballage et les bâches qui le recouvraient, n'étaler qu'une masse informe, on en était déjà content. Il crevait la toile et sautait aux yeux. Dans le délire public, il accosta, parmi des grincements de bois et de poulie qui faisaient croire que c'était, du fond de ses camails de cuir, son cheval qui hennissait. Pour la deuxième fois et la définitive, il opérait, triomphal, sa *rentrée* dans Paris toujours affamé, jamais rassasié, de revoir son roi.

L'inauguration solennelle, le 23 août, — la statue hissée et mise en place, — eut lieu en grande pompe, en présence de tous les hauts dignitaires du Parlement et de la Ville. Mais — chose étonnante — il n'y manqua que la veuve et le fils du défunt. Marie de Médicis et Louis XIII étaient en Poitou, depuis quinze jours, ayant déserté la capitale sans juger à propos de reculer leur départ (que rien ne nécessitait) pour être là tous les deux, au premier rang, à l'heure magnifique où, tous les voiles envolés, apparaîtrait dans sa gloire, aux acclamations de la foule, l'image trois fois sacrée de l'époux, du père et du roi.

Comment s'expliquer cette conduite? On n'y parvient pas.

Indifférence? Oubli? Sécheresse? Aucun de ces mauvais sentiments n'arrive à la justifier.

Faut-il l'attribuer, chez la femme, toujours trompée, à une lointaine et tenace rancune? Mais la fin, si cruelle, du Roi, ne suffisait-elle pas à racheter aux yeux de la veuve les fautes du mari? Sa mort, — une pareille mort, une mort-châtiment! — avait-elle été incapable de l'apitoyer et de lui apprendre le pardon? Pouvait-elle effacer de sa mémoire en paix, l'affreuse suite de ces heures? Quoi! Elle avait vu Henri rapporté pantelant, disloqué comme un sac, et puis assis dans le fauteuil d'où il glissait déjà pour s'allonger! elle avait vu le sale couteau retiré, essuyé, elle avait vu la plaie, elle avait vu le linge, les habits, le corps trempé de sang, et puis le cadavre nu, le visage, pétrifié pour l'éternité dans son sourire indélébile, et puis les triples plombs des triples cercueils, et puis tous les honneurs, le faste formidable et obsédant des longues funérailles... et tout cela n'existait plus! n'avait servi à rien !... Le jour qu'on inaugurait, à la face du monde, la statue de l'assassiné, qu'on le ressuscitait... elle était en Poitou!

Et le petit roi? Pouvait-il, si jeune encore, et avant d'être durci par la vie, avoir déjà perdu, — ou chassé, — le souvenir du père excellent et tendre de son enfance? Oui, sans doute, puisqu'il ne ressentit pas non plus le besoin, le *devoir* de lui rendre en ce jour son filial hommage.

Mais, somme toute, y a-t-il lieu de trop regretter cette superbe ingratitude?

On est tenté de répondre que non, tant elle est instructive et montre en leur vrai jour les cœurs qu'elle condamne. Peut-être valut-il mieux, pour la pleine et harmonieuse beauté de la cérémonie, que la nonchalance de l'étrangère et l'ennui du prince Saturnien ne s'y étalent pas. Et qui sait si la fidèle expansion de son bon peuple de Paris n'alla pas ainsi plus directement à l'âme du vieux roi désabusé, ne lui fut pas cent fois plus douce, et surtout plus familiale?

C'est seulement en octobre, à son retour, que la Reine, qui n'était pas pressée ni curieuse, alla voir la statue. Elle la trouva ressemblante et s'en déclara satisfaite. On aimerait savoir quelles furent alors exactement ses impressions quand elle fut obligée de lever la tête vers l'homme de bronze resplendissant, et quel dialogue secret dut, tout de même, ne

fût-ce que pendant quelques minutes de silence, s'échanger entre eux deux.

Lui, de sa suprême hauteur, n'avait pas un instant l'air de l'apercevoir. Au delà de son règne, il ne regardait plus que l'avenir, qu'il avait préparé.

Voilà donc enfin le pont acquis, et l'on pourrait dire au bout de tant d'années, conquis, jour par jour, pierre à pierre. Or il semblait que le peuple, à la fois nerveux et apathique, après avoir si sagement attendu qu'on le terminât, ne devait plus avoir à présent la moindre raison de se plaindre.

Et pourtant il en avait une! Encore une! Toujours. Et enchanté au fond de pouvoir l'invoquer, ne fût-ce que pour ne pas perdre sa chère habitude de la mauvaise humeur et du reproche perpétuel.

Maintenant que la statue du roi est bien campée à sa place, il s'avise que les quatre figures d'hommes — des esclaves chargés de chaînes — destinées aux angles du piédestal et qui ne sont pas encore posées, doivent l'être, au plus tôt. Et il murmure. Lui aussi, comme un maître, il veut ses esclaves. Et puis, irrité de voir qu'on ne l'écoute plus, il cherche à qui s'en prendre et choisit Concini, le tout puissant pour lequel il nourrissait déjà, d'ailleurs, une antipathie d'instinct, violente, et prête à tourner à la haine.

Au Louvre, le maréchal en rit à belles dents... avec Luynes, rendu responsable également du retard de ces dernières images.

Trois ans d'animosité grandissante; et le lundi, 24 avril 1617, Paris, avec un saisissement d'où jaillit aussitôt une atroce joie, apprend dans la soirée que le Concini, le matin même, — ordre du Roi, — a été tué au Louvre, au pont-levis. On se signe. On ouvre de grands yeux... et on bat des mains. « Est-ce possible? Alors... il n'est plus? — Il n'est plus. » Et les détails commencent à sortir... : que c'est le baron de Vitry qui, levant son bâton, a commandé aux officiers des gardes dont il est le capitaine, d'abattre l'Italien, à coups d'épée, à coups de pistolet, ce qui a été fait... et que celui-ci, rompu, « le visage noirci de poudre et la fraise toute enflammée et brûlante comme mesche d'arquebuse, a été traîné après dans une chambrette des soldats et jeté par terre devant un petit portrait du Roi, où c'est qu'on le va voir ».

Cette nouvelle assomme et grise le peuple, enchanté. « Mais, tout de même, est-ce bien sûr? Ne le trompe-t-on pas? Le faquin est-il vraiment mort? » L'homme impitoyable des rues se méfie. Il aimerait bien qu'on lui montrât la peau de la bête afin d'en avoir ainsi plaisir et certitude. Et il rumine : « Si le traître a péri, qu'en a-t-on fait? L'aurait-on rendu aux siens, à sa femme, à son fils? Non. Ceux-ci le réclament. Alors, l'a-t-on caché? Pourquoi? Dans quel dessein? » Aussitôt, des soupçons : « Et s'il n'avait été que blessé? S'il respirait toujours, maintenant bien soigné au fond d'un bon grand lit? S'il allait en revenir?... et reparaître un de ces quatre jours, plus arrogant et plus fort que jamais? » Les esprits travaillent. La rancune et la peur font leur petit chemin : « Ah! décidément, ce corps abhorré, ce corps précieux, magnifique, où est-il? Qu'est-il devenu? »

Autour du Pont-Neuf où grouillent dans les ténèbres les pires criminels, la pensée de cette dépouille choisie qui devrait leur appartenir et qui va leur échapper, monte aux cerveaux comme l'odeur d'une charogne invisible au nez brûlant des chiens. Ils la quêtent, la sentent. « Elle ne peut pas être loin. »

La nuit se passe ainsi; et le lendemain matin, voici que, vers les onze heures, quelques-uns accourent, haletants. — « C'est à Saint-Germain l'Auxerrois qu'il est! caché et enterré! à l'entrée... sous les orgues. Les pierres avaient été proprement rejointes... Mais l'endroit vient d'être découvert. Déjà, on s'y amasse, on y trépigne et on crache dessus! Venez! »

Clameurs. « Enfin! On l'a! On le tient! Attends, coquin? On va te faire bonne chère! »

Le peuple se rue à l'église, y gratte le sol, descelle les dalles avec ses ongles, arrache avec les cordes des cloches le corps arc-bouté qui se défend dans son cercueil, et l'emporte comme une proie. — *Au Pont-Neuf! Au Pont-Neuf!...* — où déjà décomposé, vert et bleu de coups de bâtons et de pierres, il est poussé... contre une potence qui, justement — souligne le chroniqueur, — y avait été plantée un mois auparavant par la volonté du dit Maréchal, pour servir à ceux « qui n'étaient pas de son haleine ».

On propose donc de l'y pendre. Un de ses anciens laquais, chassé depuis huit jours, en exige l'honneur. Tant bien que mal, il l'y accroche, tête en bas, et pour sa peine, on lui rem-

plit son chapeau de sols et de deniers. Une compagnie des gardes du Roi passe à ce moment sur le pont pour prendre son tour au Louvre. Vous croyez peut-être qu'elle va intervenir et arrêter le jeu ? Au contraire. Indifférence ou lâcheté, elle approuve, en riant ; et, comme la corde manque aux massacreurs pour lier le cadavre au gibet, elle leur lance les mèches de ses arquebuses. Alors sur le malheureux on s'acharne à coups de couteaux, de poignards et d'épées. On lui crève les yeux, on lui coupe le nez, les oreilles. On le désarticule, on le désosse, on lui « avalle » les bras et les jambes. La tête, tranchée, tombe et roule. A son tour, le tronc est attaqué, défoncé, fouillé, déchiré en mille morceaux, pour lesquels on se bat, comme pour des pièces de monnaie, en se tordant dans la poussière... Et chacun, homme, femme, enfant, veut en avoir un, qu'il emporte en criant de joie, comme une friandise, et qu'il brandit, dans lequel il mord avec des dents sauvages. Un forcené, vêtu d'écarlate, boit de son sang glacé. Un autre, « qui a eu moyen » de lui arracher le cœur, le fait cuire sur des charbons, et le croque, en public, arrosé de vinaigre... Enfin, c'est une horreur, pire que tous les écartèlements, une boucherie sans nom, que rien n'apaise et que tout, au contraire, ne fait qu'attiser sans cesse et prolonger à chaque galopade, ou à chaque arrêt de la troupe immonde à travers les ruelles de Paris... Jusqu'à ce que, à force de semer partout les lambeaux de chair et les cordons d'entrailles, ces furieux, exténués, et repus de vengeance, finissent par brûler ce qui leur reste en mains de viande et de boyaux, devant la statue de Henri IV, leur père. Et le plus remarquable, c'est qu'en ce même temps, et pendant qu'avaient lieu dans la populace ces choses, il se faisait entre les grands, au Louvre, chez le Roi, presque même mêlée, et partage aussi dégoûtant des honneurs, des biens, des bijoux, des armes, des habits, de tout ce que laissait après soi le corps nu et déchiqueté, et que se disputaient aussi avides que les bandits des quais, les gloutons de cour.

Vitry a les gros morceaux, la charge de maréchal, la maison de Concini et tous ses chevaux ; Luynes, la charge de premier gentilhomme de la Chambre ; et pour le reste, abbayes, lieutenances, châteaux, capitainerie, marquisat, chacun des meurtriers a son affaire et découpe sa tranche. La splendide garde-robe est répandue sur l'ébène des tables. Les meubles, les

coffres ferrés, remplis de pierreries, sont vivement forcés et vidés, leur contenu donné... ou pris ; jusqu'aux objets les plus personnels du défunt qui pleuvent dans les mains tendues. Celui-ci a l'épée, celui-là la chaîne et son *agnus Dei*, l'un les éperons, l'autre l'écharpe. Les bagues changent de doigts. On n'oublie rien. Tout y passe.

Et, cependant, Louis XIII, rose de plaisir, préside son conseil, tandis que Madame sa mère, enfermée dans le cabinet du luth, y tremble de peur et que c'est grande réjouissance par la ville où on a envoyé les violons parmi les soldats qui crient : *Vive le Roi ! le Roi est Roi !*

Sans doute, si jeune qu'il fût, le Pont-Neuf, avant cela, n'était pas immaculé. Il avait déjà vu se commettre sur lui maintes assommades, des attaques à main armée, des crimes de toute nature ; il était, la nuit, un terrain propice et consacré aux guets-apens, aux duels, aux rapts, il avait même eu la primeur, en 1614, d'une décapitation, celle d'un fabricant de fausse monnaie. Mais tout cela, en regard « du sac de Concini » n'était qu'enfantillage. A cette occasion seulement il reçut, plus que celui du sang, le baptême de la bestialité populaire, et nous croyons bien, malgré tout ce que l'histoire, dans l'avenir, lui réservait encore de tragique et de déconcertant, que, rien d'aussi hideux, depuis, ne le souilla. S'il en était resté sur cette ignominie, jamais il n'eût pu s'en remettre ; mais il connut, grâce à Dieu, dans la suite, assez de gloire pour laver ses taches.

SES CHANTS ET SA RÉVOLTE

Le peuple est ainsi bâti qu'après avoir tempêté, jeté feu et flammes pour son caprice du moment, il lui suffit presque toujours de passer sa rage sur quelqu'un ou quelque chose pour renoncer le lendemain à ses frénésies de la veille. Une fois le Concini dispersé dans les airs, il prit tranquillement son parti du manque des quatre esclaves dont hier il déclarait ne pouvoir se priver. Au diable les statues ! Celle d'Henri lui suffit. Il l'adore. C'est son idole. Il s'établit et vient vivre à ses pieds. Avec un amoureux et impudent sans-gêne il y joue, il s'y bat, il y polissonne, il y campe le jour, la nuit, il y boit, il y mange, et le reste. Il le garde, il le bloque. Des quatre parois

de son socle et du sol qui l'entoure il fait le lieu le plus inaccessible, le plus recherché, le mieux défendu et aussi le plus pittoresque et le plus sale de Paris. Il y trempe sa soupe, y allonge ses quilles et y tue ses puces. Il y met sécher ses hardes de Callot, qui claquent devant le Béarnais comme des « enseignes ». Il y a bien, pour protéger le monument, une balustrade, mais si basse que c'est péché de ne pas l'enjamber. Aussi cette petite enceinte est une corbeille à ordures.

Et puis, pas plus que ses gens, le roi n'a le nez fin. Il domine. Au delà des Crillon de ruisseau, des Sully de taverne et des rois fainéants auxquels il permet de trôner sous le ventre de son cheval, il a de quoi se distraire. Il voit les charlatans, les poètes crottés, les chanteurs dont il écoute, en les payant d'un rire, les gaillardises, les *ponts-neufs*, les refrains satiriques; il apprend la ville et la cour, le Palais, la Place Royale, toutes les nouvelles. On lit à haute voix, on commente pour lui pastils, pamphlets, gazettes, les premiers petits journaux dont plus d'une fois le vent fait voler jusqu'à son visage les feuilles barbouillées, — tandis que commencent à se ranger et à s'entasser sur les parapets les piles de bouquins où furettent les amateurs d'Astrées et de belles histoires... Il voit, sous le balancement des manteaux orgueilleux, parader les *raffinés*, bottés à l'entonnoir, cape et rapière à l'espagnole. On lui parle, on le tutoie, on le raille, on le salue. Le moineau chante et fiente sur son front. Pour un marché, pour un pari, un tour de gibecière, on le consulte, il est pris à témoin. L'ivrogne boit à sa santé, la fille lui envoie un baiser et le *grimacier* lui tire la langue. A personne il n'est indifférent. Pas un qui ne le regarde, arrivé devant lui. — Arrêtez ! commande à ses porteurs le bourgeois dans sa chaise, et même les Crésus à quatre chevaux se penchent hors du carrosse pour lui dire bonjour. Les voyageurs s'y font conduire. On embrasse le sabot de son cheval comme le pied du pape. Il est consacré. Du milieu du Pont-Neuf, son dernier royaume et le plus sûr, il verra désormais défiler devant lui, comme si c'étaient ses licteurs, tous les autres rois et hommes de France et tous les cortèges, toutes les processions, les armées et les foules, et tous les drapeaux, toutes les bannières, tous les siècles et les empires... et cela sous le même ciel, fin et léger, moiré comme l'eau du fleuve, et dans un décor idéal, intime et infini, qui, à travers ses mille

transformations, demeurera, du moins pendant longtemps, ressemblant et pareil, où malgré la poussée de l'humanité, la différence des mœurs, du langage, du costume, du genre de vie et l'inévitable loi de la ruine et de l'écroulement et les atteintes du progrès fatal, il gardera pourtant son charme, son prestige et son caractère éternel.

***

Durant les années qui suivent, de 1620 à 35, et jusqu'en 40, le Pont, si l'on peut dire, achève sa croissance. Il grandit, il prend corps, il se fait, il se meuble. On y vient commercer. Pas un carré qui n'en soit bientôt occupé, régulièrement, par un des mille métiers du pavé. Toute place y est retenue. D'abord les logettes formant balcons. Les plus forts les prennent d'assaut. Tous les bancs, du matin au soir, sont possédés, à gros derrière, et la nuit les paquets de dormeurs n'en laissent pas un seul pouce de libre. A chaque borne, à chaque coin son affectation spéciale, acceptée par l'usage.

Ainsi, le Pont a-t-il peu à peu rassemblé et ordonné toutes ses clientèles qui, selon la saison, la tournée des heures, y exercent leurs professions, y déploient leurs talents ou y traînent leur badauderie.

Chaque classe, état, et condition s'y trouvent, mêlés, constamment animés. Guérisseurs, perruquiers, savetiers, fripiers, rimeurs, bretteurs, acheteurs et vendeurs de tout. Le tonneau du vinaigrier s'accote à celui de la ravaudeuse, et la brouette admire le haquet. A terre, pressés, confondus, fleurs et fruits, ferrailles, volailles. Les fromages, les beurres frais écrasent leur paillasse, et les poissons de rivière et de mer, encore gluants de vie, jutent sur les planches. Tous les bruits, connus ou insoupçonnés, secouent et déchirent l'air. Jusqu'à midi, les cris verdelets du Paris marchand, voix fortes et enrouées par l'aurore, basses d'hommes, faussets de femmes, tous les dia-hue! des charretiers, les caquets de la poule et de la commère, et les sonnettes, cliquettes, grelots, sabots, piailleries, engueulades, prises de bec et de cheveux, et les *holà!* de la police augmentant le tapage avec ses coups de crosse, et déchaînant la bordée de sifflets qui gifle ses museaux.

A partir de midi, le pont se hausse. Adieu, paniers! Marché est fait! Tous les légumes vendus, enlevés. Plus de grincements

de charrettes. Le laitage et les œufs, — s'il en reste! — ont repris, sur les flancs de l'âne à longs poils, le chemin de la campagne... A présent le pont devient boulevard, promenade. Sur la toile de fond que, derrière chaque parapet, tend le fleuve, et entre les doubles portants de ses rives, le théâtre de plein air, en un tournemain, dresse ses tréteaux pour la farce et les pantalonnades. On entend jusqu'à l'Arbre-sec et aux Augustins la grêle des claques et le roulement, plus sourd, des coups de pied au c... Les soldats huent le Matamore et ses jurons, qui ne font trembler que les planches. Aussi bien bandée et graissée qu'à la proue d'un navire, la corde raide du bateleur envoie au ciel, comme un tremplin, à chaque coup de son jarret, la danseuse mauresque. On entoure le Savoyard dont la marmotte a froid, et le maigre jongleur, à sa petite table en X, où les trois gobelets d'étain, sur un bout de linge, ont l'air d'être son couvert mis. Le chien savant fait le mousquetaire, en face des tableaux, où l'on voit, peints « par Monsieur Michel-Ange », l'histoire de Cléopâtre... et la bataille d'Ivry... sonnant le creux sous la gaule du grand pendard qui tape dessus comme pour en « tomber » des noix.

Les bruits, les appels ne sont plus aussi les mêmes que le matin. Ceux du tantôt sont pour les fleurs, les sachets, les massepains, les poudres, les pastilles, toutes les galanteries d'images, de rubans, et ils se font à petits cris jolis, parlés — plutôt que poussés — par la voix des jeunesses dont le bras est nu, l'œil rusé, la main prompte.

En même temps que tous les spectacles qu'elle accompagne, éclate alors la musique, utile à la joie. Vielles et violons, timbales, tambourins, flûtes, clarinettes semblent dans leur cacophonie vouloir tout de même s'accorder pour tenir tête aux carillons de la Samaritaine ; et c'est au beau milieu de ce charivari dont l'ensemble parvient à produire un concert, qu'arrivent s'exposer, tout farcis de nœuds, de pampilles, et la moustache en queue d'aronde, les Blancador fleurant la bergamote et gantés jusqu'au coude, avec les Clorinde et les Arthémise « à la Rambouillet », aux frisons en copeaux, gorge battant à travers la dentelle. — Un homme, — ayant nom Abraham Bosse, — est là, qui les guette, et nous les gravera demain, dans des festons et des astragales de vers.

Mais voici l'heure du souper. Le soleil couchant baise les

joues et dore les façades. La Seine met sa cuirasse. Une barque abat sa voile. « Il faut rentrer... » grogne le vieil homme. Les « muguets », sur le poing, emmènent les dames. Le pont se vide. On en voit les deux bouts. Du ventre des fourneaux de terre, et du mince tuyau des pipes d'Hollande, monte, d'abord le fil, puis l'anneau d'argent des fumées, et le crépuscule alanguit les cœurs, en bleuissant les toits.

Qu'importe la nuit! Des beaux soirs d'avril à ceux de l'automne, la fête se continue là, une heure ou deux encore. A peine un vent frais de cave a-t-il décroché de l'arche où elle y pendait et a-t-il fait tournoyer sous sa voûte la chauve-souris réveillée, que les amusements de chaque jour viennent dissiper le silence et les ténèbres descendus sur l'eau. A la rampe de pierre et aux frises du ciel s'allument en même temps la chandelle et l'étoile. Enfin, la chandelle s'éteint, et seule l'étoile reste à briller au-dessus du pont endormi dans les bras de ses rives.

* * *

Le peuple à présent paraît satisfait. Il digère son bon plaisir. Il a ses quatre statues d'esclaves. Richelieu ne les lui a livrées qu'en 1635, l'année où est mort Callot. Mais comme, après les avoir tellement attendues, il les avait oubliées, leur pose tardive et inespérée a eu pour lui tout l'agrément d'une surprise. Il en est fier et s'attribue le mérite de les avoir enchaînées, et tirées de si loin jusqu'aux pieds de son Roi.

Pendant tout le temps que Dieu laisse perdre à Louis XIII, il se tient assez tranquille. D'ailleurs, Monsieur le Cardinal est là qui ne permet pas qu'on remue.

Et puis, cependant, à un an de distance, ayant usé leur destin, Richelieu et Louis XIII, unis malgré eux, se suivent dans la mort. Associés, ainsi que dans la vie, l'homme toujours occupé et l'homme toujours ennuyé quittent, l'un ses mémoires et l'autre ses faucons.

Alors le pont, lassé peut-être d'avoir été si longtemps trop sage, est picoté de turbulence. Il semble que ses marchés, ses étalages, ses parades, ne lui suffisent plus, qu'il rêve de jouer un rôle plus élevé, plus avantageux que celui de théâtre de foire et de promenade publique. Il brûle de s'insurger, de prendre parti, — pour ou contre, — dans de grandes luttes. Il guette une occasion. La Fronde la lui fournit. On peut dire

qu'il l'a préparée et créée, rendue inévitable. Il l'attirait, lui faisait signe. « Arrive donc chez moi ! » Il devait la déchaîner et la localiser, en être non seulement le centre, mais le foyer, le brasier. Entre le Palais où siège et se gourme le Parlement, le Louvre où le jeune Roi, en étant forcé d'obéir, apprend à commander, et le Palais-Royal où règne Mazarin, il est le passage et le couloir fatal, le carrefour indiqué des rencontres et des conflits, le lieu d'afflux et de choc rêvé. Les débitants de refrains satiriques l'avaient choisi exprès, bien avant la bataille, pour y lancer leurs couplets les plus incendiaires, et Gondi et Broussel, deux des grands acteurs du drame futur, y avaient, comme par complaisance, à deux pas de là, leur logement dans la coulisse, en pleine Cité. Le Pont-Neuf était leur antichambre. Ainsi l'émeute put-elle aisément prendre feu à l'heure voulue et à l'endroit même où avaient été, — à dessein ou non, — si bien placées les mèches.

Ah ! la belle explosion ! Chaînes tendues et barricades. Carrosses sur le flanc. Mousquets et pistolets. Pommes et pierres dans les carreaux, balles dans les têtes. Et les maréchaux et les chanceliers plus rondement reconduits chez eux qu'ils n'en étaient sortis ! Broussel, *notre père!* enfin rendu libre ! Après le Concini, le Mazarin honni et conspué, qui s'en tire mieux, mais non sans avoir eu grand peur ! et le Béarnais, là-haut, de dessus son cheval, jubile en voyant tout cela. « Toujours ces Italiens ! » Car il est au fond avec son peuple, et son peuple le sait bien. Enfin, le pont, pour la première fois s'essayant à la guerre civile, a fait, autrement que pour rire en mots et en ritournelles, de la politique, active et sanguinaire. Il a éprouvé sa force, il recommencera.

Mais pas tout de suite. Aux facilités momentanées du pillage et aux griseries de la révolte ont bientôt succédé, sur son dos, les rudes mesures de répression. Comme l'avait si justement prévu le Mazarin... enroués de *chanter* et las des représailles qu'ils ont encourues, les frondeurs *payent* à présent, et de maintes manières. Sous peine du fouet et de la prison, nul couplet diffamatoire n'est toléré dans les places, les carrefours, jusque sur le Pont-Neuf. Louis XIV est un roi sérieux, qui ne comprend pas la plaisanterie. Il n'admet rien qui, d'en bas comme d'en haut, ait l'audace de le juger et même de l'effleurer, dans sa personne ou son gouvernement.

Sans doute on chante encore. En empêche-t-on les moineaux? Tant qu'il y aura des rues et des Parisiens dedans, on chantera, quoi qu'il arrive, et jusqu'à extinction de voix. Mais à la moindre malice, à la pointe la plus légère, « l'homme d'esprit » est empoigné et sa marchandise détruite. Aussi, depuis que les libraires hargneux, les gazetiers au fiel, les effrontés rimeurs, tous les lanceurs de *brûlots* et faiseurs de *lardons* sont pourchassés et muselés là où précisément ils se targuaient d'avoir, en terrain réservé, conquis de haute lutte leur droit à l'attaque, à l'injure, le Pont a beaucoup perdu de sa verve et de son influence. On essaie bien d'y prendre sa revanche en se rejetant sur les particuliers et les plus en vue. A défaut du Ministre et du pouvoir, les Grands, avec le comique achevé de leurs ridicules et le scandale de leurs vices, ont de quoi, Dieu merci, alimenter et engraisser la Muse! Mais cette riche matière est, comme l'autre, étroitement gardée. Si le Cardinal et le Roi ont leurs chiens de police, les gens de qualité ont leurs chiens de maison, leurs sacripants de valets qui, à coups de trique et de bâtons de chaise, vous rouent un poète trop bien doué, fût-il un Saint-Amant, avec autant de propreté que le dernier des gueux; et, quand la leçon du laquais ne suffit pas, celle du bretteur vient vous ôter ensuite, à jamais, avec le goût du pain, celui de la satire.

Pour ces raisons, le Pont-Neuf, quoique toujours fréquenté, l'est avec moins de confiance et d'entrain qu'aux temps bénis qui précédaient la Fronde. En le glorifiant, celle-ci l'a troublé. Un champ de foire a de la peine à oublier tout de suite qu'il fut champ de bataille. Attirant hier la foule et l'étourdissant par l'éclat de sa santé, de ses audaces impunies, le Pont est devenu soudain un lieu suspect et dangereux. Le badaud y est hésitant et le chanteur timide. Le plus lent se dépêche. En vain l'aboyeur des tréteaux promet *à l'intérieur*, des monts et des merveilles, personne n'en veut. L'enfant s'arrête, mais n'entre pas; et même le malheureux à mâchoire gâtée, qui souffre le martyre, passe devant l'arracheur en détournant la tête et en fermant la bouche. On remarque encore, ici et là, la place où le sang, le vrai, pas celui de Concini, mais celui du peuple, a coulé.

En même temps, la Garde qui veille aux barrières du Béarnais a bien changé, elle aussi, d'aspect et de nature. Comme

ceux des océans, les grands remous des flots humains font remonter à la surface la vase de leur lit. Aux faméliques, mais naïfs enfants d'Apollon, aux dormeurs éveillés poursuivant la Chimère, aux anciens soldats de Gascogne étalant leur cuir tanné par les épées succèdent maintenant, tout autour du Cavalier de Bronze, les voleurs, les *bravi*, coupe-jarrets et tire-laines. Voilà ses Bassompierre. Et, avec eux, s'y tasse bientôt toute la désolation des véritables pauvres, des mendiants écroulés dans la hideur d'une nudité décharnée.

Plus, en effet, ce beau règne éclatant, somptueux, avance vers son terme à travers ses portiques, et plus on s'aperçoit qu'en passant dessous, il baisse et s'assombrit. Sa marche est encore aussi noble et aussi solennelle, mais c'est une descente, et d'ailleurs le soleil lui-même, on le sait bien, ne peut pas monter toujours.

En fait, on n'a jamais vu, depuis longtemps, misère pareille, en bas, à celle de cette époque, misère qui s'étend à tous, non seulement à ses victimes habituelles, aux prédestinés de la faim, mais au peuple courageux qui peine et qui travaille, aux ouvriers, aux artisans, aux marchands, aux libraires... et à l'innombrable race des amuseurs de tout genre et des « petits métiers » qui vivaient jusqu'ici de la rue et surtout du Pont, tels que ses saltimbanques, ses charlatans, ses jongleurs et comédiens de chariot.

Tout cela se ligue pour donner à ce lieu célèbre et naguère encore si grouillant de gros bonheur, une autre physionomie, agressive ou sournoise. La cordialité s'est retirée des jeux et des disputes. Le rire y menace. Les cris ont cessé d'y jeter la gaîté des dimanches. On y voit plus d'infirmes que de bien portants. Peu de bons habits, beaucoup de guenilles. Les plaies y sortent des haillons et se font concurrence. A toute heure, en plein jour, la chaussée est envahie et battue par les spadassins y opérant comme en ville conquise ; et, plus tard, quand les bouges du quartier ont vomi leurs brigands devenus dans la nuit maîtres du terrain et des quais et soutenus par les chasseurs de gibier militaire qui enivrent et enrôlent de force les garçons pour les beaux yeux du Roi... c'est alors que, le lendemain, plane sur la Seine un brouillard de tristesse ou passe un vent de colère. Mais, vive Louis! Choquez et bosselez vos panses, brocs d'étain! et versez jusqu'à ras le vin dans les

gros verres ! Et vous, les sacs d'écus, tintez, écrasez-vous sur la table au poing des pourvoyeurs ! Offrez au couteau vos ventres de toile ! Et vous, les cordes volées sur la berge, allons, ficelez-moi ceux qui font les méchants, pour qu'on les jette, en tas, dans la charrette ! Et fouette ! Il faut de l'homme ! La guerre nous en dévore et nos armées en manquent !

Henri Quatre n'est pas content.

SES AGES D'OR, DE GLOIRE ET DE TERREUR

Mais, depuis déjà un siècle et plus qu'on l'a bâti, le Pont, cependant, ne dort pas. Il poursuit sa route. En effet, l'on peut dire qu'une fois immergé, un pont de grande ville et surtout de capitale, est assez pareil à un bateau lancé. Il a beau nous paraître fixe, il marche, il accomplit tout le chemin que font, en passant sur lui, les années, et à ses pieds les flots. Au cours de ce long voyage sur place, il subit le contre-coup des événements et des mœurs, l'influence et le caprice des modes, l'alternative des règnes comme des saisons, toutes les variations de température sociale et politique auxquelles sa situation particulière l'expose avec plus de rigueur et d'honneur que tout autre endroit, comme si l'eau du fleuve, qui fut autrefois la raison première de son existence, était destinée depuis, par sa nature même, à en être le miroir le plus fréquent, le plus fidèle.

Entre tous ceux qui se regardent dans la Seine, le Pont-Neuf était qualifié dès lors pour refléter le mieux, au fur et à mesure qu'elles lui passaient entre les jambes, la suite, — et la fuite, — des âges.

Il semble d'ailleurs que, par privilège, il les ait canalisées. Pendant tout le dix-huitième siècle et même le quart du dix-neuvième, il n'est pas un des principaux faits de l'histoire de France qui, plus encore qu'auparavant, ne soit parti de lui ou n'y ait abouti, ne s'y soit inscrit et gravé, et accompli, du début à la fin, ou n'y ait eu au moins sa répercussion, son écho. Toujours le Pont-Neuf a été le tremplin, le théâtre ou le trajet des choses fameuses. A ce point de vue, il est unique. Il éblouit. Il mériterait, s'il fallait, comme aux rois, lui donner un surnom, qu'on l'appelât *le Mémorable*. Avec l'autorité d'un maître et l'accent d'un orateur, il peut, rien qu'en récitant son passé, de sa chaire de pierre nous apprendre le nôtre ; il sait la guerre

et la paix, et toutes les guerres, toutes les paix, — leur face et leur revers. A son actif il compte plus de campagnes que n'importe quels vieux soldats : combien de fois n'a-t-il pas *rengagé* ? Et il détient plus de science que le plus illustre savant, plus de souvenirs que l'aïeul le plus nourri d'années. Il plie, — sans rompre, — sous l'assaut des leçons, sous le poids des grandeurs et des ruines dont il a été le témoin, puis le gardien, dont il ne sera plus un jour que l'héritier, glorieux et déchu.

De 1715 à 1830, il a tout vu et retenu de notre « essentiel ». Interrogez-le, il vous répondra.

Sur ces époques, d'abord, si riches, sous Louis Quinze, de lascive douceur, d'allègre insouciance et de vie enragée, il n'aura pas assez de son temps et du vôtre pour vous accabler du récit de ses plaisirs et vous soupirer ses regrets. Ah ! la délirante aventure ! et qui, pendant soixante ans, dura, brûla, tous les jours, en n'ayant l'air de se ralentir épuisée, chaque soir, que pour mieux courir masquée la nuit, et se renflammer chaque matin ! Plus que jamais le Pont redevient le théâtre perpétuel et tumultueux où se jouent à toute heure, étroitement mêlés, et s'enlèvent dans le *brio*, le drame et la comédie du Paris frénétique. On n'avait qu'à aller là, la cervelle aussitôt cassée et éclaircie par les cymbales, et qu'à entrer, gratis et sans façon, dans le parterre de la foule... et debout, assis, ou en marchant, qu'à regarder de tous ses yeux, et écouter de toutes ses oreilles, et qu'à observer, cueillir, prendre avidement avec son esprit ce qui l'assaillait mille fois par minute, pour posséder du haut en bas l'image complète et touffue de la société, et en saisir l'étonnant caractère. A quoi bon chercher ailleurs? Quel gros livre en latin aurait su mieux nous documenter que cette vivante encyclopédie écrite en français par un peuple? Tout se donnait la peine de se rassembler en cet endroit propice, afin de s'y exposer comme sur un piédestal, un tréteau, une estrade, — ou un pilori. Toutes les classes se coudoyaient, se heurtaient, échangeant saluts et horions, brocarts et révérences. Les mollets de laine et de soie y pelotaient à chaque pas au va-et-vient des bâtons et des cannes. Les épais souliers noirs de Jeaurat, de Chardin, ne se gênaient pas de s'y épater auprès des talons rouges. La fille et le capucin, la procureuse et la nonnette s'y reluquaient du coin de l'œil avec les bergers de couvents et les Lucas de potagers, ainsi qu'en un conte de La Fontaine. On

entendait le sabot rudoyer l'arrosoir et la roue du carrosse écraser le pied du manant deux fois plus large qu'elle. Les coureurs bondissaient plus haut que des chevreuils devant les équipages, en secouant un front empanaché comme s'ils avaient pris son couvercle à la hotte du limonadier pour s'en faire un chapeau de plumes. On frisait, on poudrait. Cornet et savonnette. On « coupait » les chats et les cheveux et l'on tondait les chiens aussi ras que les bourses.

Autour du Béarnais, comme au bas d'un autel, c'étaient maintenant des reposoirs de fruits, et des tapis et des prie-Dieu de fleurs, des coussins d'abricots; les prunes se roulant par terre avec les œillets; la tubéreuse et le narcisse de Constantinople ayant l'air de pousser entre les flancs des poires. Même chose pour les cris et les odeurs se mariant, se repoussant: « Lavande! — Harengs frais! — Portugal! — Mes saucisses! » D'une narine on hume la jacinthe et de l'autre la gaufre. Ici l'écolier de Saint-Aubin, son carton vert sous l'aisselle, avise une toupie, près du vieux goutteux qui s'échauffe aux grâces des estampes, et là, le colporteur enroué prône aux dindons sa pacotille.

Même au plus pesant de l'été, même aux plombs de midi, toujours il y souffle du vent. Jamais de calme plat. Par tous les temps, le pont est aéré. La brise le rafraîchit, l'anime... et le balaie. Il a ses zéphirs et son aquilon, et, comme en Avignon, son frère de province, il a aussi son mistral, car on danse sur la Seine autant que sur le Rhône, la marionnette au bout de son fil et la fillette au bras de son sergent. Tout y tourne à la fois, les jupons et les têtes, le moulin de papier, le fichu perdu, la feuille morte et l'hirondelle. Les opiats, les onguents tombent lancés de loin dans le creux des tricornes, et la roue de la Loterie, de sa voix de Polichinelle, annonce la fortune. L'écumeur du ruisseau balance et fait tanguer les chapelets de rats pendus par le filin de leur queue aux vergues de sa mâture, avec autant d'orgueil que le gros Thomas, couronné comme un roi de Thespis, et brassant de sa terrible poigne les Saint-Esprit et les Toison-d'Or de dents arrachées qui barrent sa poitrine. Apothicaires, médecins, pédicures, baumes souverains, remèdes supprimant toutes les maladies... on vous trouve... à ne savoir qu'en faire... avec des béquilles pour le boiteux, et pour le borgne, des yeux de cristal...

Quoi encore?

... De jolies bêtes, des serins *serinés* au pays des tulipes, des sapajous en habits d'amiral, des oiseaux rapportés tout chauds des Iles-sous-le-Vent... et des petits chiens à gimblettes, *papillons* tendres cravatés de bleu, carlins ressemblant à Zamore, toute une ménagerie de boudoir et de manchon où l'on est pâle de choisir... Le perroquet, — s'il parle, — est assez demandé, le singe est hors de prix et la souris pour rien.

Mais, attendez! Le Carnaval qu'on dirait, du dehors, l'unique affaire du pont, n'en est que le gros et moindre côté, celui du plaisir et du tintamarre. En même temps que ces folies et au milieu d'elles passent, — tantôt les dispersant et tantôt ne paraissant pas les troubler, — les gloires du jour ou ses hontes, ses drames, les grandes questions et les grands personnages, les grands vivants et les grands morts, les casques des armées, les pourpres, les hermines, les simarres des Parlements, les chapes de l'Église, les cavalcades, les cortèges pour la naissance et le décès des rois, pour leur entrée, leurs fièvres malignes, leur guérison, la signature des traités... et les feux d'artifices pour les reines, leurs épousailles et leur accouchement... et toutes les processions de la Fête-Dieu, de Sainte-Geneviève, et tous les Saints-Sacrements sous les dais de la Saint-Louis, et enfin tout ce que les dangers, les épidémies, la guerre et les invasions, les impôts, la misère, et le froid et le chaud, la famine, l'émeute, et la victoire et la défaite, et lamour du sol et la soif du sang, l'esclavage et la liberté sont capables de produire à Paris, *chez lui*, dans son cœur, sa tête et son bas-ventre, et d'amener *là*, toujours, au plus beau moment, sur le Pont.

***

En ai-je trop dit? — Pas assez. J'en passe, et j'en oublie. Sujet inépuisable. Il déborde, il vous noie. Tous les ponts de Paris et de France, mis bout à bout, n'arriveraient pas à contenir et à endiguer la mer immense des événements dont le Pont-Neuf, par prédestination, devait être le chemin, l'écluse, ou la falaise.

A partir de 1780, le flot s'en trouble et s'y amène avec une espèce de force hâtive et méchante où se trahit, par en dessous, son impatience des catastrophes. Les rois, qui se plaisaient à

faire, à différentes dates consacrées de l'année, une visite à leur aïeul, quittent cette habitude. Ils ont perdu la piété filiale. Est-ce que le Pont a trop vertement houspillé Pompadour et Dubarry et que Louis Quinze le boude? Dans tout son règne, il n'y vient que deux fois... et Louis Seize une seule, comme si ce dernier, quoique privé de toute prévoyance, avait cependant compris, dans une lueur, que l'endroit lui serait funeste et que de là s'élèverait l'orage où peut sombrer un trône. Aussi Henri Quatre connaît-il à peine ses petits-fils ingrats. S'ils passaient, mêlés à la foule et sans leur appareil qui montre seul « que c'est bien eux », il ne les reconnaîtrait pas pour ceux de son sang.

Peut-être d'ailleurs, lui qui a vu beaucoup de choses et les a retenues, a-t-il l'appréhension de celles qui s'amassent dans le ciel encore serein. Après tant de ministres, de tout-puissants, et de populaires d'un jour qu'on lui a, — croyant l'honorer, — pendus à sa barbe et brûlés, en effigie ou pour de bon, voici le tour de Maupeou, de Calonne et de Brienne dont les images de paille, faute de mieux, lui sont balancées sous le nez, avec la corde au col, ou flambées, comme fagots de la Saint-Jean. Mais le peuple a beau l'adorer toujours et lui planter des cierges à sa grille et se prosterner à ses bottes, ce culte et ces vêpres-là ne lui tirent plus qu'une grimace. Il sait de trop longue date « comment ça commence », il renifle déjà comment *ça ira*... et ça finira, pour tout le monde, pour les rois qui ne règnent plus, pour son bon peuple, aspirant souverain, et même pour lui, l'idole. Alors, penché sur l'encolure, il en parle à son Bucéphale : « Tiens-toi ferme, l'ami. On pourrait bien, un de ces trois matins, désarçonner ton Alexandre! »

Et voilà qu'un jour de juillet il observe un grand désordre. Assemblement et grondements de foule, imprécations, clameurs, tocsin, gerbes de baïonnettes... — Le corps de garde pacifique au seuil duquel fumaient près de lui les joyeux La Ramée, est pris d'assaut, le sang coule, et traînés par des gens qui vont bras et pieds nus comme des prisonniers allégés de leurs fers, quatre canons, les premiers, ma foi, qui viennent, — depuis un siècle et demi qu'il est là, — lui souhaiter le bonjour, sont rangés et calés contre la balustrade, non seulement comme pour y prendre position, mais pour y élire domicile.

— Ho! ho! pense l'homme de bronze, nous semble que Paris se fâche! Que veulent ces hochets?

Il n'a pour l'apprendre qu'à écouter.

On lui en dit le nouveau nom, dont la Nation, leur marraine, à l'instant les baptise.

Ce sont les *Canons d'alarme*.

Ils sont là pour aboyer, aussi fort et aussi souvent, et aussi longtemps qu'il faudra.

Ils sont là pour donner l'éveil, jeter le cri du coq de l'alerte ou celui du triomphe, enflammer le courage, ameuter les tambours, commander : « Aux armes ! » accuser les Tyrans, griser les citoyens, prédire la Justice... annoncer qu'elle est faite.

Et sans plus attendre, à l'instant même, ils tirent.

— Comment? Déjà? Pourquoi donc?

— Sire, c'est que la Bastille est prise.

— Ventre Saint-Gris ! La vieille Bastille !

Henri Quatre en craque sur sa selle.

A partir de ce moment, les canons, à peine déchargés, sont à tour de bras bourrés et rechargés. Ils tirent sans cesse. Ils tirent pour tout.

Ils tirent le 5 octobre, quand le peuple va chercher à Versailles le boulanger, la boulangère et le petit mitron, et quand il les ramène.

Ils tirent pour les quinze cents paysans qui, partant du Pont, la pelle et la pioche sur l'épaule et roulant les femmes dans les brouettes, vont remuer la terre au Champ de Mars, afin d'y préparer la Fédération... ; et le jour de la Fête, ils tirent pendant la Messe où Talleyrand boite devant l'autel.

Ils tirent le 21 juin 91, pour le retour de Varennes.

Ils tirent le 22 juillet 92, pour *la Patrie en danger*.

Ils tirent pour les enrôlements, pour les banquets civiques, les danses nationales.

Ils font l'orchestre, ouvrent le bal.

Ils tirent pour accompagner le refrain des chansons.

La Patrie est en danger,
On va vous égorger.
Affligez-vous, fillettes !
En avant la queue du chat!

La semaine d'après, des bandes en carmagnole et cocarde au bonnet, chaussées de boue et poudrées de poussière, arrivées le matin toutes suantes du Midi, font irruption sur le

quai. Elles entonnent un chant, superbe et terrible, inconnu. Il mugit ici pour la première fois.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'inquiètent certains.

— *La Marseillaise!* hurle la voix du peuple.

On la sait, d'ailleurs, déjà partout en France, et hors de France.

Un de ces mêmes jours, à Dijon, un petit garçon qui l'entend dans la rue, lui aussi demande à son père :

— Qu'est-ce donc qu'on chante là, papa?

— *La Marseillaise*, mon fils.

C'est Rude. Il a huit ans.

Ainsi tout, dans le Pont-Neuf, est merveilleux, possède son mystère, abrite un dessein. Cette *Marseillaise*, qui débute et résonne à Paris, sur un *pont*, et sur celui-là,... où pensez-vous que plus tard elle ira prendre sa stature définitive et s'immortaliser à nos yeux dans la pierre? A un autre *pont*, mais, celui-ci, qui n'a qu'une seule arche...

Arche immense d'un pont du ciel.

... A *l'Arc de Triomphe*, qui s'élève là-bas, là-haut, à l'autre bout de la capitale, dans les *Champs-Élysées*, dont il sera la porte à la barrière *de l'Étoile*... au pont sous lequel, autres flots que ceux de la Seine, passeront à pied sec les âges, les armées, et que la France, enfin, offrira pour alcôve au *Soldat Inconnu*. Quelle situation! Quels enchaînements! Quels noms! Quelle harmonie!

***

Cependant, nos canons de la Cité continuent de tirer.

Ils donnent, dès la veille, en pleine nuit, le signal du 10 août.

Ils tirent le lendemain pour la prise des Tuileries, pour la destruction des statues royales.

En un jour, toutes sont couchées, devenues des *gisants*, mais brisés, démembrés... celles de Louis XIV à la place Vendôme et à la place des Victoires, celle de Louis XIII à la place Royale, celle de Louis XV à la place Louis XV. On écume à les insulter, à les souiller, on s'asseoit sur leur visage, et l'on roue de coups leurs grands chevaux, qui, tombés sur le flanc, ne se relèvent pas.

Le 12 au matin, il n'en reste plus qu'une debout, dans tout Paris, celle de Henri IV.

On hésite... « Oh! celui-là tout de même! Il est si gai, si brave! »

Il a l'air de dire : « Osez donc! »

Et puis, le soir même, à son tour il mange la terre.

Il sourit toujours. Son beau front fendu, se bosselle, effeuillant ses lauriers, et lui et sa monture, en moins de temps qu'autrefois il ne leur en fallait pour venir du Louvre et se mêler au peuple, ils sont découpés, dépecés par ceux-là mêmes qui devant eux s'agenouillaient hier, et s'en disputent aujourd'hui les morceaux comme des chacals. Qui sait si l'un d'eux, rapportant chez lui sous son bras la tête égueulée du Roi, n'en a pas fait sa marmite pour y cuire la poule au pot?

Du moins, après que la fumée des canons a mis un dernier panache blanc autour des tempes du Béarnais, ceux-ci se reposent-ils?

Non. Ils tirent encore, ils tirent toujours. Ils sont fous. Leur culasse brûle. Ayant pris leurs aises sur le terre-plein dévasté où maintenant l'herbe pousse, où les pilleurs de nuit viennent gratter le sol avec l'espoir d'y déterrer un doigt, une oreille du Roi... ils tirent pour les massacres de septembre.

A la mort de Louis XVI... ils demeurent cois. C'est que la tête de Capet tombant dans un panier ne vaut pas la peine qu'on gaspille un litron de poudre pour elle.

Mais pour la pompe funèbre de Lepelletier Saint-Fargeau, pour la chute de la Gironde, pour l'apothéose de Marat célébrée devant eux, pour toutes les charrettes qui, du matin au soir, viennent du quai de l'Horloge et, bien lentement, défilent sur le pont, du sommet duquel les condamnés revoient, embrassent tout le Paris de leur bonheur, le cours infini de la Seine et celui de leurs jours... ah! pour ceux-là... ils tirent! ils tirent! Le vieux cheval du bourreau n'en a pas un écart. Il est habitué.

... Et pour les culbutes de Danton, de Robespierre... et de tant d'autres... ils tireront aussi, avec la même régularité. Jusqu'à thermidor.

Puis, un beau matin, sans tambour ni trompette, ils retourneront, avec un hoquet de ferraille, au coin de caserne, obscur, d'où ils étaient venus.

Mais, tandis que, pendant les années qui suivent, le Pont, barbouillé de rouge et encanaillé, reprend sa vie intense, un personnage est au loin qui s'apprête à le nettoyer, à le remettre en ordre. Il le connaît bien d'ailleurs, il en vient. Il y a presque demeuré.

Vers 1784, alors qu'il commençait à porter l'uniforme, il logeait quai Conti, dans une mansarde, au coin de la rue de Nevers. Il en descendait à chaque instant, pour aller en face sur le pont où déjà, la main derrière le dos, il marchait de long en large, ainsi qu'en un cabinet, ou bien, accoudé, méditait, des heures, l'œil fixé vers les Tuileries. Se doutait-il, en ce temps-là, que le Pont-Neuf, pour le récompenser, lui préparait, ici Vendémiaire... en attendant Arcole, et qu'il y repasserait un jour Consul, puis Empereur, mais sur un pont maté, bien sage, embourgeoisé, dont les cloches de son avènement sonneraient le déclin ?

La Voie Sacrée, en effet, est de moins en moins parcourue. Elle languit. La joie du peuple y baisse et s'en détourne. Il semble que ce vieux chemin, si battu de gloire, ait été trop foulé, trop piétiné, blessé par trop de générations, et que son sol épuisé, tout à coup, repousse désormais la vie. L'Histoire elle-même paraît oublier qu'il existe. Il ne s'impose plus à son itinéraire, et elle, comme dégoûtée de son ancien trajet, chaque fois que c'est possible, elle s'esquive et file ailleurs.

Le retour de Louis XVIII ranime à moitié le passage classique des entrées royales, mais l'équipage du Bourbon grossi n'est plus qu'une calèche, après tant de carrosses ! et même une calèche qui sent la berline : aussi son effet ne dure-t-il pas plus longtemps que le bruit de ses roues ; et quoique, dès 1814, la statue du Béarnais ait retrouvé au terre-plein son ancienne place, le peuple, en reportant la main sur le cheval et sur le cavalier, a senti qu'il ne caressait que du plâtre, et compris que les vrais, ceux de bronze, étaient encore à venir.

Enfin, dernier affront, dernier signe fatal, les révolutions ne prennent même plus la peine d'honorer le pont de leur présence, de le dépaver, d'y dresser leurs barricades, d'y planter des drapeaux, de l'enguirlander de fleurs ou de l'arroser de sang. Celles de 1830 et de 48 se passent de lui. Il n'en est pas.

Après ce dédain, c'est la mort.

SON DÉCLIN

Aujourd'hui le Pont-Neuf se survit, mais comme un cadavre bien conservé, qui, par artifice, ferait encore, çà et là, quand on y touche, quelques mouvements.

En réalité, il n'est plus. Il n'en reste que la carcasse, et l'âme s'en est envolée; partie avec tous ceux qui, pendant des siècles, prenant plaisir à ce lieu sans pareil, y riant, y pleurant, y vivant et y mourant parfois, lui ont donné la leur dans ce qu'elle avait de plus vif et de plus délicat, de plus léger et de plus profond, de plus élevé, de plus achevé... des rois aux pauvres gens, des reines aux bouquetières, de Henri IV à Napoléon, de Rabelais à Voltaire et à Diderot, de Montaigne à La Bruyère et à Jean-Jacques, de Mirabeau à Mme Roland, de Molière à Pasteur. Combien de pages faudrait-il, — en ne choisissant que les plus fameux, — pour y coucher les noms de tous ceux qui en ont été les habitués, les quotidiens? Dès qu'on y pense, on en est confondu, et ce qui étonne surtout, c'est le miracle que tant de milliers d'hommes et d'événements aient pu, — quoique bien entendu sans arriver ensemble, mais chacun à son tour et dans la chronologie de sa destinée, — tenir cependant et même ne faire qu'apparaître et disparaître dans cet endroit aussi restreint. Quoi? Tout cela? Si nombreux, si considérable? Et dans si peu d'espace! Un océan dans le creux de la main. Et puis bientôt, à mieux regarder, il saute à l'esprit que ce n'est pas le cadre, — auquel il semble les assujettir, — qui, pour l'homme et l'événement, règle leurs exactes dimensions, et qu'au contraire, en général, celles-ci sont en raison inverse de celui-là. Observez-le : les bordures démesurées ne renferment bien souvent que d'infimes choses, tandis que le Forum, dont l'exiguïté nous déçoit à première vue, a contenu des mondes; et jusque dans la vie courante il en va de même. Les « grands hommes » ont des petits lits.

Ainsi donc, après avoir été une des merveilles de France et la promenade de Paris, le Pont-Neuf, démodé, déchu, n'est plus qu'un pont comme les autres. On y passe, on le traverse, et voilà tout. Sans doute il a son histoire, incomparable, unique, mais quel jeune homme vient maintenant l'apprendre chez lui? quel homme même la relire? Qui, pour y aller

exprès, se dérange, ou simplement pour le plaisir de le traverser, rallonge son chemin? Nul Watteau, nul Ronsard, — si notre époque en produisait encore, — ne pourraient plus y peindre ou y rimer. Il n'inspire plus personne. Veuf de toutes ses clientèles de jadis, il reçoit de rapides passants qu'il avale avec indifférence. Il compte encore quelques amis, chaque jour plus rares, il n'a plus de dévots. Et puis à présent les voix magnifiques lui manquent. Ne dites pas non. Quel Chateaubriand vient y traîner ses songes? quel Michelet s'y halluciner? quel Hugo s'y engouffrer dans des visions surhumaines? Ceux-là, qui méritaient vraiment de le chanter, sont tous morts, emportant vite leur génie et sans laisser d'enfants pour ramasser leurs rêves. Pont-Neuf! tu n'es plus qu'un cimetière, au milieu et au-dessus duquel, entre d'impalpables tombeaux, se dresse heureusement, toujours visible aux regards et parlant aux cœurs, l'avigourante statue de notre Henri IV. Il suffit, lui tout seul, à ressusciter le passé, à combler tous les vides, à ramener au coin de nos yeux l'éternel et pétillant sourire allumé dans les siens. Il fait plus, il peut à l'occasion, ce sublime jovial, apaiser la douleur.

Méditez ceci.

Cette année même, à la fin du mois d'août (quelques journaux ont relaté la chose) un nouveau-né, respirant encore, fut découvert à l'aube, sur le Pont-Neuf, aux pieds du Béarnais, avec ces simples mots épinglés à ses langes : Je *vous* le confie.

— Eh bien oui, allez-vous me dire, à *vous*, le premier passant, qui le trouverez.

— Mais non! A *Lui*, au Roi, au Père... à *Celui-là* que, dans sa détresse, une pauvre mère a jugé le plus digne de recueillir son enfant et le plus capable de le sauver.

Et même, je me plais, en la transfigurant, à voir dans cette femme au geste si beau, comme un symbole de la France, épuisée par la Victoire, et venant, elle, — non pas pour le lui abandonner, mais pour le lui consacrer, — mettre aux pieds du plus aimé des rois, le fardeau de son avenir.

HENRI LAVEDAN.

A LA MANIÈRE DE SURCOUF

7-11 NOVEMBRE 1915

I. — UNE NOUVELLE INCROYABLE

Novembre 1915. — La guerre de course n'est plus qu'un souvenir. Elle est morte depuis quatre mois, depuis le 11 juillet. Ce jour-là, le dernier corsaire allemand, le *Kœnigsberg*, a péri, au fond d'une forêt, sous les coups de deux monitors britanniques. Et la guerre sur mer, la vraie guerre, celle qu'attendaient les marins de France et d'Angleterre, a fait place au guet-apens organisé. Plus de combats d'escadres. Quelques raids allemands ont eu lieu contre des ports désarmés, tueries de femmes et d'enfants, soi-disant faites pour attirer, hors de ses bases, la Grande Flotte anglaise, jusqu'au jour, — 24 janvier 1915, — où les *raiders* se sont fait pincer par les croiseurs de Beatty, au Dogger-Bank. Le *Blücher* y est resté. Le *Derfflinger* et le *Seydlitz* sont rentrés au port en piteux état, incendiés, démolis. Du même coup, von Ingenohl, commandant en chef allemand, a été débarqué.

Du même coup, les Allemands ont été dégoûtés de ce genre de lutte.

Ils ont découplé leurs sous-marins pour un massacre d'innocents. Fait inouï, les couleurs n'ont plus de sens. On est massacré sous n'importe quel pavillon. Les neutres, torpillés sans avertissement, se tournent vers les Anglais, maîtres de tous les Océans, vers les Français, maîtres de la Méditerranée : « Comment, disent-ils, laissez-vous commettre ces crimes. Et qu'attendez-vous pour punir? » En France, en Angleterre, les gens du front et les gens de l'arrière, les gens des ports marchands

surtout, s'étonnent et se demandent : « Que fait donc la marine de guerre? » Personne ne leur répond.

Dans toutes les escadres de France, officiers et matelots serrent les poings. Ils veulent se battre, à tout prix. Mais il n'y a plus d'ennemi flottant. N'importe, ils supplient leurs chefs de les débarquer des cuirassés et des croiseurs, de les mettre sur les chalutiers, sur les torpilleurs qui pourchassent la bête invisible. Mais torpilleurs et chalutiers fouillent la mer en vain. Patrouilles, escortes, affûts, tout est inutile. On ne voit rien. Et les navires marchands continuent de périr. Et les bâtiments de combat continuent de vivre...

Or, un jour de novembre 1915, une nouvelle extraordinaire arrive dans les escadres immobiles. Un chalutier français vient de prendre à l'abordage un navire turc.

A l'abordage? Oui. Comme autrefois : corps à corps, un contre quatre, comme faisait Surcouf.

Voici l'histoire de ce chalutier-là.

II. — LE *NORD-CAPER*

Le Nord Caper est une espèce de baleine lourde et agressive, laquelle navigue généralement dans l'Arctique, mais descend parfois jusqu'au tropique et même jusqu'à l'équateur. C'était aussi le nom d'un chalutier de Boulogne, qui partageait son temps entre l'Islande, l'été, et la côte d'Afrique, l'hiver.

De même que le Nord Caper baleine, le *Nord-Caper* chalutier, était lourd, agressif, endurant, coriace. Il était capable d'aller en Amérique et d'en revenir sans charbonner en route et sans prendre d'eau douce. C'était, à la vérité, parmi la foule disparate des chalutiers, harenguiers, cordiers de la côte française, un échantillon magnifique, quelque chose comme un dreadnought de la pêche. Il tenait la mer aussi bien qu'un grand cétacé, ne craignant ni les coups de tabac, ni l'abordage des icebergs en dérive, magnifique à voir, sur sa route de retour, campagne de pêche terminée, soutes pleines, enfoncé jusqu'au plat-bord. Tel un grand buffle chargeant à travers la jungle, il fonçait à onze nœuds dans les plus hautes lames, sans daigner les escalader, les écartait d'un coup d'étrave formidable et passait sans perdre une parcelle de sa vitesse.

Furieuse d'être ainsi bousculée, la mer s'abattait sur lui de tout son poids, sans arriver à crever son pont, à arracher ses panneaux, à tordre ses rambardes. Avec ses tôles d'acier épaisses d'un pouce, avec les formidables épontilles qui renforçaient le gaillard et les cales, avec son barrotage de cuirassé, le *Nord-Caper* résistait comme un bloc plein et l'Atlantique perdait son temps à le vouloir démolir. Mais le pont était noyé en permanence. Les hommes ne se troublaient pas pour si peu. Les Boulonnais sont taillés sur un gabarit analogue à celui de leurs bateaux; ils ne mollissent jamais devant la mer. Ah ! la vie n'était pas drôle. Les matelots vivaient en bas, encaqués dans leur poste, briquant, heure après heure, leurs couchettes avec leurs dos, ne se levant que pour manger ou pour faire leur quart, marinant, le reste du temps, dans une atmosphère quasi solide, où les odeurs d'humanité entassée se rehaussaient de l'haleine des cales à poisson. Ils étaient faits à cette atmosphère-là et la retrouvaient même avec joie en descendant de la passerelle où, pendant quatre heures, sous la gifle glacée de l'embrun, ils s'étaient cramponnés à la roue du gouvernail, parmi des tangages et des roulis capables d'arracher les entrailles aux plus résistants.

Tel était le *Nord-Caper* d'avant-guerre. Une coque de grosse chaloupe, avec plat-bord tout d'une venue, bien relevé à l'avant, mais dominant la mer de deux mètres à peine au centre. Au milieu, collé contre une cheminée de gros calibre, le bloc cubique des passerelles et chambres de veille. Sans ses deux mâts trapus, on eût pu prendre ce chalutier pour un grand remorqueur de port. Il en avait l'aspect de force têtue. Le *Nord-Caper* jaugeait 750 tonnes et avait 40 mètres de long.

Mobilisé en août 1914, il se consacra au métier obscur d'arraisonneur devant le port de Calais. Les Boulonnais de son équipage grognaient dur. Vraiment, il fallait que la marine de France fût bien riche pour charger de cette besogne peu reluisante un bateau comme celui-là. Et, pleins de mépris, ils regardaient l'infime pétoire de 47 millimètres qui avait poussé sur le gaillard d'avant. Pour se consoler, ils mettaient un petit chalut à la traîne et vendaient le poisson. On leur disait bien qu'un beau jour ils ramasseraient une mine dans leur filet. Ils n'en avaient cure et répondaient, en riant bien haut, qu'ils la vendraient aux soldats anglais, comme souvenir...

En fait, ils étaient profondément écœurés de leur métier de factionnaire... Si au moins c'eût été devant Boulogne...

III. — EN ROUTE

Un jour vint, quand même, où il fallut retourner à la pêche, à la pêche au submersible cette fois. Depuis la fin d'octobre 1914 la vermine sous-marine pullulait dans les mers du Nord, parages surveillés par les Anglais. Après tout, c'était leur affaire : nous leur prêtions nos escadrilles, mais ils étaient moralement responsables de la casse. En mai 1915, le premier sous-marin allemand, l'*U-21* (1), franchit Gibraltar et commença d'opérer en Méditerranée. En même temps, une dizaine de bateaux plus petits, des *U-B* et des *U-C* découpés en tranches, arrivèrent à Pola en chemin de fer.

Voici donc menacée la Méditerranée, lac français.

Dès l'arrivée de l'*U-21*, dix chalutiers descendirent du Nord. Renfort, à vrai dire, à peu près égal à zéro. Cependant la piraterie s'organisait en grand. Cinq submersibles avaient rejoint l'*U-21* à Cattaro, renonçant à se baser sur les Dardanelles vraiment trop dangereuses. De Gibraltar au canal d'Otrante, ils jalonnaient leur route par une hécatombe de commerçants. On les suivait à la trace ; on pouvait même dire d'avance où ils passeraient et quel jour, et à quelle heure. On faisait le vide sur leur chemin, puis on envoyait des torpilleurs à l'affût, dans l'espoir d'en attraper un, en surface, en train de charger ses accumulateurs.

En réalité, les sous-marins naviguent presque toujours hors de l'eau. Pour eux, la plongée est l'exception, la manœuvre de fuite ou d'attaque. Parfois on les aperçoit, presque toujours on les manque ; ils plongent trop vite et nos patrouilleurs n'étaient pas assez nombreux. Il aurait fallu, — calcul strict, — 140 torpilleurs et 280 chalutiers en Méditerranée pour assurer la sécurité des transports, pour se défendre simplement. On ne pouvait songer à attaquer. Les appareils de détection n'exis-

(1) Parti le 25 avril d'Emden, l'*U-21* contourne les Iles Britanniques, rencontre, dans l'Atlantique, un ravitailleur dont le pétrole est inutilisable pour les moteurs Diesel. L'*U-21* continue quand même et entre à Cattaro le 13 mai, avec 500 litres de pétrole à bord. Il quitte Cattaro le 19, se rend aux Dardanelles, où il coule les cuirassés anglais *Majestic* et *Triumph*, puis franchit le détroit le 5 juin, en route vers Constantinople.

taient pas encore et les grenades sous-marines étaient dans l'enfance. Le canon, la torpille, l'éperon étaient nos seules armes. Une chance d'atteindre sur mille... Entre juillet et octobre on trouva encore, dans la Manche et dans l'Océan, une trentaine de chalutiers à envoyer dans le Sud. Mais c'était la fin. On avait gratté à blanc le fond des ports, renvoyé à la mer des ourques retraitées depuis des années. On avait fait flèche de tout bois.

Et c'est ainsi qu'en octobre le *Nord-Caper* est en route vers la Méditerranée, tout flambant neuf, retapé, repeint, muni de T. S. F. et armé. Armé de deux canons : un 65 millimètres sur le gaillard d'avant, un 47 à l'arrière, cinq fusils, cinq revolvers. Les sous-marins allemands, eux, ont du 150 et du 105. On a fait disparaître les engins de pêche, mais on a gardé presque tous les pêcheurs.

On a eu raison. Je vous assure que Lacombe, lieutenant de vaisseau, qui commande le *Nord-Caper* (1), est satisfait de ce noyau solide autour de quoi s'amalgament les gradés et matelots de l'active. Lacombe, du Lot-et-Garonne, a apporté l'étincelle méridionale à tous ces hommes rudes, silencieux et drôlement accoutrés. Ah! la discipline des grands navires n'est pas de mise sur le chalutier. Foin des attitudes figées et des claquements de talons ; les pieds nus ou les immenses sabots-bottes ne s'y prêtent guère. Mais il faut voir les figures tannées et souriantes, les regards bleus et confiants que tous ces gens tournent vers leur chef. Vienne la bête, on est prêt à tout.

La vie à bord des petits bateaux, — torpilleurs, sous-marins ou chalutiers, — diffère en tout de l'existence qu'on mène sur les casernes flottantes que sont les grands navires. Sur les patrouilleurs, le commandant et les officiers vivent avec leurs hommes. Même manque de confort, mêmes souffrances, mêmes joies; et pour tous, à bord, même métier. Les spécialités ne sont que des étiquettes pratiquement amovibles : un canonnier sait chauffer, un mécanicien arme le youyou, s'il le faut. On connaît, on utilise les qualités et les défauts de chacun. Du chef au dernier soutier, le navire est un bloc homogène, qui vaut ce que vaut le commandant. A la mer, le contact est incessant, intime. Chaque gradé, chaque matelot grimpe à son tour sur la passerelle pour faire ses deux heures à la barre ; le chef, lui,

(1) Aujourd'hui capitaine de vaisseau commandant le cuirassé *Lorraine*.

y reste souvent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les hommes aiment cela. Quand le commandant est là, ils sont tranquilles, tout va bien. De proche en proche, de traversée en traversée, l'âme du « maître après Dieu » marque sur tous une empreinte de plus en plus profonde. Et, quand vient l'heure que chacun attend, il n'est presque pas besoin d'ordonner, la pensée du chef est la pensée de tous. Commander un patrouilleur en temps de guerre est, proprement, l'idéal. Lacombe n'aurait pas troqué sa passerelle exiguë contre un blockhaus de cuirassé.

IV. — A MALTE

Le *Nord-Caper* est en route vers l'est. Le 20 octobre, à l'aube, une masse d'ocre surgit, par tribord devant, entre le ciel bleu et la mer bleue : Malte. Malte, île du miel, île des Chevaliers de Saint-Jean, havre des flottes de la Religion, refuge des corsaires chrétiens, terreur des Barbaresques, boulevard de la Méditerranée. Malte aux mille cavernes, aux cent catacombes. Malte qu'écrasent les grands souvenirs. Malte, arsenal britannique dont la guerre a fait le point d'appui des escadres de France.

Le chalutier longe la côte nord, au pied des collines de pierre tendre qui se chauffent aux rayons du matin et s'élèvent, amphithéâtre harmonieux, depuis les anses sablonneuses et couronnées de redoutes, jusqu'à la ligne culminante de Bengemma. La clarté divine, la transparence parfaite de l'atmosphère sèche révèlent, dans ses moindres détails, le travail patient des hommes. La terre précieuse, autrefois apportée de Sicile, est divisée en champs minuscules amoureusement cultivés, tous clos de murs qui atténuent le souffle dur du mistral presque incessant, des « gregales » rares et bénis qu'accompagne la pluie, ou du maudit « levante », plus pénible que le sirocco d'Afrique. Ce versant nord offre, par endroits, l'aspect d'un échiquier immense où des joueurs géants auraient laissé traîner des pièces colossales, telles que la tour l'Ahmar, toute rose, ou la sévère tour l'Abiat.

Quand le *Nord-Caper* double Tal Ahrash, promontoire nord-est de l'île, le soleil est déjà haut. Sa lumière attaque en plein le flanc oriental, amas formidable d'édifices et de

murailles dont chaque pierre a bu du sang. Des canons partout. On devine leurs embrasures taillées dans le roc vif. Pièces du plus gros calibre, impuissantes à protéger les navires mouillés dans le port contre l'assaillant invisible. La vraie défense, la seule efficace, serpente sur l'eau, presque invisible elle aussi. C'est une ligne de bouées minuscules qui supportent le filet indicateur, terreur des sous-marins; c'est ensuite, à l'orée même du port, une estacade de lourds madriers flottants. Reconnu et guidé par l'arraisonneur, le *Nord-Caper* franchit les barrages. Le voici dans l'entrée. A droite, c'est la masse du château Saint-Elme, où périrent par milliers les soldats du sultan Suleiman, deuxième du nom, alors que le plateau que couronne aujourd'hui la Valette n'était encore qu'une falaise abrupte, nue et rôtie par le soleil. A gauche, c'est le fort Ricazoly, que domine la T. S. F. de Rinella, quadrille de grands pylônes d'acier portant le réseau arachnéen des antennes.

Puis, lentement, le chalutier embouque le long boyau du Grand Port qu'enserrent les vieilles villes ceinturées de remparts, de bastions, de courtines. Masse extraordinaire et sans brèche, œuvre de vingt-sept grands-maîtres, qui tous ont travaillé à rendre plus forte la citadelle de l'Ordre, contre quoi les Infidèles se sont cassé les dents. Une muraille formidable, rectiligne, ininterrompue, plus haute que les plus hautes mâtures, court le long de la rive nord. Elle flanque et défend le plateau qui porte la fille du grand-maître Jean Parisot de la Valette, la cité aux palais de pierre polie, dorée par la caresse du soleil, la capitale qui contemple orgueilleusement, par-dessus le port, ses aînées qu'elle a détrônées : la cité Vittoriosa, la cité Cottonera, vieilles bourgades dont les maisons brunies se mirent dans les eaux du port des Français, du port des Galères, du port des Anglais, anses profondément découpées dans la rive sud du Grand Port.

Le *Nord-Caper* s'avance. Devant les murs de la Valette sont amarrés une dizaine de navires marchands arrêtés dans leur voyage vers Marseille, vers Gibraltar ou vers le Levant. A Malte, on va leur dire où l'ennemi s'est montré pour la dernière fois, les détourner des chemins dangereux, les aiguiller sur les voies les moins malsaines. Routes sûres hier encore, peut-être mortelles aujourd'hui... Leurs capitaines regardent passer le chalutier solide et bien assis sur l'eau. Quels seront

les heureux qui profiteront de son escorte pour la traversée prochaine? Le commandant en chef décidera.

Du haut de sa passerelle, Lacombe cherche l'armée navale... Le grand port, qu'il a connu encombré de bout en bout par deux lignes continues de cuirassés amarrés proue contre poupe, le grand port dont les anses grouillaient de torpilleurs et de sous-marins, le grand port est presque vide. La *France*, dreadnought, la *Vérité*, cuirassé, le *Châteaurenault*, croiseur. C'est tout. Où est donc l'armée navale?

L'armée navale paie en ce moment sa croisière de blocus. Huit mois durant, quinze cuirassés, six croiseurs cuirassés, quarante contre-torpilleurs ont bourlingué jour et nuit, en ligne de file, aux postes de combat, ne s'arrêtant que pour charbonner au large, quelques heures tous les trois jours. Ligne de blocus que la menace des submersibles de Cattaro a refoulée peu à peu vers le sud. Tant et si bien qu'après avoir gardé le canal d'Otrante, elle a briqué successivement les parallèles de Corfou, de Zante, de Navarin et enfin de Candie... Deux cent quarante jours de mer, dure épreuve pour le matériel, mais splendide école pour les hommes. Cependant que la flotte d'Autriche, amarrée à Pola, soignait ses appareils et fourbissait ses armes, mais laissait moisir ses équipages dans l'inaction totale, mère de la défaite... A présent, nos arsenaux de Toulon et de Bizerte sont pleins de navires en réparation.

En face des forces navales autrichiennes, l'Italie a pris notre place. Retranchées à Tarente, base imprenable, ses escadres sont toutes fraîches et prêtes à l'action. Une convention de mai 1915 a donné à son commandant en chef la direction complète des opérations en Adriatique. Nous lui avons prêté nos douze plus beaux contre-torpilleurs, nos six meilleurs sous-marins et douze chalutiers. A l'amiral français ne reste plus qu'une responsabilité ingrate : protéger le trafic contre un ennemi encore invulnérable. Même complètement réparé, notre corps de bataille ne sera plus désormais qu'une force en réserve. Nos navires et nos marins valent mieux que cela.

Le *Nord-Caper* a pris son mouillage; son commandant se rend sur la *France*, qui arbore au grand mât le pavillon tricolore du vice-amiral Dartige du Fournet, depuis dix jours commandant en chef de l'armée navale. En passant la coupée, Lacombe croit entrer dans un monde nouveau fait de peinture

émaillée, de cuivres fourbis, de matelots impeccables et reluisants. Et voici, sur la plage arrière, un aide de camp correct et soucieux, visiblement débordé d'écritures et tuméfié de secrets. Que sera-ce tout à l'heure, dans le Saint des Saints, en présence du grand chef?

Eh bien! c'est tout autre chose. Le grand chef qui, certes, aurait le droit d'être tant soit peu solennel et absorbé, accueille Lacombe avec une cordialité parfaite. C'est plaisir vraiment d'avoir affaire à cet homme alerte et vif. C'est qu'il éprouve une tendresse particulière pour les malheureux patrouilleurs. Il connaît leurs souffrances. Il sait, et ne craint pas de dire que sur eux repose la sécurité de tous. Il désarmerait volontiers trois cuirassés pour doubler le nombre de ses torpilleurs et de ses chalutiers. Tout de suite l'amiral donne des précisions.

— Je destine le *Nord-Caper* à la division des chalutiers de l'Égée, basée sur Milo, et commandée par le capitaine de frégate Violette (1). Il sera content, j'en suis sûr, car votre chalutier est, avec le *Paris II*, ce que nous avons de mieux sur la place. Du reste, officiellement, vous n'êtes plus chalutier, mais aviso auxiliaire, ce qui sonne infiniment mieux.

Lacombe remercie et l'amiral poursuit:

— Votre envoi à Milo fera beaucoup d'envieux. Toutes mes escadres : la 3e en Syrie (2), et celle des Dardanelles à Salonique (3), sont terriblement à court. Trop de gros navires, forcément immobiles puisque l'ennemi flottant est terré, et pas assez de patrouilleurs. Je n'y puis rien. Paris m'a donné tout ce qu'on a pu dénicher dans les ports du Nord. A présent il faudrait construire, et vite. Ce n'est pas avec mes flottilles de misère que je pourrai garder la Méditerranée. Songez que l'amiral de Robeck possède 134 chalutiers et 62 torpilleurs rien que pour surveiller les Dardanelles, tandis qu'on voudrait que je protège le trafic entre Gibraltar et Port-Saïd, soit 1 900 milles (4) pour la seule route directe, avec 28 chalutiers et 27 torpilleurs, dont 10 en réparation... Et le trafic est dense, je vous assure. Tous les jours, une douzaine de bateaux sont échelonnés sur les chemins qui mènent à Moudros,

(1) Actuellement vice-amiral, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée.
(2) Commandée par le contre-amiral Darrieus.
(3) Commandée par le vice-amiral Gauchet.
(4) C'est-à-dire 3 800 kilomètres.

à Salonique, à Alexandrie et au canal de Suez. Personne ne s'est jamais douté de ce qu'exigerait la maîtrise de la mer dans une guerre comme celle-ci. Ceux qui défendront, plus tard, les programmes navals, n'auront qu'à choisir entre les exemples (1). Tout ceci, mon cher commandant, pour que vous ne soyez pas étonné du travail formidable que j'exigerai de vous, comme de tous mes petits bateaux.

— Le *Nord-Caper* fera de son mieux, amiral.

— J'en suis certain, répond le commandant en chef, mais c'est très difficile. Tout est à faire, tout est à organiser. Nous avons été surpris. On pouvait pourtant prévoir cette descente des sous-marins vers le sud. La Méditerranée est, pour eux, terrain de choix. Peu de mauvais temps, pas de courants et une visibilité admirable, bref, toutes les chances de leur côté. Ajoutez à cela l'armement trop faible de nos chalutiers. Votre *Nord-Caper* est assez fort pour porter du 140, n'est-ce pas?

— Oui, amiral, et j'ai tout juste un 65 et un 47...

— Et pas de grenades, ajoute l'amiral Dartige. Je vous en ferai délivrer dès qu'on en recevra de France. En somme, vous allez chasser le sanglier avec de la grenaille. Mais, à la vérité, chasser est un bien gros mot; mon ambition est, pour l'instant, limitée à la défensive pure et simple et pas même sur tous les points menacés. Mes torpilleurs escortent nos convois de troupes. Vous, les chalutiers, êtes chargés de la protection indirecte en croisant dans tout l'Archipel, en cherchant les bases de ravitaillement des sous-marins. Notez que les Allemands sont chez eux dans les îles grecques, grâce à l'activité de leurs agents qui sèment l'or sans compter. A vous de contrebattre cette activité-là. Vous aurez à opérer sans autres moyens que votre bonne volonté et votre intelligence. Pas un sou, donc pas une information sérieuse. Car on n'a pas encore compris que les renseignements et les consciences sont marchandises qui s'achètent très cher. Comme toujours, la France fait du sentiment au lieu de faire la surenchère. C'est à son honneur, mais, franchement, c'est absurde. Et le résultat est net : l'en-

(1) Hélas! les programmes navals dépendent à présent d'accords internationaux imposés à la France par des nations qui ont décidé qu'aucun pays latin ne serait maître d'aucune mer. Et les détenteurs du *condominium* des océans arriveront sûrement un jour à nous interdire la construction des navires indispensables à la sécurité de notre empire colonial. Ainsi nos programmes deviendront des programmes d'abdication navale.

nemi se ravitaille où il veut ; pis encore, il est, j'en suis convaincu, averti des mouvements de nos croisières par des signaux lumineux et par des T. S. F. clandestins.

— Mais, interroge Lacombe, à quoi s'occupent nos agents diplomatiques?

— Nos consuls se donnent un mal infini, répond l'Amiral, mais ils sont, comme nous, absolument désarmés par suite du manque de ressources. En résumé, vous aurez à manœuvrer à peu près à l'aveuglette. Travail délicat et qui nécessite une fameuse dose de jugement et de réflexion, mais travail actif et intéressant. En définitive, mon cher commandant, j'envie votre sort et je regrette parfois d'être amiral.

Et comme Lacombe, poliment, proteste :

— Mais oui, mon ami, cette guerre est uniquement une guerre de lieutenants de vaisseau (1). Il ne nous reste à nous, les vieux, qu'à attendre la suite des événements en vous regardant faire, et en déplorant d'avoir passé l'âge des petits commandements. Soyez certain que ma pensée accompagne tous mes patrouilleurs. Leur métier exige un tiers d'habileté et deux tiers de chance. Pour l'habileté, je suis sûr de vous, et je vous souhaite bonne chance de tout cœur.

L'audience est terminée. Lacombe se rend dans le bureau du chef d'état-major, lequel lui ordonne d'appareiller le lendemain, 21 octobre, pour Milo, en escortant la *Marie-Louise*, cargo français, et l'*Aréthuse*, vapeur anglais. Et voici les renseignements d'octobre : vingt navires marchands attaqués par deux sous-marins, seize coulés : dix anglais, quatre français (2), un grec, un italien. Un des sous-marins a travaillé à une centaine de milles dans le sud de la Crète, sur la route d'Alexandrie, l'autre entre la Crète et Cérigo, sur la voie directe Malte-Dardanelles...

(1) S'appuyant là-dessus, certaines personnalités se demandent pourquoi nous avons tant d'amiraux. Pensez donc, c'est tout juste si cinq ou six officiers généraux sont embarqués. Quel scandale ! Je ne chercherai pas à démontrer ici l'utilité des grands chefs. Mais ce qu'il faut dire et répéter, c'est qu'en réduisant le cadre des officiers généraux, on tarira inévitablement le recrutement des officiers subalternes, de ces hommes d'élite qui consentent à faire toute leur vie un métier magnifique, mais dur et mal payé, simplement parce qu'ils aiment ce métier-là et parce qu'ils se disent que peut-être, très tard, ils seront récompensés par l'apposition, sur leurs manches, de deux ou de trois étoiles. Ceux-là travaillent vraiment pour l'honneur. Leur enlever ces honneurs-là serait un très mauvais calcul.

(2) *Provincia*, *Sainte-Marguerite*, *Antonie* et *Amiral Hamelin*.

Le *Nord-Caper* charbonne. C'est régulier; un patrouilleur ne doit partir qu'avec son grand plein.

Une soirée de détente. Les gars du *Nord-Caper* en profitent. Seuls restent à bord les gens de quart. Les autres escaladent les rues en escaliers rapides et bien dallés de la Valette, s'égaillent dans les bars, dans les cinémas, arpentent la Strada Reale, pavée de Maltaises encapuchonnées par la grande *faldetta*, qui fait plus mystérieux leur regards d'ombre. Au club de l'*Army and Navy*, où les officiers français sont chez eux, Lacombe retrouve ses anciens compagnons de l'escadre. Ceux qui pestaient le plus violemment contre le blocus des premiers mois de guerre déplorent l'inaction d'aujourd'hui. L'officier de marine est un peu comme le grognard de l'Empereur; jamais content, mais toujours prêt. Le commandant du *Nord-Caper* est bien vite renseigné sur les derniers potins des escadres, mais maintenant seule la patrouille l'intéresse. Il voudrait savoir...

Et voici justement, au bar du club, un de ses bons amis, commandant de la *Massue*, contre-torpilleur de l'escadre Gauchet. La *Massue*, complètement en botte, a quitté Salonique pour Bizerte où elle va se réparer. Cocktails. Cigarettes blondes. Et les récits de croisière vont leur train. Lacombe raconte sa visite au grand chef. Mais il voudrait avoir quelques renseignements sur l'existence des patrouilleurs.

— Ce que j'ai fait avec la *Massue*? Un peu tous les métiers. D'abord le blocus de l'Anatolie. Puis l'escorte des cargos entre Salonique et Doro. A la fin, comme ma bécane refusait de donner plus de 10 nœuds et que, du même coup, j'étais pour les commerçants une gêne plutôt qu'une aide, le patron s'est décidé à m'expédier à Bizerte.

«... C'est le travail des chalutiers qui vous intéresse? Ma foi, je ne sais pas trop ce que fabrique votre escadrille. Ma zone de balade s'arrêtait à Samos, et Violette opérait dans le sud. Mais je suis tranquille, avec lui vous ne mollirez pas. Il paraît qu'il est plutôt raide pour lui comme pour les autres, mais il sait ce qu'il veut, il le dit carrément et on n'a qu'à marcher de l'avant. Jamais il ne vous lâche. Bref, on turbine dur, mais on a le sourire.

«... Comment nous tenions le blocus? Oh! bien simplement. On se promenait jour et nuit à toucher la côte d'Asie-Mineure, et on ouvrait l'œil. On canonnait les blockhaus et les troupes

quand on avait la chance d'en apercevoir. On envoyait par le fond tous les caïques, mahonnes, tartanes et autres rafiots qui naviguaient dans les eaux territoriales turques. On visitait tous les Grecs rencontrés pour saisir la contrebande de guerre et arrêter les suspects.

«... Reconnaître les suspects? Pas facile. Règle générale : un suspect a toujours ses papiers en règle, il en aurait plutôt deux collections complètes qu'une seule. On arrive quand même à les dépister. Quelquefois ils sont trahis par leurs copains, quelquefois les Anglais vous préviennent. En réalité, on arrive presque toujours à arrêter les crapules, quand on vous les signale, mais les trois quarts du temps on ne vous les signale pas. Les espions du pays mangent à tous les râteliers.

«... Nous avions quelques agents sur la côte dans mon secteur. Mais vous allez rire. On les payait un louis par mois. Oui, mon cher, vingt francs, vingt francs en or. Alors vous imaginez ce qu'ils pouvaient faire pour soixante-six centimes par jour. On leur donnait une jumelle pour surveiller et un pavillon pour nous appeler. On m'a dit que les Boches payaient leurs espions 400 francs par mois, et je crois bien qu'ils se servaient des nôtres. Ceux-ci m'ont quelquefois signalé des passages nocturnes de sous-marins. Vérification faite, c'était mon bateau ou un autre torpilleur du blocus qu'ils avaient aperçu, Tout ça, mon vieux, c'est pure plaisanterie. Tant qu'on ne paiera pas, on ne trouvera rien.

«... Les points de ravitaillement? On m'en a signalé cinquante, je n'y ai jamais trouvé une touque à pétrole, même vide.

«... Non, il ne faut pas dire que ça ne sert à rien. Si nous n'étions pas là, ils nous couleraient trois fois plus de patouillards (1). Sûrement nous les gênons. Un commerçant escorté n'est jamais attaqué au canon et rarement à la torpille. Et la provision de torpilles des sous-marins est rudement limitée. »

Les heures passent, agréables, dans le bain de cuir des immenses fauteuils du club. Le commandant de la *Massue* donne à son camarade les mille détails vécus de son odyssée dans l'archipel. Opérations nocturnes en terre grecque, à la chasse du fanal qui clignote vers le large et qu'on ne trouve jamais... Débarquements clandestins et hâtifs sur la côte

(1) Les marins de guerre désignent ainsi les vapeurs de commerce.

turque à la recherche des fameux dépôts de benzine. Arrivée à l'aube dans les petites baies perdues où le sous-marin est certainement mouillé, — serment d'agent grec, — et où une fusillade serrée vous accueille, venant ne sait de quelle tranchée. Représailles immédiates, sous forme de bombardement copieux qui aboutit, quand on a de la chance, à casser la patte de quelque vache oubliée dans le village lors de l'évacuation. Rappels à l'ordre lancés par des chefs économes, soucieux d'économiser les obus... Il parle aussi des renseignements toujours faux et souvent donnés pour attirer nos bateaux dans quelque guet-apens. Il parle aussi des jours noirs, des jours où l'on escorte des troupes, de l'angoisse continuelle qui vous étreint à l'idée que, tout à l'heure, des frères de l'armée vont peut-être se noyer sous vos yeux. Ah! plutôt y rester dix fois, car la noyade est la fin prévue, normale des marins, tandis que les soldats *ne doivent pas* périr en mer... Il parle enfin du golfe de Salonique qu'il monte ou descend tous les trois jours depuis quatre mois, et dont il ne connait que les silhouettes de l'Olympe, d'Ossa et de Pélion, vaguement entrevues les jours où la lune se couche derrière ces sommets. Car l'amiral Gauchet a défendu la navigation de jour dans le golfe, et les sous-marins n'ont jamais trouvé qu'un désert entre le cap Cassandre et le Vardar.

Les officiers causeraient volontiers ainsi jusqu'à l'aube, mais tous deux arrivent de la mer. Une nuit au mouillage, une « nuit franche », est chose trop précieuse et trop rare pour qu'on n'essaie pas de mettre à jour le « carnet de sommeil » terriblement à la traîne.

V. — DEUX ÉPAVES

Le lendemain, un des deux cargos du convoi n'est pas prêt. Vingt-quatre heures de repos imprévu, excellente aubaine.

Le 22 octobre, en route. Le dernier torpillage date du 18, du côté de l'île Kalimno, à toucher Boudroum, sur la côte d'Asie-Mineure. La route directe Malte-Milo est dangereuse; elle passe à 400 milles de Cattaro, repaire de submersibles. Le chalutier, suivi de l'*Aréthuse* et de la *Marie-Louise*, pique en grand vers le sud, vers le désert d'eau qui borde la Tripolitaine. Mais il faudra bien finir par rallier les points critiques, les

entonnoirs de routes, Matapan, Cérigo, Candie, régions patrouillées, certes, mais quand même fertiles en catastrophes. Et le sous-marin de Boudroum a eu, depuis le 18, grandement le temps de rallier ces régions-là.

Temps maniable. Juste assez de clapotis pour que le sillage d'un périscope ne se puisse voir. Mauvais tabac. D'autant plus mauvais que l'*Aréthuse* porte, paraît-il, un chargement précieux. Les Anglais n'ont pas précisé. Lacombe a l'ordre de laisser continuer le bateau sans escorte après le cap Malée. Bon. Il fera bien, en tout cas, de marcher à plus de 10 nœuds quand il sera seul. Après tout, ce n'est pas notre affaire. Si le chargement en vaut vraiment la peine, les Anglais trouveront bien le moyen de détacher un torpilleur au-devant de l'*Aréthuse*. Mais, jusqu'au cap Malée, ça regarde le *Nord-Caper*... Ainsi songe Lacombe, sur sa passerelle qu'il n'a pas quittée depuis le départ de Malte. Rien à signaler le 22 et le 23. Encore une journée à courir avant d'apercevoir la Grèce.

Dimanche 24 octobre. Une légère brise de sud-est souffle depuis l'aurore. Il fait très doux. Le ciel, jusqu'à présent dégagé, commence à se charger de grosses nuées de plomb. A midi, dans une éclaircie, l'enseigne de vaisseau auxiliaire Poulailler, second du bord, grand gaillard solide et rasé de près, prend la hauteur du soleil. Un cri descend de la mâture : « Quelque chose sur l'eau, droit devant. » Quelque chose ? Quoi ? A tout hasard, le signal d'alerte, toujours prêt, est déferlé. Le *Nord-Caper* fonce. Les cargos font demi-tour.

Un des Boulonnais a escaladé les haubans, en renfort de vigie. Plus vite et mieux que les gens de la passerelle, il voit et rend compte :

— Deux canots blancs, un grand et un petit. Personne dedans.

Le *Nord-Caper* rappelle les deux vapeurs et s'approche. C'est un canot criblé de balles et une baleinière, peints en blanc, maculés de traînées brunes de sang séché. Sous les bancs, des vivres, des caisses d'eau douce, des avirons. Dans le canot, deux ou trois calots de soldats français, une veste d'artilleur portant le chiffre 17. Sur le plat-bord une inscription : *Amiral Hamelin*. Inutile de chercher davantage. On a vu les gens de l'*Hamelin* en passant à Bizerte.

Voici leur histoire.

VI. — L'*AMIRAL HAMELIN*

Les *Chargeurs Réunis* avaient autrefois toute une série de cargos mixtes, navires à passagers et à marchandises, portant des noms d'amiraux. Marcheurs moyens, solides et confortables, sans rien du luxe des grands paquebots, ils faisaient le voyage Dunkerque-Haïphong par le Havre et Marseille, en s'arrêtant partout où du fret se présentait. Les gens peu pressés, et qui reculaient devant les prix de passage des grands courriers, embarquaient sur les « Amiraux » et s'en trouvaient bien. Robuste barque de 5 000 tonnes, l'*Amiral Hamelin* était commandé par le capitaine Guibert, de Binic. L'état-major était moitié normand, moitié breton. Lannion, Tréguier, Paimpol, Saint-Malo, avaient fourni presque tout l'équipage, à l'exception de quelques chauffeurs noirs ou arabes, d'un boy annamite et d'un maître-d'hôtel suisse.

Le 2 octobre, 312 passagers militaires, en route pour Salonique, embarquent sur l'*Hamelin*. Renforts pour les 17e et 23e régiments d'artillerie et pour le 2e groupe d'aviation. L'*Amiral Hamelin* part seul... L'armée navale n'a pas un seul torpilleur à lui donner ; ils sont tous au travail vers Matapan et vers la Crète où les sous-marins donnent en grand. Et notre misère est telle que, pour habiller Pierre, le commandant en chef est obligé de laisser Paul complètement nu.

Peut-être pourrait-on attendre. Impossible. Il faut gagner du temps. La Guerre fait charger et partir, au plus tôt parés, tous ses transports. Sitôt prêts, on les pousse dehors, sans même les grouper par deux, souvent sans prévenir la marine. Et quand il s'agit d'un envoi de munitions, — on en manque en Macédoine comme partout, — c'est une bousculade inouïe. Or l'*Amiral Hamelin* emporte 2 000 coups de gros calibre, 15 000 coups de 75 et 2 millions de cartouches pour fusils et mitrailleuses. Comment voulez-vous retarder cette expédition ?

Corse, Sardaigne, cap Bon, Pantellaria. Le cargo a franchi sans incident toutes ces étapes. Dans la nuit du 6 au 7 octobre il arrive au seuil de l'étendue déserte, qui s'étale entre Malte et la grande Syrte. Terrain vague, où les sous-marins ne vont pas perdre leur temps et brûler leur benzine pour rien...

L'aube du 7 octobre. Dans l'est, le ciel et la mer calme

s'éclairent d'une lueur tendre, c'est réellement l'aurore aux doigts de rose. L'ouest reste sombre et chargé d'une brume légère qui rapproche l'horizon.

5 heures. — L'*Amiral Hamelin* s'éveille. Des artilleurs, tôt levés, sortent des écoutilles, calots posés à la diable, vestes ouvertes; quelques-uns, demi nus, se dirigent vers les bailles d'eau douce pour l'ablution matinale; d'autres, gamelles en main, gagnent la cuisine, en quête du « jus ». De la passerelle, une voix tonitrue :

— Kerleau, faites faire demi-tour à tous les « pelletas » qui n'ont pas leur ceinture de sauvetage. Et tâchez de dénicher un gradé pour leur appuyer la chasse. Si ça continue, nous verrons une belle pagaye si nous sommes seringués...

C'est Cariou, le second capitaine, de quart de 4 à 8 heures du matin. Sa carrure de Brestois peu patient se penche sur la rambarde. Et Kerleau, maître d'équipage, un gars de Tréguier, accentue d'un parler sonore et peu choisi les ordres de l'officier. Ils savent bien, l'un et l'autre, qu'il n'y aura pas de pagaye. Deux fois par jour, on a fait l'exercice d'évacuation. Tous les soldats connaissent leurs postes et la question, posée mille fois: « Arrive ici, canonnier. Où est ton canot? » attire maintenant une réponse immédiate et précise. De plus en plus nombreux, les artilleurs sortent des panneaux; leurs bonnes figures, hilares et reposées, les montrent heureux de la détente que leur offre cette traversée, après les horreurs du front. Ils rient à l'aurore qui s'épanouit sur la mer et s'accoudent au bastingage, jouissant d'instinct de ce spectacle admirable : le lever du soleil sur la mer très douce.

Cariou, lui, est blasé là-dessus depuis longtemps, car son métier de second lui octroie, chaque matin, le quart du jour. Il poursuit les opérations rituelles du branle-bas : ordres aux maîtres pour la propreté du navire, envoi d'un gabier dans le nid de pie, relèvement du soleil pour le calcul de la variation, balayage minutieux de l'horizon, à la jumelle, tout le long des 360 degrés du cirque bleu dont l'*Amiral Hamelin* est le point central. Rien en vue. Soudain, nouvelle explosion, cette fois dans le porte-voix de la chaufferie :

— Ho! En bas! Tâchez de chauffer proprement. Avec la fumée que vous faites, on nous verrait des cinq cent mille diables.

En réalité, le panache est très discret, mais mieux vaut prévenir que guérir, n'est-ce pas... Sur le pont, des lazzis bruyants et des rires.

Boum... Un bruit sourd, ouaté, mangé par les bruits du bord, venu on ne sait d'où... Seuls, les gens de la passerelle l'ont perçu.

— Du silence sur le pont ! hurle Cadiou.

Kerleau siffle : un coup long suivi de cinq ou six coups piqués, suraigus. Plus un souffle... Le commandant Guibert sort de sa chambre de veille. Boum !... C'est net, cette fois, cela vient de l'ouest et tous ont entendu. Dans le sillage d'écume, très loin, une toute petite gerbe jaillit, retombe.

Et voici l'ennemi. A mille mètres peut-être, juste sur l'arrière, une infime tache noire se détachant mal sur la mer. C'est à peine aussi gros qu'une chaloupe, dirait-on. Guibert, à la jumelle, observe cet infiniment petit... Tiens, on le voit mieux, il a sûrement changé de route. On dirait une planche mince surmontée d'une guérite basse. Un éclair rouge derrière la guérite... puis la planche mince disparaît. Le sous-marin a remis le cap sur l'*Hamelin*. Évidemment, son canon est sur l'arrière du kiosque et il est forcé d'embarder pour envoyer chaque coup. Et chaque embardée lui fait perdre du terrain. On pourra peut-être s'échapper...

En bas on pousse les feux. Guny, chef des machines, Huet troisième mécanicien, donnent l'exemple. Sous l'effort de tous, la pression monte vite. La coque du grand cargo vibre sous la pulsation hâtée des pistons. Un coup double et un coup simple piqués par la cloche du bord : cinq heures trente. A cet instant, le quatrième obus éclate sur la dunette. Le cinquième crève une cheminée. Les suivants font grêler sur les superstructures des balles de shrapnells...

L'ennemi gagne, main sur main. Il n'est plus qu'à 800 mètres. Sûr du résultat, il tire lentement, sur la cible imposante qui se détache, toute noire, contre le soleil dont la réfraction fait une énorme ellipse rouge sang. Fuite impossible, et pas une pièce pour riposter... Il faut arrêter cette canonnade qui va détruire les canots de sauvetage et massacrer inutilement les soldats. Le commandant Guibert se décide : la sirène de l'*Amiral Hamelin* pousse trois grands cris douloureux, prolongés et graves, le signal d'abandon.

Ah! l'*Hamelin* est un fameux navire, et préparé à tout. En un clin d'œil, les soldats se rassemblent et s'alignent, chacun devant son canot. Les maréchaux des logis font l'appel, comme à l'exercice ; les « présent » résonnent clairs et calmes, Et les gradés rendent compte à leurs chefs, au capitaine de Vaumas, aux lieutenants de Cazenove et Hustruy, au sous-lieutenant Vilmin, enfin au capitaine Vigneron, le plus ancien de tous, chef du détachement embarqué.

En même temps, des pavillons du code international montent au grand mât : « Je suis stoppé. »

Six heures trente. — L'ennemi tire depuis une heure. Partout des sifflements : éclats qui giclent au-dessus des têtes, trilles du maître Kerleau rythmant la manœuvre des garants d'embarcation, fuite assourdissante de la vapeur par les collecteurs crevés. La manœuvre s'opère. A tribord, du côté de l'ennemi, sont les canots 1, 3, 5, 7, et la baleinière; à bâbord, 2, 4, 6, 8 et le youyou.

Le sous-marin est à 400 mètres à peine. Il aura toujours le temps de couler l'*Hamelin*, il veut massacrer d'abord. Posément il tire sur les embarcations. La baleinière, bosse larguée par un maladroit, part à la dérive, inutile... Le canot 1, coupé en deux, coule. Deux soldats déjà embarqués, le cuisinier Chastan et le maître-d'hôtel Marchon sont engloutis...

Cadiou surveille le mouvement ; sa tranquillité est contagieuse. Penché sur le plat-bord, il s'étonne :

— Eh bien ! le canot 3, qu'attendez-vous pour dégager de là?

— J'attends d'avoir tout mon monde, répond froidement Nédellec, troisième lieutenant du bord.

Et, pendant cette attente, autour de Nédellec, les chauffeurs Clous et Urvoy sont tués, une dizaine de soldats sont blessés. Enfin l'embarcation déborde et s'éloigne.

Cordier, premier lieutenant, fait parer les garants du canot 5. Un éclat l'empoigne et l'abat. Et, comme un chauffeur se précipite :

— T'occupe pas de moi, dit l'officier, sauve-toi vite.

Du bord opposé au feu, les bâbordais ont pu s'éloigner sans casse. Mais soudain les canots 6 et 8 nagent à pleins bras vers la pluie de schrapnells; ils ont aperçu le canot 5 criblé, coulant bas d'eau. Ils accostent. Tranquillement, sous les balles, le lieutenant Hustruy, du 17e, répartit son monde dans

les embarcations intactes, puis débarque le dernier, comme il se doit (1).

Le sous-marin qui vient d'interroger le canot 6 est tout près (2). C'est un grand navire, camouflé en zigzags blancs et noirs. Sur son flanc bâbord trois valises à torpilles sont ouvertes, vides... Il bat pavillon autrichien, camouflage encore qui lui permet, à lui, Allemand, d'envoyer au fond les navires marchands d'Italie, bien que l'Italie ne soit pas encore en guerre avec l'Allemagne. Il n'y a plus grand monde sur l'*Amiral Hamelin*. Le dernier canot a emmené Pichouron, médecin auxiliaire du 25e, son infirmier Bernard et les blessés. Sur la passerelle demeurent Guibert, Vigneron, de Cazenove. Sur le pont restent encore les gens des embarcations disparues, canot 1 et baleinière.

L'Allemand ne les voit pas. Pensant n'avoir plus personne à assassiner sur le navire, il envoie, à sept heures, une torpille qui crève la cale 2. Explosion, gerbe habituelle, ruée torrentielle de l'eau dans les fonds. Guibert apprécie le coup :

— Une veine que cette sale bourrique n'ait pas tapé dans la première cale. Nous sautions en l'air...

Dans la cale en question sont les munitions. Et la catastrophe n'est que différée, car le grand panneau de la dite cale vomit des flammes. Un obus a mis le feu aux balles de fourrage. Il est temps de filer.

— Aux radeaux tout le monde, et vivement, commande Guibert.

Le lieutenant de Cazenove rassemble tous les errants et grimpe sur la dunette où sont les radeaux. Sur le groupe arrivé bien en vue, les Allemands reprennent le feu... Boucherie systématique. Dans le tas, tous les coups portent. Cinq fois quelques malheureux s'abritent, cinq fois Cazenove les

(1) Je voudrais pouvoir citer tous ceux dont les rapports officiels indiquent la belle conduite. Mais ils sont trop... Que les autres me pardonnent. Dans ce canot 5, le maréchal des logis Roux, du 17e, vient d'être tué, tandis qu'il écopait l'eau, tel un vieux gabier, aidé de son collègue Gaillot, du trompette Defroésart et du canonnier Frotté. Près d'eux sont étendus, grièvement blessés, le matelot malouin Raulf et le boy annamite.

(2) Le sous-marin a posé les questions habituelles : Votre nom ? — D'où venez-vous ? — Où allez-vous ? — Quel est votre chargement ? — Le nom de votre commandant ? — Où est-il ? — Pourquoi avez-vous tiré ? — Les Allemands posent toujours cette question-là et affirment, dans tous les cas, et contre toute évidence, que c'est que le navire marchand qui a commencé...

ramène (1). On largue les amarres, on pousse à l'eau les lourds flotteurs et tous y descendent, les blessés d'abord. Cazenove, blessé, se jette à la mer, repêche un de ses hommes et ne monte qu'ensuite sur un radeau... Ainsi travaillent, coude à coude, matelots et soldats.

Cependant qu'une deuxième torpille, frappant la cale 3, achève le grand navire agonisant. Alors seulement le capitaine d'artillerie Vigneron, puis le capitaine au long cours Guibert consentent à se jeter à l'eau, sachant qu'ils sont les derniers vivants restés à bord. Et, comme si l'*Amiral Hamelin* n'avait attendu que le geste de ces deux hommes, il se mâte verticalement, l'étrave pointée vers le ciel, découvrant sa carène rouge où bée la déchirure de la cale 2.

Une avalanche d'objets pesants, brusquement déracinés, arrachés de leurs emplantures, glissent sur le pont, dans une dégringolade terrible, fracassant tout sur leur passage. Une seconde, le bateau hésite. On dirait qu'il se cramponne à la surface, ou que son étambot s'appuie déjà sur le fond puis, doucement, il part. Par la grande écoutille centrale, par les cheminées couchées et béantes, la mer se rue dans la chaufferie, envahit les foyers ardents. Les chaudières sautent, enveloppant le grand cadavre rouge et debout d'un linceul cotonneux de vapeur blanche. Puis l'eau, lentement, monte jusqu'au panneau de l'avant, pénètre dans la cale 1, où l'incendie fait rage. Au contact du feu et des tôles brûlantes, la mer se vaporise en hurlements. Le gaillard d'avant, seul, émerge encore, 10 mètres, puis 5, puis, soudain, plus rien. Sans un remous, l'*Amiral Hamelin* disparaît, piquant vers la couche de sable fin où il va dormir, à 3 000 mètres plus bas....

Huit heures. Le sous-marin a disparu, lui aussi, en plongée, cap au nord. A présent, les canots sont tout seuls. Grâce à Dieu, la mer est calme. Matapan, la terre la plus proche, est à 350 kilomètres. Avant de faire route, il faut ramasser les

(1) L'aspirant Dumolard, du 17e, les deux jambes brisées, donne aussi l'exemple. Boubert, brigadier, Gulter, Parquet, Hérot, canonniers, blessés eux aussi, ne veulent point lâcher prise. Aux radeaux, travaillent aussi les canonniers Laurent, Clauet, Cauderlin, Roba, Giraud. Les matelots Thouément et Guézou font merveille, aidés par Tého Krouenen, chauffeur noir. L'adjudant Tonnelier, du 25e, qui se trouve dans le canot 3, cède sa place à un des blessés des radeaux. Pendant le transbordement un shrapnell le tue.

gens qui flottent, accrochés à des planches, à des auges, à des cages à poules. Les embarcations cherchent... (1).

A quatre heures du soir, deux grosses fumées surgissent à l'horizon, accourant vers les canots. A 20 nœuds, alertes et trépidants, arrivent le *Mameluck* et l'*Aspirant Herber*, deux contre-torpilleurs de France. A huit heures du matin, le *Dannebrog*, yacht royal danois, avait aperçu à toute vue la colonne de feu de l'*Amiral Hamelin* qui brûlait. Aussitôt, par T. S. F. il avait appelé au secours et donné le point. Et depuis ce moment, les deux torpilleurs se hâtent.

L'*Aspirant Herber* hèle les naufragés.

— Un navire-hôpital nous suit. C'est la fumée que vous voyez là-bas. Il vous prendra à son bord.

— Merci, répond le commandant Guibert. Voulez-vous nous aider à chercher ? Il nous manque encore du monde.

Lentement les contre-torpilleurs zigzaguent parmi les épaves, repêchent huit hommes, les huit derniers... Puis on se compte. La mer a conservé 55 artilleurs et 6 hommes de l'*Hamelin*. Les autres : 36 provenant du cargo et 257 passagers militaires, montent à bord du *Dunluce Castle*, hôpital anglais, en route de Moudros à Malte, alerté par l'*Aspirant Herber*. Ainsi les 48 blessés auront des lits... et des soins. Tous peuvent s'estimer heureux d'avoir trouvé là, en octobre, brise apaisée et mer clémente.

Sur l'eau toujours calme il ne reste plus que quelques débris flottants et les deux embarcations que le *Nord-Caper* rencontrera.

VII. — CORPS ET BIENS

Le *Nord-Caper* prend en remorque la baleinière et se remet en route parmi les épaves, parmi des flaques d'huile que le soleil irise de toutes les couleurs du prisme. La nuit du 24 au

(1) Kerleau, avec son youyou, sauve 38 naufragés. Il rencontre ainsi le capitaine Vigneron, épuisé, qui refuse de monter à bord avant que soient repêchés trois soldats qui nagent près de lui. Le sous-lieutenant Vilmin reste cinq heures à la mer; il n'a quitté le navire qu'après le départ de tous les canots. Les canonniers Boitte, du 17e, Dupressoir, Gourounec et Collin, du 25e, sont restés dix heures accrochés à des épaves. Dupressoir a sauvé un sous-officier, Collin a sauvé son brigadier. Les maréchaux des logis du 25e, Duez, Pidou, Chopin et Jeunet, ont réussi chacun à sauver l'armement complet de sa pièce.

25 octobre est claire et calme. Du chalutier on aperçoit les deux navires marchands du convoi, nettement visibles sur la traîne argentée de la lune à deux jours de son plein. A minuit sort de l'eau le feu de Matapan, belle lueur blanche coupée, toutes les deux minutes, d'un éclair rouge. A deux heures, le convoi double la pointe nord de Cérigo, l'ancienne Cythère, silhouette déchiquetée de pics aigus séparés par les grands trous d'ombre des vallées.

Par bâbord, c'est la Morée, l'immense trident que la Grèce tend vers le sud. Dans la nuit seule est visible sa pointe orientale, la presqu'île d'Élos, que termine, tombant tout droit dans la mer, l'énorme et majestueux mamelon du cap Malée. Sous la clarté lunaire, la grande muraille semble habillée de neige. Dominant la mer, une tache noire attire les regards, c'est la cahute du caloyer bénisseur qui, depuis des lustres, dessinait au-dessus de tous les navires en vue le triple signe de croix. Mais maintenant, l'ermite se cache, sans doute pour n'avoir pas à faire un geste d'anathème sur ces eaux...

Malée. C'est le point où Lacombe doit abandonner le cargo anglais. Le chalutier, suivi de la *Marie-Louise*, incline sa route vers l'est, vers Milo.

L'*Aréthuse* s'enfonce dans la nuit... et disparaît. Personne, jamais, ne saura ce qu'il est advenu de ce navire. Aucun sous-marin ennemi ne claironnera sa destruction.

Dans cette mer où, toutes les deux heures, on bute dans une côte ou dans une île, dans ces parages où tout passant est reconnu, repéré, signalé, pas un cadavre, pas une épave ne flottera pour dire : « Ici a péri l'*Aréthuse*. » Mystère absolu de la perte corps et biens...

VIII. — LA PATROUILLE

Dix jours plus tard, 4 novembre, le *Nord-Caper* suit la côte crétoise, l'œil au guet. Il s'agit, dit l'ordre du commandant Violette, de rechercher les sous-marins ennemis pour les détruire, de trouver leurs dépôts de ravitaillement et de les supprimer.

La seconde partie de cet ordre est inexécutable, mais personne ne s'en doute. Pendant trois ans encore, des nuées de petits bateaux fouilleront des centaines de calanques, boule-

verseront des milliers de cargaisons, avec l'espoir de trouver, un beau jour, les fameux bidons... Dieu seul sait sur combien de fausses pistes les Allemands nous ont lancés, avec cette histoire de ravitaillement. Pendant ce temps-là, on laissait une paix royale à leurs sous-marins. Et leurs commandants devaient bien rire... Réellement, il y avait de quoi. Car il eût suffi, à nous et aux Anglais, de regarder naviguer nos propres unités pour nous rendre compte qu'en croisière de guerre un sous-marin à moteur Diesel dépense toutes ses torpilles et met sur le flanc tout son équipage bien avant d'avoir brûlé la moitié de son pétrole. Le moindre submersible a, dans ses citernes, de quoi couvrir 4 000 milles (8 000 kilomètres). Et, s'il emploie ses ballasts comme soutes de réserve, son rayon d'action dépasse 10 000 milles.

Donc le *Nord-Caper* est en chasse... La côte sud de Crète passe pour suspecte, et particulièrement Grabousa, Élaphonisi, Kalo-Limniones et Sidero. Là sont les dépôts secrets, affirment les Grecs. Mais, par quelle voie extraordinaire la benzine a-t-elle bien pu arriver? Par les vapeurs neutres? Mais depuis le 4 août 1914 on les a visités, à chaque voyage, de fond en comble. Notez que, pour remplir les citernes d'un seul sous-marin, il faudrait cinq mille cinq cents caisses de 10 litres (1), masse plutôt encombrante et difficile à dissimuler.

Alors? Alors tout cela ne tient pas debout. Mais Lacombe est sur une piste. Bonne ou mauvaise, il faut la suivre jusqu'au bout, ne fût-ce que pour prouver à l'ennemi qu'il n'est plus chez lui dans la mer Égée.

En cette matinée du 4 novembre, une brise fraîche de sud-ouest évente la côte occidentale de Crète, dont l'extrémité nord est marquée par Grabousa, squelette d'îlot rongé par la mer, sans un arbre, sans un buisson. Un vieux château-fort vénitien le couronne, une des forteresses que la Sérénissime République a conservées le plus longtemps et qu'elle a, un beau jour, vendue aux Turcs pour un baril de sequins. Ce fort commandait une petite baie qui gît dans l'est. Mauvais abri, fond de roches couvertes d'une mince couche de sable, juste ce qu'il

(1) Je parle ici des sous-marins arrivés en Méditerranée à cette époque, les *U-31*, *U-39*, *U-35*, lesquels embarquaient 55 tonnes de combustible liquide; mais, dès qu'on passe aux types supérieurs *U-60*, *U-66*, on trouve, comme provision de benzine, 155 tonnes, soit 15 500 caisses de 10 litres.

faut pour faire croire aux marins que le mouillage est sûr. Et ceux qui se risquent là voient leur ancre chasser à la moindre bouffée de Nord et, partant à la dérive, s'empalent sur les écueils de Tigani. Voyez-vous un sous-marin, avec sa coque extérieure en papier, venant s'abriter là ? C'est pure plaisanterie...

Toutefois, Lacombe décide de jeter un coup d'œil sur la forteresse. Tiens, un canot... on le dirait en grand garde. Coup de canon de semonce. Poursuite. L'embarcation se réfugie dans une calanque où huit goélettes sont ancrées. Serait-ce gibier de bonne prise ? Pendant que le youyou du chalutier cingle vers l'îlot, on fouille les voiliers. Papiers en règle, naturellement, et rien de suspect dans les cales. Ils disent attendre une saute de vent pour gagner la côte sud. Des sous-marins ? Aucun d'eux n'en a vu. Des dépôts de benzine ? Pas davantage. A terre, l'enseigne Poulailler et huit hommes se hissent le long des pentes rôties de Grabousa ; on croirait que la roche va éclater de chaleur. Au vieux château, un chemin de ronde, puis une poterne délabrée, mènent à un escalier édenté dont l'équipe descend la soixantaine de marches pour trouver, dans une grande cour carrée, deux énormes canons de bronze portant fièrement, sur le renfort de culasse, le lion de Saint-Marc. Nulle trace de benzine. Rentré à bord, le détachement commence à se gausser ferme des indicateurs crétois.

Ils sont quatre à bord du *Nord-Caper*. Ils viennent d'Athènes, recrutés par le service des renseignements qui les a, dit-il, triés sur le volet. Sur les quatre, trois ne valent absolument rien. A bord du chalutier depuis deux jours à peine, ces messieurs se plaignent du manque de confort. Je préfère ne pas insister sur ce que répondent nos matelots à leurs jérémiades. En outre, ils accablent le commandant de perpétuelles demandes de subsides... Pourtant on les paie quatre francs par jour pour ne rien faire ou presque, car leur unique occupation a été, jusqu'à présent, de céder à un mal de mer incoercible, toujours à la grande joie de nos marins. Des Crétois, ces gens-là ? Leurs papiers l'affirment. Mais nous savons ce qu'en vaut la feuille... Lacombe décide de les débarquer, on essaiera d'utiliser leurs facultés à terre.

Le quatrième s'appelle Kristoulakis : il est d'un modèle tout différent. C'est un pur descendant de ces montagnards que ni

Venise, ni le Grand Seigneur n'ont pu dompter. Bergers et brigands, solides, sobres, agiles, énergiques, tireurs infaillibles, autrefois à la fronde, puis à l'arc, à présent au fusil, rançonnant les conquérants qui prétendaient leur faire payer la dîme... Un proverbe grec dit : « Les Crétois ignorent la mer. » Kristoulakis fait exception. D'abord pêcheur d'éponges, il a ensuite commandé longtemps un voilier. Contrebandier ou caboteur ? Peut-être les deux, et sûrement forban. Mais forban dont les yeux reflètent une âme simple, primitive, farouche. Grand, maigre, tanné et moustachu, cet homme de quarante-cinq ans donne l'impression d'une force tranquille, presque endormie, jusqu'au moment où l'on parle des Turcs. Alors ses muscles se crispent et sa figure change, on dirait un fauve prêt à bondir. Pour un peu, il grincerait des dents... Il a déjà assouvi, en partie, sa haine, lors de l'insurrection, et bien des Turcs ont tâté du coutelas gigantesque que Kristoulakis porte jour et nuit à sa ceinture et avec quoi il a, très proprement, égorgé nombre d'Allemands, car ce gaillard arrive d'Arras, et sûrement la Légion étrangère a regretté son départ. L'équipage du *Nord-Caper* est très fier de cette recrue. Cependant Kristoulakis est silencieux, presque sauvage, mais Lacombe a su le conquérir dès le premier contact. Ce Crétois, féru de liberté, a pour son commandant des yeux de chien fidèle. Ce n'est pas de la discipline, mais une espèce d'adoration.

Pendant la nuit du 4 au 5 novembre, le *Nord-Caper*, route au sud, suit de tout près la côte occidentale de la Crète. La brise a hâlé l'ouest en mollissant, le ressac de la houle qui rebondit contre les falaises accores, s'amuse avec le petit bateau dont les bastingages font cuiller, tribord et bâbord, à chaque coup d'un roulis énorme. A terre, rien. Pas un feu, pas un bruit. Une heure avant l'aube, le *Nord-Caper* double Elaphonisi et vient sur la gauche cap à l'est, pour longer la côte sud.

Le jour se lève, teintant de rose les premières neiges qui ont poudré cette nuit les plus hauts sommets des Monts-Blancs, épine dorsale de la Crète dans sa partie ouest. Puis la neige fond au premier rayon du soleil et, tout de suite, arrive en vue Selino-Kastelli, un des multiples Kastelli qui gardaient les mouillages des galères de Venise. Et sûrement un port, une ville même, doivent se cacher derrière la presqu'île tendue vers la mer ; sinon, à quoi peut bien servir tout l'appareil militaire qu'elle porte ?

Deux forts superposés, le turc bâti sur les ruines du vénitien, et tout un groupe de tours de veille pointues, qui semblent jouer aux quatre coins. Tours vides? Sans doute. Les véritables veilleurs doivent être les deux hommes qu'on aperçoit sur une hauteur de l'arrière-plan, faisant des signaux, bras en croix, puis se hâtant de disparaître. Qui sait si ces signaux-là n'ont pas fait brusquement plonger un sous-marin là-bas, derrière la pointe? Vraiment, rien n'est exaspérant comme cette chasse menée avec la certitude que la bête s'échappera quoi qu'il arrive...

Le *Nord-Caper* double la pointe. Le mouillage est désert. Sur la côte, quelques maisons minables; une plage de galets, sur quoi chante un ruisseau venu de la montagne et sortant d'une voûte de platanes et de lauriers-roses. Les indicateurs descendent à terre et reviennent bientôt, bourrés de renseignements. Deux sous-marins sont restés trois jours à Elaphonisi, qu'ils ont quitté le 1er novembre, l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest. Et l'on connaît le nom du marchand qui leur a vendu 100 caisses de benzine et le nom du capitaine de voilier qui les a portées de Selino-Kastelli à Elaphonisi. Mieux encore, le sieur Miaounakis et l'hôtelier Tsanakis offrent de conduire les Français aux endroits où la benzine est déposée. Mais il faut les payer très cher.

Le *Nord-Caper* n'a pas un sou. D'ailleurs, si l'affaire s'arrangeait, les deux Grecs en question installeraient eux-mêmes les dépôts clandestins. Le piège est grossier. Réfléchissons : 100 caisses de benzine, c'est-à-dire environ une tonne? On ne va pas loin avec cela. Et deux sous-marins? Voyons. D'après les T.S.F., il y a eu un torpillage le 3 novembre, à 150 milles dans le sud-est de Sélino. L'auteur en serait le sous-marin parti vers l'est. Quand à celui qui aurait filé vers l'ouest, il n'a encore rien fait. Jusqu'à plus ample informé, on peut croire qu'un seul sous-marin s'est montré sur la côte (1), peut-être tout simplement pour donner lui-même aux Grecs les faux renseignements à transmettre aux croisières alliées...

Lacombe explore Elaphonisi, puis l'île Gavdo (2) où le sous-

(1) En effet, depuis le 18 octobre jusqu'au 10 novembre, seul le fameux *U-35* a tenu la mer dans ces parages. Dans le sud de la Crète (sur la route Gibraltar-Alexandrie) et dans la baie de Solloum, il a coulé 14 navires (11 anglais, 2 italiens et 1 norvégien).

(2) Gavdo est une île isolée, à 60 kilomètres dans le sud de la Crète.

marin aurait été vu. Nulle trace d'opérations récentes sur les plages désertes des deux îlots, et nul ravitailleur mouillé. En route vers Kalo-Limniones.

La triple chaîne de montagnes, colonne vertébrale de la Crète, Mavra-Vouna à l'ouest, Ida au centre, Dicté à l'est, rejoint la mer, sur son versant nord, par une série de plateaux en gradins. Tous les ports de l'île sont sur la côte septentrionale. La côte sud, au contraire, est, presque partout, directement surplombée par les grands sommets, ce qui la rend à la fois inhospitalière et pittoresque infiniment. La lumière exquise ferait de cette traversée une vraie croisière de plaisance, si l'on n'était obsédé par la menace du monstre submergé qui, peut-être, vous guette là tout près.

Nul ne s'inquiète de la torpille possible, mais on cherche quand même le périscope pour tâcher d'éperonner l'ennemi. Recherche illusoire. Songez à l'aspect que peut avoir ce cylindre de 8 centimètres de diamètre lorsque, en un point quelconque de la mer immense, il émerge d'un demi-pied pendant 10 secondes, puis disparaît... Par mer d'huile, parfois, son sillage le trahit. Mais le plus léger clapotis brouille la trace. Le voir est une affaire de hasard. Une chance sur dix mille peut-être.

Le chalutier, cap à l'est, suit la côte sud, dédale de masses rocheuses escarpées, habillées de pins et de cyprès jusqu'à mi-pente, et culminant à 2500 mètres par les sommets chauves et désolés de la Mavra-Vouna. Voici Sphakia, adossée à la montagne. C'est, avec Hierapetra, la seule oasis de ce désert pierreux, le seul point de ces 300 kilomètres de côtes où, du large, on aperçoive des maisons. Peut-être trouverait-on encore à Sphakia quelques marchands de benzine. Mais le mouillage le plus voisin, Loutro, est à six heures de marche, par un sentier en corniche, où le transport des caisses serait un tour de force. Puis, la côte redevient sauvage. Entre des rochers gris ou bleuâtres, debout ou écroulés, on aperçoit l'entrée de gorges creusées par des torrents invisibles, dont les méandres se devinent grâce aux lentisques et aux arbousiers qui profitent de leur fraîcheur. Aucun être humain ne se montre. A la jumelle, on distingue, accrochés à la montagne, quelque ferme sans bétail, quelque cahute de berger vide, quelque champ d'oliviers désert. Parfois, un tourbillon de poussière

s'élève sur une pente. On dirait une trombe qui naît. C'est un troupeau de chèvres sauvages lancées au triple galop.

Pendant toute la journée du 5 novembre, le *Nord-Caper* surveille. Malgré le beau temps, aucune barque de pêche n'est à la mer. Du reste, le long de tout le ruban parcouru ce jour-là, Lacombe n'a vu aucune baie où un sous-marin puisse mouiller en sûreté. Par vent du sud, un navire à l'ancre serait en perdition et, par vent du nord, les rafales tombent des sommets avec une violence inouïe; la mer n'est plus qu'une nappe d'écume; aucun va-et-vient de canot, aucun accostage n'est possible.

Un peu avant l'aurore du 6, des feux soudain s'allument dans une faille de la montagne, près de Kalo-Limniones, baie suspecte. Attendons l'aube.

La voici. Et, soudain, surgit la masse colossale de l'Ida. Son sommet, qui semble un dos d'âne tout pelé, se voile par instants de nuages roses. A Kalo-Limniones, Lacombe débarque et cherche en vain la trace des feux aperçus pendant la nuit. Les huttes, les grottes, les buissons, les criques sont vierges de cendres. Et le *Nord-Caper* repart, cinglant vers le cap Kefala, qui semble un lion couché au bord de la mer comme pour garder l'entrée de la vallée qui mène au Labyrinthe et à Gortyn, où Hannibal fit semblant de cacher ses trésors. L'aspect de la côte change à présent. La grande chaine s'est reculée vers le nord. Le rivage est bordé de montagnes plus basses et moins abruptes qui cachent aux navigateurs la grande plaine qu'arrose le Léthé, la plaine de Massaria, ombragée d'oliviers, d'orangers, de grenadiers, de mûriers et de noyers centenaires, et de châtaigniers géants. Le blé et la vigne y prospèrent depuis que le Turc n'est plus le maître du pays.

Un immense champ d'oliviers, piqueté de chênes verts, annonce l'approche d'Hierapetra, cité malsaine et déchue. De son ancienne splendeur, seuls subsistent un mur d'enceinte en ruines, les restes d'un môle romain, et, naturellement, les débris d'un château-fort de Venise. Cependant, Hierapetra, grâce à la guerre, a repris de l'importance. Les indigènes profitent de l'or allemand, distribué à caisse ouverte. L'espionnage est supérieurement organisé dans cette ville où grouillent les Turcs. On reparle des deux fameux sous-marins dont l'un est, paraît-il, peint en noir et l'autre en gris. Ils auraient pris

des vivres frais, — ce qui est vraisemblable, — dans les environs immédiats de la ville. Comme toujours, on donne une liste de noms, notamment ceux de l'inévitable fournisseur de benzine et du batelier. Et, naturellement, on offre à Lacombe, moyennant finance, de le conduire à un dépôt clandestin.

Une fois l'invraisemblable éliminé, on peut conclure que Hierapetra est un centre à surveiller. Mais il faut, d'abord, s'éclipser ; le *Nord-Caper* est, moralement, brûlé sur la côte sud. Au crépuscule, il cingle vers le sud-ouest pour détourner les chiens, puis, la nuit faite, il vire de bord cap pour cap et gagne le littoral oriental de Crète, qu'il s'agit d'explorer à fond cette nuit.

Calme plat, pas de lune. Temps idéal pour le ravitaillement secret dans quelque crique déserte, temps merveilleux aussi pour la surprise. Le *Nord-Caper* n'aura pas trop de toute la nuit pour battre les 50 kilomètres de la côte est. En plein jour, trois heures suffiraient. A l'aube prochaine, on fera route sur Milo, croisière terminée.

Avance furtive, à toute petite vitesse, dans l'ombre. Lacombe manœuvre lui-même, suivant la terre à la toucher. Elle est tellement accore que, par endroits, on pourrait accoster les grandes falaises rocheuses, derniers contreforts des monts Dicté, qui tombent à pic dans l'eau. Plaqué contre leur muraille obscure, le *Nord-Caper* est invisible et bien placé pour observer le large. Les hommes veillent, yeux braqués, oreilles tendues, narines humant les souffles de la nuit. Par quoi seront-ils avertis d'abord? Sera-ce une silhouette longue et basse qui, soudain, fera plus noir un point du cristal sombre où se mirent les constellations? Sera-ce le bruit sec et saccadé d'un Diesel chargeant des batteries? Sera-ce l'odeur âcre de la benzine traînant sur l'eau?

De toute manière, par une nuit pareille, l'alerte sera donnée de tout près. Le chalutier aura quelques secondes à peine pour foncer, de toute sa masse, pour le terrible coup d'éperon. Silencieux et obscur, il chemine. Aucune lumière, aucune fumée. Lacombe arpente la passerelle, donnant ses ordres à voix basse, stoppant parfois pour écouter et parfois augmentant de vitesse en doublant quelque pointe qui pourrait cacher l'ennemi. Le calme est tel qu'on entend le très léger ressac de la houle invisible qui vient mourir sur le rivage. Dans l'obscurité, les roches blanches prennent l'aspect de voiliers,

et les îlots semblent des navires au mouillage. Chaque fois, le chalutier s'approche, examine de tout près, puis repart.

Le *Nord-Caper* explore ainsi les Kavallos à dix heures. A minuit, dans la baie Zakro, point suspect, il longe la plage. Aucune barque à l'ancre ; on distingue vaguement les cahutes du bord de l'eau, dont deux ou trois sont encore éclairées. Lacombe stoppe, espérant qu'un de ces feux-là va clignoter pour quelque signal. Rien. Dans le lointain, des chiens aboient ; peu à peu, les lumières s'éteignent ; le patrouilleur reprend sa route, poursuivi par l'odeur puissante et sauvage du maquis crétois. Les quarts fuient, rapides. A trois heures, le *Nord-Caper* a exploré toute la côte orientale, fouillé toutes les criques, toutes les calanques. Il est temps d'abandonner la chasse pour rentrer au point d'appui.

Lacombe réfléchit. Les renseignements recueillis la veille lui avaient vraiment donné l'espoir de trouver enfin l'ennemi. Il ne veut pas y renoncer ainsi. Soudain saisi par l'intuition du chasseur qui se sent sur une bonne piste, il décide de retourner à Hierapetra pour une nouvelle enquête. La nuit prochaine, on tentera la chance une fois de plus. Route au sud. Vitesse 10 nœuds.

IX. — A L'ABORDAGE

7 novembre. — L'aube approche. Par tribord, les sommets commencent à se dessiner sur le ciel. A l'horizon, droit derrière, le feu du cap Sidero jette sur la mer, toutes les minutes, un bref éclat blanc. Sur la passerelle, l'homme de barre, attentif, gouverne au sud ; l'enseigne Poulailler a pris le quart à quatre heures. Assis sur un pliant, acagnardé dans l'angle de deux rambardes, Lacombe s'est assoupi. Sur le gaillard d'avant, les canonniers du 65 commencent à sortir de l'ombre, formes vagues enveloppées de couvertures à capuchon. La rosée du matin se condense sur les tôles et sur les filins d'acier. La consigne du silence levée, les bruits du bord ont repris, piétinement sourd des hommes de quart, grincement de la chaîne du treuil à escarbilles dans la grande manche à vent. Une silhouette bottée se hisse lourdement dans les haubans de misaine : c'est l'homme de vigie qui va s'installer dans son tonneau, en tête de mât.

Quatre heures et demie. — L'aurore. Le ciel pâlit légèrement; les pics du Dicté se font plus nets, cependant que les contours du rivage s'estompent dans l'enveloppement ouaté de la brume du matin. Toujours calme plat, mais la brise a dû souffler cette nuit quelque part dans l'Est, très loin, car une petite houle traversière fait doucement rouler le *Nord-Caper*. A tribord devant, l'île Koupho, basse et plate, se détache soudain de la grande terre, ouvrant le chenal par où l'on gagnera Hierapetra. Les formes se précisent, les couleurs surgissent. Les crêtes de la chaîne Lassithi commencent de rosir, tandis que les étoiles s'éteignent. Brusquement le feu de Sidero disparaît, masqué par le cap Plaka.

— Navire à un quart par bâbord.

— A toute vitesse. Gouvernez dessus, ordonne aussitôt Lacombe que le cri de la vigie a réveillé.

Une forme grisâtre, à trois ou quatre milles. Elle blanchit peu à peu, sous les premiers rayons du jour. Dans sa jumelle Lacombe distingue une grande goélette, toutes voiles dessus. Un caboteur peut-être... Que peut-il bien faire à l'écart des routes fréquentées, et justement à l'endroit où des sous-marins sont venus, il n'y a pas cinq jours?... Sans quitter les oculaires, le commandant ordonne :

— Aux postes de combat. Paré à amener le youyou pour la visite.

Et, de toute sa voix claire :

— Dans tous les secteurs, veillez bien sur l'eau.

Tous comprennent. Ce voilier a dû ravitailler quelque sous-marin, lequel doit guetter, en plongée, pas loin. Attention à la torpille... Les hommes, vite à leurs postes, scrutent la mer calme, chacun dans l'angle dont il a la charge. Ainsi le chalutier est protégé par une couronne de regards qui couvre tout l'horizon.

Lacombe, maintenant, s'adresse à son second :

— Voici de l'ouvrage pour vous. Faites une visite serrée. Armez-vous, armez vos youyoutiers et emmenez Kristoulakis.

— Présent, commandant! répond la voix joyeuse du Crétois.

Kristoulakis est là, paré comme toujours. A la mer jamais il ne se couche, il reste à portée de la voix de son chef, au pied de l'échelle de passerelle.

— As-tu déjà rencontré ce bateau-là? demande Lacombe.

— Jamais par ici, commandant, j'en ai connu un tout pareil, qui faisait la contrebande du tabac bulgare sur la côte d'Asie.

La goélette n'est plus qu'à trois encâblures (1). Elle paraît chargée à refus. Aucune tête ne se montre au-dessus des bastingages, personne dans la mâture. Le soleil levant tape en plein sur le tableau arrière, on n'y lit aucun nom...

— Stop, commande Lacombe. Amenez le youyou.

L'embarcation, toute menue, va vers le bateau inconnu et silencieux. Poulailler à la barre, deux matelots aux avirons, chacun d'eux a un revolver. A l'avant, Kristoulakis est armé de son couteau et d'une arme à feu dont seule la crosse lourde et damasquinée émerge de sa ceinture. Le *Nord-Caper* règle sa vitesse sur celle du youyou. A bord du chalutier, les hommes armés sont prêts. Les hommes armés... sept en tout, car trois révolvers sont dans l'embarcation ; il n'en reste que deux à bord, et cinq fusils... Il est vrai que les deux canons sont chargés. Il est vrai que jamais voilier ou vapeur n'a fait mine de résister à l'équipe de visite.

La goélette est tout près. A cent mètres à peine. Au roulis ses voiles, qu'aucune brise ne gonfle, battent lourdement contre les haubans.

— Oh ! bon Dieu...

D'un coup de jumelle, Lacombe vient de se rendre compte.

A la barre du voilier, un homme, porteur d'un fez rouge. Sur le pont des formes couchées, en deux groupes. Une dizaine à l'arrière, une trentaine au pied du grand mât, enroulées dans des couvertures grises. Et toutes les têtes sont coiffées du tarbouch de la cavalerie ottomane, lequel est d'astrakan noir et porte, couvrant tout son fond plat, une grande étoile d'argent à branches rectangulaires. Toute une troupe contre nos quatre hommes...

En une seconde Lacombe décide.

— A la manœuvre, tout le monde. Attrape à accoster le Turc. Hissez les couleurs.

A l'abordage ! C'est le seul moyen de s'en tirer. Si on canonnait la goélette, l'enseigne et l'équipe de visite seraient massacrés sans rémission. A toute vitesse, le *Nord-Caper*

(1) Une encâblure vaut un dixième de mille, c'est-à-dire 185 mètres.

manœuvre pour élonger le voilier à contrebord (1). Les gabiers disposent les amarres.

Soudain, sur la passerelle, une voix retentit, formidable, une voix de bronze qui casse les tympans; c'est Lacombe qui hurle dans un gigantesque mégaphone (2) :

— Kristoulakis, veille le second !

Il était temps... Sur la goélette, Poulailler, revolver au poing, parlemente avec le patron au fez rouge. Au-dessus des corps allongés à leurs pieds des têtes à peine réveillées se dressent. Rien n'est berceur comme le roulis d'un voilier pris par le calme. Mais, derrière l'enseigne, un homme, vêtu de la grande capote gris clair des officiers turcs, chaussé de hautes bottes vernies, s'est levé et vise l'enseigne avec un browning, tout en distribuant des coups de pieds aux dormeurs voisins.

Au cri poussé par Lacombe, Kristoulakis se retourne; son poing, armé d'un antique revolver, clou hors d'usage balistique mais casse-tête parfait, s'abat en plein visage du Turc qui dégringole et lâche son arme, car le youyoutier Merlin, Boulonnais rapide et vigoureux, lui a porté, en même temps, un « bras tordu » selon toutes les règles de la lutte japonaise. Ainsi tombe, hors de combat et désarmé, l'élégant lieutenant Loufty-Bey, un des produits les plus distingués de l'école de guerre de Constantinople.

Une minute plus tard, le *Nord-Caper* accoste la goélette. Une troupe hurlante de matelots français saute du gaillard d'avant sur la dunette turque. Malfoy est en tête, ancien pêcheur du chalutier, bonnet sur l'oreille droite, manches de sa salopette en toile brune relevées jusqu'au coude, superbe et terrible, poings en avant. Dur réveil pour les sous-officiers et les soldats turcs entassés autour du grand mât! A grands coups de leurs lourdes bottes ou de leurs sabots, nos hommes piétinent le tas de corps couchés. On dirait une meute de dogues lancée à la curée. Tout Turc essayant de se lever est aussitôt abattu d'un coup de crosse par un des cinq hommes armées de fusils. Les deux canons du *Nord-Caper* sont pointés vers ce grouillement humain que le mégaphone semble aussi menacer, tel un

(1) A contrebord signifie : parallèlement et en sens contraire, l'arrière de de chaque navire contre l'avant de l'autre.

(2) Le mégaphone n'est autre que le porte-voix de l'ancienne marine. L'argot des matelots l'a très justement baptisé « gueulophone ».

tromblon prêt à cracher la mitraille. C'est la surprise dans toute sa beauté. Les malheureux Turcs n'y comprennent goutte, ils voudraient bien que quelqu'un leur donnât un ordre. Oh! ils obéiraient tout de suite, car si leur initiative est nulle, ils ne connaissent point la peur. Mais le commandant français se conforme à la bonne tactique : séparer les chefs de leurs hommes. Et, tel Jupiter tonnant, Lacombe dirige le combat :

— Hardi, mes garçons! Tous à l'arrière. Aux officiers!

Surexcités par la lutte, les matelots se ruent. Près du gouvernail, la mêlée est telle qu'aucun des chefs turcs n'ose tirer. Les Français cognent dru. Ils sont à leur affaire. Vraiment de telles minutes paient largement l'ennui des longues patrouilles inutiles. Le commandant supérieur turc, chef d'escadron Ahmed Fehmi, abruti par un coup de tête bretonne reçu dans l'estomac, fait camarade. Un marin le désarme et l'oblige à passer sur le *Nord-Caper*.

Mais Loufty-Bey s'est relevé. Il tente de rallier ses hommes, crie des commandements. Il faut le museler.

— Kristoulakis, emballe-le. Jette-le moi. Les autres aussi, désarmez-les tous.

Ainsi tonne Lacombe. L'officier turc, saisi à la gorge et au ceinturon, est poussé jusqu'au plat-bord, puis basculé. Après un double saut périlleux, il atterrit au pied de la passerelle du *Nord-Caper*, la tête contre une épontille, juste à temps pour recevoir sur son dos le lieutenant Moursal que Merlin vient d'expédier par le même chemin.

Ainsi se trouve décapitée la défense ottomane. Groupés et faisant mine de se mettre en défense, il reste huit sous-lieutenants à peau bronzée, demi-noirs ou arabes. Mais peu importe la nuance... Sous l'assaut de Malfoy, de Kristoulakis, du second-maître Boussard, ils sont désarmés et, cul par-dessus tête, précipités, tels des ballots, sur le pont du chalutier où ils arrivent meurtris et résignés. *Mektoub* (1). Mais, même à bord du *Nord-Caper*, Loufty-Bey refuse de s'incliner devant la force... Sitôt revenu à lui, il constate qu'après tout les Français se battent un contre quatre (2). C'est trop fort vraiment. Cet officier têtu commence de haranguer ses camarades encore tout ahuris de la trajectoire aérienne qu'ils viennent de

(1) C'était écrit.

(2) Exactement 10 Français armés contre 43 Turcs en armes dont 11 officiers.

parcourir. Lacombe, cette fois, en a assez, il se tourne vers le quartier-maître timonier de la passerelle :

— Scour, mets-lui un direct. Et boucle-le dans le poste.

Scour, géant barbu, franchit la rambarde, se laisse choir sur la tête d'un sous-lieutenant qu'il écrase tant soit peu et, d'un seul coup en pleine face, abat Loufty-Bey qu'il traîne dans le poste des seconds-maîtres. D'un geste sans réplique, il invite les autres officiers à le rejoindre et donne un tour de clef.

— Paré, commandant.

— Bien, mon ami, va rejoindre tes camarades.

Le quartier-maître escalade le voilier. Mais déjà la paix y règne. Rendus passifs par la mise hors circuit de leurs officiers, sidérés par le tonnerre du mégaphone, les soldats ont capitulé (1). Conduits par Kristoulakis, ils embarquent sur le *Nord-Caper*. Un par un, mains hautes, ils défilent. Sur le front de chaque nouvel arrivant, le second-maître Jourdan appuie fortement le canon de son revolver. Le second-maître fourrier Guilloux, qui semble plus turc que les Turcs avec sa peau tannée, son nez en bec d'aigle, sa grosse moustache noire et ses sourcils terribles, fouille consciencieusement poches et ceintures et jette les armes dans un sac à pain. Vingt poignards, vingt revolvers. Enfin, Malfoy, calier de son état, prend charge des prisonniers. Il a ouvert la grande écoutille de l'avant et supprimé l'échelle.

— Saute là-dedans, figure d'Arbi.

Les Turcs sautent. La grande cale à poisson les avale tous. Trente-deux hommes en tout. Trente-deux gaillards qui n'ont pas osé... Pas plus que n'ont osé leur onze officiers ! Heureusement.

(1) Ils n'ont pas capitulé tout de suite. Quand le détachement d'abordage s'est précipité à l'arrière, sur les officiers, le second-maître manœuvrier Jourdan est resté seul, révolver au poing, pour contenir les soldats. Ceux-ci ont tenté de se ressaisir et le second-maître a failli y passer. Heureusement le matelot Barbet, petit, maigre, mais expert en savate, a vivement expédié deux Turcs grâce à deux coups de pied douloureusement placés. Puis sont intervenus les mécaniciens et chauffeurs, démons noirs et demi-nus, guidés par le quartier-maître Berthon, gamin blond armé de sa massue de forgeron et par le quartier-maître fusilier Jacolot, baïonnette au poing, bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, et que la pratique de la culture physique de l'école de Lorient a rendu particulièrement redoutable. Dans la bagarre, le matelot Brest a reçu sur la tête un dur coup de crosse qui l'a à moitié assommé.

Toute l'affaire n'a pas duré une heure. Mais, au bout de cette heure-là, Lacombe est aphone, totalement.

X. — SI-ACHMET ATTEND...

Sur la côte de la Grande Syrte, quelque part entre Ben-Ghazi et Solloum, on attend la goélette sans nom.

Ahmed-Fehmi, à la fois chef d'escadron turc et cheikh senoussi, Loufty-Bey, Moursal et les autres doivent apporter la bonne parole à ceux qui, dans le désert de Lybie comme en Tripolitaine, hésitent encore... Des sous-marins déjà ont amené des officiers ottomans, mais aucun matériel n'a pu passer. Les sous-marins, regorgeant d'appareils tels des boîtiers de montre, ne se prêtent pas à ce transport. Et l'on attend les cadeaux qui doivent vaincre les derniers scrupules de Si-Achmet, grand Cheikh des Senoussis, et de ses lieutenants. Ils comprendront que les Alliés mentent, qui se prétendent maîtres de la mer, puisqu'un simple voilier aura pu échapper aux croisières.

Il faut qu'il passe. Il faut qu'enfin tous les Bédouins nomades fanatisés par Noury-Bey, frère d'Enver-Pacha, jettent les Italiens à la mer et donnent l'assaut à la vallée du Nil. En même temps, l'armée qu'on prépare secrètement à Stamboul traversera de nouveau le désert du Sinaï pour venger l'échec sanglant subi par Djemal, en février 1915, au canal de Suez (1). Depuis un an tout juste la guerre sainte est proclamée. Elle devait soulever l'Islam des Indes au Maroc, immobiliser des troupes alliées à la frontière afghane, en Égypte, en Afrique du nord, partout. Et la guerre sainte a fait long feu. Mais l'heure approche...

Pourtant, le grand Cheikh ne se décide point. L'Angleterre est bien forte ! Grâce au *Nord-Caper*, pendant quatre semaines encore il hésitera. Le général Maxwell, prévenu, aura le temps d'évacuer Solloum, que les Senoussis convoitent. Il pourra masser ses troupes à Matruh. Mieux encore, il leur enverra des renforts venant des Dardanelles. Ainsi les Anglais pourront vaincre les troupes de Djafer Pacha, le 25 décembre 1915, à Barani, les battre de nouveau à Hassalin, le 13 janvier 1916,

(1) Échec dont le récit paraîtra prochainement dans la *Revue*.

et les écraser définitivement, fin février, à Barani encore et à Solloum.

Telle est l'œuvre du *Nord-Caper*.

La goélette est bondée de cadeaux précieux, de matériel de guerre et de proclamations par dizaines de milliers. Une quinzaine de Turcs, extraits de la cale à poisson, commencent de transborder les caisses. Kristoulakis, hérissé d'armes de grand prix, leur traduit sans aménité les ordres. Ils sont nets : l'obéissance ou la mort immédiate, suivie d'immersion. Dociles et respectueux, les grands gaillards travaillent.

Voici des ballots de tabac d'Orient, des montagnes de conserves des premières marques. Les matelots français sont dans la joie. L'ordinaire va devenir fameux pendant les mois à venir... Ils attendent le champagne. Hélas ! le voilier est musulman ! Trop vite le pont du chalutier est bondé à ne plus savoir où mettre une caisse de plus et la goélette est encore aux trois quarts pleine. Lacombe a grande envie de la remorquer jusqu'à Milo. Mais si, alourdi par cette grosse barque, il rencontrait un sous-marin... Il faut y renoncer. Le pont du voilier est arrosé de pétrole; puis le *Nord-Caper* ouvre le feu. Le turc flambe, saute et coule aussitôt.

Noury-Bey et sa clique attendront en vain.

XI. — LE RETOUR

Milo, 8 novembre. — La rade est presque vide.

Le commandant Violette est parti pour Stampalie avec ses chalutiers. Dans l'immense cirque d'eau aux bords gris et escarpés que domine le majestueux mont Élias, le *Dehorter* et la *Foudre* sont à l'ancre. Le *Dehorter*, contre-torpilleur, porte le guidon du capitaine de vaisseau qui commande la croisière sud de l'Égée; la *Foudre* est navire-atelier et relai de T. S. F. entre Malte et le Levant. Sur la côte nord le paquebot *Yunnan* est au sec. Une torpille allemande l'a éventré le 7 octobre et les patrouilleurs ont réussi à le remorquer là. De la pointe Kalamaria à la pointe Bombarda, en travers du goulet d'entrée, un petit chalutier, roulant bord sur bord, monte la garde le long d'une ligne de bouées. Elles portent le filet protecteur, un pauvre barrage, haut tout juste de vingt mètres, laissant sous lui soixante-dix mètres de hauteur d'eau sans obstruction

aucune. Un sous-marin entrerait comme il voudrait. Heureusement l'ennemi croit la passe hermétiquement bouchée...

A 9 heures, le *Nord-Caper* se présente. Il s'est annoncé par T. S. F. et la nouvelle s'est répandue dans l'île, nul ne sait comment. Quand il franchit le barrage, la pointe Bombarda grouille d'indigènes descendus de Kastro, capitale de l'île, perchée sur un morne, dont l'aspect rappelle étrangement la colline de Six-Fours et fait battre les cœurs toulonnais. Tous ces Grecs ne sont pas venus pour acclamer les vainqueurs, car les Miliotes sont ardemment royalistes et c'est tout dire.... mais certaines gens saisissent volontiers l'occasion de huer l'ennemi d'hier, même enchaîné par l'ennemi de demain... Les curieux en sont d'ailleurs pour leurs frais. Le *Nord-Caper* n'a pas eu le temps d'arrimer les caisses qui encombrent le pont, jusqu'à dépasser les bastingages. Les prisonniers restent invisibles.

Depuis deux siècles, le temps est passé où Milo servait de dépôt au butin et aux captifs que les grands corsaires enlevaient aux galères barbaresques ou aux nefs du Grand-Seigneur. Alors Beneville Téméricourt, d'Hocquincour, Cruvelier, d'Antrechaus, Poussel, l'Orange, Lauthier et tant d'autres entassaient esclaves et richesses dans le couvent des capucins français. Lacombe est de la même race que ces grands aventuriers... mais Milo est terre grecque. Si bien que le commandant du *Dehorter* ne sait que faire de tous ces Turcs, de tout ce matériel, en attendant une occasion de les expédier à Malte. Le *Nord-Caper* pourrait peut-être s'en charger, mais son équipage est bien réduit...

— Commandant, objecte Lacombe, j'ai eu assez de monde pour les prendre. Vous pouvez être tranquille, je saurai les garder.

A quatre heures du soir, le chalutier appareille pour Malte. Aucune difficulté à surveiller les prisonniers. Résignés d'abord, les Turcs ont, à présent, pris l'habitude d'une détention qui n'a rien de terrible. Les menaces véhémentes proférées par Kristoulakis, — lequel fait dix-huit heures de faction par jour, — sont restées platoniques. Sous-officiers et soldats ont connu le dressage allemand; devant la manière française ils demeurent stupéfaits. Et le fait d'avoir été pris par un navire de France atténue grandement, pour les officiers, l'humiliation de la capture. Ahmed-Fehmi se serait suicidé s'il était tombé en d'autres mains...

Les chefs sont conquis par la courtoisie de Lacombe. Le commandant du *Nord-Caper* leur a laissé leurs bijoux, leur argent ; il a pris soin de mettre en sûreté, dans sa propre cabine, leurs effets personnels ; il les alimente chaque matin de cigarettes égyptiennes de la meilleure marque, achetées à Malte. A ces procédés s'ajoute la douceur de tous envers les simples troupiers. Tant et si bien que, pendant les trois jours de traversée vers Malte, la détente naît, puis la confiance. Les langues se délient, Lacombe apprend ainsi nombre de détails précieux. Les vrais Turcs haïssent les Allemands et cet Enver-Pacha qui rêve de détrôner la dynastie régnante et de se faire proclamer sultan. Les difficultés militaires sont grandes : il reste peu de troupes à Constantinople ; il faut quand même envoyer des renforts au Caucase, tenir tête aux Alliés à Gallipoli, et les Bulgares réclament des renforts qu'ils ne recevront jamais. Enfin, aucun officier turc ne croit au succès de l'opération que l'on prépare contre le canal de Suez...

Par un temps idéal, la traversée s'achève. Voici le dernier soir, les prisonniers deviennent soucieux. Pourvu que, demain, on ne les livre pas à l'Angleterre.

Et chacun des officiers offre au commandant français une photographie dédicacée, puis l'on prend rendez-vous, à Stamboul, après la guerre.

XII. — LA FOURRAGÈRE

Par T. S. F., la *Foudre* a prévenu l'armée navale.

En ce matin radieux du 11 novembre 1915, le Grand Port de Malte attend le *Nord-Caper*. Au pied des murs de La Valette, au pied des remparts de Floriana, les navires sont, ce jour-là, nombreux. Français venus de Toulon et de Bizerte, Anglais descendus de Moudros. Équipages massés sur les passavants, officiers sur les plages arrière, gardes alignées, musiques prêtes.

Le voici. Entre deux lignes de dreadnoughts et de croiseurs de bataille il s'avance, rafiot minuscule, peinture rongée par la mer, cheminée encroûtée de sel, dunette encombrée de butin mis en tas, matelots aux postes de manœuvre, haillonneux.

Couvert de gloire.

Des hourrahs sans fin. La *Marche Lorraine* et la *Marseillaise* que jouent les Anglais. Tous les bâtiments crient leur admi-

ration à cette poignée d'hommes à défroque râpée, qui amène prisonnière la troupe magnifique, alignée entre la cheminée et le mât de misaine, les beaux gaillards flambant neuf qui, eux, sont les vaincus... Élégants officiers en grands manteaux clairs, en bottes vernies... mais dont les sabres sont sur la passerelle, dans la chambre de veille, avec le pavillon rouge à croissant et étoile blancs, le pavillon de la goélette sans nom. Sous-officiers, soldats superbes, hauts de six pieds, faces d'ébène ou de bronze patiné, vêtus de khakis tout neufs, impeccables... surveillés par deux ou trois petits gars de chez nous et par Kristoulakis, arsenal vivant.

Oui. Trente hommes, dont vingt étaient sans armes, trente marins commandés par un fameux chef, avec leurs poings, avec leur furie française, et sans verser une goutte de sang, ont capturé 43 soldats d'élite, turcs, bédouins, arabes, armés jusqu'aux dents.

Le chalutier stoppe, l'ancre tombe. Des yoles se hâtent, arborant des marques d'amiraux. Tous veulent voir et savoir.

Et, sans attendre, le commandant en chef de l'armée navale française fait, des vareuses élimées de nos matelots, le plus bel uniforme du monde, en y accrochant la fourragère glorieuse, qu'aucun bâtiment de surface de la flotte française n'a encore obtenue.

PAUL CHACK.

P.-S. La citation de l'aviso auxiliaire *Nord-Caper* porte le motif suivant : « Pour la façon brillante dont ce bâtiment, qui n'avait pas dix hommes armés, a enlevé à l'abordage une goélette turque montée par quarante-trois hommes armés, dont onze officiers. » Et voici la liste du personnel cité à l'ordre du jour de l'armée navale : le lieutenant de vaisseau Lacombe, commandant; l'enseigne de vaisseau de 1re classe auxiliaire Poulailler; les seconds-maîtres Jourdan, Guilloux, Boussard; les quartiers-maîtres Scour, Berthou, Jacolot; les matelots Barbet, Merlin, Malfoy, Brest; l'interprète Kristoulakis. Le matelot Brest fut le seul blessé pendant le combat.

LA PRINCESSE MATHILDE ET THÉOPHILE GAUTIER

II[1]

Théo m'a parlé ce matin avec admiration du joli roman que lui ont dédié les Goncourt : *Renée Mauperin.*

« Les deux frères, me dit-il, ont été les premiers romanciers qui aient osé peindre au naturel la jeune fille moderne, dont les demoiselles Benoiton sont les caricatures. Si bien élevée que soit une jeune fille ou une jeune femme aujourd'hui, on ne peut la préserver des contacts douteux, on ne saurait l'empêcher de respirer dans l'air commun. Elle a toujours un père, un frère ou un mari qui passe une grande partie de son temps chez ces demoiselles, ou seulement au cercle, et sans s'en apercevoir il rapporte chez lui je ne sais quoi, qu'il communique à sa sœur ou à sa femme : une jeune fille est corrompue par son père! Et puis, elle voit dans la rue et coudoie dans la foule des lorettes avec des visages maquillés, de la poudre d'or dans les cheveux et des *suivez-moi jeune homme* descendant sur le dos, invitant les passants. Comme je le disais dans un petit sonnet que j'improvisai hier soir pour Claudius Popelin,

« Il faut qu'aux temps on s'accommode :

Sous ce petit format commode
Un grand problème est agité :
On y cherche si l'a beauté
Peut s'accorder avec la mode.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

Notre art à tort répète l'ode
Que dans sa blanche nudité
Chante la jeune antiquité :
Il faut qu'aux tons l'on s'accommode.

Dans nos bals, aujourd'hui, Vénus
Gonflerait ses charmes connus
Du mensonge des crinolines;

Elle aurait guipures, malines,
Une traîne à son cotillon,
Et pour ceste un tatafouillon!

« Naturellement, un puriste comme moi est surtout frappé par cette intrusion de l'argot dans les salons les plus fermés. Quand quelque chose ennuie la Princesse, elle ose dire : « C'est embêtant! » Si Mme de Maintenon avait surpris ce propos sur les lèvres de la Duchesse de Bourgogne, elle se serait évanouie, ou du moins l'aurait fortement réprimandée, si toutefois elle eût compris cet adjectif déplacé sur des lèvres royales... L'Impératrice elle-même, si impeccable qu'elle soit, si inaccessible aux bruits du dehors dans sa tour d'ivoire, n'échappe pas à la contagion. Un jour, après l'arrangement de son boudoir aux Tuileries, ne m'a-t-elle pas dit : « Je suis enfin dans mes meubles! — Votre Majesté, lui ai-je répondu, un peu surpris, se meuble-t-elle en bois des Iles ou en palissandre?... » D'ailleurs il ne faut pas croire qu'il y ait une grande différence entre les salons de la haute bicherie et l'hôtel de la Princesse. A la table de Mme de P... et d'autres hétaïres, on rencontre les mêmes convives, Sainte-Beuve, Taine, Renan, Saint-Victor, les Goncourt, etc. Ce sont les mêmes parfums d'Houbigant et de Lubin, les mêmes toilettes de Worth ou de Laferrière. Chacune veut s'imaginer que l'autre est peu soignée, mal habillée : seulement l'une veut avant tout paraître grande dame, ne l'étant pas de naissance, et la grâce de l'autre consiste à faire oublier son rang. Tout cela ne veut pas dire, comme certaines gens le prétendent, qu'à notre époque on assiste à une grande décadence des mœurs : loin de là! Lisez les mémoires du XVIIIe siècle, et vous verrez avec quelle impudique inconscience les seigneurs les plus honorés du temps, — de la Régence à la Révolution, — se vantent de crimes qui aujourd'hui les enverraient tout droit aux travaux forcés. »

Chez le pur Parnassien qu'était Théo, le culte exclusif de la forme lui faisait sacrifier le fond. Ne disait-il pas au poète des *Trophées* : « Je t'aime, Heredia, parce que tu portes un nom exotique et sonore, et que tu fais des vers qui se recourbent comme des lambrequins héraldiques ? »

Un jour, entrant dans les bureaux du *Moniteur*, il trouve Catulle Mendès furieux : « Qu'y a-t-il, demande Théo sans se départir de son calme. — Il y a, s'écrie le jeune poète exaspéré, que cet animal de prote m'a fait mettre un non-sens dans mon article ! J'avais écrit : « Le *roi du jour* s'avance »; n'a-t-il pas imprimé le *roi des ours* ! »

Et Théo répète tout haut, en écoutant moins le sens que le son de la phrase, en scandant les mots, en les martelant : « *Le roi du jour... Le roi des ours... Le roi du jour...* Le prote a raison : *Le roi des ours*, cela fait mieux ! » Et, impassible, solennel et simple, il passe, allant corriger ses épreuves.

Théophile Gautier a dépassé la cinquantaine; mais le sens esthétique survit à sa jeunesse et lui donne parfois l'illusion qu'il pourrait encore entonner son couplet triomphant de la vingtième année, intitulé : *Fatuité*.

Je suis jeune, le sang dans mes veines abonde,
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu...

La Princesse veut modérer son enthousiasme et lui dit, à propos de Mme Sand qui s'est cloîtrée à Nohant :

— Il est un âge où il faut renoncer aux prétentions de l'extérieur et où l'esprit doit tenir lieu de tout...

— Pardon, Princesse, lui répond-il, les écrivains et les acteurs ont dix ans de moins que les vulgaires bourgeois. On peut s'éprendre d'eux à travers les personnages qu'ils créent ou représentent. Si une jeune fille, en lisant mes vers, concevait une passion irrésistible pour le poète et venait le lui avouer, que feriez-vous à sa place ?

— Je lui ferais comprendre sa folie et je n'en abuserais pas.

— Oh ! Princesse, comme vous connaissez peu les hommes et les poètes !... Pour observer la réserve que vous prêchez, il faudrait être un saint ou un vieillard décrépit.

— Non, il suffirait d'être un honnête homme.

— Après tout, vous avez peut-être raison : le malheur de

la plupart des hommes vient de ce qu'ils oublient de traiter les femmes comme des enfants qu'elles sont en réalité — et qu'elles ne cessent jamais d'être.

***

Un admirateur inattendu, sur lequel Théo ne comptait certes pas, fut le comte de Bismarck. Il y avait à Saint-Gratien une jeune femme qui recueillait les signatures des célébrités. Elle envoya son album au ministre qui avait accompagné son souverain à l'Exposition de 1867. Dans le train qui le ramenait en Prusse, le messager lui remit le précieux petit livre : en le feuilletant, Bismarck fut arrêté par la fine et nette écriture de Gautier qui couvrait deux ou trois pages. C'était le célèbre poème, *les Vieux de la Vieille*, où l'on voit défiler les revenants de la désastreuse retraite de Russie :

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina,
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna.

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps,
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Après avoir achevé la lecture de ce poème, le futur prince écrivit au coin de la page :

« Gare de Pregnies, le 14 juin 1867, von Bismarck regrettant de n'avoir pas fait ces vers. »

Regrettait-il simplement de n'avoir pas écrit cette ode tragique ou plutôt regrettait-il de n'avoir pas encore provoqué une autre retraite de Russie qu'il ruminait déjà dans ses rêves sanglants et voyait-il les joyeux feux de Bengale de 1867 allumer l'incendie de 1870?

***

Le 18 octobre 1867.

« Princesse,

« Je serai demain, c'est-à-dire samedi, à l'heure dite à la station de Sannois; en rentrant d'une petite excursion dans le pays de Rabelais, j'ai trouvé hier soir votre cher billet qui comble tous mes vœux. J'avais bien envie de retourner sous *votre toit* qui

abrite si agréablement ses hôtes, mais je n'osais. De ce que le Paradis est charmant il ne s'ensuit pas que les mortels puissent selon leur bon plaisir importuner la divinité. J'irai donc faire provision pour mon hiver d'un rayon de soleil et d'un rayon de vos yeux. En attendant ce bonheur, laissez-moi baiser sur le papier le vingt-deuxième centimètre de votre pied adorable.

« Votre dévoué et paradoxal serviteur.

« Théophile Gautier. »

Le matin à déjeuner, la châtelaine parla d'un article qu'elle venait de lire dans son journal et qui l'avait indignée : un soi-disant critique attaquait violemment un jeune artiste, dont, selon son habitude, elle avait encouragé les débuts. La bonne Princesse se vantait justement d'avoir acquis au vernissage des Salons les premiers tableaux exposés par des jeunes gens devenus depuis plus ou moins célèbres : ainsi elle montrait avec une certaine satisfaction dans sa galerie de peintures modernes, le premier Bonnat, le premier Detaille, le premier Roybet, le premier Zamacoïs, le premier Jacquet, et souvent ces artistes, en devenant à la mode, avaient perdu certaines de leurs qualités originales.

Gautier, avec sa bonté accoutumée, essaya de défendre son confrère qui, selon lui, devait avoir fait son métier avec toute la sincérité dont il était capable. La Princesse le rabroua violemment :

— J'ai l'horreur de ces ratés! dit-elle en s'échauffant. Ils sont incapables de tenir un pinceau, et se parent du titre pompeux de critiques d'art pour tomber sur ceux qui en savent bien plus qu'eux-mêmes : de quel droit ces ignorants se permettent-ils de juger les artistes?

— Ce reproche ne me touche pas, répondit Gautier, sans se départir de son calme, car « *anch'io son pittore* »!

— Oui, vous êtes peintre, mais avec votre plume... ce n'est pas la même chose!

— Mais non! j'ai commencé par être rapin; je fréquentais l'atelier de Rioult dont j'étais le meilleur élève : il y a un demi-siècle...

— Oh! il y a trop longtemps, vous devez avoir tout oublié...

— J'ai regretté toute ma vie d'avoir abandonné mon premier métier... Depuis, je n'ai plus fait que des transpositions d'art.

— Aujourd'hui vous ne sauriez même plus dessiner une fleur!

— Peut-être, mais j'en sais toujours assez pour juger un tableau.

— Allons donc! Vous vous mettez le doigt dans l'œil, c'est le cas de le dire.

— Ma grosse patte ne saurait certes pas faire éclore une rose comme les doigts de fée de Votre Altesse impériale, mais je saurais esquisser un portrait.

— Je voudrais bien vous voir à l'ouvrage.

— Eh bien! je m'engage à reproduire proprement sur la toile, — et sous vos yeux! — les traits de la princesse Augusta si elle consent à poser pendant deux heures (1).

— Pauvre Augusta! Il va bien te défigurer!

— Oserez-vous monter sur l'échafaud et livrer votre tête au bourreau, princesse Augusta?

— Si cela peut vous être agréable... Ce sera la première fois que je poserai pour un artiste.

— Comment, avec ton joli minois et ton bon sourire, tu n'as jamais posé?

— Jamais pour un peintre, souvent pour mon mari : je suis son modèle habituel.

— Je comprends, petite jalouse, c'est pour éviter qu'il en prenne une autre...

— Oh! non! c'est pour m'exercer à la patience.

— Eh bien! Théo, dit la Princesse, si vous faites le portrait d'Augusta, j'entreprendrai le vôtre et nous verrons lequel des deux sera le plus ressemblant : c'est un concours.

— Accepté! reprit Théo. Après le déjeuner, je pars pour Paris où je dois revoir les épreuves de mon feuilleton et, dès mardi, je reviendrai à Saint-Gratien poser et faire poser...

— A mardi donc; j'enverrai la voiture vous prendre à Sannois au train de cinq heures.

***

Le « parfait magicien ès-lettres françaises, » comme le baptisa Baudelaire, n'aimait en réalité que la poésie, sa langue naturelle: « Il avait toujours quelques rimes qui se becque-

(1) Princesse Augusta Bonaparte-Gabrielli, nièce de la princesse Mathilde.

taient dans sa cervelle, » disait Maxime du Camp; il suffisait de lui offrir quatre rimes, — à la condition qu'elles fussent parfaites, — pour qu'il improvisât un quatrain.

L'autre soir, sur sa demande, j'entrecroisai quatorze rimes en leur donnant comme sujet la « vérandah », où nous nous trouvions. Un quart d'heure après, le sonnet était achevé. J'en ai précieusement conservé le manuscrit original : les rimes sont alignées par ma plume et les vers sont remplis par son crayon, de sa fine écriture. Je le transcris tel qu'il est venu :

LA VÉRANDAH

Sous cette vérandah, peinte en vert d'*espérance*,
On arrive et l'on part avec un *souvenir*,
Si doux qu'on se promet de bientôt *revenir*
Sous les fleurs des tropiques et les plantes de *France*.

Une main de déesse y guérit la *souffrance*,
Au mérite modeste elle ouvre l'*avenir*,
Elle sait consoler comme elle sait *punir*,
Pour le génie elle est pleine de *déférence*.

Devant elle, enhardi, l'esprit *primesautier*,
Ainsi qu'Euphorion dansant sur la *prairie*,
Peut entre terre et ciel se montrer tout *entier*.

Pour que son œil pétille et que sa lèvre *rie*,
Qu'elle soit de l'humeur ou de l'ennui *guérie*,
Il ne faut qu'un bon mot de son bouffon

Gautier.

* * *

C'est naturellement sa princesse qui l'inspirait, et tous ses vers se tournaient vers elle comme les fleurs de l'héliotrope vers le soleil. Pour chanter les beautés de la Dame et la gratitude du bibliothécaire, le fougueux romantique devenait un petit-maître du XVIIIe siècle et il se divertissait à traduire des sentiments délicats en des phrases exquises.

« Il vous souvient, — écrit à la châtelaine de Saint-Gratien un de ses familiers dans une belle épître dédicatoire restée inédite, — il vous souvient de la gentillesse d'esprit avec laquelle il célébrait votre grâce attachante. Une idée ingénieuse, un mot spirituel tombé de vos lèvres, il les recueillait aussitôt

comme autant de pierreries dans la sertissure d'or d'un madrigal de haute lice ou d'une épigramme à l'antique... S'il avait loué vos doux rapports et ces liens qu'il qualifiait par un mot charmant d'amitié voluptueuse, s'il avait exalté l'élégance particulière de votre parure, vous lui disiez déjà, ravie par sa prose cadencée et correcte : « Allons Gautier, un sonnet là-dessus! »

« Le poète qui se proclamait vôtre, ce vieux lion qui se faisait terre-neuve à vos pieds, ne vous faisait pas attendre. C'est ainsi que vous avez tout un livre de ces improvisations, livre rarissime dont il n'y a que trois exemplaires. »

J'ai la joie de posséder l'exemplaire que Théo a fait imprimer pour elle : dans l'intérieur de la reliure, il a fait enchâsser l'émail d'après le portrait qui plaisait tant à Sainte-Beuve : « Il est charmant, écrivait le grand critique, la physionomie animée, la lèvre parlante; la nuance de la dentelle qui couvre l'épaule est comme de la peinture, il faudrait être Gautier pour rendre cela comme il faut : la chère image est déjà dans son petit cadre sur ma cheminée. »

Pour obéir au poète des *Consolations*, je ne crois pouvoir mieux faire que de rapporter un fragment de la lettre que Théo écrivit à l'artiste, Jules Crosnier, à Genève.

Paris, 28 mai 1869.

« Mon cher Jujube,

« Votre portrait a eu le plus grand succès; tout le monde s'est récrié sur l'exactitude merveilleuse et l'extrême délicatesse de l'exécution. Il était enchâssé comme un camée dans la couverture d'un de mes volumes dédié à la Princesse. En qualité de son bibliothécaire, j'avais bien le droit de lui offrir un livre et c'était la seule forme de cadeau possible de moi à une Altesse impériale.

« Le livre était relié en vert à l'extérieur, et en violet à l'intérieur. Claudius Popelin, qui s'entend à ces choses mieux que personne, avait bien voulu se charger du soin d'encadrer votre émail. Il était placé en dedans du livre, en regard de la dédicace, dans un ovale taillé en biseau pris sur l'épaisseur de la reliure et entouré d'une légère dentelle d'or sur un fond violet semé de M couronnées. Ce fond très habilement choisi atténuait quelques tons un peu trop laqueux et violacés de

l'émail et le ramenait à la nuance juste. C'était parfait et vous ne pouviez être présenté dans de meilleures conditions à cette Altesse qui se connaît très bien en peinture puisqu'elle en fait elle-même de charmante. Elle a été enchantée de la surprise, ravie du portrait et si charmée du cadeau qu'elle l'a fait admirer à tous ceux qui venaient fêter son anniversaire...

« Je vous suis encore très redevable, car j'ai pu, grâce à vous, procurer un moment de joie, presque enfantine dans sa vivacité, à ma Princesse, pour qui j'ai la plus profonde et la plus respectueuse affection.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

***

C'est le soir que s'exerce la verve du poète. Quand, à l'heure du dîner, sur le seuil du salon éclairé *a giorno*, apparaît la Princesse en grande toilette, ses belles épaules nues parées de ses merveilleuses perles, il lui sait gré des frais qu'elle fait pour ses invités et il ne dédaigne pas d'admirer et d'exprimer son approbation.

La beauté chez la femme est une mélodie
Dont la toilette n'est que l'accompagnement.
Vous avez la beauté; sur ce motif charmant
A chercher des accords votre goût s'étudie...

Une autre fois, il est particulièrement frappé par un costume digne des contes de fées :

Quelle toilette hier! Une robe agrafée
D'un nœud de diamants, air tramé, vent tissu,
Où de ses doigts d'argent la lune avait cousu
Le paillon qui luisait sur la jupe étoffée...

« C'est un plaisir, disait la princesse, de s'habiller pour des poètes qui fixent dans leurs vers la toilette d'un soir. »

« Avant-hier, après-dîner, sous la lampe, la Princesse paraissait absorbée par son ouvrage : un semis d'œillets multicolores qu'elle brodait sur une dentelle ajourée. Autour de son fauteuil les invités discutaient sur des questions d'esthétique. La châtelaine ne goûtait guère ces emballements dans le vide et laissait sa pensée errer ailleurs... Théo s'aperçut de cette absence de sa dame et de l'inutilité de son ingénieuse éloquence qui n'attei-

gnait pas son but : dissiper les ombres de ce front impérial chargé d'ennuis... et il acheva ainsi son sonnet du soir :

Vous écoutiez, rêveuse, et mon œil, voyageant,
Pendant que je cherchais un argument quelconque,
Suivait sur les coussins vos beaux pieds s'allongeant :

Tels les pieds de Vénus au rebord de sa conque,
Une écume de plis caressait leur contour
Et semblait murmurer : « Le vrai beau, c'est l'amour! »

***

Sa propre facilité ne lui suffisait pas : il voulait qu'elle devînt contagieuse, déclarant que chacun pourrait parler en vers aussi aisément que lui-même, et il se faisait fort d'enseigner son secret à Celle qui l'inspirait. La Princesse, dans son exquise bonté, essaya de se prêter à cette fantaisie, sans grand espoir de réussir; elle lui dit, à un moment : « L'autre soir, en vous écoutant... » Il l'interrompit :

— Vous avez fait un vers et sans vous en douter!

L'autre soir en vous écoutant...

« Continuez... courage!

Et il souffla à sa future élève :

Des vers j'apprenais la facture...

La Princesse haussa les épaules :

— Entêté, lui dit-elle, je suis plus entêtée que vous, jamais je ne pourrai...

Et Théo, comprenant qu'il était inutile d'insister, acheva le quatrain en traduisant la pensée de la princesse :

Mais moi, qui suis toute nature,
Je trouvais que c'est embêtant!

VII. — UN PAQUET DE LETTRES

Saint-Gratien, 1er août 1868.

« J'ai reçu vos vers charmants.

« Vous en remercier serait superflu. Vous ne pouvez vous empêcher d'être poète et peintre. Mais vous savez vous faire

indulgent et aimable pour ceux qui vous aiment et apprécient votre talent : de là vous vient cette réputation d'équité qui vous fait rendre justice aux uns sans nuire aux autres. J'espère vous voir bientôt revenir parmi nous et vous prie de croire à tous mes sentiments les plus dévoués.

« MATHILDE. »

« Serait-il indiscret de vous demander les vers que vous avez faits à Chamarande, chez la duchesse de Persigny, pour Mme M...? J'espère que non. »

Ce sonnet est le joyau que l'orfèvre d'*Émaux et Camées* a ciselé avec le plus d'amour et le plus d'art. Gautier semble avoir voulu élever une statue à sa muse marmoréenne.

Vingt-cinq ans après, rencontrant à Rome la belle dame qui l'avait inspiré, je la félicitai sur sa conquête déjà lointaine; toute surprise, elle ne comprit point : elle avait oublié poète et poésie!... Je lui récitai le sonnet, elle ne le reconnut pas... et elle ajouta négligemment : « Autrefois, au milieu des madrigaux qu'on m'adressait en foule, ces rimes ne purent me frapper, mais aujourd'hui qu'on ne célèbre plus une prétendue beauté, — bien disparue, hélas! — ces vers me touchent et me paraissent admirables : il me semble les entendre pour la première fois... D'ailleurs, à vous parler franchement, je m'en souviens : il y avait sur le manuscrit une petite tache d'encre qui m'a toujours empêchée de déchiffrer l'autographe auquel je n'attachai aucune importance, supposant qu'il devait contenir les mêmes banalités que les autres... Je rechercherai la page : si elle n'a pas été déchirée, elle doit être aujourd'hui dans un coffret de peluche avec les menus, les invitations, les programmes, les billets doux... Souvenirs mondains de ma brillante jeunesse sous le second Empire...

« Mais à tout hasard, puisque vous savez par cœur ce sonnet, veuillez le transcrire dans mon album, où je le conserverai comme un harmonieux écho du passé... »

Jamais la belle dame ne justifia mieux le portrait ciselé par l'artiste, qui ne croyait pas l'avoir si bien devinée. Seulement, au lieu de l'*Impassible*, il aurait dû l'appeler l'*Indifférente* : il en fit une déesse, ce n'était qu'une femme. Et je me souvins alors de cette boutade irrévérencieuse, qui échappa un jour au poète désabusé : « On ne saura jamais à quel point elles sont dindes!»

L'IMPASSIBLE

La satiété dort au fond de vos grands yeux :
En eux plus de désirs, plus d'amour, plus d'envie,
Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie
Comme une mer profonde où s'absorbent les cieux.

Sous leur bleu sombre on lit le vaste ennui des dieux
Pour qui toute chimère est d'avance assouvie
Et qui sachant l'effet dont la cause est suivie
Mélangent au présent l'avenir déjà vieux.

L'infini s'est fondu dans vos larges prunelles
Et devant ce miroir qui ne réfléchit rien
L'amour découragé s'asseoit fermant ses ailes.

Vous cependant, avec un calme olympien,
Comme la Mnémosyne à son socle accoudée,
Vous poursuivez, rêveuse, une impossible idée.

* * *

1866.

« Princesse,

« Où supposez-vous que soit à cette heure votre bibliothécaire vagabond? Enfourché sur le Pégase qui domine les terrasses de l'*Isola Bella*, en contemplation devant la *Cène* de Léonard de Vinci, ombre adorable encore d'un chef-d'œuvre évanoui, ou au musée Brera, respirant la fleur printanière du talent de Raphaël dans ce délicieux et virginal *Sposalizio* qu'il n'a pas dépassé, à mon goût, ou bien encore à Venise habitant une gondole moins somptueuse assurément que la barque de Cléopâtre dans laquelle vous avez daigné me conduire au port d'Enghien? Rien de tout cela. Je suis à Crema, dans une tribu de Grisi, cousines germaines d'Estelle, qui ont donné naissance à une foule de cousins et de cousines dont le dénombrement est impossible. Ces cousines, fort jolies du reste, savent, entre elles toutes, une douzaine de mots français. J'en sais bien à peu près autant d'italiens et avec ce fonds nous avons composé une langue particulière qui ressemble à la langue *sabir* des ports du Levant ou de la cérémonie turque de M. Jourdain. Nous parlons comme le télégraphe écrit, en pur nègre et toujours à l'infinitif. Par instants, j'ai l'air d'un fumiste enragé : et cela fait des conversations à mourir de rire.

« Comme Crema n'est pas bien riche en objets d'art, on m'a fait visiter le haras-modèle où sont réunis une soixantaine de chevaux assez beaux et bien tenus. Puis une ferme-modèle, — je ne puis échapper à la ferme, ni à St-Gratien ni à Crema, — d'une grandeur monumentale, avec une cour immense entourée de portiques où sont rangées deux cent quatre-vingts vaches des plus belles espèces, et le fermier, qui est une sorte de savant à la Mathieu Dombasle, s'est livré à une éloquence agricole très développée sur l'art de faire un *compost* de terre et de fumier supérieur à tous les engrais que vantent les prospectus de journaux. J'ai écouté avec l'attention que méritent ces matières. De temps en temps rentraient par des portes colossales, semblables à des pylônes égyptiens, de grands chars chargés de foin, traînés par des bœufs superbes ou des chevaux qu'on attellerait ailleurs à des voitures de maître. J'ai été récompensé de ma vertu par la rencontre de la maîtresse du domaine, jeune femme d'une beauté vraiment céleste, qui nous a gracieusement donné des pêches-modèles, du raisin-modèle et des épis de maïs-modèle, car tout est modèle dans cet établissement, surtout la propriétaire qui est à coup sûr une femme modèle. Vous croyez que c'est fini. Oh! que non pas! On m'a conduit dans des magnaneries outillées à l'anglaise du dernier goût avec des machines de *Paxton et Cie Engineers*, que je n'ai pas beaucoup regardées, car mes yeux étaient attirés par une centaine d'ouvrières qui étouffaient les cocons dans de grandes bassines remplies d'eau bouillante; il y avait parmi elles des têtes à faire la joie des peintres et que Votre Altesse eût trouvées dignes d'être traduites à l'aquarelle. Aucune civilisation ne pourra, je l'espère, éteindre les yeux des Italiennes. Le mari d'une des cousines germaines est peintre et directeur de l'école de dessin de Crema. Il a fait un tableau de la mort d'Alexandre de Médicis tué par Lorenzaccio, dans la manière de Hayez et de Delaroche, qui est vraiment très bien et ferait de l'effet à l'exposition de Paris. Nous avons visité l'école et je puis vous assurer que les petits Crémasques dessinent très proprement d'après la bosse.

« Si je vous disais qu'au bord du lac Majeur j'ai regretté le lac d'Enghien, vous le croiriez sans doute, vous qui n'aimez pas les voyages, mais j'ai cette excuse d'emmener *presque* tout mon cœur avec moi. Notre petite bande part ce soir pour Venise,

d'où nous irons à Parme voir les Corrège. Si Votre Altesse a la gracieuse affabilité de me répondre, envoyez votre abeille d'or Villa Grisi-sur-St-Jean, Genève, où nous serons dans quelques jours.

« Je baise les pieds de Votre Altesse.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

1868, Genève, villa Grisi-sur-Saint-Jean.

« Princesse,

« Je n'ose espérer que ma lettre, écrite d'un pays sauvage de Crema, vous soit parvenue. La perte ne serait pas grande pour Votre Altesse, mais elle me prive d'un hiéroglyphe de votre main charmante, dont le déchiffrement eût occupé les longueurs de l'absence, car vous m'auriez peut-être répondu et prouvé de la sorte que vous n'avez pas tout à fait oublié votre bibliothécaire, coupable de voyage, mais avec circonstances atténuantes. J'ai fait voir à ma fillette pendant qu'elle est encore à moi un petit bout d'Italie : le Simplon, le lac Majeur, les îles Borromées, Milan, Venise, Bologne, Parme, Gênes et le chemin de fer qui grimpe sur le mont Cenis et nous a ramenés à Genève, où nous prenons quelques jours de repos après cette course rapide. Je serai de retour à Paris au 1er octobre, et c'est vous dire que Saint-Gratien me verra le soir même.

« Il paraît qu'il faut que j'aille en Égypte pour l'inauguration du canal qui joint la mer bleue à la mer rouge : eh bien! sans courtisanerie aucune, cela m'ennuie et m'attriste de m'en aller si loin de ceux que j'aime et je pense avec mélancolie que l'honneur d'être contemplé du haut des Pyramides par quarante siècles et demi me coûtera huit mercredis chez Votre Altesse ; c'est vraiment bien cher! le plaisir de regarder d'un coin de fenêtre cette belle nuque de marbre vivant si bien rendue par Barre est bien supérieur à celui d'étudier tous ces vieux granits historiés de canards, de peignes et de ronds de serviette. Mais l'on est toujours puni par la satisfaction de son vice. J'ai eu la passion du voyage et toutes les fois qu'il s'ouvre quelque chose quelque part, on vient me chercher pour la cérémonie et j'ai beau être heureux où je suis, il faut se rendre au bateau à vapeur et subir des chaleurs de soixante degrés sous prétexte de pittoresque. Vous êtes si bonne,

Princesse, que, malgré mes crimes de grande route, vous aurez cette magnificence de m'envoyer deux ou trois lignes bienveillantes qui me donneront le courage de me représenter devant vous culotté en brun, ce qui fait l'envie de la vieille « giraille » qui n'a jamais pu se culotter qu'en rouge.

« Si ma prose est stupide, excusez-la, Princesse, je vous ferai des sonnets pour compensation ; mais, comme vous m'avez recommandé d'écrire *gros*, je suis comme un peintre en lettres, je ne pense qu'à mes caractères et non pas à mes phrases. Décidément je ne puis avoir un peu d'esprit qu'en fin. Mon papier s'est vite rempli avec ces majuscules gigantesques et j'en ai à peine la place de mettre aux pieds de Votre Altesse l'absolu dévouement

« De votre très humble poète et serviteur

« THÉOPHILE GAUTIER. »

1868. Villa Grisi-sur-Saint-Jean (Genève).

« Princesse,

« Je vous écris du milieu des neiges qui couvrent les toits, les arbres et les montagnes, pour vous rassurer sur le sort de votre bibliothécaire qui n'a pas été englouti par une avalanche, comme on pourrait le croire si l'on remarque son absence au dîner de mercredi. Je suis là avec le Jura tout blanc devant ma fenêtre et je fais toute sorte de plans pour composer à Votre Altesse un bouquet de tout le génie humain qui ne tienne pas trop de place. Sans aller aussi loin que Huet, l'évêque d'Avranches, qui prétendait que tout ce qui fut jamais écrit depuis que le monde est monde pourrait tenir en neuf ou dix in-folios si chaque chose n'avait été dite qu'une fois, je crois que je pourrai, sur quatre ou cinq rayons, ranger les vrais chefs-d'œuvre, les livres-types, avec lesquels les autres sont faits, — poésie, drame, roman, — et j'ai déjà fait ma liste, ne prenant de tout que la fleur. Quant à l'histoire, Votre Altesse l'aime (elle est d'une famille où on en fait) et nous lui consacrerons deux ou trois armoires. S'il y a peu d'idées, il y a beaucoup de faits et ce domaine est illimité. Nous ne prendrons pourtant que l'excellent. Il faudra, avant de commencer mon travail, que j'aie ou que je fasse un catalogue des livres que vous possédez déjà, à Saint-Gratien et à Paris; je vous soumettrai ensuite mes listes, mes séries et mes divisions, et si vous m'approuvez, je

vous organiserai une petite bibliothèque complète dans son genre et comme il la faut à une Princesse qui aime les vraies belles-lettres et ne veut pas s'embarrasser du fatras. Ces livres ennuyeux et nécessaires, je les lirai pour vous et vous dirai en peu de mots ce qu'il y aura dedans. Je partirai de Genève samedi et en arrivant j'irai mettre mes hommages aux pieds de Votre Altesse. J'ai remis le billet de mille francs à M. Crosnier, l'auteur du portrait en émail de l'Empereur, et il a été très flatté que vous ayez daigné trouver quelque mérite à son œuvre. Ce suffrage d'une Princesse *médaillée* est doublement flatteur.

« De Votre Altesse impériale,

« Le très dévoué poète et bibliothécaire,

« THÉOPHILE GAUTIER. »

VIII. — EN ÉGYPTE

Qui aurait pu croire qu'il n'avait jamais visité l'Égypte, le romancier de *la Momie* et de *la Nuit de Cléopâtre*, le pur orientaliste qui, en quelques strophes, avait su peindre l'immensité du désert :

A l'horizon que rien ne borne
Stérile, muet, infini,
Le désert, sous le soleil morne,
Déroule son linceul jauni...

Gautier enfin, qui semblait être né sur les bords du Nil et avoir parmi ses ancêtres toute une lignée de Pharaons ?

« Ce qui arrive aux arbres, dit-il, peut arriver aux hommes. Quelquefois ils ne sont pas plantés dans leur pays réel ; ces inspirations singulières qui font un Grec ou un Arabe d'un individu né à Paris ou dans l'Auvergne ont leur raison d'être. La mystérieuse voix du sang qui se tait pendant des générations entières ou ne murmure que des syllabes confuses parle de loin en loin un langage plus net et plus intelligible : dans la confusion générale chaque race réclame les siens ; un aïeul inconnu revendique ses droits. »

Théo se considérait justement comme un oriental, il en avait le physique et l'âme, la gravité et la placidité, la superstition atténuée par le fatalisme : un Grec mitigé par un Arabe.

Aussi, quand on lui offrit d'aller enfin connaître sa patrie, il se sentit enlevé par le souffle brûlant des vents africains et transporté sur les bords de la Mer-Rouge. Quoiqu'il eût cinquante-huit ans, qu'il fût très myope, déjà lourd et souffrant, il accepta avec enthousiasme l'invitation du vice-roi d'Égypte pour assister à l'inauguration de l'isthme de Suez, qui devait réaliser la prédiction de Mahomet « en unissant la mer de perle à la mer de corail ».

La joie du départ fut empoisonnée par des présages néfastes; au dernier moment, il hésita entre l'ardent désir de contempler la terre promise et la sombre crainte de voir ses pressentiments se réaliser : il avait la conviction intime d'un malheur qui le menaçait, et la voix secrète qu'on devrait toujours écouter lui disait : « Ne t'embarque pas ! »

Néanmoins, accompagné de son fils, il partit pour Marseille, d'où il écrivit encore une fois à la princesse :

Octobre 1869. Grand hôtel Noailles.
Cannebière prolongée. Marseille.

« Princesse,

« Pardonnez-moi de vous écrire ces lignes sur papier d'auberge : je n'en ai pas d'autre. Je ne vous ai pas dit adieu selon mon cœur l'autre soir à Saint-Gratien, il y avait trop de monde, mais croyez que vos bontés me touchent au plus tendre et au plus profond de l'âme, et daignez accepter cette reliure à votre chiffre qui contient les vers récités chez Votre Altesse par Mme Agar. Le jeune sous-préfet en disponibilité de Pontoise vous portera la chose.

« Je mets à vos pieds, Princesse, mon dévouement absolu.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Un vendredi !... Le poète s'embarqua à Marseille sur le *Mœris*, superbe paquebot dont le nom pharaonique convenait bien à un voyage ayant pour but l'Égypte. « Notre instinct était juste, écrivit-il, et notre pressentiment fut bientôt confirmé. Pour nous rassurer, nous nous disions : la terre de Kemé nous sera favorable. Dans *le Roman de la Momie*, nous avons parlé avec respect des dieux de la vieille Égypte. Nous n'avons pas raillé Isis sur ses cornes de vache, ni Pascht sur ses moustaches de chatte. Devant ces dieux à tête de singe, de chien, d'éper-

vier, de crocodile, notre sérieux ne s'est pas démenti un seul instant... Ces antiques divinités conserveront, malgré leur déchéance, bien assez de crédit pour protéger un pauvre poète superstitieux contre le *fascino* et les mauvais présages. »

Les dieux restèrent sourds aux prières de leur fidèle adorateur. « Dès les premières marches de l'escalier, le pied nous tourna, et, nous relevant avec peine, tout étourdi de la chute, nous sentîmes que nous avions le bras droit cassé près de l'épaule. Notre pressentiment était réalisé : nous avions payé notre dette au sort jaloux. » Dans son malheur, le pauvre blessé eut du moins la vaine satisfaction d'amour-propre de se dire qu'il avait vu juste.

Le mauvais sort le poursuivit, — et nous avec lui, — jusque dans ses travaux, car nous étions en droit de croire que les mystères d'Isis dévoilés auraient inspiré au grand initié quelque éblouissant poème ou quelque pittoresque roman. Son accident ne lui permettant pas d'écrire lui-même, son enthousiasme se refroidit et il ne put dicter que six chapitres de son séjour au Caire : il s'arrêta au septième qui ne put être achevé. Je n'ose pas suppléer à cette lacune irréparable en donnant des extraits de mon journal, quoique j'aie eu la chance d'accompagner le maître dans ses promenades sur les bords du Nil. C'était la première fois qu'il visitait l'Égypte et c'était lui qui nous dirigeait dans nos randonnées ; ses livres étaient si exacts qu'ils nous servaient de guide et lui-même ne s'étonnait de rien, ayant l'impression de se retrouver dans son propre pays.

A Suez, il se rendit sur le yacht impérial *l'Aigle*, présenter ses hommages à l'impératrice Eugénie, dont la foi et l'appui avaient si puissamment aidé le génie de Ferdinand de Lesseps dans l'accomplissement de sa grande œuvre. L'auguste voyageuse lisait précisément *le Roman de la Momie* qui lui semblait le plus parfait des itinéraires :

— Vous avez dû séjourner longtemps dans ce pays, lui dit-elle, pour vous être aussi profondément imprégné de son atmosphère et nous rendre ses personnages avec une aussi scrupuleuse exactitude.

— C'est la première fois, madame, que j'ai pu venir en Égypte où depuis longtemps je me sentais attiré.

— Mais alors comment avez-vous pu nous donner une impression aussi complète d'un pays que vous ne connaissiez pas ?

— Je n'avais jamais visité l'Égypte, c'est vrai, mais je l'avais vue ! riposta-t-il avec une telle assurance que l'Impératrice n'insista pas : elle comprit qu'elle avait affaire à un visionnaire, — à un poète.

Comme l'an dernier, la princesse Mathilde lui parlait de son voyage à Constantinople, il lui dit :

— J'ai deviné ce pays-là ; je l'ai peint avec des couleurs plus brillantes que celles de la nature, ma peinture est plus vraie que la réalité même.

« Cette opinion n'était pas chez lui question d'amour-propre, ajoute la Princesse, il était naïvement et sincèrement convaincu. » Le paysage l'absorbait au point de l'empêcher de voir les personnages, et l'on se souvient de la fine critique de Mme de Girardin à propos de *Tra los montes :* « Votre livre est admirable ; je crois avoir fait avec vous le voyage en Espagne, mais nous ne rencontrons pas d'Espagnols : où sont-ils donc cachés ? »...

Plutôt que d'évoquer les souvenirs d'un demi-siècle, je transcris simplement les lettres que Théophile Gautier écrivit à la Princesse et qu'elle conserva dans ses archives.

Dès son arrivée au Caire, Théo crut suppléer à son devoir de bibliothécaire en vacances, en écrivant à la Princesse :

Le Caire, octobre 1869.

« Princesse,

« Me voilà enfin arrivé au Caire, aussi bien portant que possible dans la position où je me trouve. Je vous persécute ennuyeusement de mon écriture, mais daignez me pardonner cette intempérance de lettres. J'ai l'insigne présomption de vous compter parmi les trois ou quatre personnes qui s'intéressent à moi et peuvent s'inquiéter ou s'attrister de ce qui m'arrive de malheureux. C'est pourquoi je vous tiens au courant, étape par étape, de ce voyage si mal commencé, et contre lequel j'éprouvais une secrète répugnance que j'ai eu bien tort de ne pas écouter. Mon accident a excité les plus vives sympathies, et je suis entouré de tous les soins imaginables. Je marche régulièrement vers la guérison qui n'est plus qu'une affaire de temps. Je ne souffre pas ; je suis seulement très gêné par mon appareil et l'inertie forcée de ma main gauche. On ne sait pas, à moins de l'avoir éprouvé, combien la main droite est peu de chose

sans l'aide de son humble sœur, dont on ne parle jamais, et qui fait au moins la moitié de l'ouvrage comme le collaborateur inconnu d'un dramaturge célèbre dont le nom est sur l'affiche. Mais ne rabaissons pas le mérite de la main droite, puisqu'elle me sert encore à exprimer à Votre Altesse les sentiments de profonde gratitude et d'absolu dévouement qu'elle m'inspire.

« Ne serait-il pas possible, grâce à votre haute intervention, d'obtenir un congé pour Toto? Il partirait dans les premiers jours de novembre, avec les invités de la seconde catégorie et me retrouverait au Caire où sa présence me serait bien précieuse, car je crains vraiment de lasser l'infatigable complaisance de mes amis et il me rendrait, tout en faisant lui-même un voyage intéressant, le retour plus sûr et plus commode. Mais ne croyez pas, Princesse, que cette demande cache un état dangereux. J'ai pu arriver; revenir dans six semaines ne sera rien, mais avoir mon fils avec moi me serait agréable, vous le comprendrez sans peine. Je demeure Hôtel Shepheard, place de l'Esbekièh, au Caire, Égypte, et je n'ai pas besoin de dire à Votre Altesse ce que sollicite cette adresse si détaillée et écrite en gros, parfaitement lisible. Daignez me rappeler au souvenir des hôtes de Saint-Gratien et me croire, valide ou impotent,

« Le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Saint-Gratien, 17 octobre 1869.

« J'ai été bien inquiète de vous et votre lettre de ce matin me rassure sans me contenter.

« Oui, je hais les voyages plus que jamais et les départs surtout. Mais vous autres curieux, après quoi courez-vous que vous n'ayez en vous? Vous retrouverai-je bien guéri? et dégoûté à tout jamais de la manie de la locomotion?

« Le pauvre Sainte-Beuve est mort sans que j'aie pu le revoir. J'y suis allée, mais il était si mal que je n'y suis pas entrée; il y avait du monde autour de lui. J'avais plusieurs fois fait prendre de ses nouvelles; il m'avait remerciée et dicté un petit mot pour moi. Je l'ai pleuré sincèrement et ne me souviens plus que de sa bonne amitié, du charme de son esprit et de ses relations.

« Troubat est l'héritier. Cela me semble juste.

« Je pense beaucoup à vous sans vous envier. J'ai envoyé votre livre à l'Empereur et je baptise aujourd'hui deux nouvelles cloches à Saint-Gratien. Dans quelques jours, je rentre à Paris, puis je vais en passer trois ou quatre à Compiègne où j'espère enlever l'affaire à M. Masool. Je n'oublie rien et je suis heureuse de prouver à mes amis que leur souvenir ne me quitte pas.

« Je vous serre la main, — la bonne, — rappelez-moi au souvenir des amis qui vous entourent et croyez à ma constante, fidèle et loyale amitié.

« M... »

Le Caire, octobre 1869.

« Princesse,

« Votre lettre ornée d'une adresse, modèle de calligraphie impériale bien rare dans votre dynastie, m'est parfaitement arrivée au Caire et je n'ai pas besoin de dire à Votre Altesse quelle joie elle m'a causé.

« Mon bras cassé marche régulièrement vers la guérison. Il ne me fait pas souffrir, mais il me gêne beaucoup; cependant je commence à m'habituer à cette vie manchotte; pourtant je vous avouerai, Princesse, que, malgré la couleur locale, il y a bien des heures nostalgiques où je pense à la France, à Paris, aux endroits qu'habitent ceux que j'aime, et, si mon désir suffisait à me transporter, le voyage ne serait pas long.

« J'ai appris au milieu d'un bal d'almées chez le ministre des finances la mort de Sainte-Beuve et j'ai été atteint vivement et de la nouvelle et du regret de n'être pas allé lui rendre visite avant mon départ. Voilà comment une négligence peut devenir une occasion de remords. J'ai été touché de la douleur témoignée par Votre Altesse à propos de ce grand et charmant esprit dont elle oublie les torts pour ne plus se rappeler que les qualités sympathiques. Ce n'est pas en vain qu'on vous nomme partout la bonne princesse. Comment vous exprimer la reconnaissance profonde que m'inspirent l'intérêt et les soins persistants que vous daignez prendre pour Estelle et son fiancé? Vous savez ma pudeur dans ces sortes de choses, mais croyez que mon cœur ressent vivement toutes les nuances de bonté et de délicatesse dont vous accompagnez vos bienfaits. Par malheur pour moi, vous êtes trop haut placée pour que je puisse jamais vous

servir à rien. Je n'ai à vous offrir qu'un dévouement stérile et une humble et sincère amitié.

« Hier j'étais un peu triste dans ma chambre, trouvant le temps long comme cela arrive souvent en voyage; la porte s'ouvre et je vois apparaître un charmant jeune homme, frais, rose, ayant un voile bleu comme une jeune Anglaise, qui me souriait et m'appelait par mon nom. C'était le poète de Saint-Gratien, l'aimable Primoli en personne. Cette rencontre au Caire m'a fait le plus vif plaisir. Nous nous voyons plusieurs fois par jour et nous faisons ensemble de petites excursions. Il vous racontera mieux que moi, dans la lettre qu'il se propose d'écrire à Votre Altesse, notre visite à l'arbre de la Vierge planté au milieu d'un délicieux jardin et aux ruines d'Héliopolis remarquables par leur absence complète. Cette quinzaine de jours qui reste à s'écouler d'ici à l'ouverture de l'isthme et qui aurait été longue, me semblera courte en cette agréable compagnie. Je n'ai pu transmettre les compliments de Votre Altesse à nos amis communs : ils sont tous partis pour la Haute Égypte. Il ne reste au Caire que moi et le fidèle Marc, le directeur de *l'Illustration*, qui s'est attaché à ma mauvaise fortune. Nous avons reçu par le Consulat d'excellentes nouvelles de France. Le 26 octobre s'est passé très paisiblement. L'Empereur se porte bien et il a été chaudement acclamé à l'Opéra. S'il y avait eu des troubles, dans quelles horribles inquiétudes aurions-nous été plongés ici! Encore un des ennuis du voyage.

« Maintenant, Princesse, je n'ai plus qu'à vous supplier de garder un petit coin dans votre souvenir pour votre pauvre bibliothécaire bien impatient de reprendre ses fonctions.

« De Votre Altesse le très humble et très dévoué serviteur

« THÉOPHILE GAUTIER. »

J'aurais voulu conter notre pèlerinage à l'arbre de la Vierge, appelé ainsi car il abrita, dit-on, la sainte famille. Sur la route, nous rencontrâmes un groupe que Théo s'amusa à décrire en rentrant : « Une jeune femme enveloppée d'un long manteau bleu, dont les plis se drapent chastement autour d'elle, est montée sur un âne que guide avec sollicitude un homme vigoureux encore, mais dont la barbe est déjà mélangée de gris et de blanc. Devant la mère qui le soutient d'une main, est placé un enfant nu, d'une exquise beauté, tout heureux et tout amusé

du voyage. C'était un tableau de la fuite en Égypte tout fait. »

Malgré la sainteté du but, cette lumineuse promenade eût pu finir pour moi dans un sombre cachot. En côtoyant une plantation de coton qui rayonnait au soleil, Théo manifesta la fantaisie de voir de près une de ces houppes neigeuses : avec la fougue de mes seize ans et l'ardeur de mon zèle pour réaliser le désir du maître, je sautai à bas de la voiture, je pénétrai sans respect dans le champ clos et j'arrachai une des fleurs floconneuses.

Quand je me dirigeai vers mes compagnons, brandissant mon trophée, je sentis une main de fer s'abattre rudement sur mon épaule et arrêter ma course joyeuse : c'était un garde-champêtre furieux qui voulait emmener au poste le voleur que j'étais... Pour faire lâcher prise à l'Arabe et me faire remettre en liberté, il fallut la puissante autorité de Théo-pacha ; celui-ci, arborant ses airs olympiens, menaça des foudres khédiviales l'imprudent qui avait osé toucher un invité du Vice-roi, — personnage sacré ! — Mais plus que ces belles paroles, l'argument qui fit desserrer les doigts du sbire et lui fit tendre la main, c'est la pièce d'or que je lui glissai en échange du rameau d'argent, que j'offris au poète.

1869.

« Princesse,

« Combien je suis touché du soin que vous prenez de m'écrire et avec quelle reconnaissance vos lettres sont reçues place de l'Esbekièh ! Ma guérison avance et l'on a hier enlevé mon appareil, remplacé par une simple écharpe. N'ayez donc plus d'inquiétude à ce sujet. Je n'ai pas rencontré sur le Nil ou au pied d'un monceau de pierres l'aimable Géjé votre poète en herbe, mais il est venu me voir très gentiment dans ma chambre et nous avons fait ensemble quelques petites excursions. Vous pouvez dire à sa mère qu'il est très sage, ne joue pas avec le climat et se conduit d'une façon réservée et prudente rare chez un si jeune homme et que plus d'un vieux fou ferait bien d'imiter. Il réussit beaucoup ici. Que dirais-je à Votre Altesse du Caire qu'elle ne sache déjà par Giraud ? Votre fellah en résume toute la poésie, mais je vais vous conter une histoire de chien qui vous intéressera plus que les descriptions pittoresques que je pourrais vous faire.

« La cour de l'hôtel Shepheard, où je suis logé, forme une espèce de jardin. Dans un coin de ce jardin s'élève un magnifique figuier des Banians, arbre que Votre Altesse doit connaître, pour peu qu'Elle se rappelle la chaumière indienne de Bernardin de Saint-Pierre. Des branches tombent de longs filaments qui se replantent d'eux-mêmes en terre. Sous cet arbre, à travers un fouillis d'arbustes et de fleurs, un petit monument de forme singulière, que je n'avais pas vu d'abord, attira l'autre jour mon attention ; je m'approchai et je vis sur un socle aux pans en talus comme un pylône égyptien, un microscopique tombeau de marbre blanc orné sur les côtés de vasques contenant des plantes funéraires tressées en couronnes et délicatement sculptées sur la dalle de marbre dressée à la manière arabe, qui formait le chevet de la tombe. Je lus ces mots en lettres gothiqnes : *My joy's gone*, ma joie est partie. Cela commençait à devenir mystérieux et romanesque, et je m'enquis de la légende qui devait se rattacher à cette petite tombe. La voici : un certain comte de Waldstein avait une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et qui mourut de la poitrine, au Caire, léguant à son mari un petit chien favori du nom de *Joie*. De quels soins la bête aimée de la morte fut entourée, vous l'imaginez aisément ; elle avait un domestique spécialement attaché à sa personne et qui ne la quittait pas. Un soir, par un de ces caprices de liberté, qui prennent aux chiens et aux personnes les plus sages, Joie disparut. On le chercha vainement une partie de la nuit, et le matin, sans qu'on sût par où il était rentré, on le trouva mort sur le seuil de la chambre de son maître. Un de ces mauvais chiens, moitié loup moitié chacal, qui infestent les rues du Caire, avait ouvert d'un coup de croc le ventre du pauvre Joie, bien cruellement puni de son escapade.

« Le comte, inconsolable, lui fit élever ce tombeau, qui coûta dix-sept guinées, et dont l'épitaphe contient, par une espèce de calembour funéraire, le nom même de la bête défunte. Le monument est fort bien entretenu ; un superbe aloès se hérisse à la tête de la tombe, entourée de grandes fleurs rouges ; mais la vérité me force à dire que la bordure de ce parterre funèbre est formée de bouteilles de *pale ale* enfoncées dans le sol par le goulot. Princesse, voilà mon histoire de chien. Pour la rendre tout à fait attendrissante,

j'ajouterai que Joie était extrêmement petit, de la taille de Phil tout au plus. L'hôtelier, qui me raconta cette histoire, arrivée en 1868, l'a beaucoup connu et m'a dit qu'il était fort aimable, joignant les qualités de l'esprit et du corps. Pardonnez, Princesse, ce long bavardage, mais vous avez le cœur si tendre à l'endroit des caniches, que j'ai laissé aller ma plume. J'espère bientôt me retrouver auprès de Vôtre Altesse, dans cette merveilleuse serre de la rue de Courcelles, où la température est si douce qu'elle ferait paraître le Caire une Sibérie. Je n'ai jamais eu une si vive envie de retourner en France. Tout le temps qu'on passe loin de ses amis est du temps perdu. En attendant mon retour, que je rendrai le plus prompt possible, je baise, avec le respect le plus voluptueux, votre belle main impériale.

« De Votre Altesse, le très humble poète et bibliothécaire... »

* * *

Le Caire, novembre 1869.

L'autre matin, sur la demande de Théophile Gautier, nous manifestâmes le désir d'assister à une danse d'almées. Le soir venu, notre drogman nous annonça que tout avait été préparé pour une de ces fêtes orientales, dont les étrangers sont si friands. Nous descendîmes sur la place de l'Esbekièh et, à la porte de l'hôtel, nous trouvâmes un régiment d'ânes tout caparaçonnés qui nous attendait. Les aimables baudets gris, blancs et noirs avaient été baptisés, par leurs maîtres, de noms aussi saugrenus qu'imprévus : Rigolboche ruait auprès de Pharaon, et Moïse léchait le poil de Gazelle.

Nous enfourchâmes nos montures, et nous nous mîmes en marche précédés par de jeunes Saïs vêtus d'une chemise de gaze, dont les manches longues, fendues jusqu'aux épaules, selon la comparaison du poète, flottaient en arrière, soutenues par le vent, et semblaient mettre des ailes d'ange au dos de ces rapides coureurs. Auprès de nous se tenaient les ânier, armés de leur baguette, et la troupe était escortée par les cavas protecteurs, portant le sabre à la ceinture et le fusil en bandoulière.

Celui qui semblait le grand Cheick de cette caravane, composée d'éléments disparates, était naturellement Théophile Gautier. Coiffé du tarbouch oriental, il trônait gravement sur sa selle de maroquin rouge posée sur un tapis bariolé ; le petit âne gris qui le portait semblait avoir conscience de sa mission :

il avançait avec lenteur ses pattes fines, l'une après l'autre, et posait délicatement ses sabots sur le pavé, comme s'il craignait d'imprimer une secousse fâcheuse au blessé.

Le croissant lumineux s'élevant dans l'azur sombre du ciel éclaira seul notre route à travers les sombres ruelles qui nous menèrent aux limites du vieux Caire.

Au coup de sifflet des guides, la caravane s'arrêta devant une porte basse, dont les deux battants, incrustés d'ornements de fer, roulèrent sur leurs gonds à notre approche. C'était une maison arabe dont les moucharabiehs, éclairés à l'intérieur, laissaient entrevoir, à travers les dentelles de leurs arabesques, des ombres féminines qui nous guettaient.

En Chine, on eût appelé poétiquement cette demeure hospitalière *bateau de fleurs*, mais, au Caire, elle devait porter un nom plus européen, à force d'être fréquentée par les Occidentaux.

Une fellah, drapée dans une longue robe bleue fendue sur la poitrine et retombant sur ses pieds nus chargés de bagues, nous introduisit; elle souleva une portière de Caramanie, et nous nous trouvâmes dans un patio carré, aux dalles de marbre rouge et blanc, aux murailles recouvertes de faïences persanes. Au fond de la cour, d'un masque antique jaillissait une eau limpide qui tombait dans une large vasque de granit.

Du seuil de la porte d'entrée, il nous sembla voir confusément autour du bassin un essaim de cygnes neigeux... En nous approchant, nous distinguâmes, à travers des nuages de mousseline argentée, étendues sur les dalles, des formes de femmes qui se dissimulaient sous leurs voiles. C'étaient les almées qui nous attendaient pour exécuter leurs danses.

Mais quand nous fûmes installés sur le divan élevé tout autour de la salle, elles refusèrent avec effroi de se dévêtir. Nous crûmes d'abord à une tentative de chantage et nous offrîmes de doubler la somme convenue. Elles s'obstinèrent à ne pas plus céder à nos prières qu'aux menaces des vieilles mégères qui les accompagnaient...

L'interprète nous expliqua la cause de ces hésitations : elles redoutaient le mauvais œil de « ces chiens de chrétiens », qui aurait pu leur inoculer quelque mal mystérieux. Le plus suspect, — qui l'aurait cru? — était l'inoffensif Théo, dont le monocle agressif leur inspirait une terreur insurmontable. Le monocle tombé, elles se décidèrent à laisser tomber leurs vêtements.

Les gestes gracieux qui accompagnaient leur toilette révélaient leurs différents caractères : l'une, dans sa vivacité, rejeta pêle-mêle tous ses légers tissus en riant à gorge déployée ; l'autre, sérieuse, grave et triste, faisait songer à la statue drapée de la Pudeur; enfin, avec une mélancolique résignation, elle se décida à enlever un à un ses voiles qui semblaient se détacher avec peine de son corps juvénile...

Bientôt, toutes apparurent dans leur nudité dorée; seule leur poitrine resta parée d'amulettes musulmanes qui rappelaient à s'y méprendre les scapulaires napolitains.

Les danses à peine commencées furent de nouveau suspendues : le monocle incriminé avait été remplacé par une jumelle de théâtre qui, promenée avec une curiosité de myope sur leurs corps dévêtus, les fit frissonner d'épouvante...

Affolées, elles s'arrêtèrent, tombant les unes sur les autres et rappelèrent les groupes terrorisés des Niobides se protégeant contre les flèches de Diane et d'Apollon.

La plus hardie s'approcha du poète et voulut lui enlever sa lorgnette, qu'il ne consentit pas à lui laisser; elle s'irrita de ce refus aggravé par l'impassibilité du maître qui l'empêchait de la caresser comme les autres spectateurs. Elle essaya en vain de le provoquer et manœuvra si vivement qu'elle heurta le bras en écharpe et fit tomber l'appareil qui le soutenait...

La souffrance du blessé fut si aiguë qu'elle lui arracha un soupir de douleur... Saisie par ce gémissement inattendu, elle s'arrêta toute confuse comme un enfant qui a commis quelque dégât et craint d'être puni. L'interprète intervint alors et il expliqua à la coupable que ce grave personnage était un magicien d'Occident qui, en traversant la mer pour accomplir un pèlerinage à la ville des califes, avait été victime d'un *mal occhio* : il était tombé sur le pont du navire et dans sa chute il s'était démis l'épaule : en le heurtant tout à l'heure, elle avait rouvert sa blessure et retardé sa guérison.

Devant le blessé, et blessé par sa faute, changement à vue : dans la danseuse se réveilla l'infirmière qui dort au cœur de toutes les femmes; son joli visage, naguère joyeux, s'assombrit et passa de la tristesse à la compassion.

Comme elle ne pouvait s'exprimer dans la langue franque, elle fit parler ses grands yeux noirs qui fixèrent attendris la victime de la *jettatura*. Elle traduisit ses sentiments par des

gestes si gracieux, si naïfs, si sincères, qu'elle dut rappeler au poète sa divine Grisi dans *la Péri* ou dans *Sacountala*. Elle s'inclina sur la main malade sans la toucher, la rafraîchit de son haleine, osant l'effleurer à peine de ses lèvres : ce fut une pantomime de rêve... Puis, elle mit ses doigts sur ses yeux comme pour y montrer des larmes de regret, tout en implorant son pardon avec un sourire irrésistible.

Le poète, sans se départir de sa solennité olympienne, comme un pontife qui officie, prit gravement dans sa main libre la petite main de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec autant de respect qu'il le faisait pour sa princesse.

A cet hommage auquel elle n'était guère accoutumée dans son propre pays où la femme est traitée comme une bête de somme, la jeune fille se redressa tout à coup, un sourire de triomphe entr'ouvrit sa bouche en fleur et elle se laissa adorer.

Puis elle s'allongea sur la marche du divan où le poète était assis à la turque. Elle posa la tête sur les genoux de son blessé et lui abandonna sa petite main aux ongles teints comme des coquillages nacrés. Elle ne le quitta point, comme si elle le prenait sous sa protection ou si elle se mettait sous la sienne. Pendant tout le spectacle, Théo tint la petite almée sous son charme et cette fois ce n'étaient pas ses rimes riches qui avaient fait une conquête.

De la personne du poète doivent émaner de magnétiques effluves aussi bien que de ses œuvres : la poésie est en lui avant de s'épancher sur le papier et, muette, elle peut avoir autant de puissance que traduite en paroles. Les regards mélancoliques échangés entre le vieillard harmonieux regrettant sa jeunesse lointaine et la jeune fille compatissante aux tristesses du chantre des *Ténèbres* ont dû faire germer dans leurs cœurs une élégie silencieuse aux strophes alternées qui ne s'épanouira pas, faute d'avoir été exprimée dans le langage des hommes.

IX. — L'ANNÉE TERRIBLE

1870, samedi.

« Je rentre à Paris pour attendre. Je sais tout votre dévouement, j'y compte, mais ici il est inutile et je serai heureuse de vous voir accompagner votre fille. Ceci n'est pas

une phrase, mais un vif désir. Savoir les gens que l'on aime en sûreté est une sécurité dont j'ai besoin.

« Votre très affectionnée,

« M... »

Théophile Gautier à Ad. Bazin

Bonport-sous-Montreux, 5 septembre 1870.

« Mon cher Rodolfo,

« Le télégramme, que je prenais pour une invention prussienne et que je t'ai envoyé, était encore bien au-dessous de la vérité. Quelle série de catastrophes, quel écroulement! quelle débâcle!... Je suis assommé, abruti, inquiet. C'est bien terrible, à l'âge que j'ai, de voir la France envahie, Paris peut-être bombardé, ma vie, si laborieusement arrangée, renversée et perdue en une minute.

« Pour ce pauvre Empereur, quelle fin lamentable d'un rêve éblouissant! Et ma chère Princesse! Quelle affreuse douleur! Quel inconsolable chagrin! La voilà détruite à jamais, cette abbaye de Thélème de Saint-Gratien! Fermé comme un tombeau, ce gracieux Décaméron, où se sont tenues tant de conversations étincelantes! Où est-elle maintenant cette belle et bonne créature, si aimée et si sympathique?

« Écris-moi tous les jours une lettre, n'eût-elle que quatre lignes, en style de télégramme, car, ici, tous les journaux ont des renseignements allemands ou prussiens et je voudrais en avoir de français, bien qu'on dise que la France ne sait rien de sa situation.

« Je t'avoue que je crois physiquement, mais non moralement, à ce qui est arrivé. Cela ne m'entrera jamais dans la tête. Le plus clair, c'est qu'avec beaucoup d'économie de part et d'autre, nous avons à peine de quoi vivre un mois. Et combien va durer cette guerre d'extermination? Peut-être le changement de gouvernement rend-il une transaction possible qui ne soit point déshonorante. Mais tout ce que je dis là et puis rien c'est la même chose. Le rideau de la baraque est fermé. Quand apparaîtra le vrai polichinelle, *il vero Pulcinella?* Personne ne le sait. Je crève de rage et d'ennui dans ma peau, malgré la compagnie de Carlotta, hélas! bien inquiète aussi. Le plus clair de sa fortune est à Paris. Plus de loyers et la possi

bilité d'une bombe dans l'immeuble. Du reste, la charmante femme prend son parti en brave et reste toujours aimable pour tout le monde. Quelle délicieuse nature !

« Ton patron à la côte

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Malgré le calme de la retraite et le charme de la bonne hôtesse, Théo ne pouvait rester hors de France sans autres nouvelles que celles données par les journaux allemands et, le lendemain, il était à Paris !

« Il aimait sa patrie, dit Alexandre Dumas dans son discours funèbre, il revint de Suisse, s'enferma à Paris avec les angoisses, la misère et les espérances de tous, en disant ce mot admirable, simple et touchant : « On bat maman, je reviens. »

Mais, comme il l'écrivit lui-même quelques jours plus tard, ce n'était pas seulement la maman qui le faisait revenir en hâte à Paris, c'était sa bienfaitrice qu'il craignait en danger et à laquelle il espérait pouvoir rendre service. Nous publions simplement les lettres désespérées qu'échangèrent le Poète, dont la débâcle avait brisé la baguette magique, et la Fée, qui avait vu son île enchantée s'écrouler dans un lac de sang.

La princesse Mathilde à Théophile Gautier

Mons, 8 septembre 1870.

« Il n'y a plus de Saint-Gratien pour moi, plus de calme, plus de repos; un crêpe noir voile tous les objets, le présent et l'avenir. L'agonie du mois d'août a fini par la mort de tout ce que j'aimais, de tout ce qui charmait ma vie.

« Je suis sur la terre étrangère, tremblante encore d'apprendre de nouveaux malheurs; tous les jours ajoutent à ma douleur une douleur de plus. Certes, vous me connaissez assez pour savoir que je ne regrette pas la position, mais bien ce qui me tient aux entrailles : mon pays et mes chers amis. Pas un ne m'a fait défaut, et mon cœur en est plus que touché. Ma douleur est extrême. Je vais attendre ici. Je suis près de Paris, dans un pays tranquille, mais triste à mourir. Tout y est noir, silencieux et désolé. On vit, voilà tout, avec la mort dans le cœur et les yeux pleins de larmes. Répondez-moi ici, sous le couvert de Mme de Galbois, poste restante, Mons, Belgique.

« Je me félicite de vous avoir prié de vous absenter. C'est un souci de moins pour moi de vous savoir en lieu sûr et aimé.

« J'ai vu ici deux officiers qui vont rejoindre l'Empereur à Cassel. Raimbaut m'a raconté tout ce qui s'est passé avec une extrême exactitude et attendrissement. Ne croyez pas un mot de ce qu'on a raconté sur mon arrestation à Dieppe. Je suis venue ici par Rouen et Valenciennes, sans aucun inconvénient. Que va faire Paris? On le dit désolé et je ne le crois pas en état de se défendre : au dehors, une armée peut lui tomber dessus, au dedans, le désordre et les plus mauvaises passions.

« Je vous écrirai demain et vous dirai tout ce que j'ai appris sur la capitulation de Sedan. Je vous serre la main et vous suis tendrement attachée.

Septembre 1870.

« Chère Princesse,

« J'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre bonne lettre. Quoi! Dans un tel désastre, vous avez pu songer à votre plus humble serviteur, à votre obscur ami, puisque vous voulez bien me donner ce titre qui sera toujours ma plus grande gloire; j'en suis touché dans le plus profond et le plus tendre de l'âme. J'étais allé à Montreux, conduire Estelle chez sa tante Carlotta, qui passe l'été près du lac. Un télégramme de vingt mots m'apprit là toute la catastrophe de Sedan, à laquelle je ne pouvais d'abord ajouter foi et que je regardais comme une invention prussienne. J'accourus à Genève, où l'effroyable vérité me fut confirmée. Là, je lus dans un journal que vous étiez arrêtée, retenue prisonnière à l'Hôtel d'Angleterre de Dieppe, et je partis immédiatement pour Paris, dans l'espoir de pénétrer jusqu'à vous, de vous servir en quelque chose ou tout au moins de vous montrer qu'il y avait là quelqu'un à vous. Je ne crus pas un mot, vous le pensez bien, de la stupide histoire des trente-six colis et des cinquante et un millions. A la rue de Courcelles, on me dit que Votre Altesse était en bonne santé et en sûreté. En montant en wagon dans la gare de Genève, j'avais reçu un télégramme d'Angleterre disant que le sous-préfet destitué était à Londres avec sa femme. Le cataclysme était complet. Je ne pouvais songer à partir pour la Suisse en un pareil moment. Quoique je ne puisse en rien contribuer à la défense, je partagerai le danger avec les autres : ce n'est pas quand la

vieille mère est à l'agonie que ses enfants doivent la quitter, sous prétexte que l'air n'est pas sain.

« Votre lettre m'est revenue de Suisse avec un mot d'Estelle, après bien des détours et je ne sais pas si ma réponse vous arrivera; presque tous les chemins de fer sont coupés; dans deux ou trois jours, ils le seront tous, et nous allons être isolés du monde entier, pendant combien de temps? Dieu seul le sait! La ville s'agite comme une fourmilière dans laquelle on a donné un coup de pied. Ces efforts de la dernière heure nous sauveront-ils? Je n'ose l'espérer. La vie qu'on mène est affreuse. On erre comme les chiens malades. On reprend vingt fois des journaux remplis d'inepties, de fausses nouvelles et de rodomontades. On demande à tous ceux qu'on rencontre : « Quoi de nouveau? » et l'on vous répond : « Rien de nouveau. » « Les Prussiens sont à Noisy ou à Joinville. » « On a vu quatre uhlans. » A travers tout ce tumulte aucune direction ne se fait sentir. On est silencieusement entraîné au fond du gouffre par le tourbillon de la fatalité. Avez-vous lu une nouvelle d'Edgar Poe, *la Descente dans le Maelstrom*? Elle rend exactement l'impression que tout le monde éprouve aujourd'hui. On glisse en tournoyant sur les parois du vaste entonnoir formé par le gouffre, décrivant comme la barque engloutie des cercles qui se rétrécissent de plus en plus jusqu'au trou noir du fond, qu'on regarde avec une inexprimable horreur. Quelquefois un contre-courant se produit en sens inverse et vous rejette sur le bord comme une épave de naufrage. C'est le seul espoir que nous puissions garder. Les Prussiens vaincus, la bataille ne serait pas gagnée encore.

« Les nécessités de la défense nous ont chassés de Neuilly. On nous a enjoints de « vider les locaux » dans le plus bref délai possible. La petite maisonnette où vous avez daigné visiter votre pauvre poète éclopé ne sera probablement bientôt qu'un tas de cendres et je me suis réfugié à Paris avec mes deux sœurs, rue de Beaune, n° 12, où nous nous sommes installés tant bien que mal. Mais j'ai honte de parler de mon petit écroulement particulier devant une infortune comme la vôtre! Si je le fais, c'est que je sais l'intérêt que Votre Altesse daigne me porter. Ne plus vous voir, moi qui avais pris cette habitude si douce de vivre près de vous, presque à vos pieds, parmi vos petits chiens, et à qui vous laissiez baiser vos belles mains impériales!

Quel insupportable ennui! Depuis que votre lumineux sourire ne rayonne plus sur moi, le soleil me semble noir. Aussi, dès que je pourrai sortir de ce cercle d'enfer, la première visite que vous recevrez sera la mienne.

« De Votre Altesse, le très dévoué serviteur

« THÉOPHILE GAUTIER. »

La Princesse a consacré quelques pages intimes aux derniers jours de son fidèle ami qu'elle n'a jamais cessé d'entourer de son affection :

« La Commune vaincue, Théo se rendit à Bruxelles, espérant m'y retrouver. Dès qu'il sut que j'étais rentrée à Saint-Gratien, il arriva : l'adversité resserra ses liens d'amitié.

« Sa santé avait beaucoup souffert des émotions, des privations sans nombre qu'il avait subies. Je le trouvai très affaibli; il marchait avec peine, dormait peu, étouffait souvent. Je fus effrayée des progrès de la maladie de cœur dont il souffrait. Son esprit était demeuré aimable, il brillait encore à travers un nuage de mélancolie qui le rendait plus attachant. Ses forces physiques seules l'abandonnaient. Il venait cependant presque chaque semaine passer quelques jours chez moi à la campagne. Ses souffrances auxquelles j'assistais me le rendaient plus cher. J'étais touchée de sa sérénité inaltérable.

« Le 27 mai, malgré les horreurs et les tristesses de l'année, il n'oublia pas l'anniversaire de ma naissance et il m'adressa son sonnet annuel, — *le dernier*, — et peut-être le plus émouvant du recueil :

Paris brûle, la flamme à l'horizon s'élève;
Cependant mai revient, mai rose et parfumé
Ramenant avec lui l'anniversaire aimé,
Date chère où revit incessamment mon rêve.

Le sang coule... Aux bourgeons monte la jeune sève
Et l'azur luit au ciel par la poudre enfumé;
Les oiseaux ont repris leur chant accoutumé
Comme si le canon ne tonnait pas sans trêve.

Et moi, je pense à vous, à travers ma douleur;
Saint-Gratien m'apparaît aux bosquets de Versailles;
Du souvenir sacré rien ne distrait mon cœur.

Mais mon humble jardin, dont croulent les murailles,
N'a rien à vous offrir, tout criblé de mitrailles,
Dans un éclat d'obus, que cette pauvre fleur.

Versailles, 27 mai 1871.

X. — LES DERNIERS JOURS

La dernière année de Théophile Gautier, la princesse Mathilde se constitua son infirmière. Il faut lire dans les souvenirs de Maurice Dreyfous la description des soins touchants dont elle entoura son bibliothécaire : « La princesse, dit-il, ne se contentait point de se faire représenter par des souvenirs, elle venait souvent de sa personne s'installer durant des après-midi tout entières auprès de l'ami à qui son état de santé ne lui permettait plus de lui rendre visite et pour qui sa venue était une joie profonde. Elle arrivait au début de l'après-midi et ne quittait Neuilly que vers l'heure du dîner. Le pauvre malade était dans son fauteuil, près de la cheminée, en veston de velours noir ou de molleton rouge, en chemise molle et, comme toujours, en lutte ouverte avec son terrible pantalon de velours noir qui lui glissait des hanches et qu'il fallait sans cesse rattraper pour l'empêcher de dégringoler sur ses chevilles. »

Joseph Primoli à Ernest Hébert, à Rome, Villa Médicis

Paris, 24 octobre 1872.

« Mon cher Hébert,

« C'est moi, hélas ! qui répondrai à la lettre que vous m'avez confiée pour le pauvre Théo : peut-être lui avez-vous donné sa dernière joie ; il a reçu votre missive deux jours avant sa mort, car je tenais à la lui remettre moi-même et je n'avais pu me rendre auparavant à Neuilly.

« La maison, vous l'avez fréquentée et aimée aux jours heureux où le maître l'animait de sa verve poétique et malicieuse et où ses deux grandes filles y répandaient le charme de leur jeunesse et de leur beauté... La demeure est restée telle que vous l'avez connue, sinon que la guerre et le siège ont dû y laisser leurs traces dévastatrices.

« Je traversai le salon du rez-de-chaussée tendu d'une étoffe

rouge sur laquelle se détachaient encore les souvenirs des artistes amis, depuis une étude d'Ingres pour son Homère et un padischah de Delacroix jusqu'à des nymphes de Puvis et un paysan italien de votre *Malaria*. Au piano, une partition ouverte du *Tannhauser*, dans le logis de celui qu'on accuse d'avoir blasphémé la musique ! On me fit monter par un petit escalier tournant jusqu'à la chambre du maître : un vrai Capharnaüm ; je voudrais vous la décrire, mais je ne puis me souvenir de rien ; en me rappelant l'importance que Théo attachait à la couleur d'une tenture, qui généralement ne frappe pas les yeux du visiteur ordinaire, je me dis qu'il ne m'aurait certes pas placé parmi les êtres privilégiés pour qui « le monde visible existe... » Cette fois pourtant, peut-être m'eût-il excusé, car je ne vis que lui !...

« Il était là, au milieu de la pièce, assis péniblement dans un grand fauteuil qu'il n'a pas quitté depuis quinze jours. Le corps raidi est enveloppé de sa vaste robe de flanelle bleue, — sorte d'uniforme nocturne des hôtes de Saint-Gratien. Il était coiffé d'un bonnet de tricot rouge auquel un gland qui retombait sur ses cheveux bouclés donnait l'aspect d'un tarbouch et me rappelait notre voyage en Égypte, où nous avions tous adopté le fez oriental. Son teint de cire, ses joues pendantes, sa barbe inculte, ses yeux mi-clos donnaient à sa belle tête le caractère d'un Christ à l'agonie.

« Une main exsangue était douloureusement appuyée sur son cœur et l'autre, allongée sur le bras du fauteuil, tenait un cigare à demi éteint. L'enflure des jambes, augmentant à chaque instant, l'empêchait de bouger le bas du corps. A mon entrée, il sortit de sa somnolence, il me reconnut et me sourit...

« Il dut revoir dans un éclair les beaux jours de Saint-Gratien et le radieux soleil du Caire... Peut-être se rappela-t-il confusément notre pèlerinage à l'arbre de la Vierge, quand je sautai à bas de la voiture dans un champ de coton, pour lui cueillir la fleur floconneuse qu'il avait désirée et qui me fit arrêter par un garde champêtre de S. A. le Khédive... Il parut heureux un moment de me retrouver et d'oublier son mal... Il voulut être aimable et il essaya même de plaisanter un peu : son nouveau gendre Bergerat entrant sur ces entrefaites, il nous présenta l'un à l'autre : « C'est le poète des Cuirassiers de... Bischoffein », ajouta-t-il en jouant volontairement sur le mot.

« Sur le dossier du fauteuil paternel était appuyée sa jolie fille Estelle, qu'il avait surnommée *Monstre Vert* et dont vous avez fait, je crois, le portrait.

« Dans un coin de la chambre, ses deux vieilles sœurs, Zoé et Lili : l'une, paralysée, grelottant dans une couverture de laine, l'autre assise sur un divan bas, ayant un gros chat blanc à ses pieds et un chat noir dans ses bras. Elles paraissaient absentes, mais je voyais des larmes briller dans leurs yeux : elles le sentaient perdu.

« A votre nom que je prononçai en lui remettant votre lettre, son visage éteint s'éclaira... Il ouvrit péniblement l'enveloppe, retourna la feuille en tous sens comme un enfant qui ne sait pas lire; il s'étonna de ne pas voir et accusa aussitôt la digitaline de causer ce trouble de sa vue... Je lui dis que votre écriture était difficile à déchiffrer... Sa fille lui ayant demandé ce que vous écriviez, il lui tendit la feuille dépliée en lui disant : « Le plus simple est de prendre la lettre et de la lire... » La conversation languissait et le silence n'était coupé que par de vagues paroles. Le charmant causeur que j'ai connu ou plutôt le charmeur causant dont la parole ailée et colorée nous transportait dans des régions lointaines ou fantastiques, comme la baguette d'un magicien, cherchait péniblement ses mots qui ne venaient pas toujours sur ses lèvres : il mit encore cette difficulté sur le compte de la digitaline...

« Lui, a redouté la mort pendant toute sa vie, mais il ne veut pas se voir mourir...

« Peu à peu, je le vis s'assoupir, et j'eus l'impression d'assister au commencement de son agonie... Je le contemplai douloureusement une dernière fois et je me levai sans bruit pour sortir de la pièce...

« Son cigare tomba, il ouvrit les yeux et me voyant près de lui :

— Il ne faut pas croire que je dorme, me dit-il en souriant... il faut me donner des coups de poing sur la tête pour me réveiller... Mais voilà un mois que je ne me couche plus...

— Ne dormant pas la nuit, lui dis-je, il est tout naturel que vous ayez sommeil et je vais vous laisser dormir...

— Alors, il faut que je dorme? demanda-t-il comme un enfant résigné.

— Oui. Avant de partir pour Rome, je reviendrai vous voir et prnedre vos commissions pour Hébert.

— Eh bien ! adieu !

— Au revoir ! lui dis-je en me détournant pour cacher mon trouble...

« Je pris la main qu'il me tendait comme pour me retenir, mais je me dégageai doucement et je gagnai la porte, ne pouvant plus vaincre mon émotion : c'était la première fois que je voyais mourir. Sa fille m'accompagna jusqu'à la rue : je compris qu'elle désespérait. Sa sœur me dit : « Dieu nous fera peut-être la grâce qu'il meure sans s'en apercevoir. »

« Le lendemain, on prévint la Princesse que son mal empirait et qu'il désirait la voir. « J'accourus, — écrivit-elle, — je le trouvai agonisant, sans parole, presque sans souffle. Je lui pris la main que je serrai. Il me rendit mon étreinte. Ce fut tout. L'âme n'avait donc pas encore quitté sa dépouille mortelle. »

Hébert à la princesse Mathilde

La Cervara, 4 novembre 1872.

« Gautier est donc mort, quel vide pour nous artistes ! Quelle perte pour vous, Princesse ! Comme vous devez être heureuse de la pensée que vous avez tendu une main généreuse à ce pauvre grand homme ! Pour moi, je suis content de lui avoir toujours témoigné la plus vive et la plus reconnaissante affection, mais je ne puis m'habituer à l'idée de ce silence. Le discours de Dumas est bien, mais comme il donne peu d'émotion ! Qui pourra jamais dire ce qu'était Théo comme hauteur de pensée et comme grâce d'esprit ? Comme j'aimais le son de sa voix ! Il faut dire adieu à tout cela et à tout ce qui est vivant en ce monde, et la mort est partout de plus en plus visible ! »

Gustave Flaubert à la princesse Mathilde

Nuit de lundi.

« Princesse,

« C'est bien bon à vous de m'avoir écrit. Vous avez pensé que je devais avoir du chagrin. Rien n'est plus vrai. Ah ! voilà trop de morts, trop de morts coup sur coup ! Je n'ai jamais beaucoup tenu à la vie, mais les fils qui m'y rattachent se brisent les uns après les autres. Bientôt il n'y en aura plus. Pauvre cher Théo, c'était le meilleur de *la bande*, celui-là, un grand lettré, un grand poète et un grand cœur. Il vous aimait

beaucoup, Princesse, et vous faites bien de le regretter.

« Il est mort du dégoût de la vie moderne. Le 4 septembre l'a tué. Ce jour-là, en effet (qui est le plus maudit de l'histoire de France), a inauguré un ordre de choses où les gens comme Théo n'ont plus rien à faire. Depuis jeudi, je pense à lui sans cesse et je me sens à la fois écrasé et enragé. C'était le plus vieux de mes amis intimes; je le respectais comme un maître et je l'aimais comme un frère. Je ne le plains pas, je l'envie.

« Catulle m'a envoyé un télégramme dans une lettre que j'ai reçue trente-six heures après l'événement, et comme à Paris on a l'habitude d'escamoter les enterrements qui se font toujours dans les vingt-quatre heures, j'ai pensé que la cérémonie aurait lieu le jeudi et que j'arriverais trop tard. J'aurais été fâché qu'il n'eût pas eu un enterrement catholique, car le bon Théo était au fond catholique comme un Espagnol du XIIe siècle. Dans ces matières-là, il faut respecter l'opinion du mort, on doit autant que possible continuer son *idée*. C'est pourquoi, si j'avais eu à faire l'oraison funèbre de Théo, j'aurais dit ce qui l'a fait mourir. J'aurais protesté en son nom contre les épiciers et les voyous. Il est mort d'une longue colère rentrée. J'aurais donc exhalé quelque chose de cette colère. Le discours de Dumas ne m'a paru que *convenable*, on n'y sent pas de palpitation.

« Mme Sand m'a envoyé aujourd'hui une très bonne lettre sur notre ami et qui contient beaucoup de conseils à mon endroit. Je vous avouerai entre nous que son bénissage perpétuel, sa raison si vous voulez, me tape quelquefois sur les nerfs. Je vais lui répondre par des injures sur la démocratie. Ça me soulagera... Il fait froid et humide : tout est vilain et triste, le dedans et l'extérieur. Soignez-vous bien! Restez vaillante et telle que vous êtes. Soyez toujours « notre princesse », comme disait le pauvre Théo et croyez à ma profonde affection. »

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer ces souvenirs sur la princesse Mathilde et Théophile Gautier qu'en transcrivant cette lettre de Flaubert à la princesse. Elle fait autant d'honneur à celle à qui elle a été adressée qu'au poète qui l'a inspirée, et à l'auteur de *Madame Bovary*, dont le talent est aussi célèbre que son cœur est méconnu.

J. N. Primoli.

HIVER

DERNIÈRE PARTIE (1)

TROISIÈME HIVER

Il y eut un jour de juin où la sage-femme vint du village et, selon le parler du pays, prononça : « Elle reçoit un enfant. »

Salomé était assise, blanche, avec son air effrayé, ses larges yeux d'étonnement, dans le lit des récentes noces. La sage-femme hochait la tête et l'endoctrinait de sa voix aiguë de sourde. Vogler sortit, ébloui par le coup dur d'une joie si forte. C'était comme si sa vie grandissait tout à coup, se gonflait d'un grand nombre d'âmes que cette heure exauçait. Il était comme un arbre qui sentirait soudain pour la première fois toutes ses racines. La vie de l'homme aussi plonge loin sous la terre; elle s'emmêle aux ossements de bien des morts. Il traversa la cour encombrée de chars et de bêtes; il monta la pente du vallon où le bétail paissait. Son cœur sautait dans sa poitrine et l'ébranlait tout entier. Il s'arrêta sur la crête et regarda sa terre vêtue de blés épais, d'orges, d'avoines, de verts houblons, — sa vaste terre bossuée avec ses pentes diverses, ici coupant le ciel, ici léchant d'une vague moirée la lisière de la forêt, et là fuyant vers la plaine où la brume du Rhin fait une base flottante aux montagnes d'azur. Le soleil montait avec le grand essor abrupt du solstice et palpitait dans le ciel tremblant; la terre, motte par motte, nourrissant l'herbe innombrable, semblait sourdement

Copyright by Camille Mayran, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

battre sous les pieds de celui qui en était le maître. La mort perdait son hypothèque et l'avenir se rouvrait comme une eau qui bouillonne après un barrage.

L'enfance monte, irradiant la gloire de la vie sans la connaître; la jeunesse même est trop emportée; quand le bonheur l'atteint dans l'âge mûr, il est des instants où l'homme voit, entend, respire, baise au milieu du désert le prodige de sa propre félicité.

***

Les mois s'écoulèrent. Le visage de Salomé restait lisse et blanc, ses épaules minces, et le lourd fardeau qui la ceignait et la faisait paraître plus fragile semblait retenir des élans de fuite, des regrets de la route et de la forêt qui traversaient ses yeux timides. Que pensait-elle ? Ses journées passaient dans le silence. Elle n'avait pas dit qu'elle fût heureuse. Mais son mari savait qu'elle avait toujours l'air de l'attendre quand il rentrait; il connaissait la petite lueur qui éclairait soudain les prunelles, l'expression de repos qui s'étendait soudain sur les traits, une douceur d'enfant réchauffé, rassuré. La nuit, il ne dormait qu'à moitié sans cesser d'écouter le souffle pur qui répétait dans le noir en une syllabe monotone la vie de son amour. Il épiait le sommeil de Salomé. Souvent, elle semblait troublée par des rêves; son mouvement était alors de le chercher, de le retenir, de s'attacher plus fort à lui. L'animale confiance qu'il sentait en elle lui mettait le cœur en paix. Il ne s'inquiétait pas qu'elle fût silencieuse et sans gaieté, attribuant sa langueur au fardeau qu'elle portait. Bientôt, pensait-il, elle aura son petit pour rire et jouer. Le jour, une timidité le reprenait; il la revoyait distincte, séparée de lui par le grand écart de l'âge, une froide fleur, une enfant craintive. Il était plus heureux dehors, à s'occuper de la terre, à diriger des travaux, à négocier des ventes. L'espoir de l'enfant qui allait naître avait multiplié son zèle. Il menait ses affaires avec une passion qui ne négligeait aucun soin et savait se tourner en finesse et habileté dans les conciliabules de cabaret avec les marchands. La nature, cette année-là, le servait en tout; l'abondance des fruits suivit celle des grains. Dans le pays on disait : « Jacob Vogler tient la chance; vous verrez qu'il aura un garçon. »

***

La neige était tombée toute la nuit.

Un peu avant l'aube, Jacob descendit et, à pas qui enfoncent, il traversa la cour pour aller frapper chez les Hirlemann. La femme entrebâilla la porte; une petite lumière, une odeur de café s'échappèrent du logis.

— Les douleurs commencent, chuchota Vogler. Dis à ton fils d'atteler tout de suite et d'aller au village chercher la sage-femme.

— *Jesus Gott*! fit la mère Hirlemann. Je vais toujours venir voir comment ça va. Pauvre mignonne! Allons, bon courage, Herr Vogler, j'envoie le garçon à la minute.

Vogler passa le porche pour aller voir l'état du sentier. La neige s'élevait jusqu'au bord des abreuvoirs; elle était légère, sans résistance, elle effaçait tout : ce serait long avant qu'on n'ait pu ramener de l'aide. Il rentra, le cœur serré d'inquiétude. Il s'arrêta dans la salle, posa sa lanterne sur la table et ouvrit sa Bible. Depuis plusieurs mois, il ne la lisait guère; mais, à cette heure où l'antique sentence de douleur allait s'accomplir dans la chair de sa chair, il souhaitait un signe qui le rapprochât de son Créateur. « Alors, ils entendirent le bruit de Jéhovah Dieu passant dans le jardin à la brise du jour, et Adam et sa femme se cachèrent de devant Jéhovah parmi les arbres du jardin. »

Il n'avait pas lu dix versets qu'une plainte aiguë traversait le plafond. Il se leva tremblant, courut à la chambre. Il y faisait noir encore. Il étendit les mains sur le lit, toucha un corps crispé, convulsif et prit entre ses paumes un front mouillé de sueur. Il y eut un soupir, une minute de silence, puis, encore un cri, un trille étrange, la voix inconnue qui monte des profondeurs que révèle la souffrance. Jacob retira ses mains; le son lui disait que la petite Salomé était hors d'atteinte. Il ouvrit les volets, la fenêtre; dans la cour, le fils Hirlemann harnachait le cheval. Le bleu de l'aube neigeuse entra dans la chambre, teignit les draps et Vogler vit Salomé qui le regardait, la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, comme quelqu'un qui fait un signe, tandis qu'on l'emporte, vite... vite...

Bientôt vint la mère Hirlemann, tranquille, satisfaite et qui sentait le café. Elle avait plus d'une revanche à prendre sur

Sälmele; aujourd'hui du moins elle exercerait ses prérogatives de matrone et la petite ne ferait pas la fière. « Eh bien! dit-elle en entrant, on en est déjà là? » Elle se pencha sur Salomé qui cachait son visage contre le mur, puis regarda Vogler pétrifié au bord du lit. Ni l'un ni l'autre ne dit une parole. Vexée, elle descendit allumer le feu, mit de l'eau à chauffer. Au bout d'un moment, elle remonta et entreprit de coiffer Salomé en deux nattes comme il est d'usage pour les accouchées. Placidement, elle peignait les longs cheveux, s'arrêtant quand se convulsait la patiente. Salomé semblait ne rien voir, ne rien entendre en dehors de l'abîme intérieur. La neige avait recommencé de tomber. On entendit le bruit atténué de la voiture dans la cour. Rouge, essoufflé, Joseph Hirlemann ramenait le cheval par la bride. « Impossible d'avancer, cria-t-il à Vogler qui avait couru à la fenêtre; ça ira plus vite à pied. »

Vogler serra les poings; les étranges cris redoublaient, le rendaient fou. Il descendit à l'écurie, choisit un autre cheval, l'attela lui-même, et, sans une parole au garçon effaré, il partit. Le tourbillonnement des flocons obstruait l'air; aucune ligne ne marquait le sentier; seules, des baies transversales çà et là offraient un repère. A pied, Vogler tâtait le sol avec son fouet et conduisait le cheval. « C'est vrai, pensa-t-il, qu'on perdrait moins de temps sans la voiture, mais la bonne femme ferait des histoires. » Comme la nuit où il avait enveloppé Salomé, il ôta bientôt son manteau, le jeta dans la voiture. L'effort soulageait son angoisse. La campagne, la neige, l'espace libre, il n'en attendait pas de piège dont il ne sût venir à bout. Le vaste calme des myriades blanches, tournoyant à l'infini sur les collines, rassurait ses sens. Il faisait doux. « Bientôt, pensait-il... un fils, peut-être! » et l'immense espoir tardif rejaillissait plus fort que la crainte. Aujourd'hui même, Dieu le retranchait de ceux dont le corps tout entier descend dans la mort. L'enfant qu'il avait écouté vivre tant de nuits pendant le sommeil de sa mère se frayait aujourd'hui son chemin vers le jour. Lui pouvait disparaître : sa substance et son âme restaient mariées à la terre des Vogler. Et l'idée le traversa d'autres hivers, d'autres tourbillons de neige où marcherait longtemps après lui celui qui serait lui-même encore.

Il était midi quand il ramena la sage-femme. Elle secoua son manteau, ses fichus pleins de neige, entra seule dans la

chambre et bientôt ressortit. Elle avait revêtu son expression professionnelle bien différente de cette physionomie poltronne et agitée qu'elle avait eue dans les cahots d'un trajet où la voiture à tout moment risquait de verser. Maintenant, elle était majestueuse, avec un air de réprimande et de compétence, des gestes feutrés. C'était une femme corpulente et très sourde dont l'intelligence se ramassait à la pointe toujours en mouvement de ses petits yeux noirs.

— Ce n'est pas la peine de venir, Herr Vogler, dit-elle; il y a encore plusieurs heures à attendre; il faut la laisser tranquille.

Vogler s'assit dans la salle, la tête entre les mains, accoudé devant sa Bible. Il n'osait plus voir Salomé. Il entendait le va-et-vient des femmes; on bassinait des linges, on préparait le berceau. La mère Hirlemann parlait fort, l'autre répondait sur un timbre frêle et perçant. Salomé ne poussait plus le grand cri du matin, mais une espèce de ululement aigu, presque sans trêve, qui donnait une impression de délire.

Les femmes descendirent pour manger, la mère Hirlemann alla chez elle chercher de la soupe chaude.

— Faut prendre quelque chose, maître Jacob, dit-elle en rapportant une marmite fumante.

Vogler dit qu'il ne mangerait pas que l'enfant ne fût né. Les femmes échangèrent un regard de commisération.

— Ces jours-là, dit la sage-femme en remontant l'escalier, les hommes, c'est propre à rien. Combien de fois est-ce qu'il n'a pas failli me jeter dans la neige ce matin ? et si je disais seulement : « Attention ! » il me lançait un regard à me faire rentrer sous terre.

— Surtout que celui-là, reprit la mère Hirlemann, il n'a pas l'habitude. Et puis, il en est tellement coiffé de sa petite jeunesse !

Elles entrèrent dans la chambre.

Salomé, la bouche arquée, les narines tendues, les cheveux collés par la sueur, semblait n'en pouvoir supporter davantage. Elle entr'ouvrit les paupières, jeta sur la sage-femme un regard vacillant, lointain. Sa bouche toute raide prononça difficilement :

— Est-ce que je vais mourir ?

— Mourir ? fit la sage-femme. Demain matin, ma belle,

vous aurez dormi comme une bienheureuse et vous rirez avec votre enfant !

Elle lui essuya les tempes et prit son tricot.

Vogler entendait les gémissements à travers le plafond comme s'ils venaient de ce qu'il avait de plus tendre en son âme. Des larmes tombaient sur les feuillets usés de sa Bible. Il lisait l'histoire de la vierge Rébecca choisie par Éliézer au bord du puits de Nachor, quand elle voulut l'abreuver lui et ses chameaux. Elle fut amenée vers Isaac et elle devint mère. Il lut aussi l'histoire de Jacob son fils, qui trouva peu de travailler sept ans en terre étrangère pour obtenir Rachel qu'il aimait. Et au bout de ce temps, Lia lui fut donnée par tromperie, et il la garda. Mais sept ans encore il peina pour Rachel. Alors seulement il l'obtint et rassasia son long désir. Et Rachel la bien-aimée mourut en mal d'enfant. « Rassure-toi, lui disait la sage-femme, tu vas avoir un fils. Qu'il soit appelé Benoni, répondait la mourante, le fils de mes douleurs. »

Du fond des temps venaient ces plaintes ; ces cris, les tentes de Chanaan les avaient entendus. Un recueillement poignant supprimait pour l'homme angoissé toute circonstance éphémère. Il était à cet instant avec Jacob fils d'Isaac, parmi les troupeaux des premiers âges du monde, écoutant la douleur de la femme, découvrant les pièges du Destin et dans son propre cœur la solitude désarmée de l'amour.

Il leva la tête ; le jour s'étouffait dans la neige. Les branches surchargées des sapins oscillaient à l'écroulement des mottes lourdes. Les flocons inépuisables flottaient, tournaient, descendaient toujours. La nuit vint, les femmes descendirent ; on allait préparer un lit pour la sage-femme ; elles venaient chercher des draps, puis se faire du café, des tartines ; elles avaient besoin de se dégourdir et de manger. Elles s'installèrent, remirent du bois dans le feu, allumèrent la lampe.

— Espérons le mieux, Herr Vogler, disait la petite voix de la sourde.

Vogler, rencoigné au fond de la chambre, lui opposait un silence hostile, comme si son métier l'eût revêtue d'une affreuse complicité dans des souffrances qui ne l'affectaient plus.

— Ça ne peut pas aller vite, n'est-ce pas, une première fois ! Faut de la patience.

A les voir s'attabler, il comprit qu'on n'était pas près de la fin. Une pudeur, une colère l'empêchaient d'interroger.

— Vous prendrez bien un peu de café, maître Jacob?

Il sortit sans répondre, fit quelques pas dans la cour. Les valets allaient et venaient en pèlerine de laine grise, capuchon rabattu sur les yeux, avec de la neige dans tous les plis. Ils avaient allumé les lanternes, creusaient des passages. Les portes de l'écurie et de l'étable étaient ouvertes; il en sortait une odeur chaude, un bruit de souffles, de muffles meuglants et ruminants; au bout de la longue file des échines, le vacher, sa lanterne posée dans la paille, trayait une vache; les fils Hirlemann balayaient le fumier, renouvelaient les fourrages; les chèvres de Salomé secouaient du foin dans leurs barbes; un sourd et calme bien-être émanait des bêtes. L'homme rentra chez lui, hésita un instant, puis monta l'escalier. A la porte de la chambre, il écouta; on n'entendait plus rien. Il entra, s'assit en silence au bord du lit. Salomé, tournée contre le mur, ne fit d'abord aucun signe d'attention; mais, ouvrant les yeux, elle tressaillit de le voir. Ses mains se tendirent, saisirent les siennes; à demi soulevée, elle se suspendait à lui d'un mouvement suppliant; une question, un appel étaient écrits sur son visage. Il baisa la tempe moite, le front blême, il balbutia des mots de confiance. Elle tremblait contre lui, de peur? de fatigue? il ne savait pas. Une brusque douleur l'arracha de ses bras. Longtemps, il resta près du lit, elle ne le regarda plus. Quand il entendit le pas des femmes, il s'éloigna.

Les heures de la nuit se creusèrent, vastes, lentes, engourdies. Penché sur sa Bible, Jacob avait faim et froid, mais il ne voulait d'aucun réconfort tant que durerait l'épreuve. On n'entendait plus les femmes parler, ni marcher; toutes les poutres de la maison semblaient écouter le gémissement de Salomé. Vers une heure, il y eut un cri d'une violence nouvelle, un pas bruyant secoua l'escalier.

— L'enfant naît! cria dans la porte la femme Hirlemann.

Et Vogler monta. Un sentiment sévère et solennel à cet instant dominait la pitié dans son cœur : il attendait son fils.

Dès le seuil de la chambre, la sourde, encore penchée sur Salomé, lui dit : « C'est un garçon. »

Salomé souleva les paupières, elle se taisait maintenant. Un faible cri s'éleva, une mince voix qui, pour la première

fois, touchait l'air : elle avait un son de détresse. Le petit être avait la sombre teinte violacée des pêches velues qui mûrissent au milieu des vignes; il bougeait, il palpitait tout entier dans la lumière de la chandelle et d'abord sa forme semblait à peine discernable, si confuse, si bizarre. Mais voilà que se reconnaissaient les pieds, les mains, menus et parfaits avec leurs petits ongles; les oreilles compliquées, la fente des yeux. La sage-femme le roula dans un lange et le tendit à son père.

Quand on en fut à le laver, elle déclara qu'il était beau, vigoureux, un bonhomme qui valait toute la peine qu'il avait donnée et qui n'en donnerait pas davantage; il n'y avait qu'à le regarder pousser.

Et bientôt le repos régna dans la chambre. On avait mis des draps frais au lit de l'accouchée, on lui avait fait boire du vin chaud. Le petit, emmailloté de lin et de laine et bien ficelé, gisait dans le berceau des Vogler, vieille coque de chêne que la vie n'avait pas habitée depuis près de quarante ans. Les femmes s'étaient retirées en clignotant de sommeil. La lueur calme d'une veilleuse d'huile baignait la chambre où la paix, après tant de cris, semblait porter comme un flot doux et dense l'humaine trinité accomplie par l'amour. Salomé, les paupières abattues, ses petites mains rudes inertes sur le drap, respirait avec cette profondeur lente d'un corps épuisé qui redemande la vie à l'espace. Le souffle passait entre ses lèvres. Le nouveau-né enfoui dans la plume rougissait, pâlissait de seconde en seconde, tendre fruit de pulpe chaude où le sang tremble. Il remuait les doigts, les lèvres comme en un rêve obscur, un appel de souvenirs au travers d'une métamorphose. De l'une à l'autre de ces deux faiblesses le regard de l'homme portait le don de sa bonté, — immense, inaperçu.

La fatigue allait l'assoupir à son tour, la tête appuyée au pied du lit, l'âme exhalant sa profonde songerie de tendresse et de foi, quand il entendit, à voix étrange, Salomé qui l'appelait. Il se leva, se pencha sur elle, vit dans la pénombre des yeux révulsés. Salomé semblait ne pas le voir; elle le touchait, ses mains remontaient le long des bras.

— Mon sang coule. Oh! n'appelle pas, n'appelle pas. Tiens-moi fort. Maintenant, je vais mourir. Où est-ce que je vais? Je tombe. Tiens-moi plus fort... Mme Émilie, Jacob, ne me mets pas à côté d'elle. Je l'ai empoisonnée.

Jacob soutenait dans ses bras Salomé à demi dressée. La terre manqua sous ses pieds ; le gouffre et la nuit s'ouvrirent comme pour l'Ange vaincu au début des temps ; mais l'étreinte ne se desserra pas. La bouche contre la joue froide, il dit :

— Je le savais.

Doucement il la recoucha. Il n'appela pas ; la mort était venue trop visible. Il se courba sur l'agonisante ; de ses fortes mains au niveau du cœur, il soutenait le buste étroit. Et tout bas il parlait :

— Ton péché est le mien, mon enfant. Comment pourrais-je t'abandonner ? Prends courage. Nous sommes deux pour toujours. Nous supplions ensemble Dieu tout-puissant qu'il nous pardonne...

Entre ses mains, le battement de la vie s'éteignait ; ce n'était plus qu'un frémissement vague, les sursauts d'un rythme disloqué. Un mouvement des lèvres parut indiquer la soif. Les paupières battaient comme des ailes. Jacob ne sut pas s'il avait été entendu.

L'aube, dans la chute languissante des derniers flocons de neige, éclaira la mort.

***

On enterra Salomé le troisième jour.

L'église de Heiteren est une longue salle rectangulaire où des fenêtres de vitre unie en haut des murs blancs ne laissent voir que le ciel. On avait allumé le poêle dont le grand tuyau noir plusieurs fois coudé s'amplifie de la nudité du lieu. Les femmes arrivaient par deux ou trois secouant à la porte leurs sabots enduits de neige. Les escaliers résonnaient du pas des hommes montant aux tribunes. Tout le village était là et même on était venu encore des environs malgré les chemins obstrués et difficiles. Une mort en couches fait bien pitié. Et puis on était curieux de Vogler qu'on avait toujours connu impassible, heureux dans ses affaires, dominateur. Son remariage avait beaucoup fait parler. Quoi ! pas seulement veuf une année, ce fier homme riche épousait une fille de rien, une ortie dans le fossé et orgueilleusement comme tout ce qu'il faisait, avec une grande noce, des violons et un fameux repas ! Beaucoup des assistants d'aujourd'hui s'en étaient régalés ; de tant de bon vin, de tant de tartes et de volailles

que l'hôte avait regardés passer avec un air de croire que la mariée était princesse et rien assez bon, il leur restait un souvenir scandalisé. Le grand Vogler, avait-on dit, a rencontré sa folie trop tard. Et voilà que ce mariage n'avait pas plus duré que le deuil écourté...

La cloche tintait sa note de tristesse grêle, égouttement froid et navré qui tremble, se propage au loin entre les nappes unies du ciel bas et de la neige. Il se fait un mouvement dans l'église; toute l'assistance est debout, les grands nœuds noirs des femmes se retournent; Jacob Vogler a passé la porte. Derrière lui marche un groupe étranger de beaux-frères et de cousins; puis les quatre porteurs courbés sous la bière. Le pasteur est monté dans la haute chaire, accotée à la muraille entre deux fenêtres, les mains appuyées sur le rebord, il regarde, comme il en a l'habitude, au-dessous de lui les porteurs qui déposent le cercueil à la place ordinaire, les gens qui se rasseoient, la douleur aux gestes tâtonnants qui semble ne rien reconnaître, prendre son rang à la tête de ceux pour qui rien n'est changé. Une fois de plus, voici un veuf, auprès du cercueil où dort pour l'hiver sans terme et la nuit indéfiniment solitaire, le corps trop cher qui lui fut joint. Le pasteur a perdu sa femme, il n'y a pas trois ans. Il connaît ces noirs défilés! C'était une bien autre union que ce remariage d'entraînement, hélas! de passion qu'il n'avait pu tout à fait approuver. Mais la pitié le touche. Vogler est là, grand, sobre, soumis; ses yeux rougis se ferment; il courbe un peu la tête; il sait bien qu'on ne peut résister; l'abîme lui a soufflé sur la face. Noir, solennel, haut juché, le pasteur, d'une voix consternée, commence à lire:

« Mes yeux ne reverront pas le bonheur.

« Ton œil me cherchera et j'aurai cessé d'être.

« Le nuage se dissipe et passe.

« Ainsi, celui qui descend au séjour des morts ne remontera plus.

« Il ne retournera plus dans sa maison.

« Le lieu qu'il habitait ne le reconnaîtra plus. »

* * *

Le lieu qu'il habite ne reconnaît pas non plus Jacob Vogler. Il va de chambre en chambre, égaré; la nourrice sursaute quand il ouvre la porte et s'approche du berceau; les ser-

viteurs qui le rencontrent aux abords des étables, se détournent; il ne travaille ni ne donne aucun ordre. Son visage éclatant est devenu brun et aride, sa barbe blanchit, ses yeux se bombent, trop clairs, et l'on ne sait s'ils voient. Absorbé en lui-même, il se reconnaît moins que personne; il est devenu un criminel.

Sans trêve, il scrute l'instant où il fit sien le crime qui se révélait. Il ne peut le nier devant le Juge intérieur, il a dit à Salomé : « Je le savais », acceptant l'abomination pour prix du bonheur éphémère et de l'amour.

Elle expirait. Quel secours pouvait-il lui porter dans sa terreur, que celui-là seulement, un instant seulement, après quoi jamais plus rien. Pouvait-il la laisser tomber seule?

Il a dit : « Je le savais. » Et s'il l'avait su? Est-il sûr de n'y avoir jamais pensé?... Jamais, non, depuis le mariage : il avait vécu neuf mois enivré.

Mais avant? pendant ces étranges, muettes fiançailles, où elle ne se laissait pas approcher, — où lui-même étrangement la fuyait? Pendant ces jours, ces nuits troubles, tout hantés d'elle, quand il songeait à sa liberté venue à temps encore; et, après les années de servitude, à la félicité qui s'ouvrait?

N'avait-il pas réfléchi qu'il n'était pas difficile d'empoisonner Émilie, avec toutes ces drogues, ces tisanes qu'elle était seule à prendre?

La bizarre absorption de Salomé dans la forêt, le soir de brouillard où il l'avait surprise, les yeux fixés à un point du sol; sa frayeur quand elle l'avait aperçu, — n'y avait-il pas rêvé?

Dans les ténèbres de l'âme, de telles questions s'allumaient en étincelles rouges, fuyantes, impossibles à saisir, tourment de surcroît par-dessus les malheurs qui l'avaient foudroyé : Salomé meurtrière, — Salomé morte.

Non, non, il n'avait pas su! Il en appelait son Juge à témoin. Mais s'il avait su?

Ne l'aurait-il jamais tenue dans ses bras? Serait-il demeuré séparé d'elle comme il était aujourd'hui? S'arracher du cœur le peu qui lui restait de possession ne semblait pas possible.

Pendant les heures hagardes de la soirée, ses yeux erraient dans la salle. Il voyait les disparues, chacune à la place qui lui avait été familière : la vieille Catherine, avec ses suspectes précheries, Émilie, Salomé... Émilie de nouveau, qui aurait

dû être encore là, toussottante, les pieds sur sa chaufferette, un tricot gris dans les mains, — qui semblait revenue de quelque manière, victorieuse enfin, après tant de vaines discussions pour obtenir le renvoi de Salomé, — revenue après une vengeance mystérieuse, comme si elle avait guetté la petite à ce mauvais passage des couches où toute femme met un pied dans la tombe. Y avait-il quelque chose d'elle dans la chambre? un noir esprit de reproche et de représaille qui ne s'en irait plus? Par delà le court remariage, la mémoire de Jacob la retrouvait partout; les meubles, les murs étaient imprégnés d'elle; parfois, il croyait presque la frôler. Il sentait la honte affreuse et l'aversion qu'il eût éprouvées sous son regard, le besoin et l'horreur de lui demander pardon. Ainsi, avant qu'il ne l'eût rappelée, deux ans plus tôt, la passion naissante multipliait par toute la chambre la beauté de Salomé, son lisse visage. La chambre avait changé de fantôme.

Toute la semaine qui suivit la mort de Salomé tombèrent les grandes neiges du milieu de l'hiver. La terre aux reliefs effacés, aux couleurs abolies, avait un aspect de stupeur et d'attente; les sapins édifiant leurs strates noires et blanches enfonçaient leurs cimes dans un ciel épais, fait d'une seule nuée sans bornes, sombre et jaunâtre. Nul souffle dans l'atmosphère et cependant les sapins remuaient sans trêve, entr'ouvrant et refermant leurs profondeurs animées, secouant leurs franges sans aucun bruit. Chaque branche surchargée se débattait contre son fardeau; mais la neige neuve, accrochée de ses millions de cristaux dans les noires crinières, ne se laissait pas rejeter. Après les tombées, on eût dit qu'un cauchemar agitait la sapinière. Les nuits sous le ciel opaque, étaient pâles, une lueur montait du sol, exsudait des ramures et les sapins en files solennelles, au-dessus des toits de la ferme, semblaient de formidables anges veillant l'angoisse de l'homme.

Au bout de la semaine, sur la fin de l'après-midi, le vent du Sud se leva et en deux heures amollit toute la neige, la creusa, la mouilla et l'on entendit lourdement ruisseler les arbres. La nuit regela toute cette eau et, quand le jour parut, il n'y avait pas une brindille qui ne fût prise dans un étui de glace. Sur la glace, il neigea de nouveau. Alors, l'immobilité régna sur la sapinière avec le silence. Les branches encore alourdies ne se débattaient plus, chargées d'un poids qui faisait plier toutes

leurs fibres ; séparées de l'espace et du vent par une carapace étincelante et morte, elles pendaient vers la terre, âmes paralysées à qui ne reste que la mémoire, douloureux et profond rêve, qui de la cime aux racines flue et reflue.

Jacob sortit ce matin-là pour la première fois de la semaine. D'un regard vague, il considéra les grands sapins qui abritaient sa ferme; il ne se dit pas qu'il leur était semblable : il était cela même, cette même créature vivante et retranchée de la vie qui demeure muette et craque et se brise au milieu du silence infini. Les souvenirs l'habitaient, ils battaient dans ses artères, flottaient dans ses veines, fluaient, se diffusant jusqu'à la moelle. Quel visage montrerait-il désormais? Quel homme serait-il parmi les autres dans les commandements et les marchés, à l'auberge ou à l'église? Il sentait la solitude étendue sur lui pour toujours; il vivrait dans le gel de son malheur étrange, indicible; — et sous la carapace de stupeur et de souffrance, il y aurait toujours au dedans de lui cette respiration de la mémoire, qui lui montrait sans cesse le visage de la petite Salomé, sa bouche humide et pâle, ses grandes paupières.

Il était sorti pour parcourir la sapinière. Hirlemann lui avait rappelé le matin que les bûcherons étaient attendus au premier jour de dégel et que les arbres n'avaient pas été marqués. Il portait un pot de peinture bleue avec une brosse, mais, se rendant compte que le verglas empêcherait de tracer les marques, il accrocha le pot sous la voûte et partit, les mains libres pour un premier repérage. Il s'engagea dans le sentier où la neige, fondue puis regelée, s'était changée en un revêtement de vitre qui craquait sous les semelles ferrées. Tours de neige, machines de guerre pour des batailles d'anges, les sapins de tous les côtés se dressaient, plus grands, semblait-il, qu'on ne les voyait d'ordinaire. Une mince buée les séparait les uns des autres, s'étendait bleuâtre entre les branches aux échines ployées que bosselaient des vertèbres de glace. D'aucun arbre on ne voyait le pied; les basses branches, tombant jusqu'au sol neigeux où les ronces ensevelies traçaient à peine une ondulation, les revêtaient de lourdes robes rigides, criblées de cristaux. Ils surgissaient de la brume, hauts triangles déchiquetés, chacun suivi plusieurs fois de son propre fantôme. Jacob errait parmi eux; quittant le sentier, il

les toisait d'en bas, tournait autour du branchage, considérait la grosseur du tronc, la rectitude du jet, croyait destiner l'un à la hache, l'autre à vivre, oubliait aussitôt, dans la double confusion du jour spectral et de son esprit égaré et découvrait avec étonnement la marque de ses pas, là où il ne croyait pas avoir passé.

Mais l'apparence, même illusoire, d'un travail, et ce froid figé, firent pénétrer jusqu'à son âme une sorte de sommeil. Plus calme, il craignit de rentrer chez lui; il craignit les chambres chaudes et sombres où palpitaient les souvenirs de la vie. Sans couleur, sans soleil, l'immobile clarté de ce jour l'attirait; quand il émergea d'entre les hauts sapins, il prit à travers champs pour gagner la forêt. C'est à peine si on en distinguait de loin la lisière sur le faîte de sa colline, comme une falaise pâle, rivage d'argent et de cristal dans l'infinie blancheur qui mêlait ciel et terre. Il marchait sur la neige vitreuse et craquante, dont il savait bien ce qu'elle recouvrait: ici du blé, ici de l'avoine, plus loin du trèfle, par là de l'orge. Les semences jetées aux jours du bonheur dormaient dans la terre. O temps de la moisson, que Dieu t'écarte désormais! Il traversa une route bordée d'églantiers; leurs fruits rouges, brillants dans leurs gaines de glace, éclataient en grand nombre sur les courbes jaillissantes et ployées des rameaux. Il s'arrêta tout à coup : il se rappela que trois jours avant son mariage, il avait rencontré Salomé sous cette même haie qu'elle longeait avec ses chèvres. Il lui avait parlé, il l'avait baisée au visage. C'était un peu plus haut, il voyait l'endroit; il se rappelait le ciel couvert, l'horizon jaune, les églantiers tout frisés de pousses neuves. Il n'y avait pas un an; le temps avait à peine bougé. Une douleur intolérable gonfla son cœur; il franchit la route et reprit sa course au travers des terres. Celle qui avait marché là par ce soir tiède, les épaules serrées dans son fichu noir, petite, sauvage, fuyante, les yeux si clairs et si effrayés pour le regarder tandis qu'il lui parlait avec l'angoisse de l'amour, celle-là, cette petite-là, tremblante, chaude, avec son haleine de fleur, elle était couchée, elle aussi, sous la neige, dans l'attente d'un jour de germination et de la grande moisson de Dieu à la fin des temps. Mais déjà le jugement était écrit pour elle, le sort fixé sans retour possible. Secret de la sentence enfouie plus loin que le fond des cieux, irrévo-

cable plus que le cours des astres! Qu'adviendra-t-il de la petite Salomé qui empoisonna? N'y a-t-il plus de pitié pour elle que dans le grand cœur d'homme qui ne peut l'abandonner? plus de douceur, plus de bonté que dans ces puissants bras qui la cherchent encore et dans ces yeux qui pâlissent de ne plus la voir?

Le malheureux leva la tête : il arrivait à la limite de son domaine; ici s'est arrêtée la charrue. Soudain, comme une église, la forêt commence. La neige n'a pas tenu sur le sol roux d'où se lève le peuple des hêtres en colonnades serrées de troncs lisses. Le verglas a saisi toute la ramure et, là-haut, dans le brouillard, c'est la lisière d'une forêt de glace qui frise et vaguement brille. Sous les voûtes de la futaie, les larges palmes se suspendent, s'étagent, cherchant l'espace de leur membrure vaste et fine qu'emprisonne le cristal insensible. De jeunes chênes, çà et là, encore ébouriffés de toutes leurs feuilles sèches, ont été saisis par le prodige; sous leur gangue, ils semblent se débattre comme des enfants pleins de feu et de furie, et jettent un éclat rouge aussi aigu que les flammes d'un brasier de plein jour. Étrange est l'aspect de toute chose; on dirait que le monde meurt ou change, qu'une métamorphose s'étend sur toute vie; il semble qu'on ne reverra plus ce qu'il y avait avant, que ces petits chênes auront bientôt fini de crier leur jeunesse, et que la souffrance immobilisée ne redoutera plus que jaillisse dans la forêt le chant du rossignol.

Maintenant, Vogler marchait vite à travers l'enchantement mortuaire de la forêt. Il marchait sans but, il fuyait. A mesure que s'augmentait la distance entre lui et sa ferme, l'angoisse de son cœur se desserrait. C'était comme s'il se hâtait hors du monde, s'enfonçait dans un espace inconnu, inviolé, où les douleurs gèlent. Une épaisse végétation de cristal foisonnait, s'enchevêtrait de toute part, depuis le sol jusqu'aux cimes des arbres; toute la forêt n'était qu'un délire calme, froid, splendide et pâle, où il avançait comme s'il y cherchait la pureté détruite en son âme, l'effacement du poison et du mensonge, l'effacement du sang. Des gouttes fraîches lui mouillèrent le visage; il s'aperçut qu'il pleuvait. Au-dessus de la forêt ce n'était plus la nuée basse qui enfante la neige, mais un ciel gris clair, uni et lointain d'où la pluie tombait en traits minces. En touchant les rameaux verglassés, cette pluie gelait aussitôt; au bout d'une heure, des aiguilles de glace, des cabochons ronds,

des pendeloques bizarrement contournées pendaient des moindres ramilles; les branches s'inclinaient sous le poids; la forêt tout entière commençait à gémir et à craquer. Jacob était bien loin de chez lui, dans des régions de la forêt qu'il ne connaissait guère. Il traversait des taillis de chênes et de jeunes charmes en bouquets. Les grands arbres étaient rares, souvent ébranchés plusieurs fois par la foudre. Les bouleaux, dans leur chevelure fine, portaient tant de glace qu'ils succombaient, s'écroulant les uns dans les autres, mêlant leurs gerbes comme des cascades. Un aspect de désordre et de ravage peu à peu s'étendait. Comme des cris sourds, retentissaient au loin les brisements du bois.

L'après-midi approchait du déclin. La pluie s'arrêtait, un faible rayon de l'Ouest éveillait les scintillements de toute cette verrerie fantastique. Jacob marchait toujours, les vêtements mouillés, le souffle court, des glaçons dans la barbe. Soudain, le chemin qu'il suivait déboucha hors de la forêt sur un paysage qu'il reconnut : sables grisâtres, fouets de l'osier vermillon, buissons épineux de genièvre, çà et là un maigre pin. Il avait souvent chassé là, dans sa jeunesse, l'oie sauvage et la sarcelle; c'était la rive inculte et froide, le farouche lit du Rhin. Le Schwarzwald le surplombait de ses pentes blêmes; à moins d'une demi-lieue coulait le fleuve. Jacob en prit la direction. Bientôt il entendit la rumeur propagée par le sol, le bruit qui monte d'en bas. Il atteignit le fleuve comme le jour commençait à s'obscurcir. Invisible au fond des brumes unies, le soleil s'était couché; les eaux roulaient et grondaient, grises entre des berges de neige. Elles se précipitaient d'une vitesse, d'une violence continue, en qui surgissaient et se brisaient mille violences; des cris sans nombre se perdaient dans leur bruissement. A l'endroit où Vogler s'était arrêté, on les voyait venir de loin, sombres, avec une force sûre, et pourtant l'impatience d'une meute tirant sur ses traits. Elles passaient, libres, galopantes, le flot engloutissant le flot dans les remous, les rapides corolles de l'écume. En aval, un brusque tournant les dérobait entre les peupliers de glace, dont le souffle qui vole sur le fleuve entrechoquait les rameaux. Vogler s'étendit ventre à terre. Il sentait le brisement de la fatigue; il regardait la course des eaux. Homme sédentaire, établi sur les solidités du sol, jusqu'à présent lorsqu'il avait vu mourir, — et il avait fermé les yeux de son père, — les perspectives stables de son esprit ne s'étaient pas

ébranlées. A la mort, le corps ne trouve-t-il pas dans la terre un lit profond et sûr? L'âme n'entre-t-elle pas en possession du partage immuable fixé par le juste Juge? Ordre clair et ferme en qui l'homme droit qu'avait été Jacob Vogler s'était reposé avec confiance; ordre aujourd'hui brisé, brouillé pour lui. Dans les yeux mourants de Salomé, il avait pris le vertige. Elle avait fui d'entre ses bras fermés, comme aspirée vers un lieu où nulle pensée dont il fût capable ne la pouvait rejoindre. Lui-même, au fond de son cœur, il avait trouvé des ténèbres étranges, où *le crime respirait paisiblement*; depuis qu'elles s'étaient ouvertes, un péché qu'il n'avait ni voulu, ni conçu, l'imprégnait. L'enfant, du moins, sera-t-il pur, engendré par l'amour candide et violent? L'enfant est pétri d'abomination. Et comme les eaux apportent aux rives, en leur vitesse hagarde, le mystère des espaces traversés, des espaces désirés, ainsi cette âme terrienne entend passer les puissances de l'abîme.

La nuit pâle était venue après le lent crépuscule, nuit sans étoile, dont le ciel n'était que vapeur inerte. La montagne de la rive étrangère semblait très haute et sa blancheur éclairait le fleuve d'un reflet où se tordaient les fleurs de l'écume. Les bouquets d'osier, les saules dressaient partout de vagues lueurs de cristaux nocturnes. La pluie presque impalpable recommençait à tomber. Jacob en se levant de terre sentit craquer la glace dans les plis de ses vêtements. De jeûne, de souffrance, de fatigue, il était comme ivre et le sourd tumulte des eaux résonnait sous son crâne, couvrant la pensée balbutiante. Aucun feu n'était en vue. Il se mit à marcher dans le sens du courant. D'autres, — il aurait pu en nommer, — étaient venus au Rhin pour s'y noyer. En peu d'instants, la douleur lâche prise, et le corps se mêle sans résistance à la froideur des eaux, à leur force aveugle et pure. Il se rappelait un vieillard, autrefois, à qui ses enfants avaient manqué; plus récemment, un journalier mutilé par un accident... Et lui, s'il plongeait maintenant? Son secret horrible serait effacé du monde et le crime de Salomé comme s'il n'avait pas été. L'enfant grandirait sur le domaine; — est-ce que tout ne recommencerait pas à lui? Non, Vogler le sait : une vie neuve ne renouvelle pas un vieux monde; l'héritage de son fils est souillé. Mais lui-même, il est trop de la terre pour s'évader ainsi; les eaux ne le prendront pas; il lui faut rester à sa place, son instinct est de tenir bon

avec la patience des racines, de veiller, de ne rien lâcher, de n'oublier personne. L'enfant est là qu'il faut protéger et peut-être pour Sälmele il y a encore quelque chose à faire... Morte, ensevelie, jugée pour l'éternité, il sent pourtant de quelque obscure façon qu'elle repose en lui. Jusqu'au bout, il reste chargé d'elle. Et voici que le long des eaux il lève vers Dieu le regard de son âme qui adjure de n'être pas éludé.

Il passa la nuit dans l'auberge d'un village dont il avait entendu sonner l'horloge, par-dessus les genévriers, avant d'en apercevoir les feux. Quelques hommes jouaient aux cartes dans une salle enfumée. L'étonnement se peignit dans les regards quand il ouvrit la porte, hâve, trempé, mais d'une stature et d'une allure à n'être pas pris pour un vagabond. Nul n'osa le questionner, tandis que la patronne lui faisait place près du poêle et lui servait à manger. Mais le jeu était devenu inattentif; les visages se consultaient : il n'était pas pris de boisson et ce n'était pas un fou; peut-être un fugitif, un homme poursuivi pour un mauvais coup? Quand il eut mangé la soupe fumante et bu un verre de vin, la patronne, sans lui demander s'il avait de l'argent, le conduisit à la meilleure de ses quatre chambres qui n'avait pas servi depuis des semaines, et qui sentait l'hiver et le moisi. Elle bassina le lit et dit qu'elle reviendrait chercher les vêtements mouillés. Les joueurs de carte dans la salle examinèrent longtemps ces vêtements, rêvant crime et cour d'assises; ils n'y trouvèrent point de marque de sang ni de déchirures. C'étaient des vêtements presque neufs et de bonne qualité (Vogler avait renouvelé ses nippes avant d'épouser Salomé). Il n'y avait rien à en conclure, sinon, comme on l'avait senti d'abord, que l'homme était un paysan de bonne condition, peut-être un riche propriétaire. Les hommes s'en allèrent en souhaitant à la patronne de n'être pas réveillée la nuit par les gendarmes. La patronne riposta que le client était un personnage très convenable; depuis assez longtemps elle voyait passer le monde pour savoir à quoi s'en tenir. On la plaisanta sur ce qu'il lui avait plu; on promit de venir aux nouvelles dès le matin. La porte claqua, un couplet de chanson retentit sur la place.

Raide et nu dans les draps raides, Jacob sentait monter la fièvre. Sa tête était chaude et le cœur lui battait très fort entre les côtes. Il ne savait plus bien où il était. Il plongeait dans de

brefs sommeils et lorsqu'il reprenait conscience, un regard était là qui le veillait : il était couché dans le regard de Dieu. Amèrement, il affrontait ce témoin des angoisses, des terreurs, de l'éternelle destruction. Dieu entend hurler le loup pris au piège, il sait le spasme de l'oiseau quand le hibou avance la tête sur le nid, il voit la rose que la tempête déchire aux épines du rosier, les fleurs de pommier que hache la grêle, et l'âme puérile où pénètre la tentation. Dieu n'est plus pour lui, à cette heure, Celui qui a parlé aux anciens hommes et dont toute âme attend la justice à la fin de ses jours. C'est une présence étroite et pressante, une énigme à percer, le seul témoin de tout ce que l'homme ignore en lui-même et en ce qu'il aime, et seul recours, seule vérité, il a pourtant l'apparence d'un ennemi.

Il a permis la tentation.

Il a connu l'homicide.

Il a laissé son fils innocent se fondre en la chair de sa fille coupable ; il a flétri cette chair quand la vie de son fils y eut pris racine. Il a conduit l'homme probe dans le désert et le voici veuf, courbé par l'amour sur les vers du tombeau et le puits de la damnation, souillé par le péché qu'il n'a pas commis, père épouvanté d'un enfant né du crime ; seul, hagard, les yeux secs, muré dans le cachot d'un secret intolérable, voici le fils bien-aimé, le bon fils, l'homme juste !

Et Dieu se tait si redoutablement !

Tu m'as enserré dans un étau, lui dit l'homme qui voudrait le contraindre ; je m'élance et il n'est point de voie. Que prépares-tu ? Que je meure et je connaîtrai ta pensée. Mais il sent sa force et qu'il est marqué maintenant pour souffrir, non pour mourir. La pensée lui vient de ce disciple dont Jésus a dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? » Il n'entend aucune réponse à ses questions, mais une sourde espérance en lui résiste et s'enfonce ; aussi profondément qu'entre la douleur, l'attente se creuse.

* * *

Il partit le matin, délivré de l'esprit de fuite qui l'avait conduit jusque-là. Toute la nuit, la bruine avait continué de tomber ; le froid cependant ne cédait pas et le verglas en s'épaississant courbait les arbres les plus forts. Quand Vogler aborda la forêt, il se trouva devant un enchevêtrement de branchages brisés, un

chaos brillant et blafard où il n'aurait pu passer qu'à coups de hache. Il dut revenir en arrière et chercher son chemin avec de grands détours, par les routes. Tout le jour il marcha entre les spectres endiamantés, peupliers, cerisiers, pommiers, dont les files s'allongeaient à travers la campagne blanche et morte. Il voyait grandir les Vosges qui dressaient sur le ciel incolore leurs sapinières gris d'acier entre des pans de neige polie. Il traversait des villages où se rassemblaient des groupes soucieux : de mémoire d'homme, on n'avait vu pareil verglas, tous les vergers étaient menacés, les craquements qu'on entendait à toute minute consternaient les visages, et les gens se consultaient. De ci, de là, un paysan plus résolu que les autres apportait son échelle au verger, grimpait au milieu de ce fouillis de verre et se mettait à scier les branches les plus chargées. Jacob demandait son chemin, les conversations s'arrêtaient, on s'étonnait de ce voyageur qui s'orientait, à pareil jour, vers un but si lointain, des endroits qu'on connaissait à peine. Puis, de nouveau, après ces petits remous de vie inquiète, la vaste solitude gelée de la terre, et le rythme des pas martelant la route. Parfois une branche brisée barrait le passage, parfois Jacob en voyait tomber une avec un fracas étrange, un tonnerre tout mêlé d'un cliquetis de cristal. La branche était plusieurs fois assez lourde pour écraser un homme, mais il n'avait aucun recul. Son malheur lui était une égide. On ne meurt pas au plus épais du malheur. « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne... » Il marchait dans sa propre ténèbre et l'étouffement du péché s'affermissant dans la conviction qu'il avait éprouvée la veille au bord du fleuve, que toute cette force en lui, ni sa patience, ni son appel ne seraient déjoués. Il y avait une parole qui l'attendait cachée dans l'avenir. A cette heure, Dieu était entré en jugement avec l'homme, il n'y aurait point de hasard pour interrompre. Mais Salomé, Salomé en un moment absorbée par le silence éternel... Vogler se rappelait le mouvement qu'elle avait eu si souvent la nuit pour se blottir contre lui. Il avait fallu ouvrir les bras quand elle eut expiré. Il avait fallu la laisser emporter comme une chose qui ne sert plus et n'a plus sa place à la lumière, une chose nuisible que l'on cache avant qu'elle devienne affreuse; mais l'âme de l'amant n'avait rien cédé, elle assumait le crime, et plus étroitement que dans les nuits de mai nuptial elle enserrait la petite âme épousée.

Il faisait nuit noire quand Vogler regagna sa ferme. Aussi longtemps qu'il avait pu voir, le verglas étendait son ravage. Il entendit par les soupiraux des étables le meuglement familier de ses bêtes; sous la voûte éclairée d'un quinquet il n'y avait personne, personne dans la cour; mais un chien s'approcha de lui et lui lécha la main. La femme Hirlemann parut sur le seuil de son logement derrière la forge. « Herr Vogler, cria-t-elle, c'est vous? Ils sont tous aux mirabelliers, les arbres périssent! Allez-y vite. Ils ont emporté les échelles et les scies. Mais mon mari n'ose pas couper sans votre ordre. » Vogler remonta le ruisseau gelé, arriva au vallon où les cerisiers de structure légère et droite tenaient bon, mais sur la prairie en pente où s'espaçaient les mirabelliers, il vit une agitation de silhouettes noires portant des lanternes et tournant autour des arbres courbés et presque couchés sur le sol. Avec des cordes nouées à des pieux qu'ils avaient enfoncés dans la terre, ils s'efforçaient de redresser les troncs ou de les soutenir contre le poids écrasant de la glace que retenait leur branchage touffu, tortueux, indéfiniment divisé. Ceux qui s'étaient inclinés du côté de la pente montante trouvaient un appui sur le sol; mais ceux qui penchaient au-dessus de la descente ne rencontrant que le vide s'étaient déjà brisés en grand nombre, et le rayon jaune des lanternes éclairait tour à tour la souche aux grands éclats d'aubier clair et la ramure effondrée sur l'émiettement scintillant du verglas. Hirlemann parlait au fermier :

— Herr Vogler, si nous ne coupons les têtes, on en perdra encore trente cette nuit; il y en a déjà autant de cassés.

— Allez-y, dit Jacob; et lui-même appliqua l'échelle sur un arbre qui succombait; les valets s'emparèrent des autres échelles, on décida des premiers sauvetages; les garçons Hirlemann, adolescents et plus légers que les autres, reçurent mission de grimper et de scier. Jusqu'au milieu de la nuit ils se démenèrent, rouges et joufflus, dans les bocages de glace et le bruit des brisements. Jacob, défaillant de fatigue, d'inanition et de fièvre, s'était assis sur un tronc abattu et contemplait le désastre de son verger. Il y avait des arbres qui, au lieu de se rompre, s'étaient arrachés et gisaient sur la pente avec leurs racines échevelées et terreuses. Jusqu'à ce qu'il aimât Salomé, nulle chair ne lui avait été plus proche que celle de ses arbres. Cependant il les regardait mourir sans révolte. C'était pour lui comme

le premier effet d'une sentence qui condamnait la terre déshonorée par l'homicide. La mort répondait à la mort et le bruit de la hache apportait le calme au cœur dévasté. Il n'y aurait pas de blanc printemps cette année et de longtemps ce vallon ne fleurirait plus comme il avait fleuri pour les noces de Salomé.

Quand enfin il rentra dans sa maison, Jacob ne put dormir; sa poitrine brûlait, sa tête était comme une chose qui roule dans un torrent, ses membres grelottaient. Il ouvrit sa Bible et lut au livre d'Amos : « Prépare-toi, Israël, à la rencontre de ton Dieu. Car il vient Celui qui a formé les montagnes et qui a créé le vent, Celui qui fait connaître à l'homme sa pensée, Celui qui change l'aurore en ténèbres et qui marche sur les sommets de la terre. »

***

Pendant plusieurs jours, il eut la fièvre. Le verglas fondit, laissant le pays saccagé; bientôt la neige de nouveau remplit l'air de ses lents vacillements. Couché sur son lit, refusant les soins, jour et nuit devant le Seigneur, Jacob portait dans son âme le jeune corps sans vie, la petite âme infectée. Comme une mère porte son enfant, avec une égale adhérence, une égale passion. Et le poids lui en était lourd et doux. De la stupeur des premiers jours comme de la fumée qui monte et s'enroule là où la foudre a porté l'incendie, — et l'homme compte les bêtes dans l'étable et tout ce qui est sauvé, — ce qui restait vivant se révélait. Vogler savait que, d'une manière ou d'une autre, c'est avec Salomé qu'il continuerait à vivre. Rien n'avait eu raison de ce lien; et la foudre n'était pas plus forte que ce feu dans son âme. En outre, il aimait l'enfant. Que les arbres meurent, que la terre soit frappée de stérilité, mais que la vengeance du Seigneur épargne l'enfant.

Il se souvint de Bethsabée que David aperçut, du haut de ses terrasses, à l'heure où elle se baignait dans son jardin. Longuement, pendant les jours blancs de neige et silencieux, les soirs profonds où le vieillard Temps semble sommeiller sur sa faux, Vogler scrutait le livre des Rois. David aima cette femme, Seigneur, et tu ne le rejetas pas pour toujours. Il fit mourir Urie le Héthéen et tu n'as pas damné son âme. Quand après la mort d'Urie tu envoyas vers David Nathan pour lui montrer le visage de son crime, le prophète ne lui commanda point de ren-

voyer Bethsabée. O page, ô versets d'où coule un baume ! David garda Bethsabée dans sa maison ; l'ayant épousée, il dormit encore auprès d'elle ; tu ne la retiras pas d'entre ses bras. Et le fils qu'adultère elle avait conçu périt, il est vrai, dans son bas âge, malgré les jeûnes, les veilles, les prières de David qui l'aimait. Mais bientôt, dans la couche du meurtrier de son mari, Bethsabée engendra Salomon. « Et moi, songeait Jacob, qui se dressait tout consumé de fièvre, moi qui fus le mari de celle qui a tué ma femme, je le fus devant Dieu, et il ne me sera pas commandé de répudier sa pauvre ombre. » Il se rejetait sur son lit, fermait le livre et prolongeait l'effort confus de la méditation à travers les ronces déchirantes du souvenir. Il considérait combien il avait été plus durement traité que David adultère et homicide : sa bien-aimée est engloutie, il ne la verra plus ; jamais, en réponse au long désir, il ne sentira se condenser comme la rosée de l'aube la forme de l'épousée entre ses mains, au lieu de ce poids fantôme qu'il traîne avec lui.

David et Bethsabée, le Seigneur ne les sépare pas. Et lui, violemment séparé de sa Sälmele, ne peut un instant consentir à n'avoir pas goûté le pain et la rose et le vin de son corps. Il lui a pris sa faute comme la succion de la bouche sur la morsure d'une vipère peut aspirer le poison. Il est prêt pour l'expiation ; mais que le passé lui reste, ce trésor vénéneux de la mémoire sur lequel son cœur avarement se referme ! La soif de ses yeux et de ses membres est pareille à la raideur de la terre gelée toute raboteuse, sans couleur et sans souffle. La mémoire, seule vivante, faudrait-il qu'elle devînt aveugle et veuve à son tour ? David ne renvoya pas Bethsabée : « Moi non plus, dit Jacob en son cœur, je ne te renverrai pas, Sälmele. Tu es ma femme toujours. Les paroles sacrées ont été dites sur nous deux. Aussi longtemps que ma chair couvre mes os, elles demeurent... elles demeurent... » Ainsi se refaisait, dans le cœur foudroyé, le sentiment, à l'abri du saint Livre, d'une société avec la petite morte. Le rêve des sens montait comme une sève dans les pensées, dans les plus pures prières. Il drainait le fond de l'âme de toute sa bonté inconnue.

S'étonnera-t-on qu'une telle bonté se soit trouvée chez un homme qui, depuis sa naissance, avait vu chaque année les moissons monter de la terre ?

La neige parfois l'engourdissait, et, dans le vide et la blan-

cheur, se levaient les images de mai aux profonds herbages, alors que la prairie de jour en jour s'élève juteuse, avec la couleur de l'émeraude, baignant jusqu'aux genoux les vieux troncs fendillés ; — et les branches de cerisiers y traînent, toutes garnies de leurs petits fruits verts en bouquets, et les fleurs de pommier s'effeuillent parmi les sauges. Le mois où la nuit sent bon et frais sous les étoiles, où l'épi qui s'enfle de lait, fend sa gaine de ruban et fait paraître l'ordre serré de ses grains, le même depuis les jours de la Genèse et le premier homme qui fit cuire un pain. Mai, dont il avait connu tant de répétitions paisibles et régulières, figures de ce mai unique, le dernier, infiniment lointain celui-là, et seul réel et sans retour, suspendu désormais au-dessus des cycles du temps, le plus rapide et le plus vaste des mois, ce mai nuptial dont les brèves nuits chacune plus hâtive étaient pourtant chacune immense, — frais océan de ténèbres, sommeils enchevêtrés de voluptés, baisers montant du cœur assoupi, comme du fond noir de l'étang le nénuphar, membres noués, tendus, altérés, pareils aux racines dont l'effort fait monter le chœur des forêts, souffles croisés dans la paix des heures endormies, ainsi que ces hauts vents du ciel qui font glisser en sens différents les nuages. Étranges souvenirs à savourer, tandis que la neige sans trêve titube et s'amoncelle ! L'eau, l'élément uni, sommeil ou force, s'est divisé, en cette multitude voletante, capricieuse, qui, à toutes les fenêtres, flotte et tournoie. L'énergie de l'homme, sa vie même, se dissolvent en flocons sans poids : les instants du bonheur évanoui.

* * *

Il guérit, sortit de sa chambre, maigre, le visage couleur de cire brune, le pas mal assuré. Il alla dans le verger : on sciait les troncs abattus et les grandes branches de ceux qui ne dressaient plus que des moignons. Une équipe d'étrangers travaillait avec les deux valets de la ferme. Le maître de ces bûcherons vint à lui, le salua et se plaignit de n'avoir pas trouvé les marques convenues dans la sapinière. Il n'avait pu commencer la besogne pour laquelle on l'avait convoqué avec ses hommes, et il ne lui restait plus que deux jours. « Revenez dans huit ! » dit Vogler. L'homme répondit qu'il avait des engagements dans les forêts des Vosges pour toute la saison. « C'est bien ! dit Vogler,

les sapins peuvent attendre! Revenez dans un an. » L'homme reprit son rabot de mauvaise humeur : Herr Vogler, on savait bien qu'il était riche; mais il était tout de même trop fier.

Vogler, sans penser au bûcheron ni aux sapins, marchait lentement vers le cimetière. Pas une fleur sur les tertres gelés. L'armature rouillée de quelques couronnes grinçait aux croix. Le jour était gris, net, clair. Pour la première fois depuis qu'il savait, Jacob s'arrêta sur la tombe d'Émilie, et il se tint immobile, humilié, avec le cœur dur de quelqu'un qui n'a rien à donner, ni rien à demander. Il se sentait coupable et il implorait le pardon de Dieu; mais le pardon d'Émilie lui restait indifférent. Comme pour une pénitence, difficilement et strictement supportée, il demeura de longues minutes, les yeux fixés sur l'inscription. Puis il gagne la tombe de Salomé, il regarde l'inscription, il regarde le sol, ses prunelles s'obscurcissent. Émilie est morte riche de bonnes œuvres, son âme s'élève sur les bénédictions des malades et des pauvres; mais cette enfant est tombée dans l'abîme avec une pierre attachée au cou. Où la chercher? Où l'atteindre? Pas une direction de la pensée qui mène vers elle. Toujours il faut sentir qu'elle est plus loin, plus bas. Se revêtir de sa faute, s'attacher la même pierre, tomber après elle, ce n'est pas la secourir. Nulle âme ne respire dans le Scheol; quand elle s'engouffrerait, nulle âme n'en réchauffe une autre dans l'épaisseur des ténèbres; ardente d'amour, elle s'éteindrait comme un charbon. Et Salomé l'a-t-elle aimé un seul jour? Il n'a pas cette pauvreté de se le demander. Tout est clair à présent; le grand cœur torturé distingue toutes les mailles du filet qui l'a pris : la grand mère a conçu la chose et l'a, de loin, préparée; Salomé l'a accomplie par convoitise; ensuite, elle a eu peur; c'est la peur, le poids du secret qui fit sa sauvagerie pendant les fiançailles; et après, cette douce confiance animale, cet instinct de se blottir, c'était un besoin de protection, l'espoir d'un refuge hors de soi. Jacob avait tant aimé qu'il ne s'étonnait pas que Salomé eût cherché dans ses bras une vie nouvelle; il s'étonnait plutôt qu'elle ne l'eût pas trouvée. Pourtant, il lui fallait sentir qu'elle n'avait rien acquis, pas même peut-être le commencement de l'amour; il lui fallait savoir que sa pauvre âme était infecte quand, sur la fleur de son haleine, il fermait les yeux.

Lentement il s'en retourna; des larmes roulaient sur ses

joues. La campagne était grise et brune avec des flaques de neige; les montagnes, à l'orient et au couchant, gravaient leurs crêtes dans un ciel sans ride et sans couleur. Les jours allongeaient leur tristesse vide et nul autre signe encore n'annonçait le déclin de l'hiver. Vogler se sentait faible et il avait froid jusqu'aux os. Sur la route, il entendit venir une carriole : elle déboucha d'un tournant; il y reconnut la sage-femme avec son air recueilli de sourde, assise à côté d'un jeune garçon qui conduisait à un trot assez vif. Il la vit parler au garçon qui tira sur les rênes; le cheval s'arrêta; grosse et légère dans les plis rebondis de ses jupes, la sage-femme descendit; elle voulait montrer à ce veuf la sympathie d'un bon cœur, s'informer du petit enfant. Elle venait d'en voir naître un autre et, cette fois-ci, tout s'était bien passé. Il faut toujours espérer le mieux. Herr Vogler répondit à ses questions d'une voix si altérée, avec un regard si trouble et si lointain, qu'elle en fut décontenancée. Elle voyait bien qu'il ne se remettait pas du tout. L'aspect inattendu de cette douleur refoula les consolations; elle voulut embrasser maître Jacob; mais il était grand et solennel, et cela semblait difficile à oser. Émue, prise de court, elle se pencha et lui baisa chaudement la main. Un instant plus tard, la voiture roulait dans la direction du village. Vogler marchait de nouveau seul. Sa pensée errait vers Émilie. Il connaissait si peu de femmes! elles étaient bien différentes les unes des autres!

Rentré à la ferme, il fit le tour des étables, interrogea les valets; pendant les grandes tombées de neige, la toiture de la grange s'était abîmée, l'eau y avait pénétré; on venait de découvrir qu'une bonne partie des provisions de foin était pourrie. Il y avait plusieurs vaches malades : elles avaient mangé de ce foin gâté; l'humidité dans les remises avait rouillé pas mal d'instruments; les clôtures des prairies étaient défoncées sur plusieurs points. Vogler examina les dommages sans sourciller, évalua intérieurement les pertes, donna ses ordres. L'instinct de gouverner le domaine reparaissait en lui. La semaine suivante, il veilla lui-même aux réparations, se rappela les travaux qui avaient rempli les derniers jours de l'attente jusqu'à ce que parût le jour de douleur, vit se renouer leur chaîne par-dessus les précipices connus de lui seul. Rien n'était changé au dehors. Combien de temps n'avait-il pas vécu ainsi, en accord avec les choses, obéissant aux saisons, com-

mandant aux hommes et à la terre? Un seul regret alors : il souffrait de n'être là que jusqu'à la mort seulement. Maintenant, il avait un fils. Et il se rappelait la parole qu'il avait lue : *Il vient, Celui qui change l'aurore en ténèbres.*

*
* *

L'enfant était vigoureux, comme on l'avait dit dès sa naissance. Les chèvres de Sälmele les premiers jours lui avaient donné de leur lait; puis la sage-femme avait amené une nourrice et il y avait dans la sombre ferme une chambre où retentissaient les chansons, les remontrances, les gloussements de louanges dont une femme entoure un berceau. Dans cette chambre, la vie était intime, bavarde, sereine et retranchée ; de semaine en semaine, le corps de l'enfant devenait plus ferme et plus clair; la petite chose palpitante, duveteuse et violacée qui, d'abord, n'est que sang et nerf, effort, souffrance ou torpeur, se fortifiait et s'apaisait sous l'influence du lait, en absorbait la blancheur, se modelait comme la cire. Dans le visage lisse et pur, entre les tempes translucides et les rondeurs nues du front immaculé, les yeux étaient comme cette étendue que Dieu fit au commencement et qu'il appela Ciel : un azur qui attend de contenir le monde. L'enfant, déjà, reconnaissait sa nourrice et, quand son père se penchait sur lui, du fond de sa vie lointaine, comme la pointe de la première étoile perce l'ombre du soir, il souriait. Bientôt ses mains se tendirent vers les bijoux d'or que les bonnes femmes qui, parfois, venaient le voir avec des câlineries taquines, balançaient au-dessus du berceau. Quand la nourrice ouvrait son corsage, le petit corps, dans la frénésie de l'impatience, sautait des talons à la tête. L'instant d'après, la bouche goulue se collait au sein, ventouse au rythme précipité, et le tiède aliment peu à peu instillait le calme jusqu'aux ongles des mains et des pieds. La source s'épuisait-elle, la petite main battait le sein, la nourrice le retirait; un cri éclatait, vaste, le cri de la soif et de l'exigence trompée, et voici que s'offrait l'autre sein lourd et rond, blanc et veiné, avec sa pointe toute droite, où perle une goutte pâle, et l'enfant étouffait son cri dans le recommencement de ses délices. Qu'il était frais et florissant quand la nourrice le déposait, rassasié, dans le berceau, la lèvre mouillée, les yeux en fleur, et que son regard

commençait à palper autour de lui avec grande surprise et attention les choses l'une après l'autre !

Et si son père survenait, grand et muet, et que, sans regarder la nourrice, il se penchât sur l'enfant, il se voyait reflété dans la prunelle brillante, au plus vivant du visage épanoui qui était large et pâle et beau comme avait été celui de Salomé ; non reflété seulement, mais vu, saisi par d'étranges petites vrilles de confiance et le regard qui explorait d'abord, errait dans la barbe, sur les contours devenait lumière en trouvant les yeux. Il semblait dire : je te reconnais, je suis de ton espèce. Les autres choses n'ont pas ces yeux avec quoi nous nous touchons.

Le père songeait : « Voici la forme et la substance de l'homme ; voici les narines qui respirent l'air, les oreilles qui entendent (comme l'enfant sursautait quand la nourrice fermait la porte !) ; voici les mains toutes gravées en dedans, les doigts qui cherchent, les pieds qui marcheront sur la terre. Voici ce que l'homme n'a pas façonné ; voici, resurgie de mes reins, la ressemblance de Salomé innocente ; voici l'image de Dieu ! » Une question toujours la même angoissait son esprit. Comment l'enfant tout pur a-t-il pu naître en exaucement de la pensée criminelle ? comment le don divin de la petite âme est-il entré dans la complicité des convoitises, de l'homicide et de la trahison ? Question que le jour qui vient reprend à la nuit qui s'éloigne. Dieu est loin, ses volontés incompréhensibles ! Si Jacob avait eu un enfant d'Émilie au début de leur mariage, la tentation approchant son cœur l'eût trouvé rempli. Mais cette faim de quinze années qu'il avait fallu endurer, lié à l'épouse morose, alors que la tristesse de l'homme n'était pas de l'homme seul, mais de la terre ! et sitôt que s'était allumé le désir, cet espoir, soufflant pour l'attiser des quatre coins du domaine, d'un maître pour tenir ensemble ce qu'avaient rassemblé les ancêtres ! Mais à peine songeait-il qu'il aurait pu se satisfaire d'un enfant d'Émilie que l'amour dans son âme et son corps se rebellait. Cet enfant de Salomé, c'était lui qui était lié à ses entrailles, à son souffle. Et s'il ne pouvait concevoir que la bénédiction du Ciel fût complice de l'action abominable, à quel point ne l'était-il pas lui-même, par toute la pente secrète de l'âme, le torrent souterrain de sa passion !

***

L'année tournait sa sphère ; le printemps vert, pommelé de gris et d'or succédait aux blancheurs mortes et aux sombres nuées de l'hiver. Ravagés, les arbres du vallon fleurirent cependant ; l'épaisse prairie envahie de fleurs réjouit les mufles baveux du bétail ; le trèfle entassé dans les mangeoires décora de ses guirlandes la profondeur des étables que traversait sous les poutres le vol aigu des hirondelles ; dans leur enclos, les porcs, avec un bruit mouillé, menu, nombreux raflaient l'herbe fangeuse, les cornets roses de leurs oreilles garant leurs yeux de ces mystères de l'espace qui font rêver les vaches ; des truies repues étalaient en dormant leur ventre festonné. Des laveuses avec la femme Hirlemann étendaient la lessive au soleil. Des veaux naissaient ; la basse-cour se peuplait de poussins ; une des chèvres de Salomé mit bas deux chevreaux. Depuis l'aube, le roucoulement des pigeons entourait les vieux toits d'un nimbe de douceur, et la brise apportait de la forêt, par-dessus les nappes du jeune blé, les deux notes heureuses où s'extasie le coucou.

Les grands parfums de l'année, l'un après l'autre, se gonflèrent, s'épandirent ; l'amère tendresse des troënes, le miel des tilleuls ; dans les taillis l'odeur de l'acacia traversait l'exhalaison des mousses, des vertes sèves ; le chèvrefeuille et la clématite embaumèrent les haies ; sous les murs de la ferme, au soleil, les lis ouvrirent leurs cloches profondes. Et bientôt la nuit moite et pâle, après les longues journées de la faux, s'emplit de l'odeur du foin.

Jacob Vogler, comme par le passé, dirigeait les travaux de sa ferme ; mais il n'allait plus lui-même dans les marchés pour les ventes de bétail, les achats d'instruments. Il envoyait Hirlemann qui voyait grandir sa situation et commençait à voler. On eût voulu penser que le maître baissait, on l'observait : il était farouche dans sa solitude, ne parlait pas même à la nourrice, qui avait peur de lui comme d'un fantôme ; il avait cessé de fréquenter l'église, le dimanche ; il évitait le village ; on ne l'avait jamais revu au cabaret. L'impression fut profonde quand on apprit qu'il abandonnait un procès, en cours depuis la précédente récolte, contre un marchand de grain qui, ayant laissé gâter une partie du blé qu'il lui avait acheté, trouvait un prétexte pour lui en refuser le prix. Vogler retirait sa plainte et

endossait la perte. Une décision si contraire à ses habitudes semblait indiquer qu'il avait perdu toute confiance en lui-même. L'obstination de son silence faisait imaginer qu'il en viendrait peut-être à se ruiner la raison. Cependant, quand Hirlemann apportait un compte falsifié, il arrivait que le regard de Vogler sur lui, large, clair et brûlant dans la face muette, lui fît perdre contenance. Maître Jacob avait tout l'air de ne se laisser gruger qu'autant qu'il le voulait bien. La femme Hirlemann, confidente du trouble de son mari, venait alors voir Vogler, essayait de se faire son idée. Elle rentrait avec des conseils de prudence : le ménage entrevoyait une longue régence pleine de profits. Si le maître, d'une manière ou d'une autre, malade ou fou, mort de langueur ou suicidé, devait bientôt sortir du jeu, ce ne serait pas un mince avantage que d'être sur place, au courant de tout. Qui les délogerait ? Il fallait ne rien compromettre, on ne savait ce qui se cachait encore de clairvoyance, de surveillance dans la bizarrerie du fermier.

Vogler en effet voyait tout, mais il avait de lui-même une horreur qui surpassait le mépris qu'inspirentl es friponneries et enrayait la colère. Lui, si rigide et chicanier qu'un soupçon de fraude précipitait chez le juge de paix, il avait pris le parti de ne plus se défendre. La conviction du péché s'était établie dans sa conscience. La faute qu'il avait adoptée était vraiment devenue sienne. Il la méditait jour et nuit. Devant Dieu, songeait-il, Émilie est pure et digne d'amour, Salomé coupable et digne de condamnation. Le cœur charnel ne bat pas selon la justice. Comment sera-t-il justifié ?

Il demeurait écrasé; nulle voix n'approchait de sa solitude. Au dehors, le printemps l'étonnait vaguement, à travers la longue accoutumance. L'élan de toute vie, sa fraîche parure lui rappelaient qu'il avait connu le bonheur, une allégresse, une force qui joint dans le corps de l'homme le céleste et le souterrain, relie la racine des plantes à la gloire du soleil levant. Mais tout était détruit à présent de cette harmonie, de cet ordre illusoire du monde autour d'Adam et Ève. Celui-là était venu que désignait le prophète : *Celui qui fait connaître à l'homme sa pensée, celui qui change l'aurore en ténèbres*. Et une autre vie commençait pour Jacob, une vie dans la nuit, sans autre possession que celle de son indignité. Ses champs, sa demeure, ses toits étaient peuplés de voix et de souffles, depuis

le sistre des grillons, jusqu'aux meuglements du bétail, jusqu'aux soupirs des colombes; le vent faisait bruire la forêt, les petits garçons chantaient sur les chemins, le clairon martial et frivole sonnait dans les bleus crépuscules; lui, rien ne l'atteignait; son âme était soustraite; les liens qui l'avaient relié aux créatures, flétris. Au milieu de la terre en fleur, il était pareil à la grande membrure d'un arbre foudroyé, désormais solitaire, différent, debout dans le silence. Rien ne lui parlait, et lui ne parlait plus qu'à Dieu.

La réponse ne venait pas encore, et parfois, à l'heure pâle où les yeux brûlés d'insomnie voient l'aube sourdre lentement, et chaque chose restituée dans son immobilité à l'intérieur de la chambre et au dehors, la prairie terne, les arbres chacun avec sa découpure, les fruits verts endormis dans le feuillage, un doute se glissait jusqu'à son âme : qu'est-ce que le jour d'hier? qu'est-ce que l'action passée? qu'est-ce qu'une assiette de mauvais champignons qui a empoisonné une femme il y a deux ans?

Il s'assied à côté du carré gris de la fenêtre et appuie son front dans sa main. Il songe que les jours s'enfuient, les années se dissipent, la vie coule vers la mort d'une vitesse que rien ne peut changer. Pourquoi nos péchés dureraient-ils? Pourquoi les portons-nous comme des pierres seules subsistantes et indestructibles, quand le bonheur se défait comme une fumée?

Il se lève, sort de sa chambre, entre dans celle où dort son enfant. La nourrice se retourne sous l'édredon, elle a tout juste entr'ouvert la paupière, elle ne veut pas voir ce sombre somnambule qui se penche sur le nourrisson comme pour lui jeter un sort. L'enfant repose au creux du berceau, tout droit dans son maillot de laine. Il dort, les bras rejetés en arrière des deux côtés de la tête; les doux reliefs de son visage baignent dans l'eau grise de l'aube, le front pur et nu, la forme sacrée de la tête, les paupières jointes et déplissées dans le profond sommeil, la bouche d'où monte une senteur tendre comme celle de l'herbe et du lilas.

Où subsiste le péché? Il ne reste que cette créature confiante et pure, sur le flot du jour présent. « Sans le meurtre, se répète pourtant le père, elle ne serait jamais née. »

Il rentre dans sa chambre, regarde le lit d'où il s'est levé, où elles dormirent à son côté l'une après l'autre, et moururent l'une après l'autre, celles que la terre aujourd'hui recouvre. Il

regarde les murs qui ont contenu leurs voix. Elles ne reviendront plus et la haine entre elles est éteinte. L'oiseau fend l'air sans rayer le ciel ; nulle trace n'indique où il a passé.

Au pied du lit, sur la table, Jacob ouvre le livre qui affirme aux générations que la vie éphémère de l'homme s'inscrit dans le regard de l'Éternel, jusqu'à la plus secrète parole de sa bouche, à la plus étouffée des pensées de son cœur. Les choses sont insensibles. Les bêtes s'éveillent pour peu de temps, elles ignorent le remords, elles s'en vont sans compter leurs jours. L'homme seul ne s'en va pas ; tout homme qui est né ne se rendort plus, et Dieu qui ne dort pas le regarde.

« Venez, lit Jacob Vogler, venez et discutons ensemble. Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige. »

Au dehors, l'aurore éclate dans le ciel. Plus frais qu'une eau de montagne qui palpite et brille, un chœur d'oiseaux bouillonne dans les feuillages, s'exalte, se déchire lui-même en jets d'une joie qui fuse vers Dieu intacte, élémentaire, non mêlée de pensée. Les traits rouges du soleil levant illuminent l'herbe, enflamment par-dessous les ramures. La nourrice a pris l'enfant dans le berceau et l'a collé à sa mamelle gonflée par la nuit. Un délice aigu perce la terre. Vogler, les yeux clos, médite la parole d'Isaïe.

Il est loin de l'aurore fourmillante, mais dans ses ténèbres, il semble qu'une présence se condense comme un astre obscur.

*
* *

Jusqu'à son malheur, il avait eu confiance en sa propre justice. Il aurait pu se rendre témoignage : il avait observé toute la Loi, probe et sincère dans les contestations, équitable avec ses serviteurs, fidèle jusqu'au bout dans son triste mariage, et la tentation de l'amour, quand elle était venue, n'avait pas vaincu sa fermeté. « Venez et discutons ensemble », était un appel qu'il entendait sans crainte. Il avait compté sur la récompense de ses mérites au terme de ses jours.

Maintenant, il avait acquis de lui-même assez de terrible connaissance pour renoncer à se juger. Il se sentait coupable, mais d'une faute trouble, incertaine, qui peut-être ne lui serait jamais entièrement montrée en cette vie. Il ne pouvait s'en

purifier. Le vœu de la nature trop ardemment comblé ne laissait pas de place au repentir.

Ce fut alors que ce chrétien découvrit son Sauveur et de l'ancienne loi entra dans la loi nouvelle. Il consentit à être vide de mérites, livré à la miséricorde d'un autre qui avait mérité pour lui. La sourde, noire, mystérieuse attente qui s'était révélée en lui au bord du fleuve percevait des signes au ciel intérieur, elle s'éclairait peu à peu, elle devenait espérance. L'acte spirituel de dépouillement et de désaveu que toute sa vertu ne suffisait pas à produire, son Rédempteur le formerait en lui. L'amour sans complicité avec le mal qui est impossible à l'homme charnel, son Rédempteur le lui enseignerait. Il fallait seulement se remettre, — *la remettre*, celle qu'il ne sauverait pas plus qu'il ne pouvait se sauver lui-même. Il fallait détruire l'ancien orgueil, l'habitude fière de compter sur ses forces, le regard réfléchi, — qu'il soit de complaisance ou de désespoir, — qui referme sur l'âme ses portes éternelles.

Et cela se préparait en Jacob aussi lentement et insensiblement que la moisson s'élève, courbe et sèche ses épis, pâlit, semble languir, puis révèle et diffuse l'or de sa maturité.

Un jour, il lut dans l'Évangile : « Celui qui veut venir après moi, qu'il se quitte lui-même ; » et les mots tout à coup lui parurent sortir du livre, fondre sur lui. Ce fut comme une parole criée à un sourd, perçant l'ouïe obstruée, heurtant l'âme du haut en bas. Il lisait de grand matin, selon son habitude, et il n'avait pas dormi ; les heures de la nuit s'étaient épuisées contre son angoisse ; en vain elles avaient offert leur baume, le sommeil qui lave et panse la douleur, l'opprobre, l'amour frustré. Il s'était levé courbé, les mouvements de ses grands membres alentis de fatigue, les yeux usés. « Venez et discutons ensemble »... avait-il lu dans l'Ancien Testament. L'aveugle discutera-t-il avec la lumière? Le Nouveau Testament coupait court à la discussion sans issue : lâche les pièces de ton procès ; viens, marche, quitte-toi ! Et Jacob comprit que ce mal affreux qu'il ne pouvait ni guérir au dedans ni réparer au dehors, il devait le quitter, le laisser à un autre qui seul a connu tout le péché. Il vit qu'il fallait accepter de ne pas démêler ce nœud de concupiscence et de tendresse, d'aversion et de pitié où toute son âme s'était nouée. Il ne saurait pas jusqu'au bout s'il serait trouvé digne d'amour ou de haine. Le crime de Salomé qu'il

avait assumé volontairement par pitié, comme il continuait de l'assumer involontairement par passion, il fallait en faire l'abandon au seul médiateur. Celui qui participait à la faute ne la laverait pas. Qu'il se quitte lui-même! Le pécheur de qui l'âme ulcérée ne peut produire une goutte de repentir, qu'il marche sur les pas du guérisseur; qu'il laisse là son péché, et le péché de ce qu'il aime!

Le précepte mille fois lu s'illuminait pour Jacob; avec le précepte entraient en lui le désir et la force.

Il se leva, il sortit. Le ciel était pâle, profond, sans une ombre. C'était ce ciel abyssal qui se révèle entre l'azur du jour et une nuit pleine d'étoiles. Quelques flèches de lumière en perçaient le gouffre d'une pointe si aiguë qu'elle semblait toucher l'esprit plutôt que l'œil. Dérivant à gauche du bois de sapins, Orion se voyait encore, — sept escarboucles palpitantes dans le vide sans borne et sans couleur. Elles résistaient au jour qui montait par nappes soudaines et vastes saccades, comme un signal d'intelligence et de salut cherchant un regard, cherchant une âme à travers les espaces déserts. Et les quatre étoiles extrêmes semblaient les pieds courants et les poings levés d'une figure gigantesque et prophétique criant son message au bord des cieux supérieurs avant que le soleil ne les ait refermés.

Depuis le verger jusqu'à la forêt, la terre avait la couleur de l'or. C'était le jour fixé pour commencer la moisson. Bientôt parurent à la crête du terrain, noirs et debout sur l'aurore, des groupes d'hommes porteurs de faux. Les journaliers arrivaient pour entamer cette mer d'épis. Vogler alla prendre une faux dans la rèmise comme au temps de sa jeunesse. Il accueillit les travailleurs de son visage qui ne savait plus sourire, désigna la lisière par où l'on devait commencer, jeta sa veste et prit sa place dans l'alignement. Les faux mordirent la crissante épaisseur des chaumes. Le soleil s'éleva; le ciel devint d'un bleu dense, excessif, où les blés sans un frisson hérissaient innombrablement leurs antennes de cuivre.

La dure tâche ordonnait les hommes, les gardait muets, les rendait semblables dans leur geste lent et ras que soulignait le bruit de la fauchée qui tombe. L'odeur humaine cuisait avec celle du froment sur cette lisière drue, lentement reculante, qui brûlait les yeux. Dans la métallique forêt des tiges, les grillons

âprement exultaient. Depuis longtemps, le maître n'avait pas travaillé lui-même à la moisson. Les heures qui s'écoulaient engourdissaient sa cervelle, d'anciens étés lui remontaient dans les veines, lui rendaient les moissons d'autrefois qu'il avait fauchées avec son père et son frère dans un alignement pareil à celui-ci. A quinze ans, avec soumission, le zèle, la fierté d'avoir enfin son rôle après tant de labours d'automne et de printemps (tout petit, il avait marché à l'oreille du cheval, dans ces jours culminants de l'année où l'or splendide est abattu. A vingt ans, avec un orgueil mâle, déjà durci par la coutume, une sobre, longue, profonde brûlure de volupté dans la maîtrise de la terre mariée à sa race.

Les fendillures de cette terre, quand elle a donné tout son suc, tout le mystérieux or intérieur pour hausser et mûrir la moisson, son souffle de sécheresse, sa couleur grise d'épuisement, sa rugueuse laideur quand, dénudée de sa toison, elle prenait un aspect de misère et de fièvre, tandis que la récolte, sous le fléau, livrait le trésor du grain, Jacob s'était incorporé cette vie qui, toute sa jeunesse, avait seule répondu pour lui à l'attente, à la soif silencieuse des sens. La terre et lui, depuis bien longtemps, c'était une seule chair. Il l'éprouvait encore, au travers de son noir malheur, à mesure que les heures se creusaient en vertige dans le mouvement courbe et luisant de la faux. En même temps, le poison d'obscur déshonneur dont il s'était senti un instant nettoyé le matin, l'envenimait de nouveau. Tout ce qu'il aimait, toute chose continue avec lui se teignait de sa honte. Le salut entrevu reculait hors d'atteinte. « Que l'homme se quitte lui-même. » *Lui-même*, son passé, sa chair? L'azur épais de l'été, encombré d'odeurs et plus vibrant que le bronze d'une cloche, dérobait le ciel infini; le battement du sang, le gonflement de la mémoire et des instincts effaçait la présence à l'ombre de qui tout espoir est possible, appelait la question de Nathanaël : « L'homme peut-il rentrer dans le sein de sa mère et renaître ? »

Le soleil montait, appesantissant la tristesse et la splendeur.

Quand vint l'heure du repas, Vogler, depuis six mois emmuré dans le cachot de son secret, s'assit à la table dressée dans la cour, pour manger et boire avec les moissonneurs. C'était une grande tablée d'hommes suants et las. Les faces tannées se barraient, même les plus jeunes, de plis de fatigue à travers le

front; dans les chemises ouvertes, les poitrines velues respiraient profondément, les racines des cous frémissaient d'artères sursautantes. Vogler regardait autour de lui ces compagnons de peu de jours qui taillaient leur pain dans le silence des premiers moments de repos. Il les connaissait, les avait employés déjà presque tous. Mais lui, n'était-il pas un autre homme qu'à la moisson précédente? Il ne les voyait plus de même. Depuis l'enfance, il avait vécu dans des travaux pareils aux leurs; aucune de leurs fatigues qu'il n'eût partagées; il n'avait pas les mains moins rudes, le front moins gravé de rides, mais pour la première fois il s'apercevait qu'il s'était toujours senti d'une autre espèce qu'eux parce qu'il possédait la terre. Il prit mesure de son orgueil comme devant un homme abattu on s'étonne de le voir si grand. Il pensa que dans peu de jours il paierait le labeur qui aurait tondu ses champs, élevé ses meules, rempli ses granges et qu'emportant un peu de monnaie, les hommes s'en iraient chercher ailleurs le gain transitoire qui sert tout juste à nourrir la vie et se dépense comme elle. Sa richesse à lui ne se dépensait pas; elle était taillée dans la solide, féconde substance que le temps respecte; les saisons la servaient, elle soutenait les générations. Il pensa qu'après lui son fils, par de semblables étés, paierait à la fin de la moisson les fils de ces hommes attablés, disposant en maître d'un bien que lui aurait acquis l'homicide. « Sa vie, mon Dieu, pensa-t-il, c'est toi qui l'as donnée; tu ne la lui reprocheras pas. Mais sa terre sera le prix du meurtre. » Alors une faiblesse le prit. Sous la sueur et le hâle, on le vit blêmir, il se renversa sur sa chaise, la tête en arrière. Hirlemann croisa le regard de sa femme; tous deux se penchèrent sur son visage, tâtèrent son front, écartèrent sa chemise. « Le voilà qui a pris une insolation, dit l'homme; il n'a vraiment plus de bon sens de se mettre à travailler comme ça tout à coup. » Sa femme lui fit signe de se taire : on n'était pas tellement sûr qu'il eût perdu connaissance.

Il se laissa coucher sur une table et porter chez lui. Les journaliers qui le portaient avec Hirlemann le déposèrent sur le plancher à l'endroit même où il avait étendu Salomé le jour où elle était tombée sur le verglas. Il fit un signe : il voulait qu'on le laissât seul. On lui obéit : tout le monde avait faim.

Quand la femme Hirlemann, une demi-heure après, entr'ou-

vrit la porte, elle vit qu'il n'avait pas bougé. Elle s'éloigna sans bruit, espérant le pire.

Lui gisait, vaincu pour la seconde fois de sa vie. La première fois, le jour qu'il avait embrassé Salomé, il était à genoux seulement; aujourd'hui, étendu comme un mort. En esprit, il revoyait Salomé avec le visage serré, effrayé qu'elle avait quand il lui demandait de l'épouser. Si elle avait parlé à cette heure-là? Il vit clairement qu'il l'aurait épousée tout de même. Et de la voix sans paroles du fond de l'âme, il lui parlait maintenant, à cette place même où il l'avait embrassée; il lui parlait avec grande douceur, comme quelqu'un qui apporte un remède à un malade, un remède acheté au prix de tout ce qu'il possédait :

« As-tu pensé à ces grandes récoltes, à l'orgueil de commander le travail, au respect des pauvres, à l'estime des riches, aux greniers pleins de blé, aux coffres pleins de linge, aux chemins où l'on marche longtemps entre la terre à droite qui est à vous et la terre à gauche qui est encore à vous? Tu attendais cela et tu étais assise ici à voir s'accomplir ce que tu avais préparé.

« Et moi, je t'ai épousée de corps et d'âme et je suis entré dans ton péché. Et notre enfant est avec nous. La chair mortelle nous tient fortement qui lie le mari à la femme et le père à l'enfant. Mais ces choses du moins qui ont été le piège sous tes pas, nous pouvons les quitter. »

Le plein sens de ce heurt mystérieux qu'il avait éprouvé à l'aube de ce jour, il croyait le saisir à présent. Que l'homme se quitte lui-même; qu'il renonce à être trouvé juste. Lui qui ne peut rien effacer, qui n'est pas maître du repentir, qu'il abandonne au Sauveur tout le passé tel qu'il tomba minute par minute dans le regard de l'Éternel. Mais s'il cherche encore, par delà tout droit et toute loi, hors de sa propre corruption, le royaume de Dieu, il est écrit pour lui une parole plus claire : « Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres. »

Qui entendrait le conseil, sinon Jacob Vogler, dont la richesse a servi au Diable et qui ne peut transmettre à son fils qu'un héritage souillé?

ÉPILOGUE

Cinq fois encore, Jacob Vogler commanda la moisson, engrangea ses récoltes et à l'automne aligna des prix de vente sur ses livres. Cinq années il fut en dissension avec lui-même, divisé entre l'esprit d'amour et d'espérance qui l'attirait dans ses voies abruptes et le vieil instinct qui l'attachait à toutes les mottes de sa terre. Fallait-il qu'il frustrât tous les Vogler dont il tenait ses biens ? Qu'il rompît le lien du domaine et de leur sang obstiné ? L'exigence intérieure ne cédait pas et Jacob aurait pu lui dire : Pourquoi me tourmentes-tu comme ceux qui sont jeunes ? vois ma barbe blanche, ma face qui ne connaît plus le rire, mon âme raidie et courbée.

Un jour d'inépuisable neige, pareil au jour où mourut Salomé, il était assis, — jamais il ne l'oubliera, — au bord de sa fenêtre, inactif, épuisé, rongé, avec la sensation lourde de vieillir à l'aveugle. Un oiseau solitaire parut dans l'air obstrué, trait de vie et de volonté à travers le vertige calme et blême. Ailes arquées, il volait contre le vent et, par instants, semblait chavirer comme étouffé par ce floconnement trop dense.

— S'il traverse le ciel, pensa Jacob, je vendrai la ferme. S'il vient se percher dans la sapinière, je n'y penserai jamais plus.

L'oiseau vola en ligne droite jusqu'à perte de vue. Jacob sentit une grande paix.

Le endemain, il prit la diligence pour aller à la ville voir le notaire.

Il avait cru que ce serait comme de se couper un membre, mais, la chose mise en train, il se retrouvait entier, l'âme presque insensible, goûtant le silence après cinq ans de doutes et de combats secrets. Ses yeux saillants et clairs dans son visage brun, terne, avouaient désormais le calme. Il mangeait son pain, buvait son vin, embrassait son enfant avec un plaisir simple, étonné. Ce qui lui restait lui devenait nouveau. Parfois une immense fatigue, cependant, lui faisait fermer les paupières ; la voix de l'amour disait au dedans : « Éternel Dieu, ne me sauve pas sans elle ! » Et, en regard de la faute, il osait montrer l'effort de son expiation. Il quittait le commandement pour l'obéissance, la richesse pour le dénuement, une sécurité

séculaire pour le pain du hasard. Autant qu'il en avait le pouvoir, il détruisait en lui les attachements ou les convoitises qui avaient causé le crime de Salomé. Il embrassait pour son fils et pour lui la condition qu'elle avait voulu fuir. Et la paix qui croissait en lui était comme le repos de cette petite âme. Comme il avait porté son infection, son effroi, il portait à présent son sommeil purifié.

Tout s'était fait facilement. Les biens de ce monde ne s'attachent pas si fort qu'on croit à qui veut les quitter. Jacob voyait bien qu'il ne manquerait à personne et la terre n'avait pas besoin de lui plus que d'un autre pour faire lever ses belles moissons. L'acquéreur était un bourgeois qui envoyait là son gérant; le gérant allait s'installer avec sa famille. Qui s'apercevrait du départ de Jacob Vogler ? Il avait eu l'habitude de penser à son rôle, à sa place comme à des choses importantes. Il avait cru aussi difficile d'y renoncer que de modifier le cours des saisons, de faire bouger la ligne des montagnes. Il n'avait pas fallu plus de deux ou trois visites à Riquewihr chez le notaire, la signature le même jour de l'acte de vente et d'une totale donation du prix de la ferme à l'hôpital dont Émilie autrefois visitait les malades. Le vieux pasteur Kœhret, à qui ces choses étranges ont été racontées dans sa chambrette, mais que Jacob n'est pas venu saluer, entrevoit peut-être l'ombre terrible de la vérité.

En sortant de chez le notaire, Vogler s'arrêtait dans une petite agence où les habitants des fermes lointaines envoient leurs demandes quand il leur manque un berger ou un valet. Là aussi, tout s'était rapidement conclu.

Il partit avec son fils un peu avant l'aube, un jour de février. Il avait un paquet de hardes fixé entre les épaules; dans sa poche, écrit sur un papier, le nom de ceux qui seraient ses maîtres, avec le nom de leur hameau, à deux jours de marche, au fond d'une étroite vallée vosgienne, et le nom de la commune. Il s'était engagé comme berger, il soignerait les bêtes huit mois d'hiver à l'étable; l'été, il conduirait le troupeau grossi par les envois de la plaine aux pâturages des hauteurs. L'enfant vivrait avec lui, l'aiderait déjà; il venait d'avoir six ans. Il serait plus tard un bon berger.

Maintes fois, au cours de ce récit, nous avons regardé Jacob Vogler rentrer à sa ferme. Nous avons entendu son pas long et

fort sur le sentier qui franchit la crête du terrain et dévale en ligne droite vers les bâtiments accroupis au bord de la sapinière. Depuis qu'il vit, c'est là que fut pour lui le centre qui ordonnait ses mouvements. Il est né là ; ces toits ont abrité son premier-sommeil ; dès l'enfance, aperçus de loin, au retour de l'école ou des labours, ils annonçaient la nourriture, le feu, l'atmosphère humaine, la lampe et le repos. Quand vint la passion d'amour, elle fortifia cette gravitation imprimée à toutes les fibres du corps ; puis la petite vie de l'enfant devint l'aimant qui, dans la solitude de la plaine, orientait l'homme tourmenté. Mieux qu'une parole écrite, aussi clairement qu'un visage où est empreint le commandement, ces vieux toits longtemps avaient dit aux Vogler leur devoir identique d'une génération à l'autre, le stable et fort devoir qui tient l'homme debout et dispose pour lui toutes les choses chacune à sa place. Maitres d'un morceau de la terre, possesseurs d'une richesse antique, invariable à travers les âges, pleine de bonté, de beauté, pétrie dans le mystère du monde visible, ces paysans travaillaient de connivence avec toute la nature et les saisons, à la ronde, les servaient. Vie rythmée, claire cadence majeure, destin que Jacob avait aimé !

Maintenant il s'en va, il monte pour la dernière fois la pente ; son petit garçon est auprès de lui, le croissant de la lune finissante brille au ciel pur parmi les étoiles dispersées et projette légèrement leurs ombres sur la neige fine dont le sol est tendu.

Il fait clair déjà, quand ils passent devant le cimetière ; pardessus le petit mur, Jacob cherche du regard une croix parmi les croix ; mais il n'entre pas. Comment pourrait-il encore se tenir morne et muet devant une tombe, celui qui n'a de pensée que pour la vie ? Il n'a pas d'adieux à dire à Salomé. Salomé repose au dedans de lui ; elle est enveloppée dans ce grand calme de son âme, soulevée vers Dieu par ce gonflement en lui si limpide et si fort de l'espérance.

Ils traversent le village ; les oies et les chiens les regardent passer. Les gens sont occupés au repas du matin dans les maisons. Nul ne fait attention à celui qui s'en va, nul ne saurait que lui dire. Il est l'homme qu'on ne comprend plus, l'homme qui passe la mesure et vexe le bon sens ; on avait appris qu'il vendait son bien, chose folle qui rebutait les dernières sympathies.

Vogler marche le cœur plein de prière. La main de son fils est confiante et solide dans sa main. Il marche dans la même présence qu'il a sentie sur lui aux nuits de sa plus grande angoisse; le même regard d'en haut est maintenant une lumière appuyée jusqu'au fond de l'âme et il n'y a plus de vide, ni de peur, ni d'ombre mauvaise. Jacob ne regarde plus en lui; il craindrait de ramener les ténèbres avec ce rayon impur; il lui suffit d'être attentif et silencieux, comme autour de lui la terre d'hiver, encerclée dans l'azur pâle, immobile, éternel.

Ils allaient vers le Nord, par les chemins de la plaine qui côtoient la montagne, où ils ne s'engageaient pas encore. Le clair soleil rouge projetait de côté leurs ombres longues. Ils traversèrent des villages animés, même en cette pâle saison, d'une vie cordiale, grasse et riante, des villages comme ils n'en verraient plus dans ces royaumes de pauvreté où ils montaient. Ils mangèrent à l'auberge entre de joyeux compagnons, qui buvaient le vin blanc au retour d'une matinée de chasse. L'enfant demanda : « Quand est-ce que nous rentrerons chez nous? » Et le père dit : « Nous ne rentrerons pas. Nous n'avons plus de chez nous. »

Ils arrivèrent à un bois couleur d'argent, fait d'arbres minces, aux ramures nettes sur le ciel transparent; les troncs lisses rayaient d'ombres bleues la neige accrochée aux pentes. Vogler s'assit sur une branche abattue, étendit à terre un manteau, fit coucher l'enfant fatigué. Il était midi. Nul bruit n'arrivait en ce lieu. Le soleil pénétrait le bois d'une lumière profuse et pure, tout unie, qui baignait les troncs jusqu'à la base, aux racines saillantes et tout ce que l'été vêtirait d'ombre et de verts reflets. L'enfant, bientôt, fut endormi. Dans le jour candide, son visage au repos se modelait large, lisse, avec le bonheur de la force intacte et de l'innocence, qui étonne comme l'aurore. Son père le contemplait d'un regard fixe : c'était le visage de Salomé, antérieur à toute inquiétude. Mais il ressemblait à cet être qui, d'heure en heure, s'éclairait en lui : Salomé délivrée du mal.

CAMILLE MAYRAN.

MÉMOIRES

1825-1870

X[1]

L'OPPOSITION A L'EMPIRE

APRÈS SADOWA

L'ardeur de l'opposition, qui croissait de jour en jour, et commençait à produire une assez forte impression sur la partie éclairée du public, eut bientôt un nouvel aliment fourni par les fautes et les malheurs de la politique étrangère. On entrait, en effet, dans l'ère des errements et des mécomptes qui furent les avant-coureurs de la terrible catastrophe finale. Ce fut d'abord l'échec lamentable de l'extravagante expédition du Mexique, cette aventure dont le vrai motif ne sera jamais connu, et qui se termina par la retraite précipitée de l'armée française, abandonnant au dernier supplice le malheureux prince que nous y avions entraîné ; puis l'issue imprévue de la guerre engagée entre l'Autriche et la Prusse, qui trompa tous les calculs de l'Empereur, en renversant, au détriment de la France, toutes les conditions de l'équilibre européen établi par les traités de 1815.

Sedan restera à jamais le reproche attaché à la mémoire de Napoléon III, mais Sadowa est, à mes yeux, sa vraie, son impardonnable faute. L'attaque de Bismarck contre l'Autriche n'eût jamais été possible, si l'Italie n'avait prêté son concours à la

Copyright by Duc de Broglie, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1924 au 1er novembre 1925.

Prusse, et, après le service que l'Italie tenait de la France, et le besoin qu'elle avait encore de nous, pour compléter son affranchissement, jamais elle n'aurait recherché ou même accepté cette alliance, si la France ne l'y eût encouragée, ou au moins autorisée! Quel motif put donc déterminer l'Empereur à une politique si contraire à ses véritables intérêts? On ne peut y assigner d'autre cause que le désir de voir éclater la guerre entre les deux grandes Puissances allemandes, et l'espérance que, le succès entre elles étant partagé, il interviendrait pour leur faire la loi, et se faire payer sa médiation, par quelque extension de frontières sur les bords du Rhin. Mais alors, il aurait fallu, suivant la coutume toujours observée par un État limitrophe de deux Puissances belligérantes, laisser un corps d'armée sur la frontière, suffisant pour faire respecter au besoin son intervention, et c'est ce qui ne fut pas fait. Pourquoi?

N'ayant encore à ce moment aucune relation avec les puissants du jour, je n'ai, à ma connaissance personnelle, qu'un petit nombre de faits, appris de bonne source, qui puissent servir à caractériser cet événement, prélude et cause de tous nos malheurs. Peu de jours avant les premières opérations militaires, je fus informé, par les directeurs des établissements allemands de la Société de Saint-Gobain (que je présidais déjà), que les provinces rhénanes étaient complètement évacuées par leurs garnisons prussiennes. Les populations, à ce moment encore peu attachées à la Prusse, et surtout très mécontentes d'une guerre que M. de Bismarck était alors presque seul à vouloir, imaginaient qu'elles étaient cédées à la France, et en prenaient très bien leur parti. On s'attendait à voir entrer les soldats français d'une heure à l'autre, et ils eussent été les bienvenus. Après la victoire, ce fut autre chose, et aujourd'hui surtout ce serait bien différent.

Quand l'issue de la bataille décisive fut connue dans Paris, l'impression générale fut très singulière. On apprenait en même temps que l'Autriche, obligée d'évacuer l'Italie pour ramener ses troupes autour de sa capitale, mais ne voulant pas avoir l'air de céder devant les Piémontais qu'elle avait battus, faisait don de la Vénétie à l'Empereur. Pour qui savait lire, il était clair que cette cession apparente n'était qu'une manière de sauver son amour-propre, et que l'Empereur ne pouvait

avoir rien de plus pressé que de remettre ce dépôt à l'Italie. Mais il paraît qu'une partie du public parisien prit cette libéralité au sérieux, et crut que nous venions de faire une conquête sans coup férir et sans bourse délier. D'autres, un peu plus intelligents, se plurent à supposer que, tout en restituant tout ce qui était italien, on obtiendrait en échange quelque agrandissement de nos frontières. Bref, ce fut une joie générale, dans toute la ville, et on se mit à applaudir comme si la politique française et impériale venait de remporter un grand succès. Je traversai ce jour-là les quais et la rue Saint-Denis, pour me rendre au conseil d'administration de Saint-Gobain : je vis toutes les boutiques et toutes les fenêtres pavoisées comme au lendemain d'une victoire. Persuadé, comme je l'étais, et avais raison de l'être, que la victoire de la Prusse, qui la rendait maîtresse de l'Allemagne, était le plus grand des périls pour la France, je me demandais si c'était moi ou tous ceux que je rencontrais qui devenaient fous. Je trouvai mes collègues de Saint-Gobain partageant, sans bien savoir pourquoi, l'entraînement général. Mon ami Cochin, entre autres, était ravi. « Allez me chercher une carte, lui dis-je, et vous verrez que maintenant, il suffit d'une bataille perdue pour que les Allemands soient à Paris. » Je ne croyais pas dire si vrai.

Même spectacle à l'Académie. C'était à qui se confondrait avec plus ou moins de satisfaction et de bonne grâce en admiration sur le prodigieux succès de la politique impériale. « Quelle chance, me disait Paradol : il fait sauter la banque ! » « Quel homme ! quel politique, reprenait M. Cousin. Il force la fortune à se plier à ses desseins ! » (Il est vrai que ce philosophe était depuis quelque temps radouci en faveur de l'Empereur, qui lui avait fait la politesse de donner son nom à une des rues avoisinant la Sorbonne.) Je restai incrédule, et je fus confirmé dans mes sentiments par la physionomie inquiète et abattue que je trouvai à quelques confrères de l'Institut que je rencontrai dans la cour et dans l'escalier, et dont je savais les relations avec les gens du Gouvernement.

Effectivement, à la Cour et chez tout ce qui approchait l'Empereur, on n'était pas dupe de ce succès apparent. La carte sur laquelle on avait joué n'était pas sortie. Au lieu d'avoir à se poser en arbitre entre deux combattants, et jouer le rôle du juge entre l'Huître et les Plaideurs, on se trouvait en face de

l'accroissement énorme d'une Puissance voisine, pouvant, si elle devenait hostile, menacer gravement au Nord la plus découverte et la plus mal défendue de nos frontières. Pouvait-on, sans protester et sans demander une compensation, laisser porter une telle atteinte à l'équilibre de l'Europe? Mais d'un autre côté, on avait pris un quasi engagement de laisser faire, en permettant à l'Italie de se mettre en avant; puis on avait, dans l'intérêt toujours de cette même Italie, rendu tant d'hommage au principe des nationalités, qu'on ne pouvait guère s'opposer à une entreprise qui tendait à faire au delà du Rhin, pour l'unité allemande, ce qu'on avait fait au delà des Alpes pour l'unité italienne. La délibération dut être longue et pénible. Le ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, insista beaucoup pour une intervention active, et voici ce que j'ai su positivement par René Reille, alors chef du cabinet du ministre de la Guerre, le maréchal Randon. A la suite d'une délibération qui dura toute une soirée, l'intervention fut décidée, et, pour faire face à la démonstration militaire rendue nécessaire, le Corps législatif, alors en vacances, devait être convoqué le lendemain, et la demande de crédits immédiatement apportée. Toute la nuit fut passée au ministère de la Guerre, à préparer le plan de mobilisation. Le matin, le maréchal ouvrit son *Journal officiel* où devait se trouver la convocation du Corps législatif. A sa grande surprise, l'*Officiel* était muet. Il courut au Palais et apprit que, dans la nuit, tout avait été décommandé, et qu'on se bornait à envoyer le ministre de France à Berlin, M. Benedetti, au camp prussien pour modérer les exigences du vainqueur. Tout le monde fut persuadé, et M. Drouyn de Lhuys a fait écrire depuis, dans des livres composés à son éloge, que c'était le prince Napoléon, gendre de Victor-Emmanuel, et italianissime de profession, dont le conseil avait fait abandonner toute idée d'action armée. Je le croirais moi-même encore, si, ayant admis le fait comme une chose certaine, dans je ne sais plus quel article de revue, je n'avais reçu le lendemain une visite d'un ami à moi, ami également du Prince. Il était chargé par lui de me dire que j'avais été induit en erreur, qu'assurément, le Prince n'aurait pas approuvé une politique contraire à ses sentiments connus, mais qu'il n'était pas, à ce moment, assez bien vu aux Tuileries, et assez familier avec son cousin, pour être en mesure de lui

donner un conseil dans quelque sens que ce fût. On croira ce qu'on voudra de cette dénégation.

Quoi qu'il en soit, il ne me paraît pas douteux qu'une manifestation résolue, indiquant la volonté de la France de ne pas souscrire à son propre abaissement par un changement d'équilibre tout à son désavantage, aurait altéré toute la face des événements. L'armée autrichienne, victorieuse en Italie et encore intacte, revenait à marches forcées à travers les Alpes; la Prusse, pouvant être prise à revers par une diversion de la France, se serait trouvée entre deux feux, et obligée d'arrêter sa marche triomphale : elle aurait dû, pour garder quelque profit de sa victoire, en partager quelque chose avec nous. Quelle part aurions-nous pu réclamer ou obtenir ? C'est douteux, mais le moins eût été une neutralisation des provinces rhénanes, qui nous aurait épargné le contact d'un voisin puissant, et eût empêché le complet établissement de l'unité allemande. Vides de troupes prussiennes comme elles étaient, ces provinces auraient été entre nos mains, sans qu'il y eût à tirer un coup de fusil, et, une fois prises, elles servaient de gage pour une négociation.

Un fait que je tiens encore de source tout à fait sûre, ne me permet pas de douter que cette conduite eût atteint son but. Le baron Baude, excellent agent diplomatique que j'ai connu peu de temps après, et qui a été sous mes ordres comme ambassadeur à Bruxelles et à Rome, était, à ce moment, premier secrétaire et chargé d'affaires à Londres. Il m'a raconté que lord Derby, alors ministre des Affaires étrangères, l'avait pris à part le jour qui suivit la nouvelle de la victoire prussienne : « J'ai une idée à vous confier, lui dit-il, mais ce serait trop grave de vous la dire ici (au *Foreign Office*). Venez demain au club (je ne sais lequel) et je vous en entretiendrai. » — Voilà ce qu'était cette confidence : « Je comprends, dit-il, que vous ne pouvez pas supporter ce qui se passe en Allemagne : faites ce que vous voudrez, nous le trouverons bon, mais ne touchez pas à la Belgique. » Dans de telles dispositions, une action européenne se serait certainement exercée pour nous faire obtenir une compensation aussi modérée que celle que je viens d'indiquer, surtout si nous avions mis à ce prix le retour de la paix et menacé d'allumer une guerre générale. Et quelle différence en 1870, si les provinces rhénanes avaient été seulement distraites de la Confédération allemande !

Ces événements, bien que ne touchant qu'à la politique générale, m'affectèrent comme s'ils avaient atteint mes sentiments ou mes intérêts personnels. Je m'en souviens comme d'un véritable chagrin, et surtout de l'impatience que me causaient les sottes théories courantes qui furent employées pour justifier « la politique impériale », en particulier le sot et vague principe des nationalités, substitué à celui de l'équilibre européen que j'avais été élevé à considérer comme mon évangile diplomatique. Je passai ma colère dans plusieurs écrits (*la Diplomatie et le Droit nouveau*, — *le Mexique et la Prusse*), qui ne seraient bons aujourd'hui à relire que pour constater l'égarement étrange auquel l'esprit public devait être alors livré, pour que des vérités aussi sensées et aussi vulgaires eussent besoin d'être démontrées à si grand renfort de preuves et de raisonnements.

Par une singulière coïncidence, en renonçant à traiter dans *le Correspondant*, les questions religieuses qui m'avaient occupé pendant quelques années, j'avais été amené, pour remplir mon temps, et exercer ma faculté d'écrire, à m'occuper principalement de travaux diplomatiques. C'était la découverte d'une assez singulière histoire de famille, — le rôle d'un oncle à moi, le comte de Broglie, employé par Louis XV dans sa diplomatie secrète, — qui m'avait lancé sur cette nouvelle piste. Je passais du temps aux archives du ministère des Affaires étrangères, dont le directeur, M. Faugère, qui était de mes amis, m'avait ouvert en contrebande les portes alors très sévèrement fermées, et je fouillais dans les dépêches avec un plaisir que je n'ai, depuis lors, jamais cessé de goûter. L'époque que j'étudiais était justement celle de la naissance de la grandeur prussienne, et j'y puisais de nouveaux motifs pour considérer, avec effroi et avec indignation, l'avenir menaçant que la faiblesse et l'impéritie du gouvernement impérial nous préparaient. J'ai publié depuis le résultat de mes recherches dans les deux volumes intitulés *le Secret du Roi*, celui peut-être de tous mes ouvrages qui a eu le succès le plus populaire. J'ai attribué cette faveur à la nature du sujet, qui tient de l'intrigue de comédie autant que de l'histoire, et même au titre, qui piquait peut-être encore plus la curiosité que le contenu ne la satisfit.

Bien que les intérêts diplomatiques ne soient pas de ceux qui émeuvent le plus en France l'opinion publique et surtout

le suffrage universel, l'échec subi par la politique impériale qui finit par être compris et apprécié, quand on vit que le triomphe de la Prusse était décidément sans aucune compensation pour nous, ne laissa pas que de précipiter le mouvement d'opposition, et au moment où approcha un nouveau renouvellement électoral, il n'y eut aucune hésitation, aucune délibération ne fut nécessaire, et dans tous nos rangs on se prépara à la bataille. Je ne pouvais cette fois me dispenser d'y jouer mon rôle, et j'engageai la lutte dans le département de l'Eure, à deux reprises différentes, d'abord pour le conseil général dans le canton de Broglie, et, en 1867 et en 1869, pour la députation de l'arrondissement de Bernay. J'ai dit pour quelle raison j'y allais d'assez mauvaise grâce et sans beaucoup d'espérance. Mes pressentiments ne me trompaient pas. Je fus aussi malheureux dans l'une des épreuves que dans l'autre. Le sentiment d'opposition, qui était très vif à Paris, n'avait pas encore atteint nos campagnes, et je ne fus pas longtemps à m'en apercevoir.

Il est vrai que j'eus affaire, pour me combattre, au préfet le plus habile, le plus résolu, le plus expert dans l'art de manœuvrer le suffrage universel. M. Janvier, — c'était son nom, encore populaire dans nos contrées, — est resté le type légendaire du préfet impérial. Parcourant incessamment les communes du département, il avait organisé dans toutes, des compagnies de pompiers, qu'il comblait de gratifications. De tous ses moyens d'action, le plus grand pourtant était encore une étonnante faculté de reconnaître les visages de ceux qu'il n'avait vus même qu'une fois et dans une foule. Au bout de quelque temps, il n'y eut pas un de nos paysans normands, — que leur blouse uniforme rendait semblables les uns aux autres, — qu'il ne connût et n'appelât par son nom, et dont il n'eût présentes à l'esprit toutes les circonstances de fortune et de famille. Je me suis convaincu par cet exemple que reconnaître les gens et les nommer sans se tromper, est le grand moyen de popularité auprès du suffrage universel : cela explique le rôle de *nomenclateurs* attachés à Rome aux pas de tous les candidats, et c'est de toutes les facultés, celle dont je suis le plus dépourvu,

S'étant rendu maître par cet art souverain de toutes les élections, il l'était, par là même, de tous ceux qui prétendaient à un mandat électif quelconque. Aussi eut-il bientôt

tout le conseil général du département dans sa main et entièrement à sa dévotion. Bref, il se forma, d'une extrémité du département à l'autre, une véritable bande qui se dressa contre moi, quand mes prétentions furent connues, et me fit misérablement échouer. Comme je l'avais prévu, je m'aliénai les conservateurs, tous captivés par Janvier, et je ne gagnai pas une voix de la gauche. Ma défaite, dans les deux élections, fut une véritable déroute. Le préfet y avait aidé de sa personne, au moins dans la première épreuve, en parcourant toutes les communes de mon canton, et montant sur les bornes pour haranguer contre moi. Il n'y avait sorte de sottes calomnies dont il ne se fit personnellement l'organe. J'étais tantôt un soldat du Pape qui m'avait récompensé par le titre de prince romain, tantôt un tyran féodal. Un maire de mon voisinage, qui depuis revint à moi, me disait en montrant l'entrée d'une cave du château : « Voilà pourtant où on m'avait enseigné à dire qu'était l'entrée des oubliettes. »

Ce n'eût été que moindre mal, si l'incident eût été passager. Mais il n'en fut rien. La popularité de M. Janvier, et l'impopularité que je m'étais acquise en le combattant, ont survécu, — le croirait-on? — à la révolution qui devait emporter l'Empire. Destitué, mis en jugement d'abord devant son propre tribunal, pour avoir injurié un honnête homme dans son salon, puis traduit après la chute de l'Empire devant la Cour d'assises pour malversations, il est resté chéri du département de l'Eure, s'y est fait élire, et est mort député de mon propre arrondissement, celui de Bernay. J'ai eu beau devenir le chef du parti conservateur, avoir en main toutes les forces et toutes les faveurs du Gouvernement, auxquelles nos cultivateurs ne sont pas insensibles, je n'ai pu désarmer la rancune de la coterie que j'avais combattue, et c'est elle en définitive qui, par une alliance secrète avec les républicains, m'a fait échouer au Sénat et à la députation. Mes mésaventures politiques sous la République ont tenu à la lutte imprudemment commencée sous l'Empire, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que j'en avais le pressentiment en la soutenant. Je sentais ma situation fausse, et tout mon avenir compromis.

Mon sort ne fut pas commun, il s'en faut bien, à tous les candidats de l'opposition, et l'élection de 1869, à la différence de la précédente, amena au Corps législatif une respectable

minorité libérale d'une soixantaine de membres. Le changement de l'opinion était visible, et comme la majorité impériale, — qui restait encore assez forte pour se bien défendre, si elle avait voulu, — était composée de gens qui aimaient assez à se tourner du même côté que le vent, avant même d'être réunie, l'Assemblée se prononça, par l'organe d'une partie de ceux sur qui l'Empire croyait pouvoir compter, en faveur du retour à un véritable régime parlementaire. Une manifestation assez importante dans ce sens, faite dans les journaux, fut revêtue d'un nombre considérable de signatures, et l'Empereur, très affaibli d'ailleurs, comme on l'a su depuis, par un mal cruel, et hors d'état d'opposer à ceux qui l'approchaient une résistance véritable, se décida à céder. Il ne s'agit plus que de former un ministère qui présidât à cette transition.

L'EMPIRE LIBÉRAL

On sait quel fut celui qui se trouva désigné pour prendre cette initiative. Émile Ollivier fixait, à ce moment, l'attention publique par la confiance que, malgré son origine républicaine, — on pourrait même dire révolutionnaire, — il avait su inspirer à l'Empereur. Je ne me rappelle pas comment ce républicain de naissance, fils d'un des proconsuls de Ledru-Rollin en 1848, entré à la Chambre en 1857, avec l'étiquette démocratique la plus avancée, avait pu être mis en relation avec l'entourage, et bientôt avec la personne du souverain. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'était à l'occasion d'une loi favorable aux associations ouvrières, que l'Empereur avait voulu faire pour tâcher de regagner, dans les classes laborieuses, la popularité qu'il avait eue au moment de son élection plébiscitaire, et qu'il perdait de plus en plus dans les classes moyenne et bourgeoise. Émile Ollivier ayant écrit quelque chose sur ce sujet, l'Empereur avait voulu le voir et le consulter, et fut agréablement surpris de trouver en lui, avec des manières aimables, qui n'avaient rien de la raideur démocratique, un esprit plus ouvert, plus accessible aux idées de gouvernement qu'on ne pouvait l'attendre de son éducation.

Le charme fut réciproque. Ollivier, sensible à une bienveillance qui venait de si haut, fut complètement séduit, et la pensée de ramener l'Empire à des institutions libérales devint

le thème favori qu'il développait devant ses anciens amis, dont il avait peine à vaincre l'incrédulité. Comme en même temps il développait à la tribune un merveilleux talent de parole, le jour où l'idée dont il s'était fait le champion vint à prévaloir, il n'était pas surprenant que tous les regards se tournassent vers lui, comme vers celui qui était naturellement désigné pour la mettre en application.

Les négociations pour la formation du ministère qui devait inaugurer l'Empire libéral furent assez longues à mener à fin, et durèrent plus de six mois; plus de temps, hélas! que ne devait durer ensuite l'Empire libéral lui-même. La résistance des vieux amis et des conseillers habituels de l'Empereur fut difficile à vaincre, d'autant plus qu'elle était appuyée par l'Impératrice, à qui la santé affaiblie de l'Empereur avait laissé prendre un crédit dont elle se plaisait à user. Je fus tenu au courant des phases de cette pénible transaction par un des membres du Corps législatif, inclinant sur le centre gauche, et qui se croyait en mesure d'en profiter. C'était mon collègue au conseil d'administration des Glaces de Saint-Gobain, M. Chevandier de Valdrôme, fils d'un grand industriel et très habile fabricant lui-même, qui était envoyé au Corps législatif par un des cantons où était située l'une de nos usines, et qui s'y était distingué, dans plusieurs circonstances, par une élocution facile, bien qu'un peu verbeuse. C'était un homme spirituel et fin, et qui eût été vraiment habile, s'il n'avait pas toujours voulu l'être et même le paraître. Ma confiance en lui était limitée, mais je le voyais avec plaisir approcher du pouvoir, où il portait des idées d'un libéralisme modéré.

Un autre nom, qui fut prononcé de bonne heure parmi ceux qui pouvaient figurer dans une liste ministérielle, fut celui du comte Daru. Celui-là était tout à fait un ami. Bien que fils d'un des ministres du premier Empire, les plus renommés et entrés le plus avant dans la confiance du maître, il ne s'était pas rapproché, après le 2 décembre, du régime auquel son nom et ses souvenirs semblaient devoir le rattacher. Il était resté fidèle aux amitiés qu'il avait contractées à la Chambre des pairs, où il était arrivé très jeune par hérédité, et aux princes d'Orléans, avec qui il avait servi comme officier d'artillerie. Il avait eu le mérite de garder dix-huit ans cette attitude réservée, malgré les offres que des Tuileries on n'avait pas manqué de lui faire, à

plusieurs reprises. Mais, du moment où on se rapprochait des principes auxquels il était resté attaché, il n'avait pas de raison personnelle pour se tenir à l'écart, et il était une des anciennes notabilités parlementaires auxquelles on devait songer pour opérer la transition qui se préparait. C'était un cœur chaud et loyal, un esprit droit, doué d'une grande capacité de travail, et enrichi de beaucoup de connaissances, dans divers ordres. Il n'avait qu'un défaut, et des plus étranges, il ne voyait et surtout ne racontait jamais exactement les faits qui se passaient sous ses yeux. Il altérait la vérité avec une ingénuité inconsciente, si bien que ses amis n'ajoutaient pas toujours foi à un récit rapporté par lui, même sur des faits dont il avait dû être témoin oculaire.

Après bien des lenteurs, des allées et venues, des combinaisons tentées et manquées, le ministère libéral tant attendu fut enfin constitué le 2 janvier de cette fatale année 1870, qui devait être témoin de tant d'autres faits si différents, et de bien plus grande importance. La nouvelle en fut apportée tout de suite à mon père par M. Daru lui-même, qui prenait le portefeuille des Affaires étrangères. Ollivier fut garde des sceaux et véritable président du conseil, quoiqu'il n'en eût pas le titre. Chevandier de Valdrôme était ministre de l'Intérieur, nomination due en grande partie à ma recommandation auprès de Daru. Enfin, mon vieil ami Buffet était ministre des Finances. Rien de si complet n'avait été espéré.

La joie publique fut assez générale. On revoyait des noms considérés et en qui on avait confiance, les soutiens de l'Empire ayant perdu presque tous l'estime publique. On croyait avoir reconquis la liberté politique sans avoir eu besoin de passer par l'épreuve et en faisant même, — suivant une expression qui courut alors, — « en faisant l'économie d'une révolution ». Naturellement j'aurais dû partager ce sentiment, puisque ce retour aux principes dans lesquels j'avais été élevé pouvait me rouvrir avec honneur l'entrée dans cette carrière politique que j'avais si vivement regrettée. Pourtant, ma satisfaction ne fut pas complète ; l'idée de me rapprocher de l'Empereur et de sa cour me répugnait invinciblement. Mon attachement pour les princes d'Orléans me faisait considérer cette adhésion à un régime qui les excluait comme une sorte d'infidélité. J'étais décidé à éloigner ce calice aussi longtemps que je le pourrais.

Je me rappelle que, dans un entretien avec M. Thiers, dont je ne peux pas bien fixer la date, je lui fis part de cette incertitude, lui demandant si réellement, dans sa pensée, on pouvait se rallier à ce Gouvernement dont nous avions dit tant de mal. Il me fit cette réponse que je gardai en mémoire et qui devait plus tard m'expliquer sa conduite après la chute de l'Empire : « Je déteste cet homme, me dit-il, il nous a trompés autrefois, il vient de compromettre la grandeur, peut-être l'indépendance de la France par sa funeste politique étrangère, mais pour le renverser, il faut une révolution. J'ai déjà tiré une fois la France d'une révolution. Je ne suis plus d'âge à recommencer. »

La révolution arriva : n'ayant pu la prévenir et ne se sentant plus assez jeune pour nous en tirer, il aima mieux pactiser avec elle sur le terrain de la République.

Je voyais que mon père, bien qu'applaudissant au changement, n'y avait qu'une médiocre confiance, et s'il ne me détournait pas de m'y engager, ne m'en pressait que faiblement. Ce qu'il aurait pensé quelques mois plus tard, quand l'offre me fut faite d'accepter une grande mission tout à fait officielle, je l'ignore : car, quelques semaines seulement après la formation du ministère, il m'était enlevé subitement par une goutte remontée. Ma douleur fut extrême ; je perdais, avec la plus tendre affection, le meilleur des conseils, celui sans lequel je n'avais jamais fait un pas ni pris une résolution pendant les quarante ans et plus de mon existence. — Je fus tout aux regrets dans ce moment solennel. Mais, depuis lors, j'ai compris de quelle bonté Dieu avait usé envers lui et envers moi, en le retirant de ce monde, par une mort opportune, — *opportunitate mortis*, comme dit Cicéron, — avant les malheurs qui auraient plongé dans le deuil la fin de sa noble vie. Nous conduisîmes sa dépouille mortelle à Broglie, et Prévost-Paradol fit, au nom de l'Académie, sur sa tombe, une très touchante oraison funèbre.

Une autre mort, qui me toucha beaucoup également, et qui suivit de près, fut celle de Montalembert. Celle-là aussi fut subite, bien qu'il fût, depuis près de cinq années, atteint de la plus douloureuse infirmité. A la suite d'une opération dans les reins qui n'avait pas réussi, il gardait une plaie constamment ouverte, et se trouvait condamné, lui si ardent, et jusque-là

toujours en mouvement, à une immobilité absolue. Un autre dans un pareil état se serait découragé de toute action, et uniquement occupé de soigner son mal ou de songer à son salut. Mais lui, sans oublier ce qu'il devait ni à son corps, ni surtout à son âme, avait conservé toute son énergie, et toute la vivacité de ses généreuses impressions. Du lit de douleur où il était retenu, il continuait à entretenir, avec tous les coins de l'Europe et même de l'Amérique, une correspondance pleine de verve et d'éloquence. On le trouvait entouré de tous les journaux et de toutes les revues, les lisant d'un bout à l'autre, les annotant de sa main. Sa conversation, toujours aussi animée, attestait que s'il acceptait avec soumission de renoncer à tout pour lui-même, il ne se désintéressait pourtant de rien de ce qui touchait, non sa personne, mais sa cause et sa foi.

Malheureusement, le mal qui ne l'abattait pas ne lui enseignait non plus ni la modération ni la prudence. Le souvenir du risque qu'il avait couru à Malines, — et qui pourtant l'avait beaucoup ému, — s'était rapidement effacé de son esprit avec le péril lui-même, et il avait employé une partie de ses veilles douloureuses à composer un nouvel écrit, traitant directement le point qui avait failli lui attirer la censure de Rome. La nouvelle composition était intitulée *l'Espagne et la Liberté*, et c'était une véhémente philippique non seulement contre l'Espagne passée, l'Espagne de l'Inquisition, mais contre l'Espagne contemporaine, coupable de n'avoir pas encore admis chez elle la liberté des cultes. C'était exactement le thème du discours de Malines repris et amplifié. Pour le coup, il n'y avait aucun doute que la censure, dans les dispositions que nous connaissions, ne se ferait pas attendre. Mon parti fut pris de préserver à tout prix, et ce généreux ami lui-même, et tous ceux qui l'avaient suivi dans sa campagne libérale, d'une condamnation qui aurait réjoui non seulement nos adversaires catholiques, mais tous les ennemis de l'Église et de la religion. L'écrit devait paraître dans *le Correspondant*, mais l'auteur, se méfiant de ce qu'il appelait déjà ma prudence diplomatique, n'en avait averti personne, et moi moins que tout autre, de sorte que je n'en eus connaissance que deux ou trois jours avant l'apparition ordinaire du numéro, quand l'épreuve était déjà tirée. Je me résolus à aller le prévenir tout de suite d'une opposition formelle dont je prenais toute la responsabité. Mais le temps pres-

sait : il ne recevait ordinairement qu'à certaines heures du jour et je dus forcer la porte pour lui faire cette communication pénible. Il la reçut fort mal, me répondit à peine, et dès le lendemain, il faisait savoir à Cochin qu'il ne voulait plus de rapports avec moi, et le chargea de m'en prévenir. Cette rupture, après quinze ans de travaux communs, me fut extrêmement sensible, mais j'avais, et j'ai encore la confiance que j'agissais dans l'intérêt et de sa personne et de notre cause commune. Quel triomphe pour les incrédules si Montalembert, finissant comme Lamennais par être exclu de l'Église, il devenait avéré que nul esprit élevé et généreux ne pouvait subsister sous la gêne de l'autorité catholique! La condamnation de Montalembert serait restée à jamais dans l'histoire de l'Église, comme celle de Galilée, un sujet de récriminations constantes et de déclamations sans fin.

Encore n'étais-je pas sûr, par mon exécution si pénible, d'avoir complètement détourné le péril, car si j'avais mis embargo sur *le Correspondant*, d'autres moyens de publication subsistaient, et je craignais toujours que Montalembert y eût recours. Il se borna heureusement à une publicité indirecte, qui avait déjà ses inconvénients : il montra son travail à des juges qui, n'étant pas au courant de ce que nous savions, devaient naturellement abonder dans son sens, M. Villemain, M. Guizot, bien d'autres encore, à qui il disait, après avoir reçu leurs éloges : « Voilà pourtant ce que mes amis m'empêchent de publier. » Enfin il fit remise de l'écrit lui-même au plus triste dépositaire qu'il pût choisir : c'était ce malheureux Père Hyacinthe, qui n'avait pas encore, à la vérité, fait l'éclatante démarche qui l'a perdu, mais qui, pour nous qui le connaissions, avait déjà donné assez de preuves d'indiscrétion pour qu'une confidence fût peu sévère entre ses mains. Le pauvre apostat ne rendit pas le manuscrit après qu'il eut perdu tout droit à la confiance, et il l'a même publié dans un recueil, très peu de temps après la mort de Montalembert. La famille s'est opposée à la publication, trop tard pour qu'elle n'eût pas lieu, mais assez à temps pour empêcher la reproduction dans d'autres organes de la presse. Je crois être certain que de Rome on avait fait dire à Mme de Montalembert que si elle ne prenait pas ce moyen de désavouer l'écrit au nom de son mari, on donnerait cours à une censure déjà prononcée.

Rien n'eût été plus triste pour moi que de voir finir sur ces pénibles incidents une relation devenue si intime et qui avait eu tant de charmes ; et j'aurais peine aujourd'hui encore à m'en consoler.

Il n'en fut rien, je ne dois pas dire heureusement, car ce fut à l'immense malheur de la mort de mon père que je dois d'avoir évité un si douloureux souvenir. Quand Montalembert connut ma perte, son amitié se réveilla, et il m'écrivit un mot affectueux. Je fus ému de revoir son écriture, je m'empressai de lui répondre en lui rappelant que mon père était entré comme lui à trente ans à la Chambre des pairs, pour se signaler tout de suite, comme lui aussi, par un acte de grand courage. Cette assimilation du vote de mon père dans le procès du maréchal Ney au procès qu'il avait subi lui-même au même âge pour la liberté d'enseignement, le toucha, et il me fit dire de venir le voir. Nous eûmes deux jours avant sa mort un entretien qui me rappela nos meilleurs jours et tout fut, je crois, oublié de part et d'autre.

Sa veuve me fit une place parmi ses parents dans ses funérailles. Il n'avait pas rayé de son testament un legs qu'il m'avait fait d'un émail, représentant son patron Charles Borromée; je l'ai mis dans l'endroit le plus apparent de mon cabinet de travail, et il ne reste plus aucune trace de cet orage.

Ce qui avait achevé de me décider au pénible coup d'autorité que j'avais cru devoir faire, c'est que jamais le moment n'eût été plus fâcheux pour attirer sur notre groupe de catholiques, appelés libéraux, une réprobation pontificale. Tout se préparait en effet dans l'Église pour le plus grand événement dont le monde catholique eût été témoin depuis trois siècles. Pie IX, par une inspiration d'une prodigieuse hardiesse, venait de convoquer un concile œcuménique, au Vatican, dans cette ville de Rome qui ne lui appartenait plus que nominalement, et où, gardé par les troupes françaises, il était en réalité plus leur prisonnier que leur protégé : qu'allait-il sortir de cette Assemblée qui devait prendre, après plus de trois cents ans d'intervalle, la suite des décisions du Concile de Trente ? Allait-elle régler, avec l'autorité d'une parole infaillible, ces rapports de l'Église avec le nouvel état politique et social du monde moderne, qui étaient le sujet même de nos méditations et de nos combats ? On juge quelle était notre attente, pour ne pas dire notre angoisse.

Le Correspondant l'avait exprimée dans un article paru sans signature trois mois auparavant, et qui était l'œuvre collective du conseil de rédaction. J'avais consenti, cette fois encore, à tenir la plume, Cochin s'était joint à moi, nos collègues avaient corrigé le document. Montalembert seul, nous boudant tous, n'avait pas voulu y prendre part. C'était l'évêque d'Orléans, parvenu alors, par sa lutte éloquente en faveur du pouvoir temporel du Pape, à un degré de réputation qui faisait de lui le premier des représentants de l'Église, qui allait agir et parler en notre nom. Il importait essentiellement de ne pas affaiblir sa situation par une imprudence, que, vu notre amitié connue, on aurait fait retomber sur lui. C'était *le Correspondant* qui allait parler par sa bouche. Rien n'eût été plus insensé que de se mettre en faute ou du moins en prise avant cette épreuve solennelle. C'était cette considération que j'avais fait valoir, surtout auprès de Montalembert, qui n'avait voulu rien écouter.

L'évêque partit pour Rome presque au même moment où allait s'ouvrir la première session du Corps législatif, dans des conditions qui en faisaient la résurrection du régime parlementaire. Au Vatican comme au Palais-Bourbon, tout semblait se préparer pour de grandes et pacifiques luttes de doctrine et d'éloquence. Qui aurait dit que, six mois seulement après, c'était à de tout autres combats que l'Europe et le monde allaient être attentifs, et que le bruit du canon devait couvrir toutes les voix, même celle de l'Église?

BROGLIE.

(*A suivre.*)

P. S. — Puisque j'ai été amené à prononcer le nom du Père Hyacinthe, je crois devoir ajouter quelques mots sur les relations que j'ai eues avec ce malheureux homme : elles ont été un moment assez suivies, et même sur le point de devenir intimes et compromettantes. Sa nature d'opinions et son genre de talent le rapprochaient naturellement du groupe auquel j'étais associé dans la rédaction du *Correspondant*. J'avais même été frappé, en l'entendant pour la première fois faire une série de conférences à Notre-Dame, du rapport que je trouvais entre

sa manière de développer la philosophie et de la rapprocher du christianisme, et l'ordre d'idées dans lequel j'avais été élevé. On sentait qu'il avait reçu comme moi une première éducation universitaire, et qu'il avait superposé des convictions chrétiennes sur la philosophie spiritualiste de Royer-Collard, de Cousin, de Jouffroy et de nos autres maîtres, régnant de leur personne ou par leurs opinions dans l'Université d'alors.

Rien qui sentît la routine de séminaire ou le violent esprit réactionnaire de l'école ultramontaine des Maistre, des Bonald, dont Louis Veuillot était le porte-parole, et dont Montalembert lui-même, dans sa jeunesse, avait été assez fortement imprégné. Comme c'était aussi mon fait, je fus très vivement attiré vers lui, et nous allâmes plusieurs fois le voir avec mon ami Cochin, dans la petite cellule qu'il occupait dans la maison des Carmes à Passy. Sa conversation était aimable, douce et avait même un certain caractère de naïveté. Naturellement, à cause de ses rapports d'affection et de tendance avec notre groupe, il fut vivement attaqué dans les colonnes de *l'Univers*; en réalité, cependant, il n'avait pas à se plaindre, car il fut vivement défendu par l'archevêque de Paris, Darboy, qui le prit tout à fait sous sa protection. Le malheur voulait, que dans les premiers moments de sa ferveur de néophyte, cherchant avant tout l'austérité et la mortification, il se fût jeté un peu étourdiment dans cet ordre des Carmes, sans influence et sans racine en France, et dépendant exclusivement de supérieurs romains, de l'esprit le plus étroit et le plus étranger au mouvement d'esprit de la France. Je vis de bonne heure qu'il y avait une opposition trop marquée entre le milieu où il s'était placé et le tour général de ses idées : une rupture était inévitable, et il n'aurait pu tenir dans cette prison. La ferveur réelle de sa piété pouvait bien lui faire subir, de grand cœur, toutes les privations physiques, mais non ce degré de gêne et de contrainte intellectuelle. Si, au lieu de se faire carme, il se fût mis à Sorrèze, sous l'aile du Père Lacordaire, et dans le centre éclairé formé autour de cet homme si éminent, il se serait moins gêné et ne se serait pas brusquement échappé. Il aurait pu aussi demander à Rome sa sécularisation, et très probablement l'archevêque, heureux de le compter parmi ses auxiliaires, l'aurait obtenue. Je ne sais pourquoi il ne songea pas à ce moyen de sortir d'une situation où sa souffrance était visible.

Nous fûmes donc d'assez bonne heure, Cochin et moi, inquiets de la disposition d'esprit dont nous apercevions chez lui les traces. Nous sûmes aussi, non sans inquiétude, qu'il recevait de fréquentes visites d'écrivains de la presse libérale de Paris, que son talent attirait, mais auxquels il laissait trop voir ses dissidences avec ses chefs, que ceux-ci, à leur tour, ne manquaient pas d'encourager. J'entendis également dire, dès lors, qu'on le trouvait trop occupé d'une belle et jeune Américaine qu'il avait ramenée à la foi catholique, pour laquelle il avait même fait un très beau discours le jour de son abjuration. De mauvais plaisants disaient dès lors que la conversion finirait par être retournée. Bien que malheureusement cette pénitente soit devenue la femme qu'il a choisie, je me refuse à croire que l'idée de reprendre une autre liberté que celle de l'intelligence, ait été le motif même inconscient de sa triste chute.

Malgré ces inquiétudes que nous nous étions quelquefois communiquées, nous étions si loin de croire à quelque résolution précipitée de sa part, que, peu de semaines avant sa malheureuse lettre, je fus sur le point de l'engager à venir me voir à Broglie, pour inaugurer et bénir une chapelle qu'on venait d'annexer à notre église. Je comptais sur l'affluence que ne manquerait pas d'attirer un prédicateur de si grand renom. Je partis donc pour Paris avec la résolution d'aller le trouver dans sa cellule, et de lui en faire l'invitation. Chemin faisant, je m'arrêtai à l'Académie où c'était jour de séance. J'y trouvai mon confrère le Père Gratry, et par manière de politesse, sans attacher d'importance à ce que je disais, je lui demandai s'il ne serait pas de loisir et d'humeur à venir me faire visite à Broglie, et à y prendre la parole dans la cérémonie qui était préparée. A ma grande surprise, il accepta, et j'en fus assez contrarié, parce que je connaissais son humeur mobile, et sa santé, dont il s'inquiétait peut-être plus que de raison, sujette à des accidents qui ne lui permettaient pas de donner beaucoup de fixité à ses projets. Je m'attendais donc qu'il me manquerait de parole, en quoi, en effet, je n'ai pas été trompé. Mais le mot était lâché, je ne pouvais ni retirer mon invitation, ni aller en porter une autre, à une autre adresse. Je m'abstins donc d'aller à Passy, et je rentrai chez moi.

Quinze jours après, paraissait dans les journaux la funeste

déclaration par laquelle le Père Hyacinthe sortait non seulement de son ordre, mais de l'Église, et manquait à tous ses vœux. Je fus consterné comme tous ses amis, mais je frémis de penser que ce triste document aurait pu être signé de Broglie, qu'on m'en aurait imputé la responsabilité, et que, pour la rejeter, j'aurais été obligé à quelque acte public qui ne m'eût pas été moins pénible.

Tout ce qui tenait au *Correspondant* fut très douloureusement ému. Montalembert écrivit, m'a-t-on dit, à notre pauvre ami, une lettre très éloquente que je ne vis pas, nos relations, à ce moment, étant trop orageuses pour qu'il me fît aucune confidence. Cochin ne fut pas moins empressé de tendre la main pour retirer le malheureux, qui se noyait, de l'abîme où il se précipitait. Rien n'y fit. Aucune de nos observations ne fut écoutée.

Peu de semaines après, j'accompagnai la dépouille mortelle de Montalembert au cimetière de Picpus où on devait le déposer. C'est une propriété privée et close de murs. J'aperçus dans l'assistance un homme vêtu en laïc, mais qui n'avait pas l'air de se trouver à l'aise dans ce costume. Il se tenait à l'écart, et personne ne lui adressait la parole. J'allai à lui, et lui donnai une poignée de main dont il parut reconnaissant. Ce fut notre dernière entrevue. Depuis lors, il m'est arrivé de l'apercevoir dans la rue, mais s'il m'a reconnu, il a détourné ses yeux, et je n'ai pas cherché à l'obliger à me regarder.

B.

A PROPOS DES *TROPHÉES*

Au moment où, dans le jardin d'automne (un geste ôtant la draperie dont étaient recouverts le buste et la stèle), les assistants attentifs, émus, respectueux, contemplèrent le beau visage de bronze en écoutant les paroles du maître Jean Richepin, paroles si pleines d'amour pour le poète et pour l'amitié, et pour la poésie, — à ce moment, mon imagination m'emporta dans l'espace et dans le passé. Je me souvins d'une phrase, lue dans un très vieux livre de voyage écrit par M. Rosemond de Beauvallon; je ne possède de ce long ouvrage qu'un volume et je le conserve précieusement, car au cours de ses pérégrinations dans l'île de Cuba, Rosemond de Beauvallon raconte comment il vint demander l'hospitalité à *la Fortuna* chez don Domingo de Heredia. A cette époque reculée, les habitations de la montagne en la province de Santiago, encore boisée magnifiquement et sauvage, étaient assez éloignées les unes des autres, bien que les habitants s'en fussent réunis sous le nom aimable et rassurant d'*Enfants de la montagne*. On parcourait à cheval les chemins tracés par les colons ou les sentiers abrupts, en lacets montueux; M. Rosemond de Beauvallon était fort fatigué lorsqu'à la nuit tombée il parvint enfin à *la Fortuna*. Là, tout de suite, il oublia ses fatigues et ses peines, heureux de l'hospitalité qui lui fut offerte par don Domingo et Mme de Heredia; joyeux de se voir entouré de fillettes aimables, et tout particulièrement séduit par les sourires d'un petit garçon de quelques mois qui, réveillé, tendit les bras dans son berceau.

Ce petit garçon s'appelait José-Maria; le voyageur français,

en écrivant un peu plus tard la relation de son voyage, aurait pu oublier ce très petit enfant. Mais non; il était resté séduit par José-Maria, et tint à le nommer tout particulièrement. Première conquête du futur auteur des *Trophées* qui, toute sa vie, sut séduire, charmer, retenir et plaire par ce je ne sais quoi de rayonnant dont son accueil s'illuminait. Premier hommage aussi de la France, à celui qui devait la chérir et la choisir dans son langage et dans son cœur. M. Rosemond de Beauvallon, au nom désuet et sympathique et doué d'ailleurs d'un très vif talent de narration, m'apparaît comme une sorte d'ambassadeur envoyé déjà par une impérieuse bien-aimée, à son futur et chaleureux adorateur.

Cette *Fortuna* où naquit le poète, fut délaissée ensuite pour la nouvelle habitation du Potosi, célèbre par ses jardins étagés où poussaient avec prodigalité, comme plus tard dans le génie du poète, près des fleurs tropicales, les fleurs de France. Mais, lorsque José-Maria, ayant terminé chez les Oratoriens à Senlis son éducation, — sa mère française, se séparant de lui pour en faire un Français, l'avait confié à son cher tuteur, M. Fauvelle, — revint passer deux ans à Cuba avant de se fixer pour toujours à Paris, il alla revoir le lieu abandonné de sa naissance. Et dans une lettre à son tuteur, il le décrit avec mélancolie. D'ailleurs, malgré son admiration pour les beautés de la nature tropicale, le jeune Heredia ne rêvait que le retour en France, la vie en France. Sa mère et lui habitèrent, à leur arrivée définitive à Paris, un appartement de la rue de Tournon. Les allées de ce même Luxembourg le virent donc souvent errer et rêver sous les arbres qu'il chérissait, dans tout l'éclat et la beauté de sa jeunesse. Plus tard, venant visiter Leconte de Lisle, boulevard Saint-Michel, il passa bien souvent par ce jardin; il y fit un discours ému le jour où on y inaugura le monument de Leconte de Lisle. Et voilà que tout ceci est révolu et que c'est aujourd'hui, à la mémoire de Heredia que, en ce même jardin qui vit ses jeunes jours, s'élève à présent un hommage durable à la gloire de son œuvre. La France et Cuba, l'Amérique latine se sont réunies pour le lui élever; celle-ci, fière de l'avoir vu naître, celle-là, orgueilleuse d'avoir été choisie par lui comme la mère de son esprit et l'inspiratrice de sa gloire.

***

En son génie, si purement latin, se mêle le lait puissant des deux races : la patrie de sa mère, Normande, celle de Corneille; la patrie de son père, Espagnol, celle du Cid. Et la lumière des tropiques y aurait ajouté une splendeur excessive, un parfum trop fort, si, transplanté à huit ans en Ile-de-France, les vaporeuses douceurs de ce climat, les finesses de ce ciel et les précisions de l'intelligence française n'avaient atténué ses splendeurs et ses exubérances par le goût et par la raison.

La flèche aiguë, pistil du clocher de Senlis, qui trace dans l'air doux une strophe invisible, apprit à ce jeune créole si ardemment doué à ne fixer, de tout ce qui s'élançait en lui, que l'essentiel. Sans le choix, la mesure et le strict amour de ce qui seul ne se remplace pas, le poète eût été trop riche. Son faste suprême fut le dépouillement, et c'est pourquoi, à son livre, aussi bref qu'immense, convient si bien le beau titre : *Les Trophées* ! Les Trophées : choix de quelques emblèmes privilégiés parmi le butin de l'érudition et des rêves, des siècles et des races, des fables et des dieux, des empires et des êtres. Choix de visionnaire où se concentre et s'illustre toute l'histoire de l'humanité, où, par la magie de quatorze vers, tour à tour ressuscite et revit une époque abolie, un conquérant oublié, un paysage mythologique, un dieu disparu... Ce pouvoir d'évocation (1), cette force victorieuse de la vie n'ont-elles pas contribué autant que la beauté intrinsèque des vers au succès mondial des sonnets de Heredia, —de cet Heredia déclaré je ne sais pourquoi « magnifiquement impassible » ?

***

Et d'abord pourquoi choisit-il pour enfermer ses rêves les remparts resserrés du sonnet?

Je me plais à voir en cette décision les lois mystérieuses de l'atavisme. Si le lecteur éprouve quelque peine au cours de ces brèves remarques à bien comprendre la vie, l'histoire de José Maria de Heredia et de sa famille, je l'envoie tout de suite à la

(1) Il n'avait pas voyagé en Grèce et ses paysages grecs sont de la plus exacte vérité. Le prosateur en Heredia est aussi « visionnaire » que le poète. La préface à sa traduction de Bernal Diaz del Castillo est un étonnant chef-d'œuvre. Quand réimprimera-t-on cette traduction si vivante et si belle?

lecture passionnante de la remarquable thèse de Miodrag Ibrovac : *José-Maria de Heredia; sa vie; son œuvre*; *documents inédits*. Cet ouvrage de la plus haute et précieuse valeur contient tous les renseignements les plus intéressants sur le poète, sa jeunesse, son enfance; une correspondance entre sa mère et lui; entre sa mère et son tuteur; lettres, où les souvenirs sont pleins de pittoresque, où les sentiments palpitent encore. Ce livre est écrit avec une admiration très pieuse et très intelligente, une vaste érudition critique. Il a contribué, par tout l'intérêt qu'il a suscité voici déjà deux années, à resserrer autour du projet du monument les fervents et les admirateurs des *Trophées*, et c'est donc avec une juste reconnaissance que j'ai le plaisir d'en parler ici. J'ajouterai que je préfère de beaucoup la partie biographique à la seconde partie : *les Sources*. En ces premiers chapitres, consacrés aux ascendants de José-Maria de Heredia, on lira avec curiosité l'histoire de Jean Ferdinand de Heredia, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont la vie et les aventures sont d'un romanesque éclatant. Lui aussi, il aima la France; ne combattit-il pas à Crécy, ne céda-t-il pas son cheval à Philippe de Valois? Si les histoires des ancêtres amusent, subjuguent, n'est-ce point par ce que l'on y découvre en maints traits de leur vie ou de leur caractère tout ce qui explique les particularités de leurs descendants? Maints exemples nous prouvent que les lignées d'aventuriers, de combattants, de personnalités héroïques, hardies, avides, font s'épanouir un jour, éclosion qui les résume dans les dons de l'imagination, l'artiste, le poète.

Et le poète recrée le passé par le rêve et le fixe par le verbe. Ce Jean Ferdinand, gouverneur du Comtat Venaissin et de la ville d'Avignon, en fit bâtir les fortes murailles pour y mieux enfermer sans doute le pape Innocent VI dont il était l'ami. Plus tard, le Heredia qui débarqua en Amérique avec Bartolomeo Colomb, fut gouverneur de la Castille d'or et fonda Carthagène des Indes; lui aussi bâtit des murailles, épais remparts entourant sa conquête qui portait le nom de sa ville d'Aragon. Et sur leur blason ne voit-on pas s'élever des tours? Ce principe d'enfermer ce que l'on crée, de limiter pour mieux durer, laissez-moi le retrouver chez celui qu'on a nommé, « le conquistador de la poésie, » seigneur des sonnets infranchissables.

*
* *

... Et sonnets impeccables, certes; mais « impassibles », pourquoi? Cette épithète d'impassible dont on qualifia les Parnassiens, et en particulier Leconte de Lisle et Heredia, m'a toujours frappée par son injustice et son inexactitude. Car il me paraît, — et je m'excuse d'avance de mon audace, — il me paraît fort hardi de qualifier un poète d'impassible, l'impassibilité étant la négation de la poésie. Aucun poète ne contestera, je pense, que la poésie réalise le miracle produit par l'accord involontaire de l'émotion ou sensation ou impression avec leur expression spontanée, colorée, musicale, verbale et rythmée.

Chez certains poètes, cette expression se délivre en floraison immédiate, en cris vers le ciel; chez d'autres, elle se refoule, et secrètement, lentement enrichie, se cristallise en pierrerie; ou, dans les antres mystérieux de l'inconscient, lente, se parachève en ces stalactites étranges : merveilles qui ont commencé par être des larmes. Mais le principe initial, le choc créateur involontaire, dont l'ondoiement lumineux s'exalte ou se propage, se concentre, reste le même et l'impassible ne le ressent point. Ou, s'il l'a ressenti, il a étouffé sans l'utiliser cette émotion originelle, contenant aussi bien délices que douleur; tourment enchanté. Or, la poésie des *Trophées*, pour avoir lentement mûri, en est-elle moins vivante? n'est-elle point toute ondoyante de la lumière créatrice, et elle, durable, toute transpercée par le frémissement de ce qui change et passe? Le grand Leconte de Lisle ne mérite pas plus que Heredia l'adjectif « impassible ». C'est que le jardin de poésie, plus qu'aucun autre, est tout fleuri d'étiquettes : rare est celui qui va s'enivrant de couleurs et de parfums sans heurter son nez à ces pancartes austères. Celles des « écoles » d'abord; si vaines! si artificielles! Souvenons-nous que Moréas l'a déjà dit : « Il n'est ni romantisme, ni parnasse, ni symbolisme... » Est-ce que le même poète, selon les âges de sa vie et de son âme, n'est point parfois tour à tour romantique, classique, symboliste, etc.? Ne change-t-il pas comme un ciel d'aube ou de nuit? N'a-t-il pas droit à des nuages, à des ténèbres, à des constellations, à des crépuscules, à des midis? Doit-il toujours rester éclairé par la même heure et projeter la même ombre? Or, non seulement, le poète est classé par la critique comme une espèce botanique, mais les

premières épithètes dont on le qualifie, le désignent définitivement à l'attention d'un public toujours charmé de s'instruire une fois pour toutes. L'un devient pour jamais « splendide » ou « marmoréen », l'autre « doux », le troisième « puissant », le quatrième « délicieux », le cinquième « incomparable » et le sixième « incompréhensible », etc. Et en voilà pour vingt volumes. A plus forte raison, ces qualificatifs seront-ils immuablement suspendus à un nom, si ce nom n'a signé qu'un livre.

Mais loin de ces arrêts, pourquoi nous interdire en ne citant, par exemple, que ces trois noms, de juger que parfois Victor Hugo, aux alexandrins protéiformes, est le premier des symbolistes, que dans l'*Hérodiade* de Mallarmé frémissent des voluptés raciniennes, que certaines strophes de Rimbaud enflent à ses bateaux ivres des voiles toutes classiques?

***

De là, une extrême difficulté à voir clair dans « les sources ». Et, ajoutons que les jeux des « sourciers » sont souvent aussi maniaques qu'ingénieux.

Car les gouttes semblables de l'éternelle onde poétique, on ne les retrouve point dans l'emploi des mêmes mots, ni le choix des sujets; ou bien alors, c'est l'imitation ou la parodie. Les véritables parentés existent dans la cadence secrète des strophes, le souple mystère insaisissable du mouvement lyrique, l'élan vital du poème, l'association des images et des sons.

C'est pourquoi je ne suis point frappée par la filiation que beaucoup de poètes ont reconnue entre la poésie de Leconte de Lisle et celle de Heredia. Certes, Heredia chérissait, admirait, vénérait Leconte de Lisle et le nommait son maître. Mais si d'une oreille neuve, d'un esprit non préparé on accueille au hasard la lecture de leurs poèmes, on en perçoit aussitôt la différence initiale. La strophe de Leconte de Lisle, ses grands vers, s'enflent, écument, déferlent avec le bercement grandiose des océans dont ils ont la monotonie, la splendeur et l'immensité. Tandis que la strophe de Heredia, dès son début, est décochée avec la sûreté d'une flèche rayonnante et dont nous sentons vibrer la force rapide dès le départ, sûre de son but bientôt atteint dans un frémissement définitif. Le vers « hérédiesque » est plus sonore que musical; il possède le rythme de la lumière et toute sa vraie couleur réside en son

mouvement. L'adjectif n'en est que le muscle. C'est pourquoi ses disciples n'ont jamais su l'égaler.

Le poète a choisi avec un sûr instinct et des puissances magiques, à travers les âges, des minutes intenses et les a ressuscitées. Chaque sonnet est un bond prodigieux hors de ce qui est révolu, ou un élixir plein de jeunesse immortelle. Cette puissance incantatoire, nous la connaissons à un historien tel que Michelet; cette nouveauté intarissable, ce sens humain de la vie qui fuit, des fleurs de l'amour et de la mort, nous les goûtons encore dans Ronsard et certains sonnets de du Bellay; ce sens des grâces et des beautés antiques, nous le chérissons dans Chénier... Les parentés des *Trophées*, les voici sans doute. Mais détournons-nous des reflets trompeurs sur lesquels les critiques curieux se penchent en agitant l'eau perfide des « sources ». La seule source de poésie, c'est celle-là jaillie du sabot de Pégase et chaque poète a le droit d'y boire à son tour, au creux de ses mains réunies, en sa coupe d'or pur, en sa verrerie bizarre ou en sa tasse de bois.

***

Une fois de plus ouvrons *les Trophées*. Tout a été dit sur l'érudition immense du poète, la pureté, la force et la richesse de son vocabulaire, la rigueur de sa forme, la minutieuse exactitude des connaissances les plus diverses, l'éclat de ses rimes... Mais cette œuvre illustre, désormais classique, et si vivante qu'elle ressuscite les vies éteintes, on n'a pas dit assez à quel point elle est humaine. A côté de sonnets tels que *le Vieil Orfèvre*, *les Conquérants* ou *le Bain des Nymphes*, *Persée et Andromède*, *l'Estoc*, *Émail*, n'y a-t-il pas *la Belle Viole*, *Antoine et Cléopâtre*, *Villula*, *la Source*, *l'Exilée*, *l'Ancêtre*, *Médaille antique*, *Regilla*, *Mer montante*, *Épigramme votive*, *la Jeune Morte*, toute la suite d'*Hortorum Deus*, où la tendresse, la familiarité, le sentiment profond de la nature, le goût de vivre, la mélancolie de mourir et de savoir que tout disparaît laissent en nous leur éternel écho? Ont-ils vraiment lu *les Trophées*, ceux-là qui ont osé reprocher à leur auteur « son absence de pensée » et son absence de sensibilité?

Le poète qui garda toujours en lui la candeur sublime de l'enfant, prodigua si largement ses dons de joie et de lumière, poussant la générosité jusqu'à dissimuler ses tris-

tesses, n'apporta que grâce, aide et réconfort à tous ceux qu'il aimait, ne laissa que de beaux souvenirs et transforma tout autour de lui par la force de son rayonnement : celui-là cacha le visage de sa sagesse sous le sourire de son insouciance heureuse, de son indulgence et de sa bonté. Sa haute acceptation des lois de la nature, sa résignation devant tout ce qui fuit, sa contemplation méditative des forces changeantes, son goût de toutes les beautés, et qui ne dureront point, mais recommenceront, il a pourtant exprimé tout cela avec une plénitude sublime, tout cela, c'est-à-dire la poésie éternelle : le passé, la nature, l'amour, la mort... et leur consolation par cette poésie. Pendant la guerre, les jeunes soldats qui n'avaient point connu le poète et emportaient *les Trophées*, près de leur cœur, y retrouvaient, — m'écrivaient-ils, — le rétablissement de leur équilibre moral et les vertus de la plus stoïque endurance ; ils avaient bien su, eux, découvrir et ressentir le sens magnifique et profond de l'œuvre. *Les Trophées* sont aux héros. Ils y retrouvaient ces liens inflexibles qui lient l'avenir au passé, les conquêtes, les combats, « le piétinement sourd des légions en marche », les sombres grandeurs de l'histoire, la saveur terrible de l'héroïsme ; cette *Mort de l'Aigle* qui semble déjà saluer le destin ailé de nos Guynemers; *les Funérailles*, où la mort des soldats enfants est exaltée ; puis les regrets, les souvenirs des douces choses de la vie; et plus haut encore, au-dessus de tout cela qui avec du sang, de l'orgueil et de la douleur, écrit le sort des peuples, la grande acceptation de l'âme et le renoncement dans la sérénité.

***

Quelques admirateurs de Heredia lui ont également reproché d'avoir été uniquement païen, de n'avoir consacré que deux sonnets des *Trophées* à la naissance et à l'enfance du Christ. Heredia gardait cependant une empreinte très profonde de son éducation chez les Oratoriens de Senlis et son âme était naturellement religieuse, puisqu'en lui tout était lumière. Sa sérénité splendide ressemblait fort à la confiance totale du croyant en la Divinité. Cette confiance, il la ressentait aussi vis-à-vis de son livre; non par orgueil, car il était modeste, admirablement simple et insouciant, mais par une sorte de conviction instinctive, de certitude tranquille, de foi totale. En son livre il avait

mis son âme. En ses derniers jours il caressait la reliure des *Trophées* et disait : « Ils vivront! » Récompense superbe de l'artiste au cœur si pur! Ils vivront! Oui ; ils vivront, tant que vivra cette langue française, cette France, que, dès son enfance, José-Maria de Heredia épousa d'un choix passionné. Et, s'il se fit Français, il n'a pas failli aux enseignements de sa vieille race espagnole, et, comme ses ancêtres, il a bâti. Non plus les remparts, les créneaux, les murailles autour des villes fondées ou conquises. Sa race désormais voulait plus que les richesses matérielles. Au-dessus de ces pierres périssables, il fit un temple élevé par l'esprit, un temple aussi parfait en ses proportions, aussi émouvant par tout ce qu'il évoque que le Parthénon lumineux sur l'Acropole sacrée. Le premier sonnet des *Trophées* s'intitule *l'Oubli*; il commence par ce vers plein d'espace et de tristesse immense :

Le temple est en ruine au haut du promontoire...

Mais le temple du poète est intact en sa beauté et l'oubli ne se suspendra pas à son fronton que rien n'ébrèche. Le temps respectera ses colonnes lumineuses ; l'azur vivant et ses souffles clairs circulent entre leur danse immobile, avec les voiles de la poésie ; le jour et la clarté les colorent parmi les feuillages. Un grand paysage de nature et de rêve infini l'environne et se perd à l'horizon des temps. Les pèlerins du passé et de l'avenir se rencontrent parfois sur les marches que fleurissent les printemps nouveaux ; et résistant aux tempêtes comme aux soleils, dominant une mer aussi bleue que la mer des tropiques, il dure, il durera, le temple sans défaut présentant ses trophées, face aux siècles, « au haut du promontoire ».

GÉRARD D'HOUVILLE.

LE
FOYER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

SOUVENIRS ET ANECDOTES (1877-1885)

III[1]

MOUNET SULLY

S'il est des artistes à qui tout sourit dès l'école, alors qu'ils ne donnent encore que des espérances, il en est d'autres qu'une malchance inexplicable semble repousser d'une carrière où, par la suite, lorsqu'ils ont renversé les obstacles qui s'opposaient à leur marche en avant, ils se placent parmi les premiers. C'est ce qui est arrivé au plus grand tragédien de ce temps, à Mounet Sully.

Lorsque je fis sa connaissance, en 1879, il avait déjà conquis une situation importante à la Comédie-Française : on voyait en lui l'artiste destiné à renouveler le miracle accompli quelque trente ans plus tôt par Rachel, la résurrection de la tragédie.

C'est lui-même qui m'a conté plus tard, alors qu'une mutuelle amitié nous avait étroitement liés, le hasard qui avait transformé sa vie, et l'avait remis dans sa voie, qu'une longue série de malchances avait été sur le point de lui faire abandonner.

Pris de bonne heure de la passion de dire des vers et du désir de jouer la tragédie, il était venu à Paris et s'était fait recevoir au Conservatoire. Il entra dans la classe de Bressant, mais ce grand comédien, nonchalant et séduisant, s'occupait peu de ses élèves hommes, ne se souciait guère de discerner leur aptitude, et moins encore de développer leurs dons natu-

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 15 octobre.

rels. Il raillait le jeune Mounet Sully de son amour pour la tragédie, et pendant tout le temps qu'il l'eut dans sa classe, il se borna à lui faire apprendre et répéter le rôle de Clitandre des *Femmes savantes*. L'élève ne travaillait qu'à contre-cœur; néanmoins, il obéit aux conseils de son maître et concourut dans ce rôle. Le résultat fut médiocre et se traduisit par un second accessit de comédie.

Mounet Sully comprit que Bressant et Clitandre ne le mèneraient jamais plus loin; il quitta le Conservatoire, d'ailleurs en fort bons termes avec son professeur. Il s'en fut frapper à la porte d'un petit théâtre où un ancien acteur, Ballande, avait eu l'audacieuse idée de donner des représentations classiques dans le jour. Les matinées Ballande attiraient un public, d'abord clairsemé, puis bientôt plus nombreux. Mounet Sully, accueilli par Ballande, débuta sur cette scène modeste, et obtint assez de succès pour se sentir fortifié dans sa résolution tragique, si j'ose dire, et se crut, en 1868, à l'âge de vingt-sept ans, parvenu aux termes de ses déboires, en signant un engagement au théâtre de l'Odéon, second théâtre français.

A quelle désillusion aboutit ce mirifique espoir! Le directeur de l'Odéon, qui était, si je ne me trompe, La Rounat, ne soupçonna pas la valeur de son nouveau pensionnaire. Il le traita comme une petite « utilité », cet emploi qui dépasse à peine celui de figurant; non seulement il ne lui confia aucun rôle de quelque importance, mais ce n'est qu'avec parcimonie qu'il lui distribua des bouts de rôle. Cependant le temps s'écoulait; Mounet Sully avait dépassé la trentaine, et la carrière où il avait rêvé de s'illustrer semblait plus que jamais fermée devant lui. Découragé, las d'une lutte infructueuse, il se résigna, au début de l'année 1872, à dire adieu au théâtre et à Paris, et à regagner Bergerac, sa ville natale, où il se mettrait en quête de quelque emploi pour vivre.

La veille du jour qu'il avait fixé pour son départ, il vit que, ce soir-là, la Comédie-Française donnait *le Misanthrope* avec Bressant dans le rôle d'Alceste. Le désir lui vint de revoir une dernière fois le chef-d'œuvre de Molière avant son exil définitif : en même temps, il ferait ses adieux à son ancien professeur. La pièce terminée, il monta à la loge de Bressant et se présenta à lui. Bressant avait ôté sa perruque et son habit et commençait à se démaquiller.

Dès qu'il aperçoit Mounet Sully, il se lève et se précipite vers lui.

— Ah ! te voilà ! C'est le ciel qui t'envoie ! Aimes-tu toujours la tragédie ? Réponds-moi vite.

Et Mounet Sully, ahuri de cet accueil inattendu, de balbutier timidement :

— Mais oui, maître...

— C'est bien, assieds-toi là et attends.

Bressant endosse rapidement l'habit aux rubans verts et disparaît rapidement. Au bout de quelques minutes, il revient et donne enfin à son ancien élève l'explication de ses paroles passablement énigmatiques.

— Figure-toi qu'aujourd'hui même, M. Perrin me disait son désir de jouer de la tragédie et l'impossibilité où il était de le faire, faute d'un tragédien. Il me demandait si je ne connaissais pas un jeune homme doué du feu sacré, que l'on pourrait essayer dans les grands rôles du répertoire. Je me suis souvenu de toi, et je lui ai répondu que j'en connaissais un... « Eh bien ! amenez-le moi, me dit-il. — Je le ferais volontiers, si je savais où le prendre ; mais je l'ai perdu de vue depuis assez longtemps ; j'ignore son adresse, et je ne sais même pas s'il est encore à Paris... » Et justement te voilà ! J'ai prévenu M. Perrin, il nous attend : je vais te présenter à lui. Ton avenir est entre tes mains.

Mounet Sully, de plus en plus troublé, se laisse conduire, et le voilà devant Perrin.

Le premier coup d'œil lui a été favorable, il a entendu l'administrateur général dire à Bressant :

— Bon physique : c'est un beau gars.

Un peu rassuré, il s'avance.

— M. Bressant m'a dit que vous aimiez la tragédie ; je cherche précisément un tragédien, je vous donnerai une audition demain.

— Mais je dois partir demain, fait naïvement Mounet.

Perrin sourit :

— Eh bien ! vous ne partirez pas. Si l'audition ne vous est pas favorable, ce ne sera qu'un retard de vingt-quatre heures, et si elle vous est favorable, je crois que vous ne regretterez pas d'avoir ajourné votre départ.

Puis, avec bienveillance, il continue :

— Cette audition ne doit pas vous émouvoir : il y aura là, avec moi, M. Bressant, qui a été votre professeur, M. Delaunay, que vous connaissez, et M. Got, qui est très intelligent.

Le lendemain, l'audition eut lieu, « favorable », si favorable que Mounet Sully signait séance tenante un engagement de trois ans, avec des appointements qui lui parurent magnifiques, et qui, pour l'époque, étaient beaux. Mais l'engagement ne fut pas rempli jusqu'au bout; dès la seconde année, il était déchiré par la Comédie-Française, et le 1er janvier 1874, Mounet Sully prenait rang de sociétaire.

Les mauvais souvenirs du Conservatoire étaient effacés : Bressant avait généreusement racheté ses torts envers son élève et envers la tragédie, puisqu'il venait de doter le théâtre du prestigieux acteur de qui elle devait recevoir une vie nouvelle.

Chose curieuse, la révolution qu'il apportait dans l'interprétation de la tragédie fut plus vite comprise par la masse du public que par la critique, ou du moins par une partie de la critique, laquelle ne lui ménagea ni les conseils ni les avertissements. Il n'en eut cure, et ce fut très heureux. Il débarrassa la scène du « ronron tragique », et ceux qui admiraient les grandes œuvres classiques n'eurent plus à souffrir de voir leur admiration tempérée par l'ennui.

Très épris de son art, et prenant au sérieux tout ce qui en relevait, Mounet Sully était dans la vie journalière un aimable garçon, s'abandonnant avec délice à la fantaisie.

Quoi qu'il en soit, il s'était créé des habitudes en opposition avec celles de l'immense majorité de ses contemporains. De tous les noctambules parisiens, il était le noctambule le plus noctambule : quelle que fût l'heure, il n'était jamais pressé de rentrer chez lui. Lorsqu'il jouait, il lui fallait une grande heure pour se démaquiller, quitter la robe, la tunique ou le pourpoint, et reprendre ses habits de ville. Il faisait le désespoir du concierge qui, ces soirs-là, ne pouvait fermer la porte du théâtre que passé une heure du matin. Lorsqu'il s'était enfin décidé à partir, il se rendait, à pied ou en voiture, dans quelque établissement de nuit, où il soupait. C'était le plus souvent à Clichy ou à Montmartre qu'il achevait sa soirée, et il demeurait en plein quartier latin, rue Gay-Lussac, près du Luxembourg.

Que de fois je l'ai accompagné dans ses promenades nocturnes !

Lorsque la nuit était belle, nous prenions, pour regagner la rive gauche, où nous demeurions tous deux, le chemin des écoliers. Tout en marchant, nous devisions de mille choses, nous causions généralement théâtre, littérature, mais il s'intéressait beaucoup aussi à l'histoire, surtout à l'histoire du vieux Paris. Je me souviens de son émotion lorsque, nous trouvant sur la place de la Concorde, entièrement déserte, vers trois ou quatre heures du matin, je l'arrêtai à quelques mètres de l'obélisque et je lui dis :

— Tu es à la place même où fut guillotiné Louis XVI.

Cette nuit-là, je dus, pour satisfaire sa curiosité, évoquer tous les souvenirs de l'époque révolutionnaire se rattachant à cette partie de Paris qui fut le théâtre de tant d'événements tragiques et sanglants. Il contempla avec attention les gros blocs reliant les balustrades du pont de la Concorde, blocs de pierre que je lui dis provenir de la Bastille, et il accueillit d'un rire ingénu la révélation que le quai longeant le Palais-Bourbon, où se réunissent aujourd'hui nos députés, s'appelait alors le quai de la Grenouillère.

Je veux citer un de ces mots qui dénote chez lui un sens critique, qu'il était de mode de lui dénier. Comme nous sortions de la première représentation de *Chamillac*, une pièce d'Octave Feuillet, dont l'effet avait été indécis, bien qu'elle renfermât des scènes excellentes, je lui exprimai mon embarras de définir l'impression que j'en avais ressentie :

— C'est plein de jolies choses qui ne se totalisent pas, me répondit-il.

Il sculptait en amateur, et c'est pareillement en amateur qu'il écrivait des drames, des comédies, car il travaillait à ses heures. Il avait composé une *Buveuse de larmes* dont il parlait souvent, mais qu'il n'est jamais parvenu à terminer. Chaque fois qu'il reprenait sa pièce, il y ajoutait de nouvelles scènes; il l'amplifiait de telle façon que la représentation en était devenue impossible. Il acheva cependant une œuvre dramatique, *la Vieillesse de Don Juan;* il est vrai qu'il avait eu un collaborateur, Pierre Barbier, lequel avait eu raison de sa paresse laborieuse. Mounet Sully avait eu l'autorisation d'aller jouer sa pièce à l'Odéon. *La Vieillesse de Don Juan* n'eut qu'un médiocre succès, malgré le secours que l'interprète auteur était venu y donner.

Plus heureux que Rachel, il ne passa pas comme ces météores qui ne brillent qu'un moment; sa carrière artistique eut non seulement l'éclat, mais aussi la durée. Bien qu'elle eût commencé tard, elle se prolongea pendant quarante-quatre ans, pour la gloire de la tragédie et le plus grand bien de la Comédie-Française. En faisant cette simple constatation, je ne puis m'empêcher de songer une fois de plus à l'incertitude des choses humaines, et à ce mystérieux hasard qui guida un soir Mounet Sully vers la maison où devait s'accomplir sa destinée.

L'EXCELLENT BARRÉ

J'ai déjà parlé de Barré à propos d'un petit incident au cours des représentations données par la Comédie-Française au château de Compiègne. Il convient de présenter, sous un jour plus exact que ne le ferait supposer l'anecdote rapportée plus haut, cet excellent artiste qui était en même temps un excellent homme.

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire; il faut croire qu'il n'en est pas de même pour les comédiens, car le bon Barré, qui n'a pas d'histoire et dont le souvenir ne se perpétue guère que dans la mémoire des quelques habitués encore vivants de la Maison de Molière, n'eut ni la carrière, ni la réputation qu'eussent méritées son talent et son jeu à la fois si naturels et si fins.

Il avait près de quarante ans lorsque l'on s'aperçut, rue de Richelieu, que, depuis quelque vingt ans, cet acteur montrait sur divers théâtres du boulevard des qualités dignes de lui ouvrir les portes de la Comédie-Française. En effet sa bonhomie, dont il savait rehausser le ton, quand la situation l'exigeait, fit merveille dans les rôles de « grands bourgeois »; il fut, à côté de Got-Poirier, un Verdelet parfait dans *le Gendre de M. Poirier*, tandis que, dans *le Mariage de Figaro*, il composait un Antonio dont la réalisation eût réjoui Beaumarchais lui-même, heureux d'être si bien compris. Il avait ce talent, quel que fût le rôle qu'il tînt, de le maintenir toujours à sa place, sans l'enfler ni le diminuer; aussi contribuait-il pour une très grande part au merveilleux ensemble qui faisait la gloire de la maison.

Le public de connaisseurs qui suivait alors avec assiduité les représentations de la Comédie-Française l'appréciait fort

et ne laissait pas de s'étonner qu'un tel artiste restât indéfiniment simple pensionnaire. C'est, d'abord, parce que, du fait même de son emploi, il n'avait pas de ces rôles brillants qui attirent l'attention. C'est aussi que le brave homme était modeste, ennemi de la réclame et de l'intrigue : il manquait de savoir-faire et plus encore de ce talent spécial qu'un homme d'esprit appelait le « faire savoir »! Le comité paraissait ignorer ce comédien qui faisait ponctuellement son service, ne sollicitait pas et ne menaçait pas de donner sa démission.

Enfin, en 1876, cette injustice fut réparée, et Barré nommé sociétaire : il avait attendu dix-huit ans cette légitime récompense d'une longue et utile carrière. Ce fut presque au soir de sa vie, — il approchait de la soixantaine, — une bien grande joie pour lui. Il oubliait volontairement qu'il était promu à l'ancienneté, alors qu'il aurait dû l'être au choix.

WORMS ET Mme BARRETTA

Ce n'est pas sans émotion, que j'évoque ici le souvenir de Gustave Worms; des relations très amicales, qui n'ont cessé qu'à sa mort, s'étaient établies entre nous. J'avoue qu'au début de notre connaissance, j'étais loin de prévoir qu'il pût s'en établir de pareilles; Worms avait quelque chose de sévère dans le visage, dans la tenue; il n'était ni loquace ni familier; il ne se livrait pas volontiers et ne se liait pas à la légère.

Worms avait eu une carrière fort mouvementée par suite d'un de ces caprices ministériels que l'on a peine à s'expliquer. Engagé à vingt-deux ans à la Comédie-Française, il y donnait rapidement les preuves d'un talent déjà sûr; en quelques années, il avait acquis des titres assez brillants pour qu'à la fin de 1863, le comité le nommât sociétaire en même temps que ses deux camarades Coquelin et Édile Riquier, l'un dont j'ai déjà parlé et l'autre que l'on retrouvera plus loin. On sait que les nominations de sociétaires sont soumises à l'approbation du ministre des Beaux-Arts; que se passa-t-il dans l'esprit de celui qui exerçait ces fonctions à cette époque? Il donna son approbation aux nominations de Coquelin et Édile Riquier, mais, celle de Worms n'ayant pas eu l'heur de lui plaire, il l'annula. Ce fut peut-être un bien pour Worms. N'acceptant pas cette disgrâce qu'il considérait avec raison comme imméritée, il quitta la Comédie-Française, et s'en fut en Rus-

sie remplir un engagement qui s'était aussitôt offert à lui.

Au Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, il n'avait pas à compter avec les droits d'ancienneté des chefs d'emploi, et loin de marquer le pas derrière eux, comme il le lui eût fallu faire rue de Richelieu, il occupa d'emblée le premier rang dans la troupe, et joua tous les grands rôles d'un répertoire extrêmement varié. On travaillait ferme au Théâtre impérial, car le spectacle devait y changer souvent, mais Worms, jeune et ardent, aimant avec passion son métier, ne demandait qu'à travailler. A cette rude école, il développa ses dons naturels et affermit son jeu; il conquit si bien la faveur de la Cour et du public que chaque année son engagement était renouvelé. Il venait passer ses vacances à Paris et retournait à Saint-Pétersbourg pour la saison théâtrale.

Cependant, le temps passait; une révolution avait changé le régime politique de la France, maintenant en république. Au printemps de 1877, Worms revint à Paris avec l'intention de ne plus retourner en Russie; aussi bien la Comédie-Française, qui le regrettait, était plus que jamais désireuse de rouvrir ses portes à cet artiste, qui n'avait pas moins envie d'y rentrer.

Il revenait grandi des froids pays du Nord; devant lui s'ouvrirent aussitôt les portes de cette maison, où il fut accueilli avec un empressement qui témoignait que la Comédie-Française avait à cœur de lui faire oublier l'erreur d'un ministre, erreur dont elle-même avait pâti. Engagé comme pensionnaire, aux appointements de 24 000 francs, au 1er avril 1877, il n'achevait même pas sa première année : le 1er janvier 1878, il prenait rang de sociétaire, cette fois avec l'entière approbation du ministre, et de sociétaire à part entière. Son exil avait eu du moins le bon effet de lui épargner la lutte souvent pénible pour l'ascension des douzièmes.

Dès sa rentrée, Worms affirma sa maîtrise. Je me souviens encore aujourd'hui avec une grande netteté, malgré tant d'années écoulées, de l'impression profonde qu'il produisait dans le Don Carlos, d'*Hernani*. Admirablement grimé et costumé, il semblait un Charles-Quint en chair et en os, mais la métamorphose ne se bornait pas au physique; il dit notamment le fameux monologue du quatrième acte avec un art, une autorité tels que les pauvres banalités, d'ailleurs fort richement habillées, que Victor Hugo fait débiter à son per-

sonnage, prirent, dans la bouche de l'interprète, figure de pensées. Bref, il transforma si bien Don Carlos, aussi falot en politique qu'en amour, enfanté par l'imagination du poète, qui resta, plus ou moins, toute sa vie « l'Enfant sublime », qu'il en fit une véritable « création ». Pour une fois, je vais me trouver d'accord avec Coquelin.

Il eut le louable désir de s'essayer dans la tragédie; il joua Rodrigue. C'était de sa part un réel tour de force. La nature même de son talent faisait de lui tout l'opposé du héros cornélien. Doué d'une sensibilité profonde, habile à exprimer par les moyens les plus simples la passion contenue, il lui fallait faire un prodigieux effort pour traduire la fougue de jeunesse, de vaillance et d'amour du Cid. Son interprétation très intelligente ne pouvait intéresser que les esprits cultivés, non séduire le gros public. Cette tentative fut plus qu'honorable, et il fallait toute sa modestie, en l'espèce excessive, pour qu'il se félicitât, ainsi qu'il me le dit un jour, « de s'être tiré de l'aventure sans avoir été ridicule ».

Le rôle où il fut tout à fait supérieur, c'est incontestablement Alceste, cet Alceste auquel il ressemblait par certains côtés, les beaux, et dont il traduisait les colères généreuses contre l'hypocrisie mondaine avec autant de sincérité qu'il mettait d'émotion pénétrante à exprimer l'amour malheureux de ce parfait honnête homme.

Worms fréquentait le Foyer et y était apprécié comme causeur, car, s'il parlait peu, il disait toujours, quand il prenait la parole, des choses intéressantes. Malgré son aspect un peu sévère, il n'était nullement morose, et ne dédaignait pas à l'occasion, la plaisanterie, ou même la farce, comme il m'arriva d'en faire l'expérience. Je me trouvais dans le petit guignol situé sur un des côtés du plateau, et je me disposais à partir.

— Si je veux, me dit Worms, qui allait entrer en scène au quatrième acte de *Jean Baudry*.

Et prestement il m'enleva mon chapeau, et fit son entrée avec mon couvre-chef à la main. Mais il m'avoua, à sa sortie, son émotion : il s'était demandé si, au cours de l'acte, il ne serait pas obligé de se couvrir. Que fût-il devenu ? Sa tête eût disparu sous mon chapeau. Heureusement, Jean Baudry n'avait pas à faire le geste par quoi les présidents de nos assemblées mettent fin au scandale public des tumultes parlementaires, et

Worms ne fut pas victime de la petite farce qu'il avait voulu me faire.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse; cette aventure du chapeau constitua, si j'ose dire, mes débuts dans la figuration, dont j'atteignis le summum, quelque vingt-cinq ans plus tard, lorsqu'une fantaisie de Mounet Sully me valut de faire le chef du jury, dans *la Grève des Forgerons*.

Bien que les années n'eussent diminué ni son talent, ni ses forces, et qu'il eût conservé aussi vive la faveur du public, Worms prit sa retraite le 1er octobre 1900. Ce jour-là, la Comédie-Française perdit un grand artiste.

Cette retraite ne modifia pas nos relations amicales. Il habitait rue Decamps. Je fus reçu assez souvent dans son charmant intérieur, qu'embellissait la présence de Mme Barretta-Worms et de ses jeunes enfants, Jean et Rose. Il aimait la bonne chère, et, comme tout vrai gourmet, il avait des talents culinaires dont il faisait profiter ses amis. Il n'avait pas son pareil pour confectionner le homard à l'américaine. Que d'agréables moments j'ai passés dans cette cordiale intimité! Nous rappelions les souvenirs tristes ou joyeux de la Comédie-Française, du Foyer, de ce pauvre Foyer qui n'était plus, et nous évoquions la mémoire de tant d'artistes disparus déjà parmi ceux que nous avions connus, que nous avions aimés.

Je viens de nommer Mme Barretta-Worms. C'est que, Gustave Worms n'avait pas seulement trouvé à la Comédie-Française l'enviable situation qu'il méritait; il y avait trouvé plus et mieux : le 17 janvier 1883, il épousait sa camarade, Mlle Blanche Barretta.

A peine avait-elle paru dans la maison, la charmante artiste y conquit tous les cœurs. Elle était la joie du Foyer par sa conversation vive et enjouée, par sa constante bonne humeur. Quant à son talent, je cède la parole à mon confrère et ami, Louis Ganderax, qui lui consacrait, à propos du *Flibustier*, dans sa critique dramatique de la *Revue* le 15 juin 1888, un article dont je suis heureux de reproduire ce passage :

« Les éloges me manquent pour Mme Barretta-Worms. Elle a incarné, cette jeune femme, le type rêvé par le poète : « bon air, bon cœur, l'esprit subtil »; évidemment elle a tout cela. Elle respire la santé, la vertu, mais la fine santé, la vertu

gentille; elle respire l'esprit sensé, la malice honnête; elle est d'abord la bienvenue. Elle ouvre la bouche, elle a précisément la voix de son visage et de sa taille, ni trop considérable, ni trop mince, et fraîche et souple à ravir. Et sa diction et ses attitudes, elles sont justement les siennes : toute sagesse et tout charme. Savez-vous que, par l'accord de ces dons et de ce talent, voilà une comédienne vraiment unique? Voilà, au théâtre, un parfait exemplaire d'une aimable espèce de Française. »

Voilà qui est excellemment dit; toutefois, je me permettrai d'ajouter à cet extrait un post-scriptum : je veux rappeler, à propos de cette artiste, un incident remontant au début de sa carrière, d'où l'on peut tirer un enseignement d'intérêt général.

Mlle Barretta n'avait pas obtenu un premier prix au Concours du Conservatoire; le jury ne lui avait décerné qu'un second prix. Le jury fait évidemment ce qu'il peut pour distribuer équitablement les récompenses, mais il est sujet à l'erreur, d'autant qu'il lui est parfois bien difficile de juger exactement le mérite d'un élève qu'il n'entend que pendant quelques minutes. Dans le cas de Mlle Barretta, l'erreur était trop forte, et la jeune artiste se voyant refuser la première récompense qu'elle avait conscience de mériter, fondit en larmes en rentrant dans la coulisse où l'attendait Régnier, son professeur? Celui-ci, qui savait ce que valait son élève, s'efforça de la consoler :

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-il. Ce premier prix que le jury t'a refusé, c'est le public qui te le donnera.

Régnier était bon prophète; le public, dès qu'il entendit la jeune artiste, lui décerna le premier prix.

CADET

Il arrive assez fréquemment que la vocation théâtrale se manifeste chez plusieurs membres d'une même famille.

Si Coquelin Cadet n'avait pas les qualités brillantes, l'ampleur de la voix, l'autorité du geste, et pour employer un mot de l'argot des coulisses, « l'abatage » de son aîné, il avait assez de dons naturels et de talent pour se faire au théâtre une situation, à côté de lui, mais un peu en arrière. Il était assez intelligent pour ne pas chercher à imiter son frère; il sut toujours rester personnel, et par là il évita les comparaisons qui

lui eussent été défavorables. Si le bas du visage faisait penser à un mouton, deux petits yeux malins faisaient penser à Agnelet, le rusé berger. Son jeu, quand il le voulait, était plein de finesse et il excellait dans les rôles de paysan, où l'acteur doit faire sentir, sous l'apparente niaiserie du personnage, le bon sens roublard du modèle. Je ne l'ai jamais vu meilleur que dans le Thibaut de *la Coupe enchantée*, cette délicieuse fantaisie de La Fontaine. Il interprétait également avec succès tous les grands valets du répertoire, de Scapin à Figaro. Malheureusement, le « bon cadet » avait la faiblesse de vouloir obtenir à tout prix les applaudissements du public, et ce défaut, qui s'accentua chez lui avec l'âge, le poussa trop souvent, pour provoquer le rire, à forcer les effets et à tomber dans la charge.

Les commencements de sa carrière furent traversés de quelques vicissitudes.

En 1875, estimant qu'il avait suffisamment fait ses preuves, il posa sa candidature au sociétariat, mais le Comité l'ajourna. Le dépit que lui causa cet échec le poussa à un coup de tête. Il donna bruyamment sa démission et s'en fut aux Variétés chercher une revanche contre ce qu'il considérait comme une injustice. Mais s'il y eut revanche, ce fut plutôt pour le Comité. Sur la scène du boulevard, le transfuge de la Comédie-Française fut loin d'obtenir le succès sur lequel il comptait; disons le mot, puisque aussi bien cette fâcheuse aventure n'a pas finalement nui à sa carrière, il fit un « four » lamentable.

Au reste, ce fut une chance pour lui de n'avoir pas réussi dans ce premier essai; il se trouva ainsi remis dans la bonne voie. Ni l'Administrateur, ni le Comité, ne lui tinrent rigueur de sa fugue; quelque temps après, il rentrait au bercail, et, en 1879, il obtenait ce sociétariat, objet de son vœu le plus cher. Il n'a plus quitté la Comédie-Française.

C'est alors que, sentant sa situation bien assise dans la maison, il avait eu l'idée d'ajouter à ses émoluments des gains supplémentaires. Sans rien négliger de ses devoirs de sociétaire et en se montrant toujours prêt à jouer les rôles de son emploi, il se créa, à côté, une spécialité lucrative. Dans ce temps-là, les artistes n'avaient pas la ressource de doubler, de tripler et même de décupler leurs appointements grâce au cinéma, à la condition toutefois d'être « photogéniques ». Cadet devina tout le parti qu'il y avait à tirer du « monologue »; il en lança la

mode, et, comme il avait su non sans habileté se composer un répertoire varié, la réussite fut grande et dépassa même ses espérances. Bientôt il ne fut plus une noce, un banquet de corps, une soirée mondaine, où l'on ne priât Coquelin Cadet de venir réciter quelques-uns des monologues, qu'il s'était fait ou fait faire par des auteurs amis, moyennant un cachet qui était théoriquement de cinq cents francs, comme il convenait à un sociétaire de la Grande Maison.

Presque tous les soirs, sauf pendant l'été et une partie de l'automne, Cadet débitait en ville ses monologues, parfois dans plusieurs salons successivement, pour la plus grande joie des auditeurs, car il les disait avec beaucoup d'art. La plupart du temps, ces morceaux de prose ou de vers ne valaient pas grand chose, et les gens qui s'avisaient de les relire sur la brochure, éprouvaient de vives déceptions; mais passant par sa bouche, soulignés par son regard malicieux, ils soulevaient le rire. Bien que son succès eût fait naître beaucoup d'imitateurs, sa vogue n'en souffrit guère et dura longtemps. Il avait réalisé son ambition; il possédait une fortune rondelette, — qui, disait-on, dépassait largement le million, — lorsqu'au monologue, genre usé, succéda la chanson du Chat Noir, genre nouveau, qui fit aussitôt florès. C'était l'absinthe après l'orgeat : la société se transformait; on éprouvait le besoin de s'encanailler.

Comme tant d'auteurs et d'acteurs comiques, Cadet n'était gai que professionnellement; dans la vie privée, il était plutôt triste. Il se forgeait sans cesse des préoccupations à l'endroit de sa fortune et des inquiétudes à l'endroit de sa santé. On le regardait comme un malade imaginaire. Sans doute on se trompait. Lorsqu'il eut dépassé la cinquantaine, sa santé s'altéra, et, bien que ce fût assez lentement, ses amis s'aperçurent du changement. Un mauvais placement, qui lui fit perdre une forte somme et dont il reçut la nouvelle brusquement, lui porta un coup terrible. Bien qu'il lui restât une belle fortune, il se vit ruiné, réduit à la misère, et donna des signes d'un dérangement d'esprit tel, que l'on dut le placer dans un établissement hospitalier de la proche banlieue parisienne. Tous les soins furent inutiles : le pauvre Cadet ne recouvra ni la santé, ni la raison, et par un jour sombre et froid de février 1909, une foule nombreuse d'amis connus et inconnus allèrent tristement rendre les derniers devoirs à celui qui, si souvent, les avait fait rire.

LE SOURIRE DE SAMARY

C'est en 1875 que Jeanne Samary fut engagée à la Comédie-Française, à sa sortie du Conservatoire où elle avait obtenu, en juillet, un premier prix de comédie. Il semblait que la jeune artiste fût déjà de la Maison; petite-fille de Suzanne Brohan, n'était-elle pas la nièce d'Augustine et de Madeleine Brohan? Elle y venait, après un court intervalle, prendre la succession d'Augustine et tenir comme elle l'emploi des soubrettes.

Aucun emploi n'exige au même degré un pareil ensemble de qualités physiques et de dons naturels; il faut que la soubrette soit une belle fille, au parler franc, au geste hardi, possédant de la gorge pour avoir quelque chose à cacher sous le mouchoir de Tartuffe. Jeanne Samary, dans l'épanouissement de ses dix-huit ans, répondait si parfaitement à ce programme que son apparition fit sensation. Les fidèles du théâtre se réjouirent que la troupe, déjà si riche en valeurs de tous genres, eût fait une telle recrue. Il n'est personne qui ne fondât sur elle les plus grandes espérances et ne lui prédît de longs succès.

A cette époque, la robuste santé de l'accorte soubrette semblait lui promettre une longue existence. Vive, gaie, rieuse, elle était la joie de la Maison, et le Foyer n'était pas triste lorsqu'elle y apparaissait. Il n'est pas jusqu'à sa myopie qui n'ajoutât un charme de plus au rayonnement qui émanait de toute sa personne, en tempérant son exubérance naturelle d'une aimable et apparente gaucherie.

La souplesse de son talent était grande et elle brillait dans la comédie moderne, où l'emploi des soubrettes est bien abandonné, autant que dans le vieux répertoire.

Jeanne Samary épousa Paul Lagarde. De cette union, deux filles naquirent pour lesquelles elle se montra la plus dévouée des mères. Tout paraissait lui réussir, elle avait pris au théâtre une place de premier plan; chaque rôle nouveau était pour elle un succès... En 1890, elle était allée passer son congé à Trouville; elle sentit les atteintes d'une maladie que les médecins ne diagnostiquèrent pas tout de suite. Le mal s'aggravant, on la ramena à Paris. C'était la fièvre typhoïde qui en quelques jours l'emportait.

La pauvre Jeanne Samary n'avait pas trente-trois ans.

DEUX MÉCONNUS

Il y a parfois bien de l'injustice dans les réputations faites aux comédiens morts ou retirés de la scène ; ne laissant que le souvenir de ce qu'en ont dit leurs contemporains, les uns se présentent devant la postérité avec une auréole dont ils ne sont pas toujours dignes, tandis que les autres restent dans une pénombre que certains ne méritent pas davantage. C'est une affaire de chance, et la chance ne favorise pas seulement les meilleurs.

Ces réflexions, qui ne sont pas nouvelles, me reviennent tout particulièrement à l'esprit à propos d'un artiste qui, pendant vingt-trois ans, de 1870 à 1893, rendit de grands services à la Comédie-Française, et qui ne fut pas à l'honneur dans la mesure où il avait été à la peine.

M. La Roche, qui vit depuis près de trente ans dans une retraite silencieuse, au fond de la Bretagne, fut un acteur d'un réel talent, plus solide que brillant, il est vrai, ce qui lui valut une renommée fort inférieure à son mérite. Il en avait conscience, comme le prouve cette parole mélancolique qu'il prononça, en sortant de scène, le soir de sa représentation d'adieux, parole qu'entendit une de ses camarades, de qui je la tiens :

— J'ai plus de talent que ne m'en reconnaît le public.

Affirmation qui chez un autre aurait pu passer pour l'expression d'une vanité puérile, et qui chez lui n'était que l'expression de la vérité. Si le public ne l'appréciait pas toujours à sa valeur, les connaisseurs savaient quel fond on devait faire sur un tel artiste, et je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de lui rendre ce témoignage.

***

Grande, élancée, fine et distinguée, telle était Mme Broisat en 1874, lorsque, venant de l'Odéon, après un éclatant succès dans la reine de *Ruy Blas*, elle entra à la Comédie-Française, où, trois ans après, elle était admise au sociétariat.

Comme son camarade La Roche, Mme Broisat a quitté le théâtre, voici quelque trente ans; comme lui, elle vit dans une retraite silencieuse. Elle aussi vaut mieux que sa renommée : pendant les vingt années qu'elle est restée rue de Richelieu, je

l'ai suivie dans tous ses rôles. Je ne l'ai jamais vue mauvaise, ni même médiocre, et, dans la plupart, je l'ai vue excellente. J'ai gardé entre autres, le souvenir très précis de son exquise Silvia du *Jeu de l'Amour et du Hasard* de Mlle de Belle-Isle dans la pièce d'Alexandre Dumas, de Mlle de Saint-Geneix dans le *Marquis de Villemer*, et l'Anglaise du *Monde où l'on s'ennuie*, où elle campa, si j'ose dire, une Lucy Watson qui étonna même ses plus chauds admirateurs, tant elle avait composé ce personnage avec une science, un tact, un goût parfaits. J'ai vu depuis bien des Lucy Watson, je n'en ai pas vu de meilleure.

Mme Broisat fréquentait volontiers le Foyer; je la revois encore, s'avançant avec sa démarche un peu sautillante, se mêlant à la conversation avec bonne grâce...

Sa retraite, comme a fait celle de La Roche, a interrompu de bonnes et charmantes relations, ce que je regrette sincèrement; mais, bien que cette interruption remonte à plus de trente ans, je garde à ces deux artistes un fidèle souvenir, il n'y a pas de prescription en pareil cas.

SARAH BERNHARDT PASSA...

Il est quelques autres comédiens qui ont fait partie de ce que l'on appela la troupe de Perrin, sur lesquels je serai très bref, non qu'ils méritent moins que leurs anciens de figurer parmi ceux qui ont contribué à maintenir le glorieux prestige de la Grande Maison, mais parce qu'ayant accompli la plus grande partie, et la plus brillante de leur carrière, après la mort de Perrin, dans la troupe de Claretie, ils ne rentrent pas dans le cadre que j'ai tracé à ces souvenirs. C'est le Foyer, le vieux Foyer, qui n'allait pas tarder à disparaître, que je me suis donné pour tâche de faire revivre, et aussi les artistes qui allaient disparaître avec lui.

Je me bornerai donc à citer, uniquement pour ma satisfaction personnelle, car les générations actuelles les connaissent bien pour les avoir souvent applaudis, les noms amis de Mme Bartet, sociétaire en 1882, incomparable Bérénice jusque dans *l'Hérodienne*, de Mlle Dudlay, sociétaire en 1883, une superbe reine Juana que la faveur du public soutint heureusement contre le parti pris de quelques critiques, et M. Prudhon, l'inoubliable Bellac, du *Monde où l'on s'ennuie*.

On s'étonnera peut-être que je n'aie point parlé de Sarah Bernhardt et que, dans cette galerie de portraits, la grande et tumultueuse artiste ne brille que par son absence. La raison en est simple : jamais je ne l'ai vue au Foyer, ni même rencontrée dans les coulisses.

Elle ne venait au théâtre que pour son service, répétitions et représentations; elle montait directement à sa loge, n'en descendait que pour se rendre sur le plateau. Déjà célèbre, elle traînait dans son sillage de nombreux admirateurs, amis ou soi-disant tels, à l'intention desquels elle se faisait toujours accompagner par la fidèle Mme Guérard, à qui incombait la mission de recevoir ceux-ci, de faire attendre ceux-là et d'éconduire les autres, ce qui n'était pas une sinécure. Mme Guérard remplissait ces délicates fonctions avec un flair remarquable; aussi l'avait-on, au théâtre, surnommée « l'Aiguilleuse ».

Sarah Bernhardt ne s'attarda pas à la Comédie-Française; le 18 avril 1880, après une représentation orageuse de *l'Aventurière*, elle rompit son contrat par une démission retentissante envoyée à l'administrateur général qu'elle rendait responsable de son échec.

Cette décision n'étonna que médiocrement ceux qui connaissaient l'artiste, et qui prévoyaient, dès son entrée rue de Richelieu, que son activité dévorante, ses vastes aspirations se plieraient mal aux règles et aux habitudes de la maison ; elle devait s'y trouver trop à l'étroit, d'autant que l'usage ne s'était pas encore établi d'accorder aux comédiens des congés à longue durée pour courir le monde. Sarah Bernhardt n'eût pu porter dans les deux hémisphères le rayonnement de l'art dramatique français, comme elle l'a fait jusqu'à un âge avancé, avec un succès qui, la plupart du temps, a tourné au triomphe.

On sait qu'après son départ précipité, la Comédie-Française lui avait fait un procès pour rupture de contrat : Sarah Bernhardt avait été condamnée à cent mille francs de dommages-intérêts. Ce que l'on sait moins, c'est que la somme avait été presque entièrement payée par elle, lorsque, en 1900, l'incendie chassa la troupe du Théâtre-Français. L'ex-sociétaire n'avait pas gardé rancune à ses anciens camarades de son procès perdu; noblement elle offrit à la Comédie-Française errante l'hospitalité dans son théâtre.

Cette fois, la réconciliation fut complète.

QUELQUES HABITUÉS

Après avoir dénombré la troupe régulière des artistes qui étaient chez eux dans le Foyer, je vais passer en revue la troupe irrégulière des habitués qui avaient été admis à le fréquenter

Je commencerai par Henri Lavoix, lequel mérite d'être cité en premier, non pas seulement parce qu'il était des plus assidus, mais parce que, sans appartenir positivement à la Comédie-Française, il était un peu de la Maison en raison de ses fonctions de lecteur.

Il venait fort souvent en voisin, passer sa soirée au Foyer, où l'accueil qui lui était fait témoignait du plaisir que tous prenaient à l'y voir. Il habitait à peu de distance du Théâtre Français; numismate éminent, conservateur au Cabinet des médailles, il logeait dans une annexe de la Bibliothèque nationale.

Si consciencieux que fût Henri Lavoix, il lui arrivait quelquefois de s'arrêter aux premières pages ou même aux premières lignes des manuscrits confiés à son examen ; il y en avait en effet qui révélaient chez leur auteur un singulier état mental. C'est ainsi qu'il contait avoir ouvert et assez promptement refermé le manuscrit d'une pièce où l'auteur, ayant pris pour sujet l'expédition de Crimée, ce qui était déjà fort bizarre, avait eu l'idée plus bizarre encore de donner pour refrain à un chœur de soldats français ces deux vers :

Malgré l'aridité du sol,
Nous avons pris Sébastopol.

Une autre fois, il referma plus vite encore le manuscrit à peine ouvert; à la première page se trouvait cette indication : « La princesse fait son entrée avec une ceinture de pattes de homard ». Ce jour-là, il ne lut pas plus avant. De toute évidence, la pièce n'était pas pour la Comédie-Française.

Sa mémoire fidèle lui fournissait à toute occasion des souvenirs, des anecdotes, des bons mots, qu'il disait d'une voix un peu sourde et lente, pour le plus grand agrément de ses auditeurs. Je veux citer, entres autres, un quatrain fort amusant. Il l'attribuait à un gendre, à qui son beau-père avait inspiré des sentiments d'ordinaire réservés, dit-on, aux belles-mères.

Sous ce beau monument
Mon beau-père repose,
Je n'en suis pas la cause
Mais j'en suis bien content.

Je citerai encore ce quatrain qui ne manque pas de piquant sous son trait final.

Comme il allait mourir, elle lui dit : « Espère
En un monde meilleur où tu me reverras. »
Mais lui tout doucement lui répondit : « Ma chère,
Si le monde est meilleur, je ne t'y verrai pas. »

Et ces deux vers d'un ironiste inconnu :

Il avait la charrue et l'épée en horreur,
C'était ce qu'on appelle un soldat laboureur.

Henri Lavoix avait beaucoup connu Rachel, et il parlait de la célèbre tragédienne avec un souvenir attendri qui laissait deviner que la femme n'avait pas moins part que l'artiste dans l'admiration qu'elle lui inspirait. Elle n'était pourtant ni belle ni jolie, mais elle possédait un don de séduction qui la rendait mieux que belle ou jolie ; sur ce point, il était d'accord avec Madeleine Brohan, qui déclarait modestement que lorsque Rachel paraissait en scène, « nulle femme n'existait plus à côté d'elle ».

Rachel avait l'instinct du théâtre plus que la compréhension, témoin cette réponse qu'elle avait faite à Henri Lavoix, qui la complimentait sur son interprétation d'Hermione :

— C'est bien simple : c'est une femme à qui une rivale enlève son amant et qui bisque.

Assurément : mais il y a la manière.

***

Quelle que fût l'assiduité d'Henri Lavoix, elle était dépassée par celle de M. Nitot. C'était l'habitué homme du monde ; tous les soirs, en habit et cravate blanche, il arrivait vers les huit heures, au théâtre, dans sa voiture. Il en descendait péniblement, car l'âge et les infirmités l'avaient rendu presque impotent, et plus péniblement encore, il gravissait les quelque quarante marches qui mènent au palier du premier étage. Appuyé sur sa canne, au bout garni de caoutchouc, il longeait

le couloir et pénétrait dans le foyer; il le traversait dans toute sa longueur et allait s'asseoir dans un fauteuil, à droite de la cheminée, et il n'en bougeait plus de la soirée.

Il faisait penser à la définition jadis donnée de Louis XVIII, ce roi toujours assis, et volontiers on eût dit de M. Nitot: « c'est un habitué moitié homme, moitié fauteuil ». Entre onze heures et minuit, il se levait, refaisait en sens inverse le chemin parcouru, et se hissait dans sa voiture qui l'attendait devant la porte de l'administration.

Il ne se rendait jamais dans la salle, du moins je ne crois pas l'avoir vu assister à une représentation. On ne lui connaissait aucune liaison ancienne ou récente parmi la troupe féminine. Il ne paraissait pas éprouver un plaisir très vif aux conversations du Foyer, conversations auxquelles il assistait plus qu'il n'y prenait part. Pour quelles raisons venait-il ainsi au Foyer tous les soirs? Il n'y avait là aucun mystère. Nitot était un vieil ami de Perrin, et, n'aimant ni à rester chez lui, ni à fréquenter les cercles, il avait pris l'habitude d'endosser tous les soirs son habit et de passer sa soirée dans le théâtre que dirigeait Perrin : c'est ainsi qu'on avait pu le voir successivement dans les coulisses de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, et qu'on le voyait maintenant au Foyer de la Comédie-Française

Après la mort de son ami Perrin, il continua à venir passer sa soirée au Foyer ; il n'était plus d'âge à changer de théâtre.

Je m'étais imaginé qu'en fréquentant comme j'avais été admis à le faire, le Foyer de la Comédie-Française, l'occasion me serait quelquefois offerte de voir de près les auteurs dramatiques joués dans la Maison. Ma surprise ne fut pas mince lorsque je constatai que certains n'y venaient jamais, que d'autres n'y venaient que très rarement.

Je m'étais surtout réjoui à la pensée d'être, un jour, peut-être, présenté à celui que je considérais comme le plus grand auteur de sa génération, Émile Augier J'admirais son talent vigoureux et sain, son esprit bien français, son robuste bon sens; mais Émile Augier avait cessé de se montrer au Foyer : il habitait Croissy, et ne sortait plus le soir.

En revanche, j'y ai rencontré son neveu Paul Déroulède, et j'ai tout de suite aimé cet être noble, charmant qui attirait la sympathie dès le premier abord, et qu'on ne pouvait approcher sans admirer la parfaite beauté de son âme

En 1872, Paul Déroulède avait été chargé par Perrin de composer l'à-propos par quoi on célébrait chaque année l'anniversaire de la naissance de Corneille; son poème d'une belle venue, rempli de vers bien frappés, fit passer dans l'âme des spectateurs le grand souffle patriotique qui animait l'auteur.

Pas plus qu'Émile Augier, je n'ai vu au Foyer, Alexandre Dumas fils, ni Sardou, lesquels formaient avec Augier un trio d'auteurs à succès.

On y voyait quelquefois arriver un petit vieillard qui, après avoir fait une entrée timide, s'asseyait dans un fauteuil entre la grande table et la porte, et qui, comme Nitot, n'en bougeait plus jusqu'au moment où il effectuait une retraite aussi timide que son entrée. Il était généralement silencieux. On ne semblait prêter que peu d'attention à sa présence. C'était un ancien, très ancien auteur dramatique, ayant un bagage considérable de comédies et de vaudevilles, environ deux cents pièces dont cinquante « en société avec M. Scribe », comme on disait alors. Il se nommait Jean-Henri Dupin, et il était né en 1791.

Que de choses il avait vues dans le cours de sa longue existence, révolutions, bouleversements, guerres, les Français dans toutes les capitales de l'Europe, les étrangers à Paris... Il rapportait à ses pièces tous les événements, même les plus grands. Ainsi 1808 n'était pas pour lui l'année où avait commencé la fatale aventure espagnole, mais l'année où il avait fait ses débuts au théâtre avec *le Voyage à Chambord*. Quant à Napoléon, il l'avait vu; tout ce qu'il avait retenu de l'Empereur se résumait dans ce bref portrait : « C'était un petit gros. » Les faits les plus simples, par cela seul qu'ils remontaient à une époque fort lointaine, prenaient dans sa bouche un aspect étrange, comme il advint le jour où il sortit de son quasi-mutisme habituel pour conter qu'en 1818, il avait fait l'ouverture de la chasse rue Pigalle...

Parmi les amis que Nitot amenait au Foyer et dont la plupart étaient des gens du monde fort insignifiants et qui ne méritent même pas une mention, il s'en trouvait un qui tranchait sur la banalité de ses congénères : c'était le général Petit, fils du général que Napoléon avait embrassé devant la Garde assemblée, lors des adieux de Fontainebleau. Ni sa culture, ni ses goûts littéraires ne semblaient de nature à justifier sa présence dans un pareil milieu; on l'y avait cependant volontiers admis, d'abord parce qu'il était un galant homme et aussi parce qu'il

plaisait par cette rondeur militaire qu'affectaient alors beaucoup de vieux généraux et qui commençait heureusement à disparaître.

Quelques peintres venaient, mais leurs visites étaient assez rares. Je citerai Édouard Detaille, aimable comme sa peinture, et Mazerolles, auteur de la vaste et belle décoration qui ornait alors le plafond de la salle et qui a été détruite par le feu, lors de l'incendie du Théâtre-Français, en 1900.

Des compositeurs, je n'en ai pas vu, sauf Maréchal, à qui l'on devait le chœur qui termine le deuxième acte de *l'Ami Fritz*, et dont le chant mélancolique s'unit si heureusement à la tristesse de Suzel apprenant le brusque départ de celui qu'elle aime déjà, sans en avoir encore pleinement conscience.

Quant aux hommes politiques, ils brillaient par leur absence, et on leur en savait gré.

Des abonnés qui, le mardi et le jeudi, envahissaient le Foyer, je ne dirai rien et pour cause : les habitués, troublés dans leurs habitudes par la présence de ces nouveaux venus, avaient assez vite pris le parti de leur céder la place ces jours-là. Quelques-unes des plus anciennes sociétaires n'avaient pas tardé à imiter leur exemple et, lorsque leur service les appelait au théâtre, passaient les entr'actes dans leurs loges ou restaient dans le petit guignol situé sur la scène.

J'ai achevé la tâche que j'avais entreprise de montrer ce qu'était le Foyer de la Comédie-Française dans les années où il jetait un dernier éclat avant de disparaître

Aujourd'hui, le Foyer, tel que je l'ai connu de 1877 à 1885, n'existe plus ; il a disparu pour bien des raisons, dont les unes expliquent pourquoi il est mort, et dont les autres font comprendre pourquoi il faut désespérer qu'il renaisse jamais.

Quant à moi, je connais trop bien et depuis trop longtemps la Comédie-Française pour ne pas l'aimer, et je l'aime trop pour ne pas voir sans appréhension les changements qui s'y sont opérés, pour ne pas éprouver des craintes touchant ses destinées futures. Je souhaite ardemment que ces craintes soient vaines... Toutefois, je ne puis m'empêcher de songer à ce Foyer, naguère si brillant, si animé, aujourd'hui sombre et désert. Que les dieux détournent le présage ! *Dii, avertite omen.*

PAUL GAULOT.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Nous avons eu l'occasion, l'an dernier, d'annoncer l'heureuse réunion à l'Académie de Dijon, de deux importantes compagnies d'études de cette ville, et la non moins intéressante formation de *l'Association bourguignonne des Sociétés savantes* qui avait tenu sa première réunion en 1914 et la seconde à Mâcon, en 1923. Cette grande association s'est constituée légalement, au printemps dernier, à Dijon, sous la présidence de M. Édouard Estaunié.

Les résultats d'une telle association des hommes et des efforts ne se sont pas fait attendre. Dès son dernier congrès, tenu en juin passé à Auxerre, l'assemblée, entre ses nombreuses communications savantes, a décidé de publier, avec le concours de toutes les sociétés adhérentes, un vaste travail général : *la Bourgogne monumentale et artistique*, dont nous n'avons pas besoin de signaler l'importance pour l'histoire des monuments et des arts, non seulement de la Bourgogne, mais de la France.

L'Association a encore décidé d'organiser une Section d'études économiques et sociales pour la propagation des logements ouvriers et ruraux, le maintien des hommes à la terre, les assurances, etc.

Enfin elle a choisi un thème général : « Saint Bernard et son temps » pour son Congrès de 1927, qui se tiendra à Dijon, — celui de 1926 se réunissant à Langres. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de ce thème général fouillant, dans une province, l'histoire d'une grande époque. Si l'exemple est imité, comme il faut l'espérer, les académies provinciales pourront apporter les plus belles contributions à l'histoire, toujours en gestation, de notre pays.

L'Association a bien prévu l'ampleur et les résultats de ce travail. Elle nous dit : « Les résultats à attendre de l'étude (architecture,

philosophie, histoire, miniatures, etc.) seront d'autant plus intéressants que le nombre des participants sera plus élevé et le temps laissé à la préparation assez considérable. Il conviendra donc, dès maintenant, d'aviser non seulement nos adhérents, mais les sociétés françaises et étrangères en relations avec nous, les Universités de France et certains ordres religieux que la question intéresse. »

Selon ce programme, le Président de l'Association, M. Estaunié, écrit aux sociétés et savants intéressés :

« ... La question mise à l'ordre du Congrès est, vous le savez, de celles qui intéressent en vérité l'histoire de l'Europe tout entière, au XIIe siècle : elle permet d'aborder les problèmes religieux, philosophiques, artistiques ou scientifiques de cette admirable époque.

« Nous vous serions particulièrement reconnaissants si vous vouliez bien nous aider par votre concours et la présence d'un ou plusieurs délégués, à donner au Congrès projeté l'éclat qui doit correspondre au sujet.

« Nous pouvons vous assurer d'autre part, de l'accueil chaleureux qui leur serait réservé parmi nous. Je vous demande de vouloir bien répondre à notre appel, qui est destiné à faire progresser l'histoire d'un temps encore insuffisamment connu et à resserrer les liens entre les sociétés toutes également désireuses de favoriser l'essor de l'esprit. »

L'Association ne pouvait choisir une plus belle époque. L'illustre fondateur de la puissante abbaye de Clairvaux, prédicateur de la deuxième croisade, défenseur ardent de la Papauté, n'est pas seulement une grande figure bourguignonne; il est la plus haute figure de son siècle. Et ce siècle lui-même, avec les puissantes légions de moines qui illustrèrent Cluny, Cîteaux, Clairvaux, les grandes abbayes bourguignonnes, est comme l'épanouissement de cette magnifique floraison monastique, qui défricha les terres et les textes anciens, sauva la civilisation gréco-romaine, la fondit dans l'esprit chrétien, agrandit les vertus humaines et recula au delà de la Vistule les confins de l'Europe chrétienne.

Les historiens savent depuis longtemps que le « sombre moyen âge » n'est qu'une médiocre figure de rhétorique, que la civilisation gréco-romaine, transformée par le christianisme, fut reprise, dès la stabilisation des barbares, surtout par l'effort des évêques et des moines, qu'elle fut cultivée, continuée presque sans arrêt en de nombreux monastères, avec déjà des éclairs plus lumineux sur des

horizons plus larges, comme au temps de Charlemagne, aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, et qu'il y eut peu d'interruption dans cet effort de l'esprit qui aboutit à la glorieuse Renaissance.

Il est utile qu'un congrès savant rétablisse la vérité, en montrant la grandeur spirituelle de notre XIIe siècle.

Cette vérité éclairera d'un jour nouveau l'histoire de ce royaume de Burgondie qui, le premier en Occident, fondit les coutumes barbares dans la loi romaine. Elle trouvera d'ailleurs de puissants arguments dans les *Origines du duché de Bourgogne*, magistral ouvrage de l'abbé Chaume, professeur au grand séminaire de Dijon, dont le premier volume, l'*Histoire politique*, vient d'être publié par l'Académie de Dijon, et dont les deux autres parties, *Géographie historique* et *Institutions*, sont en bon état d'avancement.

Il faut ajouter que le Congrès de l'Association bourguignonne sera l'occasion, « si les autorités locales veulent bien s'y associer », — la démocratie bourguignonne aurait-elle un tel mépris de ses origines et de ses intérêts? — d'une vaste manifestation régionaliste comprenant une exposition d'art médiéval, une autre de costumes et d'art anciens bourguignons, la représentation de « mystères » et des concerts de musique ancienne.

Ainsi se reconstitue, — et pourra s'illustrer pour les multitudes imprégnées de la vie des générations passées, — l'histoire d'une grande province qui eut tant d'influence sur le développement du royaume de France, par les époques de Charles le Téméraire, de Bossuet, de Buffon et de tant d'autres.

Ce ne sont pas les grandes époques qui manquent à la Bourgogne, et ses fils ont tracé, par l'épée ou par l'esprit, les programmes de bien des Congrès savants. Mais la plupart de nos grandes provinces ont des fastes non moins brillants et non moins de savants et de lettrés pour en rappeler la beauté. Il ne leur manque que l'association cordiale de leurs Compagnies pour ces œuvres générales, qui réclament la science et la bonne volonté de tous.

L'Association promet de brillants Congrès régionaux, comme celui d'Auxerre, qui se tint en juin dernier, sous la présidence de M. Estaunié, et auquel tous les « Bourguignons » éminents avaient tenu à participer. Elle n'empêche aucunement, et souvent facilite les travaux des compagnies adhérentes. C'est ainsi que nous trouvons, dans les derniers bulletins de l'Académie de Dijon, l'exposé fait devant cette Compagnie, par le célèbre physicien Raoul Pictet,

de sa théorie sur « l'astronomie moléculaire », thermodynamique nouvelle qui s'efforce de placer sous les mêmes lois, selon les hypothèses actuelles, les phénomènes des astres et ceux des atomes. Dans cette puissante synthèse, le vénérable savant tente de réhabiliter l'hypothèse de l'éther pour expliquer la grandeur des phénomènes atomiques.

On sait que les physiciens, pour expliquer le mouvement ondulatoire de tous les rayonnements connus, — ce qui est un fait expérimental, — ont été obligés d'admettre un « milieu » résistant, parfaitement élastique, impondérable et répandu dans tout l'univers. Mais pourquoi « imaginer » ce milieu, puisqu'il existe avec toutes les propriétés réclamées par la logique? C'est l'attraction universelle que, par un singulier oubli, on s'est borné à considérer et calculer seulement dans les rapports énergétiques des astres entre eux et comme une propriété intérieure de ces astres, alors qu'elle est nécessairement partout, avec des lignes de force infinies, c'est-à-dire résistantes, parfaitement élastiques et impondérables. Cette énergie de résistance devient à peu près nulle aux distances atomiques, comme le demande M. Raoul Pictet, tandis que l'attraction propre des atomes, selon la loi de Newton, devient formidable. Il n'y aurait là qu'un développement de la loi de l'illustre physicien anglais, en la supposant exacte.

Les mêmes bulletins contiennent encore une remarquable étude sur la floculation, c'est-à-dire le rassemblement en flocons, des colloïdes, par M. A. Boutaric, qui rappelle la forte formule du docteur Auguste Lumière : « L'état colloïdal conditionne la vie, la floculation détermine la maladie et la mort. » L'éminent savant dijonnais expose avec son grand talent habituel ses belles recherches touchant l'influence sur la floculation de la structure interne du colloïde, des conditions extérieures (chaleur, mouvement, rayonnement) des substances étrangères. Et il conclut : « Il reste à étudier si tous les résultats qui ont été observés sur les colloïdes artificiels peuvent être étendus aux colloïdes naturels : albumine, gélatine, etc... qu'on rencontre chez les êtres vivants. »

Les publications de l'Académie comprennent encore une étude de M. P. Brunet sur Guéneau de Montbéliard, un encyclopédiste, ami de Buffon, et qui fut, au XVIIIe siècle, l'un des membres éminents de la Compagnie; une notice de M. A. Genty, directeur du Jardin botanique de Dijon, sur le naturaliste Charles Royer; un éloge du savant docteur E. Bonnet, un autre membre de l'Académie

et son bienfaiteur, par le président de cette compagnie M. A. Baudot; et une notice de M. J. Laurent sur le général de Piépape, combattant de 1870, ancien gouverneur de Dijon, et qui fut un fécond historien militaire.

Enfin, pour donner un aspect des travaux d'une grande Académie provinciale, il faut encore citer : l'érudite étude de M. Gasser sur *les Tremblements de terre en Bourgogne*, depuis le 18 janvier 1155, où « un château disparut dans un gouffre d'eau », jusqu'à nos jours; les observations météorologiques de M. Bidault de l'Isle, les recherches numismatiques du général Duplessis et tous les travaux des Commissions de météorologie et d'astronomie, des antiquités, de numismatique, relatés dans les bulletins mensuels de la Compagnie.

***

Les Sociétés savantes d'Auvergne auraient certainement avantage à imiter celles de Bourgogne. Déjà, les Sociétés de la Haute-Loire viennent de se fondre en une seule association. Et la *Revue d'Auvergne*, organe des Amis de l'Université de Clermont, en une excellente note de M. P.-F. Fournier, sur la misère des Sociétés savantes, réclame une union analogue à Clermont, où la vieille Académie paraît désignée pour mener à bien une telle organisation, qui pourrait ensuite fédérer toutes les Sociétés de l'Auvergne.

La même revue, entre beaucoup de notes historiques, archéologiques et bibliographiques, contient une belle étude de MM. Bréhier et Segret sur une maison d'époque romane à Blesle, avec le répertoire des maisons d'époque romane de l'Auvergne.

La Société archéologique du Finistère vient de célébrer avec éclat, à Quimper, le cinquantenaire de sa fondation, ou mieux de sa renaissance, car elle avait été fondée en 1843, et dès ses premières années elle avait créé ce musée breton de Quimper, qui a rendu de si grands services à l'archéologie et à l'ethnographie.

Dans cette séance commémorative, son président, M. Henri Waquet, retraça avec une légitime fierté les beaux résultats de l'activité de la Société pendant le dernier demi-siècle. Le Finistère lui doit la restitution de nombreux monuments historiques et préhistoriques qui sont parmi les gloires de la Bretagne, et qui ont servi aussi à l'avancement de la science générale. Mgr Duparc, évêque de Quimper et Léon, président d'honneur, — car union sacrée et science restent sœurs, — montra ensuite combien l'Église, fondatrice de tant

de monuments historiques, s'intéressait de tout cœur aux travaux des savants qui, par leur seule recherche de la vérité, mettent en relief son magnifique passé civilisateur.

L'Académie du Var publie, dans son bulletin annuel, une remarquable étude du professeur Raphaël Dubois, sur la « création d'un enseignement professionnel des pêches », dont l'organisation semble, en effet, fort nécessaire ; une étude du savant docteur Jules Regnault sur la découverte de l'Amérique, et une note sur le régionalisme du même savant, qui conclut, comme M. de Monzie, que les langues régionales ne doivent pas être enseignées officiellement, sous peine de détruire le « ciment national », la langue française.

Est-ce si exact? Et n'est-ce pas affaiblir la vie française que de laisser mourir ces dialectes régionaux, témoins toujours vivants de grands passés, moyens d'expression toujours actuels de bons Français? Nous en reparlerons.

L'Académie de Savoie publie une savante et précieuse étude de M. de Fonclare sur « la Banque de Savoie et le droit d'émission de billets », qui fut supprimé par l'annexion, ce que l'auteur regrette vivement ; puis une large et poétique étude de l'abbé Combaz sur « la géologie et l'histoire », à propos de la formation des Alpes ; enfin, un troisième discours de réception, celui du commandant de Lannoy de Bissy sur « le caractère savoyard », si particulier à cause de la région et de sa glorieuse histoire.

La Société des sciences, lettres et arts de Bayonne donne, dans le premier numéro du *Bulletin du musée basque*, une série d'intéressantes études sur les coutumes et documents du pays basque.

Enfin, M. A. Philippe publie, dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon*, de belles pages inédites du philosophe Théodore Jouffroy, et une consciencieuse étude du général Thuy sur « l'esprit de l'armée pendant quarante années de paix », longue veillée des armes, pleine d'abnégation obscure, qui devait aboutir au salut de la patrie.

C.-M. Savarit.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra : *Salammbô*, film Aubert; images de M. Pierre Marodon, musique de M. Florent Schmitt. — *Le Missel chantant*, recueil de mélodies, de M. Raoul Laparra.

On peut ne pas admirer sans réserve la *Salammbô* de Reyer. Mais on doit regretter que sur la scène, ou plutôt sur le rideau de la scène où fut chantée naguère la *Salammbô* lyrique, une *Salammbô* de cinématographe ait été représentée. Il y a là vis-à-vis du musicien et de son œuvre un manque de goût et d'égards. *Non erat hic locus*. Et quant au lieu lui-même, nous doutons que l'avènement de l'écran et des pellicules soit fait pour ajouter à la gloire ou seulement à la dignité de l'Opéra.

Entre les deux éléments du drame musical tel qu'on le comprend et qu'on le compose aujourd'hui, la voix d'une part et, de l'autre, l'orchestre, vous savez que les rapports deviennent de plus en plus difficiles, pénibles même. A tout moment, ils menacent de se rompre. Le cinématographe nous paraît tout naturellement désigné pour être, par la suppression du chant, l'instrument de cette rupture. On lira bientôt au fronton de l'Opéra cet hémistiche des *Huguenots* : « *Ils ne chantent plus* ». Ensuite, sur les théâtres autrefois littéraires, on cessera de parler; alors, pareils aux enfants, nous n'aurons d'autre plaisir que de regarder les images. Images mouvantes, d'un mouvement perpétuel et si rapide, qu'il ne laisse à la musique ni le temps ni la place de se développer. « Marche ! Marche ! » est ici le seul commandement auquel elle obéit et pour ainsi dire le mode unique de son être.

Déjà l'an dernier, à propos du *Miracle des Loups*, dont la valeur optique était très supérieure à celle de *Salammbô*, nous nous sommes expliqué sur ce point. Cette fois encore la fatigue des yeux, l'attention de l'esprit à des tableaux qui la forcent plus qu'ils ne la méritent, nous ont gâté, pour ne pas dire ôté, le plaisir de l'oreille. Nous

avons aussi mal entendu la partition de M. Florent Schmitt que celle de M. Henri Rabaud. Elle nous a du moins paru tumultueuse et décousue autant que le comporte et l'exige la trépidante activité de la moderne lanterne magique. Une accalmie, une seule, s'est produite pendant la scène d'amour qui se « déroule » avec une lenteur relative sous la tente de Mathô. M. Florent Schmitt en a su profiter avec bonheur et ce moment, arrêté si peu que ce soit, fut le seul ou presque seul « moment musical » de la soirée.

Tout de même, et juste à ce moment, une phrase du Mathô de Reyer nous revint à la mémoire : « *Ne les détournez pas, ces regards radieux...* Comme c'est beau la voix, comme c'est beau le chant!

Le musicien de l'Espagne, le compositeur éminent de la sombre et tragique *Habanera*, est de retour en France, au cœur de la France. Qu'il y soit le bienvenu, ou revenu. Avant son *Joueur de viole*, que représentera bientôt l'Opéra-Comique, en guise de prélude et sous ce titre : *le Missel chantant*, M. Raoul Laparra nous a donné quatre livres de mélodies. Elles sont purement françaises, et le sont deux fois, par la poésie et par la musique. *Opus francigenum*. En les feuilletant, nous nous rappelions ce que dit Gérard de Nerval des chansons de la terre où naquit Racine : « Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays de Valois où pendant plus de mille ans a battu le cœur de la France (1). »

Voulez-vous savoir les noms de quelques-unes de ces charmantes personnes? La dernière mélodie du troisième recueil, sur une poésie populaire de l'Ile de France, les énumère :

Y avait dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier.
Y avait Dine, y avait Chine,
Y avait Suzette et Martine.
Ah! Ah!
Catherinette et Catherina.
Y avait la jeune Lison,
La Comtesse de Montbazon.
Y avait Madeleine,
Et puis la Dumaine.

(1) Cité par Jules Lemaître à la fin de son admirable *Jean Racine*.

Le fils du roi vint à passer. Il les salua toutes. Mais il sourit à la Dumaine. A la Dumaine il donna d'abord un baiser, un diamant ensuite, puis un gâteau. Enfin, comme dernier présent, un bon lit. Et les ayant toutes renvoyées, y compris Madeleine,

Garda la Dumaine.

Par le mouvement et « l'allant », par une verve qui le fait à tout moment bondir et rebondir, l'air vaut la chanson. Il la surpasse par la variété du rythme et de la mesure, du ton et du mode, par plus d'un tour, détour et retour ingénieux, par la vivacité de la mélodie que l'harmonie avive encore, par la malice de la chute finale, en un mot par tout ce qu'à des paroles des notes ont le secret d'ajouter.

On le voit déjà, *le Missel chantant* contient autre chose que des prières. Sonnets, rondeaux et ballades, « chansons des rues et des bois », refrains de guerre et d'amour, des poésies anciennes, du XVe au XVIIe siècle, forment seules cet aimable répertoire.

Airs tristes, airs gais, il y en a là de l'une et de l'autre sorte. Il en est même de plaisants et mélancoliques à la fois. Esprit et sentiment font ensemble un bien joli ménage en certaine pièce populaire du XVIe siècle, *l'Enterrement du duc de Guise* : marche funèbre, mais si peu, mais à peine, surtout à la fin, où les paroles et la musique, également spirituelles, s'achèvent en riant tout bas. D'autres refrains ne sont que joyeux, d'une joie tantôt discrète et tantôt éclatante, comme celle de certain salut, presque lyrique, à l'été (1). Nombreux sont aussi les paysages, les ciels de France et de l'Ile de France. « N'entends-je pas la lumière? » se demande quelque part Tristan. Et nous, dans ces petits tableaux sonores, nous croyons entendre, mais sans trouble ni fièvre, la fine et douce lumière de notre pays. Une fois même, c'est de notre ville, de notre Paris, que nous reconnaissons la voix.

Petit mercier, petit panier!
Pourtant, si je n'ai marchandise
Qui soit du tout à votre guise,
Ne blâmez pour ce mon métier (2).

Modeste, chétive comme les paroles, la mélopée se traîne à la façon d'une complainte. Et savez-vous de qui le petit mercier du temps jadis est non pas le frère, mais l'ancêtre lointain, et si proche pourtant? Du marchand d'habits, du marchand de mouron « pour les

(1) *Les fourriers d'été sont venus* (poésie de Charles d'Orléans).
(2) Charles d'Orléans.

p'tits oiseaux », humbles, pauvres crieurs de la rue parisienne, dont c'est l'honneur du musicien de *Louise* d'avoir élevé jusqu'à l'ordre de l'idéal et les chansons et les âmes elles-mêmes. Ainsi poésie et musique française, au cours des âges, ne laissent pas s'effacer un seul trait, fût-ce le moindre, de la figure de notre patrie.

On prend un plaisir délicat, aujourd'hui trop rare, à suivre de mélodie en mélodie le parler et le chanter de chez nous. Après l'âpre, la dure Espagne, la douce France nous paraît encore plus douce, et surtout nous admirons que le souple talent de M. Laparra en ait si vite et si aisément retrouvé la douceur. Elle ne va pas toujours sans mélancolie, car cette musique souvent rieuse est souvent aussi près de pleurer. Il arrive même qu'elle pleure et qu'elle rie, ou du moins qu'elle sourie à la fois, comme fait au printemps notre ciel encore de l'Ile de France. Très libre, et en cela aussi bien française, pas plus qu'avec l'amour elle n'a crainte ni honte de badiner avec la mort. Voici que sonnent tristement les cloches de Saint-Martin-des-Prés en Bretagne. L'amoureux quitte son amoureuse et son page le suit. Quand ils furent sur la lande, les cloches, de plus en plus tristes, sonnaient toujours. « C'est le glas », dit le page,

C'est le glas de la belle
Qui vient de trépasser.

Et le maître d'abord s'en afflige et parle de se tuer. Mais le page, gaiement :

Faut-il pour une fille
Qu'un garçon se tuerait!
J'allons à la Hollande,
J'en trouverons assez,
Des petites, des grandes
Brunèttes à charmer...
Sur le mot de son page,
L'amant s'est consolé!

Impossible de conter plus légèrement en musique une aventure légère, d'en noter avec plus de finesse les nuances changeantes, surtout de mieux donner aux derniers vers, aux dernières mesures, un accent qui fait que l'on doute s'il est plus triste que l'amante soit morte ou que l'amant si vite s'en soit consolé.

Mais, parmi tant de charmantes choses, il s'en trouve de mieux que charmantes. Le don du pathétique, on le sait, n'est pas ce qui manque au musicien de la *Habanera*. Celui du *Missel chantant* le

possède aussi. De deux ou trois petites strophes il fait un poème d'amour, et non pas alors d'un oublieux, mais d'un fidèle, inconsolable amour. Lisez le rondel qui commence ainsi :

Montrez-les moi, ces pauvres yeux
Tout battus et défigurés,

et vous sentirez quel surcroît de lyrisme la musique (la plus simple, la plus sobre, mais la plus intense) apporte à la poésie. Elle pénètre plus avant, elle s'élève plus haut encore et jusqu'au tragique en deux prières vraiment poignantes par où se justifierait peut-être le titre de « Missel ». Et pourtant. Missel profane alors, bréviaire d'humaines et douloureuses amours. L'une de ces pièces commence ainsi :

Dieu gard' de déshonneur
Celle que j'ai longtemps aimée !

D'abord contenu, le sentiment peu à peu s'anime et s'exalte. Il finit par éclater sur une note haute de la voix, de la voix de ténor, en un cri de désespoir. Encore plus lyrique est la seconde invocation, féminine celle-là :

Hélas ! que je suis désolée,
Pleine de deuil et de souci...

Même *crescendo*, même ascension que dans l'oraison précédente. Oui, cette fois oraison véritable, et qui, de l'accablement, d'une morne stupeur, s'élève au comble du pathétique et d'un pathétique religieux. Les premières strophes se posent sur des accords lents et pour ainsi dire immobiles, mais vienne la strophe dernière :

O très douce Vierge honorée,

la plainte alors se change en ardente prière. La voix, les accords maintenant arpégés et frémissants qui non seulement la soutiennent, mais la soulèvent, les harmonies déchirantes à dessein, tout se meut, s'émeut et s'élance. Allons, le musicien de la *Habanera* n'a pas désappris l'art de frapper au cœur.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comment le « Français moyen » y comprendrait-il quelque chose ? Au printemps de cette année, la presse du cartel des gauches réclamait le « retour de M. Necker » exilé à Mamers ; M. Painlevé découvrait en M. Caillaux un génie financier et lui confiait, dans son ministère, le poste difficile, mais honorable : on pouvait compter sur lui pour rétablir la situation compromise par les pratiques d'inflation occulte de M. Herriot et de M. Clémentel et pour gagner la bataille du franc. L'automne n'a pas encore achevé d'abattre les feuilles jaunies, et déjà M. Caillaux a perdu la confiance du président du Conseil et la faveur des républicains de la stricte orthodoxie cartelliste. Le voilà « débarqué » et mal satisfait de ses amis ; mais la Sarthe l'a élu sénateur ; et il est homme à se servir de son mandat pour faire la vie dure à ses successeurs. La réhabilitation de M. Caillaux, sous couleur de compétence financière, faisait d'ailleurs partie de cette cynique entreprise du radicalisme socialisant, pour rabaisser en France tout ce qui rappelle la victoire en exaltant ceux qui, durant la guerre, n'y croyaient pas ou n'y contribuaient guère. Pour la même raison qu'un déserteur amnistié, dans un village où je passais récemment, a été nommé facteur, M. Caillaux était ministre des Finances, et M. Malvy est président de la Commission des Finances : du facteur au ministre, ce sont les cadres du parti radical-socialiste qu'il s'agissait de raffermir et de reconstituer pour les victoires électorales.

Mais il s'agit maintenant d'une nouvelle inflation menaçante : les échéances de décembre sont de quatre milliards. Il s'agit du franc qui glisse sur la pente des changes : la livre dépasse 120. Il s'agit de l'équilibre budgétaire péniblement établi et qui ne résisterait pas à une hausse nouvelle des changes, qui entraînerait fatalement la cherté grandissante de la vie et l'accroissement des traitements et

salaires. A ces dangers, M. Caillaux proposait de parer par une série de moyens techniques ; mais précisément, par là, il péchait contre la doctrine radicale, pour qui les Finances n'ont d'attrait qu'en fonction de la politique du parti et de ses intérêts. Le congrès de Nice, où dominait la fine fleur des radicaux du Midi, discoureurs de réunions publiques et fraudeurs d'élections, exigea l'adoption d'une formule d'impôt sur le capital qui est, depuis longtemps, le cheval de bataille du parti socialiste, parce qu'elle achemine à la lutte des classes, fondement de la doctrine marxiste. M. François-Marsal, dans son récent discours de Clermont, a caractérisé l'impôt sur le capital : c'est « la faillite, la duperie et la ruine ». Les radicaux de Nice s'en doutaient bien un peu, mais cette formule avait à leurs yeux la valeur d'un symbole et signifiait la résurrection du Cartel et la fin de la politique d'apaisement relatif que M. Painlevé s'était efforcé de pratiquer. M. Herriot, sans prendre le pouvoir, entendait que le pouvoir ne pût être exercé qu'avec sa permission et selon ses vues; il s'agissait en définitive d'obliger M. Painlevé à gouverner avec la majorité du 11 mai et non avec la majorité de concentration du 12 juillet. Ainsi devait refleurir « la mystique du 11 mai ». M. Painlevé, de son côté, déçu dans ses espérances sur le génie de son ministre des Finances, comptait sur le Congrès pour l'en débarrasser. M. Caillaux, à Nice, sentit l'hostilité du parti radical, feignit de ne pas comprendre ce qu'on attendait de lui et, rentré à Paris, il se mit, fébrilement, à élaborer un projet que les ministres discutèrent en plusieurs conseils successifs qui furent, dit-on, fort orageux.

Voici l'économie générale de ce projet; il est utile de le connaître parce que le projet nouveau de M. Painlevé pourrait bien n'être pas sans analogies avec celui de M. Caillaux. La stabilité financière serait obtenue par la création d'un budget spécial et autonome de la dette de l'État à terme et de la dette flottante, c'est-à-dire de l'élément instable à échéances proches du budget général; pour y faire face serait instituée une caisse d'amortissement qui fonctionnerait en liaison avec la Caisse des dépôts et consignations; elle prendrait en charge les 50 milliards de Bons de la défense nationale et les 42 milliards d'engagements à court terme. Elle serait pourvue d'une dotation indépendante du budget annuel et votée une fois pour toutes; il faudrait, pour la modifier, une loi spéciale que l'opinion ne permettrait à aucune assemblée de sanctionner. Cette dotation serait constituée par les recettes nouvelles inscrites dans le projet

de budget de M. Caillaux pour 1926 : taxes supplémentaires aux impôts cédulaires, taxe progressive sur les revenus des capitaux, contribution sur les biens oisifs. Afin de créer un fond de rachat ou d'amortissement, on y joindrait les ressources suivantes : un accroissement de 8 à 10 pour 100 de l'impôt sur le revenu de tous les capitaux, y compris les arrérages des rentes sur l'État ; une taxe sur le capital, exigible lors de l'ouverture des successions, mais que le contribuable aurait la faculté d'acquitter par anticipation. M. Caillaux s'efforçait d'excuser l'établissement d'un impôt sur la rente en alléguant que les sommes qui en proviendraient seraient uniquement destinées à racheter des rentes en bourse, par conséquent à provoquer la hausse des cours et la restauration du crédit de l'État au bénéfice de ses prêteurs. De ces impôts nouveaux le ministre des Finances d'hier attendait deux milliards par an et admettait que l'effort fiscal du pays ne pourrait sans péril dépasser un tel chiffre.

L'avantage de ce projet, c'est qu'il institue, à longue échéance, une politique de la dette ; il n'existe pas, en effet, il ne peut pas exister, de solution magique qui résolve d'un coup toutes les difficultés. Mais la caisse d'amortissement ne serait vraiment une institution salutaire que si elle inspirait aux Français une confiance que les fluctuations de la politique parlementaire ne puissent altérer ; il serait donc indispensable que ni l'existence, ni la dotation de la caisse ne pussent être mises en question à chaque législature et qu'elle offrît toute la garantie que l'on trouve en des instituts tels que la Banque de France ou la Caisse des dépôts et consignations. Quelle que soit la forme du sacrifice demandé à la richesse française, il est nécessaire que le citoyen à la bourse duquel on pratiquera une saignée soit assuré qu'une telle opération ne sera pas suivie d'une autre, et puis d'une autre encore, jusqu'à équivaloir, selon l'idéal socialiste, à la spoliation totale des particuliers. L'impôt sur la rente, au moment où les affiches du dernier emprunt, garantissant au nouveau titre l'exemption de tous impôts, tapissent encore nos murs, est par trop cynique. De telles pratiques seraient pour l'État la ruine de tout crédit. Le point le plus faible du projet de M. Caillaux, c'est surtout le choix des impôts nouveaux, pour lequel il a consenti de trop évidentes concessions aux passions du Cartel. Les charges imposées à la fortune seraient telles qu'il serait impossible de les acquitter sans provoquer un accroissement de la circulation monétaire normale, c'est-à-dire sans provoquer ce péril d'inflation qu'il s'agit précisément d'écarter. Les impôts sur les revenus sont

maintenus dans le budget général et, par là, exposés aux surenchères démagogiques des partis. Le succès ne pourrait être obtenu que si tous les impôts sur les revenus du capital et sur le capital étaient soustraits à l'influence parlementaire et affectés à la dotation de la caisse d'amortissement. Les impôts de consommation devraient suffire au budget normal de l'État. La condition du succès est dans la séparation rigoureuse de la finance et de la politique. La force des choses, la menace de plus en plus imminente de l'inflation et de la faillite, obligeront le gouvernement, quel qu'il soit, à en comprendre la nécessité. La pratique radicale et socialiste c'est les finances au service de la politique, les impôts au service des partis; la méthode de justice et de salut est exactement à l'antipode.

Dans certains milieux d'affaires on ne voit pas sans satisfaction le trouble irrémédiable que la politique d'extrême-gauche aurait pour effet d'introduire dans les finances; les maladies du corps social profitent toujours à d'avisés spéculateurs. Le déséquilibre des changes, l'instabilité de la monnaie, la mobilisation des fortunes, la vente obligatoire de nombreuses propriétés foncières, l'ébranlement du crédit par la faillite partielle ou totale des rentes sur l'État, donnent lieu à toute sorte de spéculations dont s'enrichissent certains brasseurs d'affaires qui savent intéresser à leurs bénéfices les politiciens besogneux ou avides. La liquidation des biens nationaux, pendant la Révolution, a beaucoup profité aux traitants, fort peu à l'État; plus près de nous, la liquidation des biens des congrégations a plus enrichi les liquidateurs que soulagé le budget de l'État. M. Caillaux, dans son discours de Château-du-Loir, a fait allusion à des inimitiés que sa politique lui aurait attirées dans la haute banque. La collusion de certaine politique et de certaine finance ne date pas d'aujourd'hui et les régimes démocratiques sont ceux où s'exerce le plus à l'aise l'influence occulte des financiers. Quelle est la part de ces intrigues de coulisse dans la chute de M. Caillaux? Il est impossible de le dire. Aux conseils des ministres du 23, du 26 et du 27, ce fut moins la valeur intrinsèque des projets du ministre des Finances qui entraîna la décision que l'exécution des engagements pris à Nice pour la reconstruction du cartel. M. Caillaux persistant à demander que ses projets soient présentés aux Chambres et solidairement défendus par le Cabinet tout entier et feignant de ne pas comprendre que sa retraite serait agréable à ses collègues, c'est la démission du ministère que M. Painlevé dut porter, le 27 octobre, au Président de la République.

Le scénario était connu d'avance : après les consultations d'usage, M. Doumergue confia à M. Painlevé la mission de constituer un nouveau Cabinet. M. Caillaux et ses amis, M. André Hesse, ministre des Colonies, et M. Pierre Laval, ministre des Travaux publics, étaient débarqués et remplacés par les hommes de confiance désignés par M. Herriot : MM. Camille Chautemps et Daladier ; M. de Monzie cédait à M. Chautemps les Sceaux et la vice-présidence du Conseil et se contentait pour lui-même des Travaux publics ; M. Daladier remplaçait M. Painlevé à la Guerre, que le président du Conseil abandonnait pour les Finances. M. Daniel-Vincent, ancien collaborateur de M. Poincaré, prenait au Commerce la place de M. Chaumet à qui paraissait destiné le gouvernement de la Banque de France ; la résistance de l'opinion publique a fait maintenir à ce haut poste M. Robineau. Il est naturel, dans les circonstances difficiles que nous traversons, que le chef du gouvernement assume lui-même la responsabilité des finances, puisque c'est là qu'est le péril et que les questions financières dominent toute la politique. M. Painlevé, pour alléger sa charge, a dédoublé ces lourdes fonctions ; il prend pour lui le ministère du Trésor et confie à M. Georges Bonnet, qui était sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, le ministère du Budget. M. Aimé Berthod devient sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil.

C'est une innovation intéressante de M. Painlevé, dans son précédent ministère, que cet essai, encore timide, d'organisation d'une sorte de secrétariat permanent de la présidence du Conseil, chargé de la liaison et de la coordination avec les autres départements ministériels. Il n'existe, chez nous, ni archives de la présidence du Conseil, ni procès-verbal du Conseil des ministres, ni moyen constitutionnel, pour le président et la majorité du Conseil, d'imposer une direction politique générale à un collègue récalcitrant ; le ministre du Commerce pourrait faire du libre échange et le ministre de l'Agriculture de la protection, sans qu'il existe, pour les mettre d'accord, d'autre moyen que la persuasion. L'institution ébauchée par M. Painlevé pourrait, si elle se développait, donner au président du Conseil plus d'autorité, des moyens d'action plus efficaces, et lui permettre de ne diriger aucun département ministériel pour rester vraiment le chef, le conducteur responsable de toute la manœuvre. Nous en sommes loin encore, mais c'est dans cette voie de renforcement du pouvoir exécutif qu'il faut s'orienter. Le problème de l'autorité se pose dans tous les pays civilisés ; bol-

chévistes et fascistes ont cherché la solution et croient l'avoir trouvée ; si la France veut échapper à l'un et à l'autre de ces deux systèmes, mal adaptés à son tempérament et à ses besoins, il n'est que temps, pour elle, de découvrir une autre issue; la détresse financière l'y acheminera.

La constitution du nouveau Cabinet Painlevé fut saluée par la presse d'extrême-gauche comme une résurrection du Cartel. Enfin, on allait avoir un vrai ministère d'union cartelliste pour l'action ! Mais il est rare que ces replâtrages ministériels aboutissent à consolider l'édifice. M. Painlevé, en acceptant les remontrances et les injonctions du Congrès de Nice, a donné la mesure de sa faiblesse. En capitulant sans qu'un vote de la Chambre ou du Sénat ait mis en échec sa politique, il a d'avance compromis l'autorité et le succès de son second ministère. La France, pour restaurer ses finances, a besoin d'écarter tout ce qui divise et, pour susciter la confiance, d'apaiser toutes les appréhensions ; M. Painlevé, en se mettant à la merci des éléments les plus exaltés de sa majorité, détruisait, avant même de l'avoir entamée, l'œuvre de salut national qu'il se flattait d'accomplir. La presse radicale s'imaginait que les socialistes, touchés de tant d'abnégation, ne feraient pas difficulté de voter pour le ministère. Mais voici que, la veille même du jour où M. Painlevé allait lire devant la Chambre la nouvelle déclaration ministérielle, le Conseil national du parti socialiste se réunissait et, à trois heures du matin, le 3 novembre, votait, par 1 431 voix contre 1 228, la motion de M. Paul Faure, refusant au Gouvernement la confiance du parti. Les chefs parlementaires du groupe socialiste, M. Renaudel, M. Paul-Boncour, M. Blum, M. Moutet sont, depuis longtemps, et demeurent partisans de la politique de soutien et même de la participation au pouvoir; mais ceux qui n'escomptent ni un portefeuille ministériel, ni un gouvernement de colonie, se montrent moins empressés; quant aux fédérations provinciales, elles craignent, si le parti abandonnait son idéal et son programme révolutionnaire pour se lancer dans les compromissions parlementaires, de voir leurs troupes passer aux communistes. Ainsi s'écroulaient, par la décision du Conseil national du parti socialiste, les résultats que les radicaux se promettaient de la manœuvre de Nice. M. Painlevé abordait le débat devant la Chambre, assuré de n'obtenir ni les voix du groupe socialiste, dont la discipline fait la force, ni les voix des groupes du centre et de droite qui s'étaient d'avance prononcés contre lui. Avant même qu'il eût énoncé son

programme, l'existence du ministère Painlevé apparaissait précaire.

La déclaration ministérielle, lue par M. Painlevé à la Chambre et par M. Chautemps au Sénat, le 3 novembre à deux heures, n'est ni provocante, ni explicite; elle ne précise rien sur les mesures financières, pour lesquelles M. Painlevé demande un répit de quelques jours; elle se borne à quelques phrases assez vagues, inspirées des résolutions de Nice. Pour équilibrer le budget, pas d'inflation, pas d'emprunt, pas d'autres ressources que l'impôt; pour remédier à la détresse de la trésorerie, il faudra réduire la dette par amortissement; « les ressources nécessaires, c'est un sacrifice national, exceptionnel, immédiatement fixé qui doit les fournir..; ce sacrifice sera courageusement consenti si le pays a la certitude que sa contribution n'est point jetée dans le gouffre sans fond d'un budget en déficit, mais exclusivement employée à alléger le fardeau de la dette ». On créera donc « une caisse d'amortissement autonome, indépendante de l'État, mais maîtresse de ses ressources, puisque celles-ci lui auront été attribuées une fois pour toutes par la loi ». Voilà qui ressemble furieusement au projet de M. Caillaux! Attendons, pour discuter, les modalités d'application, car c'est là que gît la difficulté. Après quelques promesses ou précisions sur la réforme militaire par le service d'un an, sur les événements du Maroc et de Syrie, et un couplet sur le succès de M. Briand à Locarno, se termine une déclaration qui n'a soulevé ni enthousiasme, ni indignation et qui, à tout prendre, parle congrument des difficultés qui assaillent le Gouvernement et la France. Le débat qui suivit, ne portant ni sur les finances, ni sur le Maroc, ni sur la Syrie, aurait été assez vide si M. Léon Bérard, avec la finesse d'un adroit politique et l'esprit incisif d'un chef d'opposition, n'avait critiqué, du point de vue constitutionnel et parlementaire, la formation du nouveau cabinet. « Que pouvait-on faire de mieux si on avait voulu discréditer le régime parlementaire? » L'ironie de M. Léon Bérard porte loin et, à travers le feu d'artifice de son esprit, on discernait les angoisses d'un patriote. M. Bokanowski, et, après lui, M. Nicolle, député du Nord, parlèrent avec talent et compétence de l'assainissement financier et des conditions indispensables à la prospérité de l'industrie et du commerce. L'ordre du jour de confiance, terne et anodin, n'obtint que 221 voix contre 189 et 160 abstentions. Les socialistes, les communistes, tous les groupes du centre et de la droite, à l'exception de huit membres, qui déclarèrent voter pour le cabinet afin d'éviter la politique du pire, votèrent contre ou s'abstinrent.

Est-ce avec une faible majorité de 32 voix que M. Painlevé espère mener à bien l'œuvre de redressement financier dont la France a besoin? Si ses projets sont assez dangereux pour séduire les socialistes et capter leurs suffrages, espère-t-il aussi leur faire voter les crédits pour le Maroc et pour la Syrie, ou bien croit-il que, ce jour-là, les groupes de l'opposition lui apporteront une majorité de rechange? S'il parvient à désagréger le parti socialiste et l'Alliance démocratique et à rallier, de gauche et de droite, un paquet de voix, c'est alors un gouvernement de concentration républicaine qui apparait, et que deviennent les formules de Nice? S'il n'y parvient pas, sa chute ne saurait tarder; il périra victime des bons apôtres qui ne l'ont embrassé que pour mieux l'étouffer. Il y a contradiction flagrante, incompatibilité absolue, entre la doctrine purement politique des radicaux de Nice et les nécessités despotiques de l'assainissement financier; pour ne l'avoir pas vu, M. Painlevé va se heurter à des obstacles infranchissables; s'il venait à les surmonter, son succès ne serait que passager et entraînerait la ruine du pays. Il faudra enfin en venir soit à un gouvernement de concentration nationale, soit, comme le suggère M. Romier, à remettre la préparation des projets d'assainissement financier à un conseil de techniciens expérimentés, indépendants de la politique, dont le Parlement ne ferait que sanctionner et rendre exécutoires les décisions. Puissions-nous, faute d'accepter, pendant qu'il en est encore temps, les remèdes nécessaires, ne pas nous trouver un jour contraints de subir le contrôle de nos créanciers étrangers!

Le premier acte du cabinet Painlevé reconstitué a été, pour la conscience publique, un soulagement : le général Sarrail revient en France; il a perdu, en M. Caillaux, son dernier défenseur; M. Painlevé a dû accorder cette satisfaction à M. Briand qui se refusait à prendre, devant le Parlement, la défense du haut-commissaire en Syrie. Le général Sarrail est suppléé provisoirement par le général Duport envoyé là-bas, nous l'avons dit, aux fins d'enquête militaire; il est remplacé par un haut-commissaire civil, M. Henry de Jouvenel, chargé d'appliquer le régime qu'élabore, pour la Syrie, une commission présidée par M. Paul-Boncour. Malheureusement, l'œuvre pernicieuse du général Sarrail survit à son rappel; le sang versé, les haines soulevées, le renom de la France compromis, tout cela est irréparable; tout cela pèse comme une chappe de plomb sur les épaules de M. Herriot et du cartel. Il est d'autant plus difficile maintenant d'arrêter le mouvement que le Gouvernement n'a pas osé

prendre la seule mesure susceptible de faire l'apaisement : le retour du général Weygand en Syrie où il n'a laissé que des regrets. Certains cartellistes, déçus et irrités, font campagne pour l'abandon du mandat français en Syrie ; ils ne s'aperçoivent pas que ce serait la ruine définitive de ce qui reste d'influence française dans le Levant et la faillite d'une œuvre d'organisation qui avait donné, avant que le général Sarrail s'avisât de la détruire, les plus heureux résultats. *La Journée industrielle* rappelle avec raison que de grands intérêts économiques français sont engagés en Syrie et ont déjà commencé d'apporter à ce pays une prospérité qu'il ne connaissait plus depuis bien des siècles. Ni les Bédouins, ni les Druses en révolte ne sont encore soumis; la route de Damas à Bagdad, qui commençait à devenir une grande voie de circulation internationale, est interceptée; il faut la rouvrir, car c'est précisément le chemin le plus direct pour monter sur les plateaux de l'Iran où vient de s'accomplir une curieuse révolution. Reza Khan, dont la dernière lettre de M. Maurice Pernot nous décrivait en quelques mots l'œuvre de résurrection nationale, et qui, depuis 1921, disposait en fait d'un pouvoir dictatorial en Perse, vient de proclamer la déchéance de la dynastie des princes Kadjar dont le dernier chah vit depuis plusieurs mois à Paris. On ignore encore si Reza Khan fondera une nouvelle dynastie plus nationale ou s'il se contentera, comme Mustapha Kemal à Angora, des réalités du pouvoir, sans y joindre le diadème du Roi des Rois. Sa révolution pacifique a été approuvée par le Medjlis, et immédiatement reconnue par l'Angleterre, ce qui laisse à penser que l'appui britannique a peut-être aidé le dictateur à brusquer les solutions déjà mûres. Entre les influences bolchévistes russes, les intrigues panturques d'Angora, l'activité britannique s'exerçant par les Indes, par le golfe Persique et par Bagdad, Reza Khan réussira-t-il à fonder un pouvoir vraiment national iranien? Nous souhaitons que la politique française ne néglige pas l'occasion de l'y aider.

Au Maroc, c'est l'hivernage qui s'organise. Le maréchal Pétain est revenu en France et M. Painlevé annonce que vingt et un bataillons de la métropole vont être rapatriés. Au centre et à l'Ouest la couverture militaire se fortifie, pour la saison des pluies, du Loukkos à l'Ouergha et sur le cours moyen de l'Ouergha, c'est-à-dire à peu près sur la ligne des postes qu'occupaient nos troupes avant l'attaque rifaine d'avril. L'aile droite, au contraire, pénètre sur le territoire des tribus du Rif et établit la communication avec les forces espagnoles de la zone de Melilla. Le 19e corps s'était même

avancé jusque sur l'Oued Kert, dans la région de Syah; de là il menaçait par l'Est la tribu des Beni-Ouriaghel, qui est le pivot de la puissance d'Abd-el-Krim, tandis que les Espagnols d'Ajdir la menaçaient par l'Ouest. Mais l'armée espagnole de Melilla ne reçut pas l'ordre de s'avancer jusqu'à l'Oued Kert en réoccupant ses anciennes positions d'Anoual, si bien que l'avant-garde du général Boichut, se trouvant en l'air et sans ligne de ravitaillement, dut se replier. En somme, la sécurité du Maroc utile est assurée pour le moment, mais Abd-el-Krim n'a pas subi d'échec décisif; l'offensive française, commencée trop tard, devra être reprise au printemps, mais il faudra, d'ici là, organiser des troupes plus légères et plus mobiles selon les méthodes qui ont fait leurs preuves dans les guerres d'Afrique. Il faudra aussi savoir quelles sont les intentions des Espagnols. S'ils renoncent à exercer en fait le protectorat, au nom du Sultan, sur la zone que leur réservent les traités, il faudra trouver d'autres moyens d'assurer la paix et la sécurité au Maroc en réduisant Abd-el-Krim à l'impuissance et à la soumission. Une paix prématurée serait, pour un avenir proche, une semence de guerre.

En Allemagne, la situation politique intérieure est confuse; le chancelier Luther n'a pas remplacé, dans son ministère, les trois ministres allemands-nationaux démissionnaires; le parti s'est déclaré contre toute participation au pouvoir et contre la ratification des traités de Locarno. Les social-démocrates, d'autre part, ne sont pas disposés à participer à un ministère de grande coalition tant que le docteur Luther, qu'ils regardent comme le chef du parti réactionnaire, restera chancelier; ils demandent que le pays soit directement consulté et font campagne pour une dissolution du Reichstag. Les élections municipales de Berlin et les élections au Landtag de Bade ne sont pas de nature à décourager leurs espérances. Les catholiques du groupe de la *Germania* ne veulent pas non plus entrer en ce moment dans une coalition ministérielle. MM. Luther et Stresemann, au milieu de ces difficultés, restent en fonctions et travaillent à faire ratifier, avant le 1er décembre, les accords de Locarno; il savent bien que toute cette agitation est superficielle et que, sur les questions nationales, en face de la France, tout le monde est d'accord. Les Allemands font difficulté pour ratifier les traités, dont ils se félicitent *in petto*, afin d'obtenir des Alliés des concessions; ils réclament, comme leur étant dû, tout ce qui, à Locarno, n'a fait l'objet que de promesses conditionnelles dont la réalisation dépend précisément de l'Allemagne elle-même et

de sa loyauté. C'est un cercle vicieux : les Allemands prétendent ne pas ratifier avant d'avoir obtenu des concessions, les Alliés ne veulent pas faire de concessions avant que l'Allemagne ait ratifié les traités de Locarno. Et déjà les journaux de toutes nuances, à commencer par la *Gazette de Francfort*, crient que, si l'œuvre de paix vient à échouer, la responsabilité en sera à la France. On s'en doutait ! Ne nous laissons pas intimider par ce chantage qui fait beaucoup de tort à l'Allemagne, notamment dans l'opinion britannique. La presse allemande se tourne vers l'Angleterre et demande à M. Chamberlain d'obtenir de M. Briand l'évacuation de Cologne. Mais M. Chamberlain est aussi résolu que M. Briand à faire de l'évacuation de Cologne, conformément au traité, le prix de l'exécution complète des clauses de désarmement. C'est un point capital.

Ce qu'ils appellent les « répercussions » de Locarno, c'est-à-dire les concessions espérées, représentent, pour les Allemands, le résultat tangible des traités. Chaque jour se révèle plus clairement la contradiction entre la conception allemande de l'œuvre de Locarno et la conception des Alliés. Pour ceux-ci, les traités terminent une période d'hostilité latente et ouvrent l'ère d'application pacifique et amicale des traités. Pour les Allemands, « l'esprit de Locarno », c'est la destruction du traité de Versailles, l'abolition des responsabilités et de la défaite allemande. Il suffit de lire le discours que M. Stresemann vient de transmettre par T. S. F. pour être édifié. Nous voulons bien tenir compte des difficultés intérieures auxquelles M. Stresemann cherche une issue ; mais il est, de sa part, très imprudent de leurrer le public allemand, si prompt aux illusions, de promesses qui ne sauraient se réaliser, et d'inquiéter le public français par des déclarations qui prouvent trop clairement que la mentalité allemande n'a pas changé, et que ce qu'elle poursuit, avec une âpre ténacité, c'est d'abord de justifier son acte de 1914 et ensuite de gagner la guerre. Ce n'est pas seulement « les méthodes de Versailles », c'est le contenu du traité qu'il s'agit de détruire. « L'esprit de Locarno », tel que l'interprète M. Stresemann, entraînerait les Alliés à des abdications qui ne sont pas dans leurs intentions. Écoutez M. Stresemann. Les Allemands ont renoncé à la guerre, mais ils n'ont, à Locarno, « formulé aucune renonciation morale d'aucune sorte, sur des territoires allemands et sur des populations allemandes ». Que voit M. Stresemann dans les traités d'arbitrage ? Que, « à l'avenir, le traité de Versailles tout entier, de même que l'arrangement rhénan, sera soumis à l'arbitrage ». Dans les traités avec la

Pologne et la Tchécoslovaquie, il n'y a rien qui dépasse la portée des accords similaires que l'Allemagne a conclus avec la Suède et la Finlande ; « il n'y a rien qui puisse, d'une façon quelconque, être considéré comme une reconnaissance de nos frontières orientales... Ce n'est pas que le désir de voir confirmer leurs frontières n'ait été exprimé par la Pologne et la Tchécoslovaquie, mais nous n'avons pas pu y souscrire plus que nous n'avons pu souscrire au désir de la France d'obtenir une garantie particulière à l'égard des traités d'arbitrage orientaux. Vis-à-vis de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, la France n'a pas obtenu d'autres droits que ceux qu'elle tire de sa qualité de membre de la Société des nations. » Les promesses des Alliés, M. Stresemann les regarde comme partie intégrante des accords : « La décision du peuple allemand et de son Gouvernement, quant à l'acceptation ou au rejet des accords, dépendra de la façon dont ils (les Alliés) justifieraient notre confiance. » Quant à la zone de Cologne, « nous avons droit à cette évacuation » ; et il faut aussi que Locarno soit le début d'une nouvelle évolution dont « le but principal doit être de rétablir la liberté en Rhénanie ». A Locarno, le Gouvernement du Reich a déclaré « qu'il ne reconnaissait aucune des accusations morales portées contre l'Allemagne au sujet de la guerre ». Enfin, en entrant dans la Société des nations, l'Allemagne s'assure le droit moral d'obtenir des mandats coloniaux. Ah non ! depuis 1914, ces Allemands-là n'ont pas changé ; leur langage est toujours aussi arrogant, l'infaillibilité allemande aussi intangible ! Ils demanderont bientôt que la France s'excuse de les avoir attaqués en 1914, que la Belgique s'excuse d'avoir violé la neutralité allemande et assassiné à Dinant 900 Allemands inoffensifs ! Si c'est dans cet esprit que les Allemands ont conclu les traités de Locarno, mieux vaut cent fois qu'ils ne les ratifient pas. Et si tout cela n'est que chantage, combien le procédé est grossier et maladroit ! Un discours comme celui de M. Stresemann justifie les paroles que vient de prononcer à Rome M. Mussolini : « En attendant le miracle de la paix éternelle, armons-nous puissamment ! »

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

g
a
e
.
é
s
a
-
a
-
,
:
à
s
e
e
i-
-
s
a
e
!
st
is
n
e
et
x
e
rs
le
la